



ÉLÉMENTS POUR UNE THÉORIE MORALE DE LA DÉCISION : ADAM SMITH SUR LE BONHEUR ET LA DÉLIBÉRATION

Laurie Bréban

► To cite this version:

Laurie Bréban. ÉLÉMENTS POUR UNE THÉORIE MORALE DE LA DÉCISION : ADAM SMITH SUR LE BONHEUR ET LA DÉLIBÉRATION. Économie et finance quantitative [q-fin]. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2011. Français. NNT : . tel-01176739

HAL Id: tel-01176739

<https://hal.science/tel-01176739>

Submitted on 15 Jul 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS I PANTHÉON-SORBONNE
UFR DE SCIENCES ÉCONOMIQUES 02
PHARE

**ÉLÉMENTS POUR UNE THÉORIE MORALE DE LA DÉCISION :
ADAM SMITH SUR LE BONHEUR ET LA DÉLIBÉRATION**

/

**ELEMENTS FOR A MORAL THEORY OF DECISION:
ADAM SMITH ON HAPPINESS AND DELIBERATION**

Thèse pour le Doctorat nouveau régime en Sciences Économiques
(Arrêté du 30 mars 1992)

Présentée et soutenue publiquement le 10 décembre 2011

par

Laurie Bréban

Sous la direction d'André Lapidus,
Professeur à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

JURY :

Daniel Diatkine, Professeur à l'Université d'Evry Val d'Essonne

Marc-Arthur Diaye, Maître de conférences à l'Université d'Evry Val d'Essonne

Marco Guidi, Professeur à l'Université de Pise, Italie (rapporteur)

André Lapidus, Professeur à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (directeur
de recherche)

Spencer J. Pack, Professeur à Connecticut College, USA (rapporteur)

Nathalie Sigot, Professeur à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

L'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans cette thèse ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leur auteur.

A la mémoire de mon père,

Frédéric Bréban

Avertissement

Ce travail se distingue d'une thèse traditionnelle en ce qu'il rassemble cinq essais qui constituent, chacun, un chapitre séparé, et parmi lesquels trois sont rédigés en anglais. Les quatre premiers chapitres adoptent le format d'un article ou d'un projet d'article : le chapitre 2 est en cours de publication (*European Journal of the History of Economic Thought*, 19(3), 2012) ; le chapitre 3 est en révision favorable ; le chapitre 4 a vocation à être soumis à publication ; et le chapitre 1 devrait conserver à peu près le même format tout en étant adapté et traduit afin d'être, lui aussi, soumis à publication. Quant au chapitre 5, sensiblement plus long, il alimente un programme de recherche développant la théorie morale de la décision qui y est présentée, y compris dans ses aspects formels. Bien que chacun de ces cinq essais puisse faire l'objet d'une lecture indépendante, ils s'articulent cependant pour faire apparaître au sein de l'œuvre d'Adam Smith une construction cohérente dont les enjeux relèveraient, aujourd'hui, de la théorie de la décision et de l'économie du bonheur, et qui traverse tant ses écrits plus spécifiquement économiques que sa philosophie morale.

Remerciements

Ma gratitude va en premier lieu à André Lapidus qui a accepté de diriger ma thèse, et a finalement fait bien plus que cela. Je le remercie pour les directions qu'il a données à ce travail – directions que je n'osais parfois pas prendre seule, pour avoir cru en mes intuitions et m'avoir aidée à les formuler. Je lui suis reconnaissante de ses encouragements et de sa patience face à mes doutes de tous ordres. L'achèvement et la forme de ce travail doivent tant à son soutien, ses conseils et sa finesse.

Je dois à Jean Dellemotte, Daniel Diatkine, André Lapidus et Sandrine Leloup de m'avoir fait partager leur enthousiasme pour l'œuvre d'Adam Smith.

Je remercie tous les membres du laboratoire Phare qui m'ont accompagnée pendant ces quatre années. Outre leur disponibilité face à mes interrogations, à mes demandes de discussion sur mon travail et leurs encouragements, ils ont contribué à faire des heures de travail exigées par ma thèse des moments agréables en me communiquant leur bonne humeur.

Ceci s'adresse, tout particulièrement, à mon jumeau de thèse, Philippe Poinot, qui a vécu cette aventure en même temps que moi et avec moi. Je le remercie pour sa présence et pour m'avoir épaulée, y compris dans des moments difficiles pour lui.

Faire ma thèse à Phare m'a aussi permis de rencontrer Rima Hawi. Je lui suis reconnaissante de son amitié, de sa disponibilité, sa bienveillance et son soutien.

Je remercie Pelin Sekerler Richiardi et Abdelkader Slifi pour leur attention et leurs encouragements répétés, mais aussi Michael Assous, Elodie Bertrand, Victor Bianchini,

Jean Dellemotte, Julie Ferrand, Jocelyn Poirel, Shirine Sabéran, Nathalie Sigot, Claire Silvant et Lord Rominou (Romain Thiebaud).

Je remercie, tout particulièrement, Michael Assous et Elodie Bertrand, qui m'ont permis de terminer ma thèse dans de bonnes conditions.

Ma reconnaissance va également aux organisateurs du Séminaire des Après-midis d'Economie et Philosophie, Elodie Bertrand, Jean Dellemotte et Shirine Sabéran ; aux organisateurs des Journées Adam Smith en 2010, Jean Dellemotte et Benoît Walraevens ; ainsi qu'aux membres du Comité scientifique des Universités d'Été d'Histoire de la pensée économique organisées à Volos (Grèce, 2009), Acqui Terme (Italie, 2010) et Lisbonne (Portugal, 2011). Ces événements ont été l'occasion, pour moi, de discuter du contenu des chapitres qui suivent et ont constitué des étapes importantes dans l'avancement de ma thèse.

Je remercie les membres du laboratoire CREM de m'avoir accueillie et donné l'opportunité de présenter mon travail dans leur séminaire lorsque j'ai été recrutée comme ATER à l'Université de Caen Basse-Normandie. Je pense à Antoinette Baujard, Muriel Gilardone, Vincent Merlin, Geoffray Simon, ainsi qu'à tous les ATER.

Ma gratitude va aussi à Pascal Bridel, Roberto Baranzini et aux membres du Centre Walras-Pareto à Lausanne, François Allison, Juan Manuel Blanco, Joanna Bauvert, Stephanie Ginalki et Pelin Sekerler Richiardi, qui m'ont accueillie dès 2006 et m'ont offert une initiation à la recherche en histoire de la pensée économique.

Je remercie Andreas Ortmann de m'avoir reçue au laboratoire CERGE-EI de l'Université Charles à Prague, en 2008 et 2009, et donné la possibilité de travailler avec lui.

J'ai aussi bénéficié de commentaires sur différentes parties de ce travail, pour lesquels je remercie Marc-Arthur Diaye, Ragip Ege, Marco Guidi, Guillaume Hollard, Jean-Sébastien Lenfant, Louis Lévy-Garboua, Nathalie Sigot et Benoît Walraevens.

Pendant toute cette période, ce sont également ma famille et mes amis qui m'ont accompagnée. Je les remercie d'avoir accordé de l'importance à ce travail parce qu'il me tenait à cœur.

Merci à ma maman, ma mamie, mon Kiki et à son Namour pour m'avoir soutenue, encouragée, et pour avoir été là dans les moments difficiles. Ils m'ont beaucoup touchée.

Merci à Dodray, pour son amitié inconditionnelle depuis nos cinq ans, que même ma fréquentation d'Adam Smith n'a pas découragée.

Merci à tous mes amis et, tout particulièrement, à Anis, à ma petite poule aux œufs d'or, à la Blonde, à Momo et à Ambre.

Et puis, il y en a d'autres, même dans mon souvenir : ils ont été présents.

Bref, j'ai fait une thèse !

Sommaire

Avertissement.....	4
Remerciements.....	5
Liste des Abréviations des Œuvres d'Adam Smith	11
Introduction Générale.....	13
1. Questions d’Enjeux et de Méthodes	14
2. Organisation et Plan.....	20
PREMIÈRE PARTIE Sympathiser	33
CHAPITRE PREMIER La Sympathie Smithienne, de la Cognition à l’Émotion	35
Introduction	36
1. Le système de sympathie smithien : une articulation entre cognition et émotion ...	38
2. Le support cognitif de la sympathie : l’identification.....	47
3. La sympathie comme résultat émotionnel	59
4. Conclusion.....	66
DEUXIÈME PARTIE Être Heureux.....	68
CHAPITRE 2 Sensitivity to Prosperity and Adversity: What Would a Smithian Function of Happiness Look Like?	71
Introduction	72
1. The asymmetric effects of prosperity and adversity: sensations, emotions and surprise	76
2. Asymmetric sensitivity to prosperity and adversity: how could Smithian preferences be best represented?	86

3. Happiness and Smith's asymmetric sensitivity to prosperity and adversity	98
4. Concluding remarks: towards a gravitational theory of happiness.....	104
CHAPITRE 3 Smith on Happiness: Toward a Gravitational Theory.....	107
Introduction	108
1. From short run to long run effects: how do events affect happiness?	110
2. Sympathy and the working of gravitation	120
3. Concluding remarks: Smith on the level of adaptation	136
CHAPITRE 4 A Formal Representation of Smith's Gravitational Theory of Happiness	139
Introduction	140
1. Perceiving one's situation: set of alternatives and forces of conception	142
2. Tranquility, enjoyment, and happiness.....	143
3. Convergence towards the ordinary state of happiness.....	145
4. A graphical representation of tranquility and happiness	146
5. Typical illustrations	151
TROISIÈME PARTIE Décider.....	161
CHAPITRE 5 Acteurs Économiques et Délibération : Adam Smith et l'Émergence d'une Théorie Morale de la Décision	164
Introduction	165
1. Des décisions économiques : accumulation du capital et marché du crédit.....	171
2. Prudence et décision économique.....	189
3. L'homme prudent, l'homme imprudent et les acteurs économiques de la <i>Richesse des nations</i>	265
4. Conclusion	288
Conclusion Générale	290
Décision et bonheur d'un individu déjà moral	291

Bibliographie.....	296
Sources.....	297
Références Secondaires	298
Table des Matières.....	312

Liste des Abréviations des Œuvres d'Adam Smith

- Correspondence* : Adam Smith (1977). *The Correspondence of Adam Smith* [éd. par Ernest. C. Mossner and Ian. S. Ross], Oxford : Oxford University Press, 1977.
- EPS : Adam Smith (1795). *Essays on Philosophical Subjects* [éd. par William P. D. Wightman et J. C. Bryce], Oxford: Clarendon Press, 1980, pp. 33-105.
- LJ(A) :Manuscrit 1762-3, dans Adam Smith (1762-3 ; 1766). *Lectures on jurisprudence* [éd. par Ronald L. Meek, David D. Raphael, Peter G. Stein], Oxford : Clarendon Press, 1978.
- LJ(B) :Manuscrit 1766, dans Adam Smith (1762-3 ; 1766). *Lectures on jurisprudence* [éd. par Ronald L. Meek, David D. Raphael, Peter G. Stein], Oxford : Clarendon Press, 1978.
- LRBL : Adam Smith (1983). *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres* [éd. par J. C. Bryce, Andrew. S. Skinner], Oxford: Clarendon Press, 1983.
- HA : Adam Smith (1795). The History of Astronomy, in *Essays on Philosophical Subjects* [éd. par William P. D. Wightman et J. C. Bryce], Oxford: Clarendon Press, 1980, pp. 33-105.
- RDN : Adam Smith (1776). *Recherches sur la nature et les causes de la Richesse des nations*, [éd. par Daniel Diatkine, trad. de Germain Garnier revue par Adolphe Blanqui], Paris : Flammarion, 1991.
- RDN (trad. P. Taieb) : Adam Smith (1776). *Enquête sur la nature et les causes de la Richesse des nations*, [éd. et trad. par Paulette Taieb], Paris : Presses Universitaires de France, 1995.
- TMS : Adam Smith (1759-90). *The Theory of Moral Sentiments* [éd. par David D. Raphael, Alec L. Macfie], Oxford : Clarendon Press, 1976.

TSM : Adam Smith (1759-1790). *Théorie des sentiments moraux* [trad. de Michaël Biziou, Claude Gautier, Jean-François Pradeau], Paris : Presses Universitaires de France, 1999.

WN : Adam Smith (1776). *An Inquiry into the nature and causes of the Wealth of Nations*, 2 vol. [éd. par R.H. Campbel et A.S. Skinner], Oxford : Clarendon Press, 1976.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

1. QUESTIONS D'ENJEUX ET DE MÉTHODES

Il peut paraître surprenant pour un économiste contemporain d'avoir recours à la morale pour apporter une réponse aux questions qu'il se pose. C'est pourtant dans ce domaine que l'on trouve, au XVIII^e siècle, et plus particulièrement chez Adam Smith, des questionnements qui sont devenus des enjeux importants de notre discipline. L'évaluation normative d'états mentaux ou l'analyse de processus de délibération, autant d'éléments qui intéressent le théoricien de la décision, doivent être recherchés moins dans l'œuvre économique de celui que l'on considère, à tort ou à raison, comme le père fondateur de la science économique, que dans sa philosophie morale. Au-delà des frontières disciplinaires, l'ambition de cette thèse est de tirer parti de cette imbrication entre l'économie et la morale. C'est pourquoi elle se propose de rendre compte de constructions de la morale smithienne dont on montrera qu'elles ont des incidences sur l'analyse économique de l'auteur, dans une perspective que nous reconnaissons aujourd'hui comme une branche de l'économie : la théorie de la décision.

L'historien de la pensée économique peut avoir le sentiment que se rejoue à cette occasion une pièce périodiquement réécrite et adaptée visant, lors de chacune de ses représentations, à confirmer Smith dans son rôle de pionnier, annonciateur de développements nouveaux de l'analyse économique, dont on est tenté de penser qu'ils constituent une liste en perpétuelle expansion (dont les contributions de R.D.C. Black, 1976 ou d'E. West, 1978, par exemple, permettent d'évaluer l'ampleur). En s'en tenant aux dernières décennies, Smith a été considéré comme le précurseur du premier théorème de l'économie du bien-être (G. Stigler, 1976) ; de la théorie du capital humain (voir J. J. Spengler, 1977) ; de la théorie du rationnement du crédit (J. E. Stiglitz et A. Weiss, 1992) ; de la théorie hédonique des salaires (A. Rees, 1975) ; ou encore, sans que cette énumération prétende à l'exhaustivité, de la théorie de la croissance endogène (en s'appuyant sur la contribution ancienne d'A.A. Young, 1928). A chaque occasion, ce

n'est pas la thématique qui est nouvelle, mais la façon de l'aborder. Par exemple, Stiglitz et Weiss (1992) ne découvrent pas un domaine non étudié de l'œuvre de Smith : c'est ainsi que J. Jadow (1977) avait déjà proposé une interprétation du fonctionnement du marché du crédit dans la *Richesse des nations*. Mais, alors qu'il privilégiait l'existence d'externalités, ses successeurs appuient leur analyse sur l'existence d'informations asymétriques. Et l'investigation historique qui suit chaque résurgence des interprétations de Smith incite généralement à considérer avec circonspection la dette revendiquée, comme si la référence à un auteur ancien avait été principalement instrumentale, afin d'accorder à une analyse contemporaine la caution d'un auteur ancien. C'est ainsi, par exemple, que l'on peut comprendre l'évaluation critique, par R. Chandra (2004), de l'interprétation de Smith en termes de croissance endogène à partir de sa lecture par Young (1928).

Dans le prolongement des évolutions de la théorie de la décision, l'émergence récente de l'économie comportementale comme de l'économie du bonheur ne fait pas exception. Là encore, les éléments de nouveauté semblent avoir engagé certains de ceux qui en sont porteurs à rechercher des racines anciennes fournies par l'œuvre de Smith. En témoigne l'article de N. Ashraf, C. F. Camerer et G. Loewenstein (2005), qui a permis d'amorcer la réflexion conduite dans cette thèse, et dont le titre dévoile sans équivoque l'intention de ses auteurs : « Adam Smith, Behavioral Economist ». De nouveau, Smith est installé dans la position du précurseur, annonçant ainsi des résultats expérimentaux bien postérieurs, intéressant l'économie comportementale ou l'économie du bonheur.

Ce précurseur-ci n'est pas dépourvu d'attraits et l'historien de la pensée économique peut être sensible au renouvellement dont il est l'expression, alors même qu'il s'apprêterait à réaliser cet effort de recadrage historique qui succède habituellement à la découverte de quelque nouvelle modernité supposée de Smith. Au premier abord, pourtant, le principe même d'une démarche par nature rétrospective incite à la prudence : tandis qu'une démarche dite « extensive » (dans la terminologie introduite par A. Lapidus, 1996) s'efforce d'interpréter une contribution ancienne au regard des problématiques qui lui sont contemporaines, qu'une démarche « intensive » tend à prendre appui sur cette même contribution ancienne pour renouveler le savoir

contemporain, la démarche « rétrospective » y recherche la préfiguration de ce savoir contemporain.

Il est alors inutile d'en attendre d'autres découvertes que celles qui sont déjà révolues, si bien qu'il ne nous resterait plus qu'à reconnaître, dans des textes passés, ce que nous sommes supposés dire encore mieux aujourd'hui. Reconnaître, par exemple, dans l'idée smithienne selon laquelle les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'au plaisir, la préfiguration de l'« aversion aux pertes » développée par D. Kahneman et A. Tversky ; ou dans celle selon laquelle un changement de situation individuelle engendre une adaptation à long-terme conduisant à retrouver un niveau de bonheur « ordinaire », l'anticipation de la théorie des adaptations hédoniques. Rien de nouveau dans tout cela : l'idée d'une aversion aux pertes se retrouve dans la fonction de valeur représentée par une courbe en S inversé chez Kahneman et Tversky à partir de la fin des années 1970 (voir plus particulièrement, Kahneman et Tversky, 1991), et les adaptations hédoniques sont introduites par Brickman et Campbell dès 1971.

Mais au-delà, la manière même dont une démarche rétrospective incite à relire un auteur passé est dérangeante : à ne rien y voir d'autre que ce que nous connaissons déjà, nous prenons aussi le risque que les incohérences que nous y percevons soient fictives. Ce sont de telles incohérences que, par exemple, K. Binmore (1998) pense identifier lorsqu'il juge confuse la façon dont Smith entend la sympathie. A l'en croire, d'un côté, l'auteur définirait la sympathie comme de l'empathie au sens moderne du terme mais, d'un autre côté, il l'emploierait trop souvent au sens de préférences sympathiques. Si bien que la compatibilité entre la *Théorie des sentiments moraux* et la *Richesse des nations* exigerait une réinterprétation de la sympathie smithienne, la débarrassant de cette confusion originelle pour n'y laisser subsister que la seule empathie au sens moderne (Binmore, 1998, p. 12, pp. 368-9). Nous serions ainsi amenés, peut être à notre insu, à réinterpréter Smith de façon à le rendre paradoxalement fidèle à son héritage contemporain.

Néanmoins, le bilan d'une démarche rétrospective reste, ici, nuancé. Si l'on n'est pas, soi-même, historien de la pensée économique, on admettra sans trop de réticences que la *prospect theory* ou la théorie des adaptations hédoniques méritent que l'on torde un peu des textes passés, juste pour leur faire dire ce qu'après tout, ils auraient presque pu dire.

Ce n'est qu'en adoptant le point de vue de l'histoire de la pensée économique que l'appréciation devient plus réservée, tant il peut sembler vain d'essayer de réduire des incohérences qui n'existent pas, en ne recherchant dans notre histoire que ce que nous connaissons déjà. Mais c'est pourtant toujours du point de vue de l'historien de la pensée économique que les incidences d'une démarche rétrospective valent d'être prises en considération. Il faut en effet convenir que le choc avec d'autres préoccupations que celles des seuls historiens des idées peut se révéler fécond. On lui doit des connections inédites entre des passages jusqu'alors peu exploités, des questions auparavant non formulées.

Typiquement, les discussions récentes autour des concepts d'« empathie » et de « sympathie » ont permis de ré-envisager d'une autre manière la question du contenu de la sympathie chez Smith. Traditionnellement, la littérature qui s'y était intéressée adoptait une approche comparative : il s'agissait soit de comparer l'analyse de Smith à celle de Hume (dans quelle mesure leurs conceptions de la sympathie se recoupent-elles ou divergent-elles ?), soit d'interroger la cohérence de Smith en comparant ses positions dans la *Théorie des sentiments moraux* et dans la *Richesse des nations* (le rôle joué par la sympathie dans le premier ouvrage vient-il contredire les analyses du second ou, au contraire, les accompagne-t-il ?). Désormais, la sympathie smithienne est abordée sous l'angle de ses évocations modernes, l'« empathie » et la « sympathie », introduites dans l'analyse contemporaine pour rendre compte des comportements non égoïstes et les distinguer de ceux qui visent à collecter de l'information sur autrui afin de réduire l'incertitude sur les conséquences de nos propres actions (Binmore, 1998 ; Fontaine, 2001 ; Sugden, 2002 ; Ashraf, Camerer, Loewenstein, 2005). Bien sûr, cette approche entretient une certaine proximité avec les débats antérieurs. Elle réinterroge la compatibilité entre la philosophie morale de Smith, dans laquelle il s'agit d'expliquer les comportements moraux, et son ouvrage d'économie, dans lequel les comportements stratégiques occuperaient une place importante. Mais cette fois, c'est en mettant l'accent sur les caractéristiques de l'identification que sollicite chacun de ces types de comportements : comme si la démarche rétrospective nous conduisait elle-même à une sorte de réorganisation du savoir qui échappait à son intention.

D'autres exemples, abordés dans cette thèse, vont dans la même direction. C'est ainsi le cas de la décision intertemporelle. Ici encore, on est d'abord confronté à une évolution

de l'analyse sans lien particulier avec son histoire ancienne. L'émergence de modèles de choix intertemporel alternatifs à celui de l'utilité escomptée peut être rapportée à l'invalidation empirique des hypothèses sur lesquelles elle repose, comme l'axiome de stationnarité, et des caractéristiques qui en résultent, comme la constance du facteur d'actualisation. Que ceci ait conduit à rechercher dans l'œuvre de Smith les sources de ce renouvellement de l'analyse contemporaine de la décision dans le temps, présentait alors tous les caractères d'une démarche rétrospective : lorsque, par exemple, Palacios Huerta (2003) interprète certains développements faisant apparaître des incohérences temporelles en termes d'escompte hyperbolique, il ne découvre dans l'œuvre de Smith rien que nous ne connaissions déjà aujourd'hui, comme économistes. Mais au passage, la perspective dans laquelle nous la lisons se sera déplacée. Ces mêmes considérations sur la décision dans le temps font maintenant passer au premier plan la maîtrise de soi. Il s'agissait évidemment d'un concept fondamental de la morale smithienne. Mais à présent, il devient clair qu'il gagne en extension de façon à expliquer des mécanismes décisionnels et qu'il invite à réévaluer des aspects jusqu'alors peu étudiés de la *Théorie des sentiments moraux*.

A chaque fois, ce qui semblait une lecture instrumentale semble se détourner de son chemin initial pour nous renvoyer vers l'auteur dont elle s'éloignait. Là où Smith ne valait que pour ce qu'il aurait préfiguré, il vaut désormais pour lui-même : si peu que ce soit, il peut à présent se comprendre autrement. Et ce déplacement de compréhension se retrouve tout au long de la thèse.

Ainsi, revenir sur l'idée selon laquelle Smith aurait anticipé une analyse en termes de dépendance à la référence en montrant que la perception asymétrique des événements favorables et défavorables n'entraînerait rien d'autre que la concavité de la fonction sous-jacente a d'autres effets que celui de rectifier sur ce seul point notre connaissance de son œuvre. Cela oblige aussi à réinterpréter la conception du bonheur que Smith y associe. Cependant, cette réinterprétation vient se heurter, là encore, à l'idée selon laquelle l'analyse smithienne du bonheur préfigurerait les adaptations hédoniques telles que nous les connaissons aujourd'hui : ce n'est pas sur de telles adaptations que s'appuie la théorie gravitationnelle du bonheur mais, principalement, sur la variabilité des forces de conceptions des objets susceptibles d'être choisis dans chaque situation. C'est cette même variabilité que l'on pourra alors retenir pour rendre compte de notre

façon de surestimer les conséquences favorables de nos actions à travers un biais systématique, et non une erreur d'appréciation qui se rectifierait après avoir été commise.

Et le fil peut continuer à se dérouler. Le processus gravitationnel qui nous conduit à rejoindre, chez Smith, un état ordinaire de bonheur est l'effet d'une délibération d'origine morale. Celle-ci mobilise, dans une perspective décisionnelle, un processus sympathique que l'on ne peut alors plus voir comme une préfiguration peu satisfaisante de la sympathie ou de l'empathie telles que nous les connaissons aujourd'hui. Le spectateur impartial y trouve un rôle que l'on jugera secondaire face à celui que Smith lui accorde dans la genèse du jugement moral ; mais comme économistes, nous pourrions difficilement le juger secondaire puisqu'il permettra de séparer les profils décisionnels de l'homme imprudent et de l'homme prudent, puis d'expliquer comment le premier évolue vers le second.

En même temps, le traitement proposé ci-dessous de la sensibilité asymétrique aux événements prospères et adverses rend, si on l'accepte, inadéquate l'idée d'une autre préfiguration issue d'une démarche rétrospective : celle de l'utilité espérée, prêtée à Smith (David Levy, 1999) lorsqu'il discute de nombreux exemples de loteries. C'est cette inadéquation qui conduit à représenter les mécanismes de décision dans le risque chez Smith à travers un formalisme de type utilité dépendante du rang. Peu à peu se combinent ainsi les dimensions significatives de la décision, telle que Smith nous invite à la comprendre : dans le temps, en situation de risque, et face aux biais d'estimation des conséquences, se différenciant encore selon le degré de maîtrise de soi.

Par touches successives, sous le seul effet de la discussion critique de lectures rétrospectives de l'œuvre de Smith, la tonalité de notre perception de Smith se modifie. Elle fait à présent ressortir les éléments constitutifs d'une théorie de la décision et d'une théorie du bonheur qui, pendant longtemps, ne s'imposaient pas à la lecture. Du point de vue de la méthodologie de l'histoire de la pensée économique, cela signifie qu'une démarche extensive a émergé de l'évaluation critique des démarches rétrospectives dont Smith fait l'objet. Il s'agit, bien sûr, de rendre justice à son œuvre. Mais il ne s'agit pas que de cela. En revenant sur telle ou telle lecture rétrospective qu'elle suscite, supposée annoncer telle formalisation contemporaine, ce n'est pas le principe d'une formalisation

que l'on remet en cause, mais une formalisation particulière, que l'on a des raisons de juger mal adaptée. A l'inverse, par exemple, de ce que suggère Michaël Biziou (2001-2), des formalisations alternatives, du type de celles que l'on retrouvera tout au long de cette thèse, tantôt spécifiques (comme lorsqu'il s'agissait de distinguer le point de vue naturel et celui du spectateur impartial dans l'évaluation du niveau de bonheur), tantôt familier au théoricien de la décision (comme le recours à l'utilité dépendante du rang pour représenter le comportement face au risque de l'homme imprudent) sont alors susceptibles de rendre compte, serait-ce partiellement, des positions de Smith et de leur servir de tests de cohérence. Elles renforcent ainsi les acquis de ce que l'on a désigné comme une lecture extensive des écrits de Smith. Mais elles répondent aussi directement aux éléments du savoir contemporain qu'annonçait la démarche rétrospective qu'ils remettent en question. A ce titre, elles font apparaître des enjeux qui ne sont plus exclusivement historiques, et procèdent pourtant de cette mise au point historique. Ce que dit Smith, et que nous parvenons à mettre à jour, concerne également le savoir contemporain : la théorie morale de la décision ou la théorie gravitationnelle du bonheur qu'il construit à travers son œuvre tant économique que philosophique sont dignes aujourd'hui d'être entendues comme telles, c'est-à-dire comme des réponses possibles à des questions que nous nous posons en théorie de la décision ou en économie du bonheur. L'attention qu'on leur porte est une caractéristique de ce que l'on identifie comme une démarche intensive en histoire de la pensée économique. Les exigences historiques qui, dans un premier temps, nous éloignaient du savoir économique contemporain finissent par nous en rapprocher : le message de Smith à l'économie contemporaine n'est pas encore achevé.

2. ORGANISATION ET PLAN

Sympathiser pour décider, décider pour être heureux : c'est ainsi que les trois parties qui constituent l'architecture de cette thèse s'articulent pour mettre en son centre une théorie smithienne de la décision. C'est de cet enchainement issu de la pensée de Smith, dont la dernière séquence au moins nous est familière comme économistes, que l'on se propose de rendre compte.

Le rôle que l'auteur attribue à la sympathie dans sa philosophie morale détermine sa place dans une théorie de la décision qui y prendrait ses racines. La sympathie à laquelle est consacrée la première partie de cette thèse alimente l'ensemble du dispositif et cette position est loin d'être banale pour un économiste aujourd'hui : non seulement, elle a vocation à gouverner une partie de ce qui nous rend heureux ou malheureux et à orienter nos préférences, mais elle contrôle également l'évolution de notre bonheur et de nos décisions à travers l'identité morale à laquelle elle nous donne accès. Et même lorsque ces décisions diffèrent selon que nous sommes heureux ou malheureux, elles dépendront encore de l'efficacité d'un mécanisme sympathique qui détermine notre niveau de bonheur. C'est qu'à travers cet effet structurant sur le bonheur et la décision, la sympathie fait intervenir face à l'un et l'autre quelque chose d'incongru dont, comme économistes, nous appréhendons d'être mal préparés à rendre compte : la vertu.

Et pourtant : on la sait présente tout au long de l'œuvre de Smith, même en négatif, lorsque nous la pensons un peu hâtivement exclue par la corruption des sentiments moraux ou par la simple recherche d'un intérêt privé qui la négligerait. Les deuxième et troisième parties de cette thèse visent à réparer cette mise à l'écart de la vertu : la prudence et la maîtrise de soi déterminent notre manière d'être heureux à travers ce que nous décidons.

C'est dans cette perspective que la **première partie** de ce travail propose une caractérisation de la conception smithienne de la sympathie (**chapitre 1**). Son influence sur la décision a pour homologue celle qui s'exerce aujourd'hui au travers des concepts d'empathie et de sympathie dont on a déjà souligné qu'ils étaient l'occasion de revendiquer une filiation avec l'œuvre fondatrice de Smith. Ceci justifie les tentatives de répondre à la question de savoir si la sympathie smithienne correspond à ce que nous désignons couramment par « empathie » ou par « sympathie ». C'est en soulignant les difficultés à rendre intelligible cette sympathie smithienne à partir de ces deux concepts, difficultés qu'illustrent les contributions de K. Binmore (1994 ; 1998), P. Fontaine (1997) et de R. Sugden, (2002), que l'on en revient aux développements de la *Théorie des sentiments moraux*. Smith y adopte une position qui rend manifeste que la sympathie telle qu'il la comprend ne se réduit ni à un phénomène cognitif que nous reconnaitrions comme de l'empathie, ni à un phénomène émotionnel que désignerait la sympathie au sens moderne du terme.

Car la spécificité de la sympathie telle que la décrit Smith tient à une articulation entre les dimensions cognitive et émotionnelle. La sympathie repose sur une identification qui, en tant que *processus* cognitif déclenché par la perception de l'expression d'une passion, engendre un *résultat* cognitif mais également un *résultat* émotionnel, la sympathie à proprement parler, dont il s'agit de donner les caractéristiques. On montre à cette occasion que loin d'être simplement postulée, sans égard particulier pour la mécanique mise en œuvre, cette articulation entre émotion et cognition s'appuie sur ce que Smith désigne sous le nom de « force de conception », qui constitue un héritage humien jusqu'alors négligé chez Smith, et qui fonctionne de la même manière que la croyance chez Hume. Une analyse de la façon dont l'identification affecte la sympathie, par le biais de la force de conception, permet de rendre compte de la nature de son contenu émotionnel. Bien que la sympathie smithienne suppose qu'à travers l'identification on change à la fois de circonstances et de personne, on met en évidence que cette identification est imparfaite en raison tant de notre irréductibilité à autrui que de notre capacité à nous en différencier. L'imperfection de l'identification tient à ces deux aspects qui ont pour conséquences respectives que tout spectateur peut sentir une passion que la personne principalement concernée ne ressent pas, et que l'émotion sympathique est moins intense que la passion originale. Ainsi, la sympathie constitue une réaction émotionnelle du spectateur à la vue d'autrui expérimentant une situation, qui ne se limite pas à une simple copie de l'émotion originale. Cette réaction émotionnelle est analysée par Smith selon sa *conformité* en genre et en intensité à l'émotion ressentie par la personne principalement concernée, bien qu'elle constitue une émotion différente.

La force de conception joue un rôle crucial dans ce résultat puisque c'est elle qui engendre une émotion sympathique qui n'est pas simplement une version atténuée de l'émotion originale, mais une version plus ou moins conforme à cette émotion. Plus encore, c'est elle qui écarte toute compréhension de la sympathie smithienne en termes d'empathie ou de sympathie exclusivement. L'idée selon laquelle la sympathie telle que Smith l'entend ne se ramène à aucun de ces deux concepts n'est pas entièrement nouvelle et correspond à la position déjà soutenue par R. Sugden (2002). Celle-ci est exemplaire. Sugden s'appuyait sur une interprétation différente du concept de sympathie chez Smith, qui aurait en commun avec la sympathie dans son usage

moderne qu'elle impliquerait que nous ne soyons plus capables de nous différencier d'autrui en raison d'un changement imaginaire de circonstances mais aussi de personne. D'un côté, cette interprétation est sans conséquence pour ce qui conduit à refuser de ramener la sympathie smithienne à de la seule empathie (Sugden reconnaît la dimension affective de la sympathie smithienne). Mais d'un autre côté, comme l'absence de capacité de différenciation qu'elle suppose compromet le jugement moral, elle conduit à exclure que la sympathie au sens moderne rende compte de l'analyse de Smith. Notre interprétation, à travers le recours à une force de conception qui ne peut par nature être maximale, conduit, au contraire, à insister sur l'idée selon laquelle durant le processus d'identification auquel nous sommes soumis en tant que spectateurs, nous avons constamment conscience de nous-mêmes. Et c'est précisément cette idée qui conduit à rejeter l'homologie entre sympathie smithienne et sympathie dans son usage moderne. Même si la conclusion est semblable, l'argumentation se distingue donc de celle de commentateurs antérieurs qui hésitaient à voir dans la sympathie smithienne la préfiguration de notions contemporaines. Cognition, émotion et force de conception constituent une construction qui en fait une catégorie dont la portée échappe à celle de ses héritiers contemporains, l'empathie et la sympathie, mais qui n'en conserve pas moins son pouvoir explicatif, tant de notre niveau de bonheur que de nos décisions.

Dans la **deuxième partie**, le bonheur individuel est abordé par le biais de l'influence d'événements tantôt favorables, tantôt défavorables. Cette influence fait de nouveau intervenir la sympathie, cette fois avec la figure majeure de la morale smithienne, le spectateur impartial, qui intervient pour réguler non seulement l'emprise des passions, mais aussi le niveau de bonheur d'un individu.

Le point de départ de l'analyse (**chapitre 2**) est cette affirmation de Smith dans la *Théorie des sentiments moraux*, selon laquelle la plupart des hommes sont plus sensibles à l'adversité qu'à la prospérité. D'un point de vue décisionnel, une telle asymétrie n'est pas sans conséquences puisqu'elle implique qu'un individu ne réagit pas de manière symétrique lorsqu'on lui ajoute ou lui retire quelque chose de comparable. Le rapprochement de cette affirmation de Smith avec des problématiques décisionnelles et comportementales a déjà été entrepris par N. Ashraf, C. F. Camerer et G. Loewenstein (2005), pour lesquels elle préfigurerait le principe d'aversion aux pertes. Discuter ce rapprochement conduit à interroger la pertinence d'une représentation caractérisée par la

« dépendance à la référence », dans laquelle l'aversion aux pertes a l'avantage d'expliquer la possible survenue d'inversions de préférences. C'est la raison pour laquelle on revient sur les fondements de cette sensibilité asymétrique telle que Smith l'envisage. Malgré ses implications pour son œuvre, mais aussi face à certains développements récents en théorie de la décision, celle-ci constitue un aspect peu étudié par littérature secondaire (à quelques rares exception près, comme K. Haakonssen, 1989, pp. 83-5 ; M. E. L. Guidi, 1999, pp.11-3 ; N. Ashraf, C. F. Camerer, G. Loewenstein, 2005, pp. 132-3). Pourtant, l'argument qui, selon Smith, vient justifier la sensibilité asymétrique ne va pas de soi, du point de vue tant de son contenu que de sa structure. Il s'agit d'en offrir une clarification.

Le contenu, d'abord. Une analyse du vocabulaire smithien relatif aux sensations et aux passions conduit à mettre en évidence que l'adversité et la prospérité, envisagées comme deux événements *symétriques*, produisent des sensations (de douleur et de plaisir) qui affectent le bonheur individuel de manière *asymétrique*. Quant à sa structure, l'argument de Smith consiste en un lien logique entre deux propositions : la première concerne la répartition du bonheur parmi les hommes et la seconde, l'effet sur l'esprit d'évènements favorables et défavorables. Ce sont les développements que l'auteur consacre à la « surprise » et à l'« habitude », principalement dans *l'Histoire de l'astronomie*, qui permettent de lever le voile sur cette curieuse relation logique qu'il s'abstient de justifier par ailleurs : la plupart des hommes sont plus habitués aux sensations agréables qu'aux sensations désagréables parce qu'ils jouissent d'un même niveau de bonheur, relativement élevé, que Smith désigne, pour cette raison, comme « l'état ordinaire et naturel de notre bonheur » (TSM, III, 2, p. 184). C'est face à cet état ordinaire que, l'adversité apparaît comme une « surprise » (au sens d'une rupture plutôt que de la réalisation d'une incertitude) qui produit un plus grand changement sur l'esprit que celui qu'engendre la prospérité.

C'est sur cette base argumentative que l'analyse de Smith est confrontée à la dépendance à la référence qu'on introduit à travers deux formalisations typiques : (i) l'application du principe de l'aversion face aux pertes aux choix dans le certain par D. Kahneman and A. Tversky (1991) ; et, pour des raisons historiques, (ii) la représentation d'une fonction d'utilité individuelle benthamienne dans un contexte de sensibilité asymétrique au plaisir et à la douleur par A. Lapidus et N. Sigot (2000). A

l'inverse de l'intuition d'Ashraf, Camerer et Loewenstein (2005), l'absence de paradoxes de la décision chez Smith (du type, par exemple, des inversions de préférences) ainsi que le fait qu'il ne compare pas seulement des variations mais également des niveaux de bonheur, conduisent à écarter l'idée d'une représentation en termes de dépendance à la référence.

C'est alors une approche curieusement plus standard, homologue d'une approche en termes d'utilité cardinale, qui apparaît la mieux adaptée pour rendre compte de la position de Smith à propos de la sensibilité asymétrique. Une telle représentation permet, en effet, de tirer des conclusions non triviales concernant l'analyse smithienne du bonheur individuel ainsi que ses conséquences d'un point de vue décisionnel : on montre ainsi que les propriétés de la sensibilité asymétrique d'un individu sont déterminées par son niveau usuel de bonheur. Ceci se traduit par une fonction de bonheur individuelle dont la forme dépend de son niveau usuel de bonheur dans un intervalle qui va, pour reprendre les mots de Smith, de la plus profonde misère au bonheur le plus élevé : elle est concave pour un individu dont le niveau de bonheur est plus proche du niveau de bonheur le plus élevé que de la plus profonde misère, et convexe dans le cas contraire. La proposition de Smith selon laquelle la plupart des hommes jouissent d'un niveau de bonheur usuel plus proche du niveau de bonheur le plus élevé conduit alors à représenter la sensibilité de l'individu smithien par une fonction concave. Il faut souligner le contraste entre cette représentation et la façon dont on prend généralement en compte les caractéristiques des préférences d'un individu dans le cadre d'une approche cardinaliste. Alors que la sensibilité aux gains et aux pertes est habituellement considérée comme une propriété donnée afin de décrire l'identité décisionnelle d'un individu, chez Smith, celle-ci découle de la position de son état usuel de bonheur dans l'intervalle qui réunit ses deux valeurs extrêmes.

Au-delà de l'effet asymétrique des événements averses et prospères, Smith considère que les déviations qu'ils entraînent ne sont que temporaires, de sorte qu'à long terme les individus retrouvent l'état ordinaire et naturel de bonheur (**chapitre 3**). Alors que la littérature contemporaine sur le bonheur considère généralement Bentham comme son auteur de référence (voir, par exemple, D. Kahneman, P. P. Wakker et R. Sarin, 1997), cette affirmation de Smith semble confirmer la proximité, déjà remarquée par quelques commentateurs, entre son analyse et certains résultats en économie du bonheur (c'est le

cas, encore une fois, de N. Ashraf, C. F. Camerer et G. Loewenstein, 2005 ainsi que de L. Bruni, 2006 et A. Brewer, 2009). A première vue, l'idée de Smith selon laquelle les individus s'adaptent à un changement de circonstances, exprimée à travers leur convergence vers l'état ordinaire et naturel de bonheur, est proche de « la théorie des adaptations hédoniques » initiée par les travaux de P. Brickman et D. T. Campbell (1971) qui s'appuient sur « la théorie du niveau d'adaptation » d'Harry Helson (1964).

Cependant, une exploration des fondements de ce qu'on a appelé chez Smith, par analogie avec les développements consacrés aux prix de marché, une « théorie gravitationnelle du bonheur », conduit à distinguer ses conceptions de celles de l'analyse économique du bonheur au regard des adaptations hédoniques. L'influence différenciée des événements prospères et averses à court terme et à long terme repose sur une distinction là aussi issue de la philosophie morale, entre le point de vue naturel d'un individu sur sa propre situation et celui que porte le spectateur impartial sur cette même situation. Le premier, suscité par nos impulsions, domine à court terme et conduit à considérer que certaines situations sont plus aptes à procurer du bonheur que d'autres. Quant au second, suscité par notre sens de la convenance, il correspond à la conclusion que tire Smith du fait que les individus s'adaptent aux changements de circonstances les plus variés : on peut être également heureux dans des situations très diverses. De sorte que la convergence vers l'état ordinaire de bonheur est due à l'adoption graduelle du point de vue du spectateur impartial selon lequel on peut jouir de ce niveau de bonheur dans presque toutes les situations.

C'est en réponse à l'action de la sympathie que cette convergence s'accomplit. On sait qu'une spécificité de la sympathie smithienne, par rapport à ses prédécesseurs, est qu'elle ne se limite pas à la partie de l'interaction qui va du spectateur vers la personne principalement concernée. Cette dernière sympathise également avec le spectateur de sa propre situation et la conception qu'elle se forme de son point de vue l'affecte en proportion de sa croyance d'être le spectateur de sa propre situation. De la même manière, c'est la sympathie d'un individu avec le spectateur impartial qui le conduit à adopter un point de vue plus distant sur sa propre situation que ce que lui dicte son point de vue naturel. La conclusion s'impose alors : le mécanisme smithien d'adaptation diffère de celui que décrit la théorie des adaptations hédoniques. A l'inverse de celle-ci, pour Smith, la convergence vers l'état ordinaire de bonheur n'est pas liée au fait qu'un

individu s'habituerait aux sensations que lui procure sa nouvelle situation de sorte qu'il les ressentirait de la même manière que dans sa situation antérieure. Cette convergence est liée à la prise de conscience progressive, entraînée par l'adoption du point de vue du spectateur impartial, que le niveau de bonheur accessible dans la nouvelle situation n'est pas différent de son état ordinaire, qui était atteint dans la situation antérieure.

Mieux encore, on relèvera que c'est le rôle attribué au spectateur impartial qui permet d'échapper à cette sorte de fatalité, issue de la théorie des adaptations hédoniques, concernant la possibilité de faire varier à long terme le niveau de bonheur des individus. Alors que pour P. Brickman et D. T. Campbell (1971, p. 289), les individus sont comme sur un « tapis roulant », condamnés à ne jamais atteindre, de manière durable, un niveau de bonheur supérieur, les choses ne sont pas aussi figées pour Smith : dès lors que le point de vue du spectateur impartial sur une situation et sur le niveau de bonheur qu'elle procure se modifie, ce changement se répercute sur l'individu qui sympathise avec le spectateur impartial si bien que son niveau de bonheur, lui aussi, se modifie.

En plus de mettre en perspective la cohérence mutuelle de plusieurs propositions tirées principalement de la *Théorie des sentiments moraux*, une représentation formelle de la théorie gravitationnelle du bonheur (**chapitre 4**) permet de distinguer l'analyse de Smith d'une approche welfariste plus standard. Lorsqu'il s'astreint à caractériser le bonheur, l'auteur explique qu'il consiste dans la tranquillité et dans la jouissance. A l'inverse de ce qu'affirment certains commentateurs pour lesquels Smith accorderait un poids plus important à la première qu'à la seconde (C. L. Griswold, 1999, pp. 217-227; S. Fleischacker, 2004, p. 68), une analyse textuelle fait apparaître un dispositif plus complexe, où le bonheur se présente comme une aptitude à la jouissance (*enjoyment*) qui varie selon le niveau de tranquillité d'esprit. Cette interprétation de la double nature du bonheur permet de montrer que c'est à travers la tranquillité d'esprit que les événements prospères et averses affectent le bonheur, si bien qu'à l'état ordinaire et naturel de bonheur, l'auteur associe un « état naturel et habituel de tranquillité » (TMS, III, 3, p. 213).

A court terme, l'occurrence d'événements favorables ou défavorables provoque une déviation par rapport à cet état habituel de tranquillité. La quantité d'objets de jouissance que l'individu conçoit comme lui étant désormais accessibles varie alors par

rapport à ceux que lui offrait sa situation antérieure, entraînant dans le même temps une variation de même sens du niveau de bonheur. Comme, selon le spectateur impartial, on peut jouir d'un niveau ordinaire de bonheur et donc de tranquillité dans la plupart des situations, cela signifie que de ce point de vue plus distant, un tel changement ne s'accompagne pas d'une variation des occasions de jouissance mais d'une modification du type d'objets accessibles. Le processus d'adoption du point de vue du spectateur impartial, à travers l'action de la sympathie, conduit à long terme l'individu concerné vers son niveau de tranquillité et de bonheur ordinaire, et ce retour s'accompagne d'un arbitrage entre les objets de jouissance accessibles dans la situation antérieure et ceux qui le sont devenus dans la nouvelle situation.

De manière plus formelle, la jouissance E est appréhendée par une fonction dont les arguments sont la tranquillité d'esprit T et les éléments x de l'ensemble de choix X , et le bonheur est défini comme le niveau de jouissance le plus élevé qui peut être atteint sur un contexte de choix S inclus dans X , étant donné le niveau de tranquillité de l'individu. Bien qu'à première vue, cette approche semble similaire à une approche welfariste habituelle, elle s'en distingue cependant sur plusieurs points importants.

Le premier point concerne l'intervention dans l'analyse de la *force de conception* des objets de jouissance et de la *tranquillité d'esprit*. Les deux approches ont en commun de s'appuyer sur un ensemble de choix X identifié, qui peut être composé de n'importe quel type d'objets susceptibles de procurer de la satisfaction ou, en termes plus smithiens, de la jouissance. Cependant, une différence majeure tient à ce que, dans le cadre de la théorie gravitationnelle du bonheur, le donné du seul ensemble de choix ne suffit pas puisqu'il ne permet pas de rendre compte de la force avec laquelle l'individu concerné conçoit ses éléments comme accessibles, ce dont vont dépendre à la fois le contexte sur lequel portera son choix et sa tranquillité, qui gouverne son aptitude à la jouissance. Cela signifie que la description de la situation de cet individu n'inclut pas seulement son ensemble de choix mais également les forces de conception $\mu(x)$ de ses éléments. Alors que dans l'approche standard, la satisfaction retirée d'un élément de X dépend uniquement de cet élément, dans l'approche smithienne, elle dépend également du niveau de tranquillité d'esprit qui est, elle-même, fonction des forces de conception. Une conséquence évidente est que le même élément x peut donner lieu à une infinité de niveaux de jouissance (et ainsi appartenir à une infinité de courbes d'iso-jouissance),

selon le niveau de tranquillité considéré. Si bien que des variations de tranquillité peuvent entraîner une modification des préférences d'un individu sur les éléments de l'ensemble de choix.

Un deuxième élément de différenciation entre ce que l'on a désigné comme une approche welfariste standard et la théorie gravitationnelle du bonheur tient à l'existence d'une *dualité de points de vue*. Dans les deux approches, on définit un domaine de choix pertinent F qui constitue un sous-ensemble de l'ensemble des parties non vides de X dont les contextes de choix sont les éléments. Cependant, l'analyse de Smith diffère d'une approche welfariste en ce qu'elle conduit à distinguer deux domaines de choix : l'un correspond au point de vue du spectateur impartial et l'autre au point de vue naturel. Le premier contient tout les contextes de choix jugés accessibles à l'individu par le spectateur impartial, tandis que le second contient des contextes qui sont accessibles non du point de vue du spectateur impartial, mais du point de vue naturel de l'individu concerné. Cette différence de points de vue a pour conséquence une différence de propriétés des domaines de choix et des fonctions de jouissance : tandis que sur chacun des contextes de choix qui sont les éléments du domaine de choix selon le point de vue du spectateur impartial, le niveau atteignable de bonheur est celui de l'état ordinaire et naturel (associé à un même état naturel et habituel de tranquillité), cette caractéristique disparaît pour le domaine de choix qui répond au point de vue naturel, certains contextes apparaissant par exemple comme meilleurs que d'autres en termes de bonheur accessible.

Le processus gravitationnel qui en résulte constitue également une singularité de l'approche smithienne, qui ne semble pas avoir de véritable équivalent d'un point de vue welfariste. Ce processus d'ensemble concerne les forces de conception, le domaine de choix, la tranquillité, la jouissance et le bonheur. Quels que soient les événements qu'un individu rencontre au cours de sa vie, il le conduit, plus ou moins rapidement, à rejoindre le point de vue du spectateur impartial de sorte qu'il retrouvera l'état ordinaire et naturel de bonheur. Bien qu'après de tels événements, son point de vue naturel puisse l'amener à préférer telle situation à telle autre, l'adoption du point de vue du spectateur impartial le conduira à considérer ces situations comme relevant chacune de contextes de choix alternatifs, ce qui les rend équivalentes en termes du bonheur qu'elles procurent. La comparaison dans la *Théorie des sentiments moraux* entre « la condition

la plus humble » et « la condition la plus exaltée » (TMS, III, 3, p. 214), la multiplication des exemples (le comte de Lauzun, l'homme dont la jambe a été emportée par un boulet de canon...) qui s'ensuivent, constituent autant d'illustrations d'une théorie gravitationnelle du bonheur dont il devient possible de rendre compte formellement.

En retour, la pertinence du bonheur comme élément distinctif entre les individus devient discutable. L'existence même d'une théorie gravitationnelle du bonheur, qui privilégie un même état de bonheur vers lequel chacun converge, rend vaine l'idée selon laquelle des niveaux disparates de bonheur, nécessairement transitoires, pourraient constituer une source de différenciation des individus. C'est ainsi que le riche et le pauvre ne se distinguent pas par leur niveau de bonheur (il tend à être identique), mais par les objets de jouissance qui leur sont accessibles. Et si l'on en croit Smith, ces objets sont à peu près les mêmes, à deux exceptions près : les plaisirs frivoles de la supériorité et de la vanité, qui sont le privilège des riches, et la liberté personnelle, qui est le privilège des pauvres. Si bien que ce n'est pas le niveau de bonheur, mais l'une de ses propriétés qui permettra de distinguer les individus : même si les riches et les pauvres sont également heureux, leur bonheur n'est pas également stable. La stabilité du bonheur peut s'entendre comme la plus ou moins forte vraisemblance que son niveau soit compromis par un événement défavorable. Or, c'est à la pratique d'une vertu, la *prudence*, que Smith accorde pour objet de réduire cette vraisemblance. C'est-à-dire d'accroître ce qu'il nomme la « sécurité ». La conclusion pratique de Smith confirme son peu de confiance en la vertu qui se manifesterait dans les rangs supérieurs de la société : une fois acquise l'idée selon laquelle les riches sont aussi heureux que les pauvres, ce qui les distingue, c'est la stabilité de leur bonheur. Et que celui-ci soit moins stable chez les premiers, montre qu'ils sont comparativement moins prudents. Au-delà des biens qui leurs sont accessibles, c'est leur identité morale qui se révèle alors décisive pour les différencier.

Avec les éléments relatifs aux propriétés du bonheur individuel, la **troisième partie** utilise des caractéristiques relevant de la délibération morale, tirées principalement de la *Théorie des sentiments moraux*, afin de décrire les profils décisionnels des acteurs économiques de la *Richesse des nations*, ce qui constitue une théorie morale de la décision (**chapitre 5**).

Les thèmes de l'accumulation du capital et du marché du crédit, dans le livre II de la *Richesse des nations*, font apparaître un ensemble à première vue disparate d'acteurs économiques qui se différencient par leur situation et leur comportement : l'homme frugal, le prodigue, l'homme sage, le faiseur de projets et le banquier, le plus souvent imprudent mais que l'on peut imaginer prudent. Bien que la *Richesse des nations* offre certaines pistes mettant en perspective des préoccupations décisionnelles, elle ne permet pas à elle seule un traitement systématique du comportement de ses différents acteurs dont la description semble, de ce fait, réduite à une simple portée illustrative. A cet égard, le rapprochement avec la *Théorie des sentiments moraux* se révèle fécond. A travers les catégories morales qu'elle propose, elle fournit une grille de lecture de ces comportements en dessinant des profils décisionnels synthétiques. Il devient, en effet, possible de réduire la multiplicité d'acteurs que Smith fait intervenir dans la *Richesse des nations* au moyen de trois dimensions décisionnelles : le choix intertemporel ; l'évaluation des conséquences ; l'attitude à l'égard du risque. Ces dimensions ne sont pas arbitraires. Elles proviennent du rôle particulier que Smith accorde à la prudence, à la fois dans la *Richesse des nations*, où les références la concernant sont nombreuses, et dans la *Théorie des sentiments moraux*, où elle constitue une vertu. Bien que ces dimensions décisionnelles soient évidemment présentes dans le premier ouvrage (au sens où on y rencontre des agents qui décident dans le temps, en situation de risque, ou estiment différemment les conséquences de leurs actions), c'est l'analyse de la vertu de prudence, dans l'ouvrage de philosophie morale, qui permet d'en préciser le contenu. Toutes les combinaisons possibles entre les comportements résultant de chaque dimension décisionnelle ne sont pas également vraisemblables et Smith retient deux combinaisons typiques, qui correspondent à deux profils décisionnels : l'homme prudent et l'homme imprudent.

Le premier est caractérisé par i) une préférence pour le présent réduite, sinon nulle ; ii) une estimation convenable des conséquences de ses actions ; iii) une estimation là encore convenable des risques, pour lesquels il a une aversion faible, jointe à une aversion pour le risque de perte. Quant au second, à l'inverse, il correspond à l'individu qui i) a une forte préférence pour le présent ; ii) surestime les conséquences bénéfiques de ses actions (et sous-estime leurs conséquences défavorables) ; iii) est optimiste face au risque au sens où il accorde un poids décisionnel plus important aux issues

favorables comparativement aux issues défavorables. La représentation des comportements répondant à chaque dimension s'appuie sur des formalismes dont certains sont familiers, même si leur utilisation dans une perspective historique fait encore défaut (utilité dépendant du rang, aversion au risque de perte, condition d'impatience), et d'autres proviennent de la formalisation des fondements comportementaux de la théorie gravitationnelle du bonheur introduite dans le chapitre précédent.

La confrontation des acteurs de la *Richesse des nations* aux trois dimensions décisionnelles retenues conduit à les regrouper en deux catégories répondant, chacune, à un même profil décisionnel : celui de l'homme imprudent et de l'homme prudent. Cela signifie que l'on peut représenter le profil décisionnel du faiseur de projet, du banquier imprudent et du prodigue par des caractéristiques qui sont celles de l'homme imprudent ; et le profil décisionnel de l'homme sage et frugal et du banquier prudent possède les caractéristiques de celui de l'homme prudent.

La prise en compte de la vertu de prudence a ainsi permis de différencier les acteurs économiques que Smith décrit dans la *Richesse des nations* sous l'aspect non plus de leur bonheur, mais de leur profil décisionnel. En amont des trois dimensions décisionnelles, la maîtrise de soi conduisait déjà à distinguer l'homme prudent et l'homme imprudent non selon ce qu'ils décident, mais selon l'issue morale de leur délibération. Comme dans le cas de la théorie gravitationnelle du bonheur, la délibération correspond ici à une lutte entre les deux points de vue qu'un individu peut porter sur sa situation : le point de vue naturel et le point de vue du spectateur impartial. La dualité des profils décisionnels (prudent et imprudent) est alors ultimement fondée sur cette autre dualité qui caractérise l'individu smithien sous son aspect moral. D'un côté, l'homme prudent suit ce que lui dicte le spectateur impartial et, de l'autre, l'homme imprudent suit ce que lui dicte son point de vue naturel. La domination, plus ou moins rapide, du point de vue du spectateur impartial, en conduisant à une plus forte maîtrise de soi qui favorise la vertu de prudence, affectera alors conjointement le niveau de bonheur et le profil décisionnel. C'est ainsi de la dimension morale de la délibération que découlera la différenciation des comportements économiques.

PREMIÈRE PARTIE

SYMPATHISER

Le chapitre unique qui compose cette première partie est consacré à la conception smithienne de la sympathie qui émerge de la *Théorie des sentiments moraux*. Composante majeure de la philosophie morale de Smith, elle singularise la conception à la fois du bonheur (*infra*, chapitres 2, 3 et 4) et de la décision individuelle (*infra*, chapitre 5) qui en découlent, par le rôle qu'elle joue au sein de l'une et de l'autre, soit directement, soit par l'intermédiaire du spectateur impartial dont elle explique l'émergence. Elle est abordée ici par le biais des usages contemporains de la *sympathie* et de l'*empathie*, principalement en économie et en psychologie. On relève que, tandis que le retour aux développements que Smith consacre à la sympathie permet, pour plusieurs auteurs, d'éclairer leurs propres utilisations de la sympathie ou de l'empathie, l'opération inverse semble jusqu'à présent peu concluante.

La difficulté tient à ce que la sympathie smithienne articule de façon originale deux processus, habituellement associés aujourd'hui pour l'un à l'empathie et pour l'autre à la sympathie : un processus cognitif et un processus émotionnel.

Le processus cognitif est celui de l'identification à autrui qui suppose, comme on sait, un changement non seulement de situation, mais aussi de personne. Double changement qui, pour Smith, a cette particularité d'être nécessairement imparfait. Le processus émotionnel qu'enclenche cette identification imparfaite conduit alors à une émotion sympathique qui ne se laisse pas réduire à une simple copie de l'émotion initiale de la personne principalement concernée. L'analyse de Smith fait passer au premier plan un concept d'origine clairement humienne, la « force de conception » par le spectateur d'une émotion initiale. C'est ainsi que la sympathie smithienne conduit non à une *reproduction* plus ou moins fidèle de l'émotion initiale, mais à une *conformité* plus ou moins accomplie entre l'une et l'autre.

CHAPITRE PREMIER

La Sympathie Smithienne,
de la Cognition à l'Émotion

INTRODUCTION

Dans la première partie de la *Théorie des sentiments moraux* (1759, 1790), « De la convenance de l'action » et, plus particulièrement, dans la première section, Smith veut donner une explication de ce qui est à l'origine de l'approbation morale. La solution de ce problème constitue un pilier de sa philosophie morale : on sait qu'il s'agit de la sympathie¹.

Aujourd'hui, c'est le même terme de *sympathie* qui est employé en économie dans le cadre de la théorie de la décision individuelle afin de donner une explication de (et ainsi, représenter des) comportements dont les motifs seraient non égoïstes. Il se distinguerait du concept d'*empathie* dont l'introduction en théorie du bien-être avait pour objectif de pallier les problèmes de comparaison interpersonnelle d'utilité. Il paraît évident pour un économiste que ces deux concepts, de sympathie et d'empathie, évoquent la « sympathie » telle, cette fois, que l'utilisait celui en qui il tend à reconnaître le père fondateur de sa discipline, Adam Smith, et cela même s'il s'agit, avant tout, d'un concept de sa philosophie morale (voir, par exemple, K. Binmore, 1994 ; 1998 ; P. Fontaine, 1997 ; R. Sugden, 2002 ; N. Ashraf, C. F. Camerer, G. Loewenstein, 2005, p. 134-6). Le trajet qui nous conduit du milieu du XVIII^e siècle à l'époque contemporaine semble donc aller de soi. Suffisamment, en tout cas, pour que quelques commentateurs aient tenté de répondre à la question de savoir si la sympathie, dans la *Théorie des sentiments moraux*, correspond à ce que l'on désigne aujourd'hui par « empathie » ou « sympathie », en économie bien sûr, mais aussi dans d'autres domaines du savoir (voir K. Binmore, 1994 ; 1998 ; P. Fontaine, 1997 ; R. Sugden, 2002). Pour certains, il s'agit de mettre fin à l'ambiguïté qui subsiste dans l'emploi contemporain des termes « empathie » et « sympathie » en théorie économique et d'en suggérer, en adoptant une perspective historique, une application plus pertinente (voir P. Fontaine, 1997). Pour d'autres, il s'agit de clarifier ce que l'on désigne par « sympathie » et « empathie » dans les théories du choix rationnel en les confrontant à la sympathie smithienne (K. Binmore, 1994 ; 1998 ; R. Sugden, 2002), ou encore, d'ériger cette dernière en représentation alternative des relations interindividuelles (R. Sugden, 2002, p. 70).

¹ Pour une présentation et une discussion du système de sympathie chez Smith, l'article de Glen R. Morrow (1923) constitue, en dépit de son ancienneté, une remarquable introduction.

Effectué dans ce sens, le trajet peut paraître fructueux grâce à l'éclairage qu'il procure à la théorie économique moderne en nous invitant à mettre fin à cette sorte de syncrétisme où se mêlent l'empathie, la sympathie, la bienveillance ou l'altruisme. Mais si l'on cherche à parcourir le trajet dans l'autre sens, à comprendre la sympathie chez Smith à l'aide de la sympathie ou de l'empathie aujourd'hui ? Cette fois, la clarification attendue n'est pas au rendez-vous. Les mêmes auteurs qui étaient parvenus à utiliser Smith pour améliorer notre compréhension de la sympathie et de l'empathie aujourd'hui, semblent convenir que l'analyse moderne ne leur facilite pas la compréhension du principe de sympathie smithien². De sorte que la question de son contenu demeure ouverte.

Dans un premier temps, après avoir exposé les raisons qui rendent difficile le retour sur l'œuvre de Smith à partir des usages modernes de la « sympathie » qui désigne un phénomène émotionnel et de l'« empathie » envisagée comme un phénomène cognitif, on met en évidence le caractère multidimensionnel de la sympathie smithienne, puisqu'à travers elle, Smith parvient à articuler ces deux dimensions précédentes, et cela grâce au concept de « force de conception », d'origine clairement humienne et jusqu'à présent négligé par les commentateurs (§1). Dans un second temps, il s'agit de dégager les caractéristiques du mécanisme ou de l'identification sur laquelle repose la sympathie chez Smith. Cette identification constitue un processus cognitif complexe déclenché par la perception de l'expression d'une passion. On montre qu'elle est une condition de l'émergence de la sympathie et qu'elle requiert une information sur les causes de la passion qui anime la personne principalement concernée, dont l'importance du contenu varie selon notre disposition à sympathiser avec cette passion. Bien que la sympathie smithienne suppose que l'on change, à travers l'identification, de circonstances mais aussi de personne, on met en évidence que cette dernière est imparfaite pour deux raisons : (i) notre irréductibilité à autrui et (ii) notre capacité à nous différencier d'autrui (§2). Enfin, on en vient à la sympathie envisagée en tant que résultat émotionnel. Le contenu émotionnel de la sympathie smithienne est explicité à partir, principalement, d'arguments textuels qui avancent l'idée d'une synonymie entre « *sympathy* » et

² C'est en quelque sorte ce qu'affirme R. Sugden, à la différence qu'il soutient que l'œuvre de Smith peut être pertinente pour la théorie économique contemporaine : « But perhaps the confusion results from trying to read Smith through the lens of modern rational choice theory. Perhaps Smith has a model of inter-relationships between individuals' mental states which cannot be represented in the framework of that theory, but which is nonetheless coherent. And perhaps Smith's model represents significant features of the real world, which the modern theory has edited out. » (2002, p. 70).

« *fellow-feeling* », dans la *Théorie des sentiments moraux*. Une analyse de la façon dont l'identification affecte la sympathie permet de rendre compte de la nature de son contenu émotionnel. On montre ainsi que l'imperfection de l'identification a pour conséquences que : (i) tout spectateur peut sentir une passion que la personne principalement concernée est incapable de ressentir, et (ii) l'émotion sympathique est toujours moins intense que la passion originale et qu'elle varie en son genre. Ainsi, la sympathie constitue une réaction émotionnelle du spectateur à la vue d'autrui expérimentant une situation. Loin de se limiter à une simple copie de l'émotion originale, cette réaction émotionnelle du spectateur est analysée par Smith selon sa *conformité* en genre et en intensité à l'émotion ressentie par la personne principalement concernée, bien qu'elle constitue une émotion différente (§3). Cette analyse de la sympathie smithienne permet de conclure que celle-ci ne se réduit ni à l'empathie ni à la sympathie telles que nous les comprenons aujourd'hui comme économistes.

1. LE SYSTÈME DE SYMPATHIE SMITHIEN : UNE ARTICULATION ENTRE COGNITION ET ÉMOTION

1.1. De l'empathie et de la sympathie dans la théorie économique moderne à la sympathie smithienne

Les difficultés de compréhension de la sympathie smithienne à partir de l'usage moderne des concepts d'empathie et de sympathie peuvent être illustrées par les travaux de plusieurs commentateurs. Elles concernent principalement la caractérisation de l'identification sur laquelle elle repose ainsi que de son contenu. Trois contributions [P. Fontaine (1997) ; R. Sugden, (2002) ; K. Binmore (1994 ; 1998)] me permettent de faire apparaître ces difficultés.

Par exemple, P. Fontaine (1997) définit la « sympathie » qu'il distingue de « l'empathie », de manière générale, comme le souci du bien-être d'autrui (P. Fontaine, 1997, pp. 263). Selon lui, c'est cette même sympathie qui est à l'œuvre dans la *Théorie des sentiments moraux*. Elle mobiliserait, cependant, ce qu'il appelle : « *l'identification empathique* » qu'il distingue de « *l'identification empathique partielle* » présente, cette

fois, dans la *Richesse des nations* (P. Fontaine, 1997, pp. 264-71)³. Autant d'éléments qui, au lieu de conduire à une intelligibilité directe de ce qui détermine la sympathie, nous conduisent à un détour par des catégories qui lui sont postérieures. L'effort est d'autant plus méritoire : P. Fontaine parvient à nous faire comprendre que la sympathie chez Smith n'est pas la même que la sympathie chez Hume et qu'elle ne se réduit pas non plus à ce qu'il rencontre chez Jevons et Edgeworth parce qu'elle suppose un processus d'identification actif (P. Fontaine, 1997, p. 265 et p. 271). Mais elle reste mystérieuse aussi longtemps que la distance qui sépare le processus cognitif d'identification empathique auquel il se réfère et cette sympathie qui en résulte n'est pas explicitée. Une contribution de R. Sugden (2002) représente une autre illustration de cette démarche. Selon lui, la sympathie smithienne ne correspond ni à la notion d'empathie ni à la notion de sympathie dans le sens où elles sont utilisées par la théorie économique moderne (2002, p. 63). Son argumentation repose sur le concept de « fellow-feeling » et le conduit à insister sur des aspects émotionnels (contrairement à P. Fontaine qui lui mettait l'accent sur des aspects cognitifs) dont « les théories du choix rationnel » seraient dénuées (2002, p. 71, p. 73)⁴. Cependant, si les raisons qui poussent l'auteur à rejeter l'idée selon laquelle la sympathie smithienne pourrait correspondre à de la sympathie au sens moderne du terme apparaissent clairement⁵, il n'en va pas de même pour celles qui le conduisent à rejeter l'empathie. En effet, après avoir affirmé, en introduction de son article, que la sympathie smithienne serait distincte de l'empathie de la théorie économique moderne, Sugden laisse entendre, quelques pages plus loin qu'une partie de ce que Smith dit à propos de la sympathie pourrait correspondre à de

³ P. Fontaine effectue une distinction entre deux types d'identifications empathiques, à savoir, l'« *identification empathique* » et l'« *identification empathique partielle* » : « we would like to distinguish between two forms of empathy : 'empathetic identification', which implies an imaginary change of circumstances and personhood with another, and 'partial empathetic identification', which implies only change of circumstances. » (1997, p. 263).

⁴ Sur la question de savoir si les « théories du choix rationnel » ont un contenu en termes émotionnels, voir également le débat sur la théorie de la décision de D. Hume (M. Diaye, et A. Lapidus, 2005a, 2005b ; R. Sugden, 2005).

⁵ L'argumentation repose sur le fait que l'émotion sympathique ressentie par le spectateur ne pousserait pas à l'action, ou plus précisément, à agir en faveur de celui avec qui l'on sympathise : « we are not entitled to infer that the spectator is motivated to act to benefit the victim. Particularly in Smith's second example, the spectator's imagining of the victim's pain is presented as an involuntary psychological response, specific to a particular moment in time and to a particular type of feeling [...] What effect his response has on the spectator's actions is left open by Smith's account. » (R. Sugden, 2002, p. 71).

l'empathie dans le sens où le spectateur, s'identifiant à celui qu'il observe, parvient à imaginer l'expérience émotionnelle de ce dernier et ainsi à lui attribuer un sentiment particulier (R. Sugden, 2002, p. 71). Il explique ensuite que le concept, à lui seul, ne suffit pas à rendre compte de la sympathie smithienne car le spectateur, de cette façon n'attribue pas seulement un état émotionnel à autrui, il l'éprouve aussi. Ainsi la sympathie chez Smith serait composée d'empathie et d'un autre élément de l'ordre de l'affectivité (R. Sugden, 2002, p. 71). Cette observation concernant l'empathie n'est pas développée davantage même si, par la suite, l'auteur mentionne la différence qui existe entre le processus d'identification smithien et celui posé dans le modèle d'empathie harsanyien (R. Sugden, 2002, p. 74) ou encore entre le spectateur impartial dans la *Théorie des sentiments moraux* et l'« *ideally impartial empathizer* » d'Harsanyi, figure de l'usage de l'empathie dans les théories du choix rationnel (R. Sugden, 2002, p. 74). Cependant, ces éléments, tels qu'ils sont abordés par l'auteur, ne suffisent pas à exclure le fait que la sympathie smithienne puisse être composée d'empathie.

Enfin, pour K. Binmore, dans le premier volume de son ouvrage *Game Theory and the Social Contract* (1994), la sympathie telle que Smith la définit implique que nous nous identifions à une autre personne de telle manière que nous ne soyons plus capable de distinguer complètement entre nos intérêts et ceux de la personne avec laquelle nous nous identifions (1994, p. 21, p. 55). Selon lui, cette conception de la sympathie est facilement introduite, dans le « paradigme de l'*homo economicus* », à travers l'attribution de « préférences altruistes » ou « sympathiques » aux agents économiques [que Binmore désigne comme *homo economicus* par opposition à ce qu'il appelle l'*homo sapiens* (1994, pp. 21-2 et p. 57 ; 1998, p. 368) ou l'*homo ethicus* (1994, pp. 21-2 ; 1998, p. 369)] (1994, p. 55, p. 286). Ainsi, elle diffère du concept moderne d'empathie qui, selon Binmore, conduit à se mettre à la place d'autrui pour voir les choses de son point de vue, sans pour autant confondre nos intérêts avec les siens. L'empathie implique que l'on peut s'identifier à autrui sans se soucier de lui. Formellement, ce processus n'a pas d'impact sur les préférences de l'individu empathique (1994, p. 28, p. 56 ; 1998, p. 12). Cependant, dans le second volume de *Game Theory and the Social Contract* paru quatre ans après le premier (1998), il semble que la position de Binmore concernant la caractérisation de la sympathie Smithienne soit devenue plus complexe. Cette complexité apparaît lorsqu'il discute les

conditions d'une solution au *Adam Smith Problem*. Selon lui, la façon dont Smith entend la sympathie serait confuse. Il assure que, d'un côté, l'auteur définit la sympathie comme de l'empathie au sens moderne mais que, d'un autre côté, il l'emploierait souvent au sens des préférences sympathiques. Si bien que la cohérence entre la *Théorie des sentiments moraux* et la *Richesse des nations* (1776) exigerait une réinterprétation de la sympathie smithienne, la débarrassant de sa confusion initiale pour n'y laisser subsister que la seule empathie au sens moderne (1998, p. 12, pp. 368-9).

Dans son principe, la raison qui rend difficile le retour sur l'œuvre de Smith à partir de son héritage contemporain est simple. Bien que l'on puisse considérer comme acquis le fait que les usages modernes de la sympathie et de l'empathie s'enracinent, de manière lointaine, dans une tradition sentimentaliste qu'illustrent Smith ou Hume, leur situation aujourd'hui, y compris à travers leurs ambiguïtés, leurs significations multiples, dépend des problématiques propres aux disciplines dans lesquelles elle s'inscrit, des questions que se posent *aujourd'hui* économistes et psychologues, et non des travaux anciens qui leur ont donné le jour. Par exemple, en économie, la difficulté à expliquer des comportements dont les motifs seraient non égoïstes (la charité, le don...) sur la base des modèles existants a conduit à introduire le concept de « préférences sympathiques » comme l'expression de notre souci pour le bien-être d'autrui (K. Binmore, 1994, pp. 286-7 ; R. Sugden, 2002, p. 66). De même, une solution proposée par Harsanyi aux problèmes des comparaisons interpersonnelles d'utilité, en théorie du bien-être, consiste à distinguer les « préférences subjectives » d'un individu de ses « préférences éthiques » qui sont des préférences dites « empathiques » dans le sens où, pour choisir le meilleur état social, cet individu prend en compte, de manière impartiale, ce que sont les préférences subjectives de tous les individus de la société sur les différents états sociaux (R. Sugden, 2002, pp. 66-7)⁶. Ainsi, la sympathie comporte une dimension émotionnelle puisqu'à travers elle on cherche à expliquer des comportements altruistes alors que l'empathie comporte une dimension cognitive puisqu'il s'agit, cette fois, d'expliquer la façon dont un individu prend connaissance des préférences d'autrui pour prendre une décision impartiale. En psychologie sociale, il semble que le terme « sympathie » dans son acception plus ancienne n'ait pas été jugé adapté au traitement

⁶ Pour une analyse critique de l'utilisation du concept d'empathie en économie du bien-être, voir K. Binmore, 1994, pp. 61-7 et pp. 285-96 et P. Fontaine, 2001.

de problèmes plus récents. Aussi, le terme « empathie » est-il venu compléter et remplacer celui de sympathie, considéré comme trop large (Wispe, 1991)⁷. C'est ainsi que deux domaines de recherche sont apparus, visant à étudier chacun des aspects particulier de l'empathie : Le premier domaine est celui de la « précision empathique » (« *empathic accuracy* ») et étudie l'empathie en tant que phénomène cognitif. L'objectif est de mesurer notre capacité à reconnaître et isoler différentes caractéristiques psychologiques chez une autre personne. Le second domaine a pour objet l'étude de l'empathie comme phénomène émotionnel. On s'intéresse, dans ce contexte, aux différentes formes que peut prendre une réaction émotionnelle à l'émotion ou à la situation d'une autre personne, selon qu'elle est orientée vers soi-même ou vers autrui, et selon qu'elle implique ou non notre conscience à distinguer entre soi et les autres. C'est dans ce cadre que l'on distinguera plusieurs formes d'empathie ou, plus exactement, de réponses émotionnelles : (1) la « contagion émotionnelle » (« *emotional contagion* ») ; (2) « l'empathie émotionnelle » (« *emotional empathy* ») ; (3) la « sympathie » (« *sympathy* ») étant entendue dans un sens plus étroit ; (4) la « détresse personnelle » (« *personal distress* ») (voir K. Stueber, 2006, pp. 26-32).

Quoiqu'il en soit, la distinction entre ces deux domaines de l'empathie en psychologie sociale semble analogue à celle que nous connaissons en économie, où le terme « empathie » est envisagé comme un phénomène cognitif, tandis que le terme « sympathie » désigne une structure particulière des préférences⁸.

⁷ Pour un aperçu de la place de l'empathie et de la sympathie en psychologie sociale, voir K. Stueber, 2006, pp. 26-32.

⁸ Sur la base de sa distinction entre : (1) deux formes d'empathie, à savoir, « l'identification empathique » et « l'identification empathique partielle » ; (2) deux formes de sympathie, la « sympathie » et « l'identification sympathique ») P. Fontaine (1997) tente d'offrir une solution à l'ambiguïté qui subsiste dans l'emploi contemporain des termes « empathie » et « sympathie » en théorie économique en adoptant une perspective historique. Après avoir mis en évidence que les actions économiques requièrent une certaine compréhension d'autrui, il affirme que l'empathie est un concept pertinent pour expliquer les comportements stratégiques comme le fait K. Binmore, en théorie des jeux. L'empathie serait alors une capacité cognitive qui permettrait d'expliquer comment les agents collectent de l'information sur autrui afin de former des anticipations et ainsi réduire l'incertitude sur les conséquences de leurs propres actions. Ainsi, ce concept pourrait-il être élargi à d'autres problèmes économiques que ceux qui ont trait à l'économie du bien être. Plus encore, l'articulation entre l'empathie et le concept de sympathie au sens moderne pourrait être exploitée pour expliquer le souci pour le bien-être d'autrui, là où les économistes se concentrent sur une évidence, à savoir, sur la relation entre « sympathie » et « identification sympathique ».

1.2. Le contenu de la sympathie smithienne : mécanisme ou sentiment ?

Bien sûr, ces usages modernes de la sympathie ou de l'empathie évoquent l'œuvre de Smith. Mais ils ne font que cela : l'évoquer. Si bien que la question du contenu précis de la sympathie chez Smith reste ouverte.

Répondre à cette question conduit à aborder ce qui peut apparaître comme le caractère composite de celle-ci. Bien que quelques commentateurs aient relevé cette particularité de ce qu'ils appellent la sympathie smithienne (voir, par exemple, K. Haakonssen, 1989, p. 51 ; J. Dellemotte, 2002, pp. 144-5)⁹, la volonté de critiquer les interprétations qui en feraient un sentiment particulier (« le sentiment de sympathie ») ou l'expression d'une vertu particulière telle que l'altruisme ou la bienveillance¹⁰, conduit à mettre l'accent sur un seul de ses aspects. Ainsi, la sympathie, par opposition à un sentiment ou une affection, tend-elle à n'être entendue que comme un « mécanisme », ou encore comme un « opérateur »¹¹, permettant d'expliquer le processus par lequel les individus perçoivent les sentiments d'autrui et s'en trouvent eux-mêmes affectés¹². La sympathie serait alors le processus qui permet le partage des émotions et établit ainsi une certaine intersubjectivité.

Ces interprétations ont l'avantage de mettre en évidence que cette intersubjectivité, ce partage de sentiments si fondamental à la morale smithienne, ne peut avoir lieu sans un mécanisme, un processus préalable : l'*identification*, qui correspond à ce que Smith appelle « changement imaginaire » (TSM, I, i, 4, pp. 43, 45, 46 ; VII, iii, 1, p. 423).

Cependant, tout en reconnaissant la nécessité de lier le concept de sympathie à la question des affections pour le comprendre (voir M. Biziou, C. Gautier, J.F. Pradeau,

⁹ Par exemple, J. Dellemotte affirme que « [l]a sympathie désigne [...] chez Smith à la fois une *faculté* (grâce à laquelle les sentiments perçus et transmis entre individus), un *mécanisme* (l'échange imaginaire de place), une *opération* (la production de sentiments) et un *résultat* (la correspondance des sentiments). » (J. Dellemotte, 2002, pp. 145-6).

¹⁰ Lorsque la sympathie atteint une sensibilité hors du commun, ce qui, pour Smith, en fait une vertu, elle désigne la vertu d'humanité (voir TSM, I, i, 5, pp. 48-53 ; IV, 2, pp. 265-6).

¹¹ Le terme « opérateur » peut convenir dans le sens où la faculté de sympathie est ce qui met en relation les individus.

¹² Pour une interprétation de la sympathie smithienne en tant que mécanisme voir J. Cropsey, 1963 ; M. Biziou, C. Gautier, J.F. Pradeau, 1999, pp. 6-7 ; J. Peil, 1999, p. 159 ; J. Dellemotte, 2002, pp. 143-5.

1999, p. 6), ces auteurs, en affirmant son antériorité par rapport aux sentiments (voir encore J. Dellemotte, 2002, p. 147), en négligent un aspect fondamental : le résultat émotionnel. Ou s'ils l'envisagent, ce n'est qu'à travers la question du jugement moral. Or, la sympathie, en tant que « principe de la nature humaine » (TSM, VII, i, p. 366), a une portée encore plus large et peut être envisagée indépendamment de questions morales. C'est ainsi que, Smith en fait usage, par exemple, pour traiter de questions qui relèvent de l'esthétique ou de la rhétorique¹³.

Ceci conduit à accorder plus d'attention au vocabulaire utilisé par Smith et à voir dans ces variations autre chose que l'expression du souci de séduire le lecteur :

1. Lorsque Smith emploie le terme « sympathie » isolément (ou de façon synonyme, « *fellow-feeling* » - « affinité », dans la traduction française (TSM, I, i, 1, p. 27)), il ne désigne pas à proprement parler un mécanisme, mais plutôt un résultat particulier de ce mécanisme, postérieur à l'identification, qui serait de l'ordre de l'émotion. On s'efforcera de rester fidèle à cet usage terminologique en réservant le terme de « sympathie » à ce qui correspond à un résultat émotionnel particulier du mécanisme, dont on donnera les caractéristiques.
2. Smith n'emploie jamais le terme de « sympathie » pour désigner ce qu'il préfère nommer un « changement imaginaire » (TSM, I, i, 4, p. 43, p. 45, p. 46 ; VII, iii, 1, p. 423)¹⁴. Cette expression ne renvoie donc pas au résultat, à la sympathie elle-même, mais plutôt à ce qui en constitue la source. Ce n'est que chez les commentateurs ultérieurs que l'on voit apparaître les expressions « mécanisme de sympathie » (voir M. Biziou, C. Gautier, J.F. Pradeau, 1999, p. 6 ; J. Dellemotte, 2002, p. 143) pour désigner ce processus auquel ils réduisent, trop souvent, la sympathie. Par souci de lisibilité, on conservera ici cet usage

¹³ Voir LRBL, (1983 ; I, V, .§56 ; I, §96) et “Of the Nature of that Imitation which takes place in what are called The Imitative Arts” in EPS (1982, II, p. 198 ; p. 200 ; p. 205).

¹⁴ Ceci apparaît clairement dans la *Théorie des sentiments moraux* (1723, 1790) : « Et nous n'avons pas là d'occasion pour la sympathie, ou pour ce changement imaginaire de situations *qui la susciterait*. » (I, i, 4, p. 43) ; « il doit s'efforcer de rendre aussi parfait que possible ce changement imaginaire de situation *sur lequel est fondée* sa sympathie. » (I, i, 4, p. 45) ; « Car la conscience secrète que le changement imaginaire de situation *duquel naît* le sentiment sympathique » (I, i, 4, p. 46) ; « Quand je sympathise avec votre chagrin ou avec votre indignation, on peut certes prétendre que mon émotion est fondée sur l'amour de soi, *parce qu'elle naît* de ce que je ramène en moi votre cas, de ce que je me mets dans votre situation et, conçois ainsi ce que je pourrais sentir dans les mêmes circonstances. Mais quoiqu'on dise très à propos, que la sympathie *naît* d'un changement imaginaire de situation avec la personne principalement concernée » (VII, iii, 1, p. 423).

moderne en nommant « mécanisme de sympathie » ou d'« identification » ce « changement imaginaire » dont dépend la sympathie.

3. Enfin, pour désigner l'ensemble du dispositif, c'est-à-dire le « mécanisme de sympathie » et la « sympathie », Smith parle de « système de sympathie » (TSM, VII, iii, 1, p. 423). C'est encore cette expression que l'on utilisera ici.

Ceci permet de comprendre en quoi cette notion de sympathie indifférenciée semble posséder un caractère composite : il s'agit moins, ici, d'une multiplicité de sens de la sympathie que de glissements terminologiques derrière lesquels il est aisé de repérer et de distinguer l'émotion (sympathique), le mécanisme (de sympathie, ou d'identification), et le dispositif d'ensemble (le système de sympathie). La sympathie, en tant que résultat émotionnel, ne présente donc pas en elle-même un caractère composite : ce sont seulement les éléments indispensables à son émergence qui suscitent cette interprétation.

1.3. Une articulation entre processus cognitif, résultat cognitif et résultat émotionnel

En revanche, la sympathie présente un caractère bidimensionnel, puisqu'à travers elle, Smith parvient à articuler le cognitif et l'affectif. En effet, le mécanisme ou l'identification sur laquelle elle repose est un processus cognitif complexe déclenché par la perception de l'expression d'une passion ou d'une situation chez autrui. Les raisons de cette complexité apparaissent dès les premières lignes de la *Théorie des sentiments moraux* :

« Parce que nous n'avons pas une expérience immédiate de ce que les autres hommes sentent, nous ne pouvons former une idée de la manière dont ils sont affectés qu'en concevant ce que nous devrions nous-mêmes sentir dans la même situation. » (TSM, I, i, 1, p. 24)

Smith place l'accent sur notre incapacité, définitive, à sentir les impressions issues des sens d'autrui. Ainsi nos sensations découlent-elles exclusivement de nos propres sens, en aucun cas de ceux des autres :

« [Ceux-ci] n'ont jamais pu et ne peuvent jamais nous transporter au-delà de notre personne. » (TSM, I, i, 1, p. 24)

Si bien que nous ne pouvons prendre connaissance de la façon dont autrui est affecté qu'à partir de nos sens. Et c'est par l'intermédiaire de l'imagination, grâce à laquelle le

mécanisme de sympathie est possible, que l'on y parvient. L'identification, en tant que *processus cognitif*, engendre alors un résultat cognitif :

« [P]ar là nous formons quelque idée des sensations [d'autrui ; L.B] » (TSM, I, i, 1, p. 24)

Cependant, comme on l'a déjà noté, l'identification engendre également un résultat émotionnel, un sentiment éprouvé, sur lequel Smith insistera plus particulièrement tout au long de la *Théorie des sentiments moraux* parce qu'il est essentiel à la compréhension de sa philosophie morale.

C'est à cette occasion qu'apparaît l'articulation entre cognitif et affectif. On relèvera que l'analyse qui s'ensuit, chez Smith, témoigne de l'influence de son maître et ami, David Hume. Cette influence est généralement reconnue, mais elle s'exerce ici dans un domaine (la théorie de la connaissance) qui n'a que peu retenu l'attention.

- En ce qui concerne l'aspect cognitif, d'abord, comme le fait remarquer J. T. Young (1997, pp. 32-3), Smith reprend l'opposition humienne à l'innéisme des idées (voir D. Hume, 1739-40, I, i, 1, pp. 41-2), en expliquant dans des termes proches de ceux de son aîné que cette « idée » des sensations d'autrui naît de ce que « nos imaginations copient » les « impressions de nos sens » (TSM, I, i, 1, p. 24). Ce qui revient à dire que, lorsque l'on se représente les sentiments d'autrui, on ne peut que s'imaginer ce que seraient les nôtres à sa place (voir TSM, I, i, 1, p. 24). Et pour cela, l'unique moyen dont nous disposons consiste à se référer, par la pensée, aux sensations issues de nos expériences passées :

« Chaque homme sent ses propres plaisirs et ses propres douleurs plus sensiblement que ceux des autres gens. Les premiers sont des sensations originelles, les seconds les images réfléchies ou sympathiques de ces sensations : on peut dire des premiers qu'ils sont la substance, et des seconds, l'ombre. » (TSM, VI, ii, 1, p. 305).

- En ce qui concerne l'aspect émotionnel, Smith reprend à son compte, sans pour autant le mentionner explicitement, la conception des « croyances » que développe David Hume. On sait que pour ce dernier, une idée en tant que telle ne comporte aucun contenu émotionnel susceptible de provoquer l'action. La croyance, en revanche, est ce qui vient s'ajouter à l'idée en lui donnant la force et la vivacité de l'impression dont elle est la copie (voir, par exemple, D. Hume, 1739-40, I, iii, 7, p. 158-62 ; A. Lapidus, 2000, p. 16 ; 2010). Or, on s'aperçoit que c'est exactement de cette façon que Smith explique comment une simple

conception est susceptible de nous affecter. Avec le même vocabulaire que Hume, il précise par exemple que,

« tout comme sentir une douleur ou une détresse quelconque excite le plus excessif des chagrins, de même concevoir ou imaginer que nous en sommes affligés excite quelque degré de la même émotion, *en proportion de la vivacité ou de la faiblesse de cette conception* » (TSM, I, i, 1, p. 25 ; souligné par moi, L.B).

Il en va de même pour le processus qui nous conduit à concevoir, puis ressentir, les sentiments que l'on prête à autrui. Le fait de s'imaginer dans la situation de celui qu'on observe excite, là aussi, quelque degré de l'émotion que l'on aurait ressentie si on l'avait réellement vécue, et cela selon « la force même de cette conception » (TSM, I, i, 1, p. 26), c'est-à-dire en raison de ce que, d'un point de vue humien, on désignerait comme une *croyance* relative à l'idée que l'on est dans ce qu'on imagine être la situation d'autrui.

Ainsi, c'est la force d'une conception qui lie le cognitif et l'affectif¹⁵. Pour cette raison, on traitera successivement de l'identification et de ses particularités puis de la sympathie en tant que résultat émotionnel particulier de l'identification.

2. LE SUPPORT COGNITIF DE LA SYMPATHIE : L'IDENTIFICATION

2.1. Identification et information

Avant discuter la façon dont Smith traite de l'identification, il convient de revenir sur la faculté qui la permet. Le bref examen du système de sympathie qui précède avait fait apparaître le rôle prépondérant qu'il accorde à l'imagination dans sa mise en œuvre. En tant que processus cognitif, l'identification est, en effet, un acte de l'imagination visant à prendre connaissance de la façon dont autrui est affecté par sa situation : « Ce n'est que par l'imagination, explique Smith, que nous pouvons former une conception de ce

¹⁵ Malgré les différences importantes mises en évidence par de nombreux commentateurs entre la sympathie humienne et la sympathie smithienne (voir G. R. Morrow, 1923 ; D. D. Raphael, 1972-3 ; K. Haakonssen, 1989, pp. 45-52 ; P. Fontaine, 1997 ; M. Levy et S. J. Peart, 2004 ; K. Stueber, 2006, pp. 30-1 ; J. Rick, 2007), la première a ceci de commun avec la seconde qu'elle sollicite les fondements de la théorie de la connaissance humienne. Comme pour Smith, la sympathie humienne implique, en effet, la conversion d'une idée en impression, à travers l'action de la croyance (voir, par exemple, G. R. Morrow, 1923, p. 65).

que sont [les] sensations [d'autrui ; L.B.]. » (TSM, I, i, 1, p. 24). C'est pour cela que Smith désigne l'identification par l'expression « changement imaginaire ». Dans ce processus, l'imagination intervient à deux niveaux :

1. lorsque nous adoptons le point de vue de la personne principalement concernée ;
2. lorsque « nous formons quelques idées de ses sensations » de ce même point de vue, et cela uniquement à partir des impressions passées de nos sens. Car « [c]e sont les impressions de nos sens seulement, et non celles des siens, que nos imaginations copient. » (TSM, I, i, 1, p. 24).

Nous avons déjà, à plusieurs reprises, souligné que la sympathie *repose* sur un changement imaginaire ou, en d'autres termes, sur une identification. Il est possible d'être plus précis. L'identification à autrui est, au sens strict, une *condition nécessaire* à la sympathie : nous ne pouvons, chez Smith, sympathiser avec autrui si nous ne pouvons nous identifier à lui – même si, comme le montrent les développements que Smith consacre au « jugement de convenance », l'existence d'une identification peut être insuffisante (voir *infra*, pp. 63-66)¹⁶. C'est l'articulation que l'auteur effectue entre information préalable, identification et sympathie qui permet de le mettre en évidence. En effet, l'identification elle-même requiert une information préalable sur les causes de la passion qui l'anime. Smith illustre la manière dont ces trois éléments s'articulent, à travers l'exemple de ce qu'il appellera, par la suite, les « passions asociales » (voir *infra*, p. 52):

« Il y a certaines [passions] dont les expressions n'excitent aucune sorte de sympathie et qui, avant que nous ayons pris connaissance de ce qui les a occasionnées, nous inspirent plutôt du dégoût et nous fâchent contre elles. Le comportement furieux d'un homme en colère est plus susceptible de nous exaspérer contre lui que contre ses ennemis. *Parce que nous sommes ignorant de la provocation qu'il a subie, nous ne pouvons ni ramener son cas en nous-mêmes, ni rien concevoir de semblable aux passions qu'elle excite.* Au contraire, nous voyons clairement la situation de ceux contre qui s'exerce sa colère et à quelle violence ils peuvent être exposés de la part d'un adversaire si enragé. Aussi sympathisons-nous volontiers avec leur crainte ou leur ressentiment et sommes-nous immédiatement disposés à prendre parti contre celui qui paraît les mettre tellement en danger. » (TSM, I, i, 1, p. 27 ; souligné par moi, L.B.)

¹⁶ A. Alvarez et J. Hurtado (2010) identifient trois autres conditions à l'émergence de la sympathie : « the sympathetic process has specific conditions for identification to take place : in the first place, the other, the one with whom we are sympathizing, must be able to produce some feeling in us, she must be visible, and we must be able to recognize her as our fellow-being ; second, she must be able to feel herself ; and, third, she must be able to produce feelings intentionally » (A. Alvarez et J. Hurtado, 2010, p. 7).

Il en ressort que l'expression de la passion, ici la colère, à elle seule, ne constitue pas une information suffisante pour le spectateur puisqu'il ne peut, à partir de cela seul, *ramener le cas qu'il observe en lui-même* ou, en d'autres termes, s'identifier à celui qu'il observe. L'impossibilité dans laquelle il est de s'identifier à la personne principalement concernée le rend incapable *in fine* de sympathiser avec elle. En revanche, celui-ci peut se trouver disposé à sympathiser avec la personne qui est l'objet ou la victime de cette passion puisqu'il en connaît la cause (la colère elle-même) et qu'il peut de la sorte s'identifier à elle. C'est la raison pour laquelle Smith affirme que « la sympathie, ne naît pas tant de la vue de la passion que de celle de la situation qui l'excite » (TSM, I, i, 1, p. 28)¹⁷.

On pourrait, cependant, objecter que les passions asociales, telle que la colère, sont une classe de passions à ce point particulière que, dans ce cas seulement, l'identification serait nécessaire à l'émergence de la sympathie de telle sorte que, pour les autres classes de passions, le simple écho produit par leur expression chez autrui suffirait à la faire naître. Le rôle déterminant de l'identification dans l'émergence de la sympathie perdrait alors sa généralité. Cette objection pourrait s'appuyer sur certaines remarques de l'auteur, comme par exemple lorsqu'il explique que

« la peine et la joie fortement exprimées dans une attitude et des gestes affectent aussitôt le spectateur de quelque degré d'une émotion semblable, douloureuse ou agréable. » (TSM, I, i, 1, p. 27)

Pourtant, ceci ne serait pas conforme à la position de Smith. Quelques paragraphes plus loin, il revient, en effet, sur cette question et montre que l'écho (comme Hume, Smith parle de « transfusion » (D. Hume, 1748, III, p. 76 ; TSM, I, i, 1, p. 27)) des sensations d'autrui n'est pas un dispositif qui permettrait de contourner toute identification :

« Si les seules apparences de la peine et de la joie peuvent nous inspirer quelque degré de ces émotions, c'est parce qu'elles nous suggèrent l'idée générale de quelque bonne ou mauvaise fortune advenue à la personne chez qui nous les observons. Et dans ces passions, cette idée générale est suffisante pour avoir quelque influence sur nous. » (TSM, I, i, 1, p. 27)

¹⁷ Cette importance de la cause dans l'émergence de la sympathie, selon certains commentateurs, permet d'introduire un élément objectif sur lequel un observateur peut s'appuyer pour accompagner ou non les émotions de celui dont il est le spectateur (voir M. Bizou, C. Gautier, J.F. Pradeau, 1999, p. 8 ; Griswold, 1999, pp. 83-96 ; J. Rick, 2007, pp. 138-9).

Ce que Smith affirme ici, derrière un vocabulaire moins transparent qu'on l'aurait souhaité, c'est que l'expression de ces passions, en elle-même, donne une sorte d'information minimale (« l'idée générale de quelque bonne ou mauvaise fortune ») sur ce qui a pu être à l'origine de l'état émotionnel de celui que l'on observe. Bien que très ténue, puisqu'elle informe uniquement sur l'aspect positif ou négatif de ce qui en est la cause, et non sur la nature précise de cette cause elle-même, cette information constitue un élément à partir duquel le spectateur peut s'identifier à autrui. Et aussi approximative que soit cette identification, elle est néanmoins suffisante pour autoriser l'émergence de la sympathie, même si celle-ci est « extrêmement imparfaite » :

« Même notre sympathie avec la peine ou la joie d'autrui, tant que nous n'en connaissons pas la cause, est toujours extrêmement imparfaite. Des plaintes générales qui n'expriment rien d'autre que la douleur de celui qui souffre suscitent en nous de la curiosité pour sa situation, accompagnée d'une certaine disposition à sympathiser avec lui, plutôt qu'une sympathie réelle et vraiment sensible. » (TSM, I, i, 1, p. 28)

Bien que Smith n'évoque pas explicitement le « changement imaginaire », ce passage

- confirme que la sympathie présuppose l'identification¹⁸ ;
- montre que l'identification est gouvernée par l'information sur les causes de la passion originelle ;
- suggère que le degré de sympathie varie avec le degré d'identification.

¹⁸ On pourrait objecter que ce n'est pas le cas lorsque Smith traite de la sympathie conditionnelle. Il aborde cette dernière à travers le problème de l'approbation morale : « Il arrive certes qu'en certaines occasions nous semblions approuver sans aucune sympathie ou sans aucune correspondance des sentiments [...] [Par exemple ; L.B] [u]n étranger vient à passer à côté de nous dans la rue, portant toutes les marques de la plus profonde des afflictions, et on nous apprend immédiatement qu'il vient d'apprendre la nouvelle de la mort de son père [...] Cependant il peut souvent arriver, et sans aucun défaut d'humanité de notre part, qu'étant si loin d'entrer dans la violence de son chagrin, nous puissions à peine concevoir le commencement d'un quelconque souci à son sujet. Peut-être que son père et lui-même nous sont totalement inconnus ; ou bien nous sommes occupés à d'autres choses et nous ne prenons pas le temps de représenter dans notre imagination les différentes circonstances de détresse auxquelles il doit penser [autant d'éléments qui constituent des obstacles à l'identification ; L.B]. Toutefois nous avons appris par expérience, qu'une telle infortune excite naturellement un très grand degré de chagrin et nous savons que si nous prenions le temps de considérer sa situation, complètement et dans tous ses détails, nous devrions sans aucun doute sympathiser le plus sincèrement avec lui. Et c'est sur la conscience de cette sympathie conditionnelle que notre approbation donnée à son chagrin est fondée, même dans ces cas où la sympathie ne se manifeste pas réellement. » (TSM, I, i, 3, p. 39). Ainsi, conclura-t-on, à l'inverse de ce qu'une première lecture suggérerait, qu'à défaut d'identification ou d'amorce d'identification, la sympathie ne pourrait émerger.

2.2. Information et disposition à sympathiser : une classification des passions

Si, *pour une même passion*, on peut considérer que l'information sur ses causes, à travers l'identification, est en quelque sorte la variable de contrôle du degré de sympathie, les choses apparaissent plus complexes lorsque l'on envisage les réponses, en termes de sympathie, à *deux passions distinctes*. Nous avons montré que ce qui différencie les passions asociales des passions telles que la joie et la peine, ce n'est pas le fait que dans un cas l'identification serait une condition nécessaire à la sympathie et que dans l'autre cas elle ne le serait pas. Dans chaque cas l'émergence de la sympathie présuppose l'identification. Mais comme le suggèrent les développements précédents, le contenu de l'information nécessaire à l'identification et donc à l'émergence de la sympathie, est lui-même conditionné par ce que Smith appelle notre « disposition à sympathiser ». Intuitivement, ce que l'auteur semble expliquer, c'est que l'intensité de la réponse sympathique va varier non seulement en fonction du contenu de l'information sur les causes de la passion originelle, mais également en fonction de la nature des passions concernées. Cet aspect constitue d'ailleurs un produit de la classification des passions qu'opère Smith. C'est, en effet, après avoir expliqué la façon dont on juge « de la convenance ou de l'inconvenance des affections des autres hommes » (TSM, I, i, 3, p. 37), qu'il effectue une classification des différentes passions de la nature humaine selon la disposition que l'on a à sympathiser avec elles, alors que leur cause est connue (ce que l'on pourra interpréter aisément comme une façon d'annuler les effets des différences de degré d'identification) (voir TSM, I, ii, intro, p. 56)¹⁹. Il identifie cinq ensembles de passions : les « passions qui ont le corps pour

¹⁹ Smith aborde notre disposition à sympathiser aux différentes passions dans la section intitulée : « Des degrés des différentes passions qui s'accordent avec la convenance » (TSM, I, ii, p. 55). L'objectif est alors de montrer qu'une passion est jugée convenable lorsque son expression atteint un certain degré : « le point de convenance ». Et ce degré d'expression varie selon les passions : « Il y a des passions qu'il est indécent d'exprimer très fortement, même en des occasions où il est reconnu que nous ne pouvons pas éviter de les sentir au plus haut degré. Et il en est d'autres pour lesquelles les expressions les plus fortes peuvent être gracieuses en certaines occasions, même si les passions elles-mêmes ne naissent peut-être pas avec une telle nécessité. » (TSM, I, ii, intro, p. 56). On peut donc affirmer que lorsque Smith aborde notre disposition à sympathiser avec différentes passions, il suppose que ce qui les a excitées est connu du spectateur puisque « [c]'est dans l'adéquation ou l'inadéquation, dans la proportion ou la disproportion entre l'affection et la cause ou l'objet qui l'excite, que consistent la convenance ou l'inconvenance, le caractère décent ou disgracieux » d'une passion (TSM, I, i, 3, p. 40). Ainsi, la disposition à sympathiser est un élément important de la compréhension du jugement de convenance car « si nous considérons toutes les différentes passions de la nature humaine, nous nous

origine » (TSM, I, ii, 1, p. 57), les « passions qui ont pour origine une disposition particulière ou une habitude de l'imagination » (TSM, I, ii, 2, p. 63), les « passions asociales » (TSM, I, ii, 3, p. 67), les « passions sociales » (TSM, I, ii, 4, p. 74) et les « passions égoïstes » (TSM, I, ii, 5, p. 77)²⁰. Pour illustrer l'idée selon laquelle la disposition à sympathiser a un effet sur le contenu de l'information nécessaire à l'identification et donc à l'émergence de la sympathie, l'accent sera mis sur les trois derniers ensembles de passions : les « passions asociales », les « passions sociales » et les « passions égoïstes ».

La différence entre les « passions asociales » et les « passions égoïstes », que l'on a précédemment abordées permet d'éclairer la classification des passions selon l'intensité de la réponse sympathique qu'elles provoquent chez un spectateur. Pour Smith, les « passions égoïstes » qui regroupent, principalement, les passions déjà mentionnées de la joie et de la peine (voir *supra*, p. 49), occupent une place intermédiaire entre les « passions sociales » et les « passions asociales ». Les premières ont la particularité de provoquer chez le spectateur « une sympathie redoublée [qui les] rend presque toujours particulièrement agréables et bienséantes » (TSM, I, ii, 4, p. 74) tandis que les secondes, comme on a pu s'en rendre compte, ont cette autre particularité d'engendrer une « sympathie [...] divisée entre la personne qui les sent et la personne qui en est l'objet. » (TSM, I, ii, 3, p. 67). En effet,

« ce que notre sympathie avec la personne qui sent ces passions nous pousserait à souhaiter, notre affinité avec les passions de l'autre personne nous conduirait à la craindre » (TSM, I, ii, 3, p. 67).

C'est pourquoi les « passions asociales » sont « par nature les objets de notre aversion » (TSM, I, ii, 3, p. 71). Et pour ces raisons, « [l]eur apparence désagréable et furieuse

apercevrons qu'on les regarde comme décentes ou indécentes exactement selon que les hommes sont plus ou moins disposés à sympathiser avec elles. » (TSM, I, ii, intro, p. 56).

²⁰ Smith regroupe ces cinq ensembles de passions en deux catégories : (i) les passions qui ont pour origine le corps constituée du premier ensemble de passions et (ii) les passions qui ont pour origine l'imagination constituée des quatre autres ensembles de passions. On peut considérer que l'identification est plus aisée lorsque la passion exprimée par la personne principalement concernée a pour origine l'imagination que lorsqu'elle a pour origine le corps. Dans le second cas, explique Smith, « La disposition de mon corps ne peut qu'être très peu affecté par les changements qui sont provoqués dans celui de mon compagnon. Mais mon imagination est plus malléable et prend plus aisément [...] la forme et la configuration de l'imagination de ceux qui me sont familiers [...] Et pour cela nous sympathisons plus fortement avec lui, parce que notre imagination se moule plus aisément sur la sienne que notre corps ne se façonne d'après le sien. » (TSM, I, section 2, 1, p. 59).

n'excite ou n'appelle jamais notre sympathie » (TSM, I, ii, 3, p. 71). Ainsi, est-on tout-à-fait disposé à sympathiser avec les « passions sociales » et, inversement, peu ou pas avec les « passions asociales ».

On voit alors que les passions égoïstes ne se réduisent ni aux unes, ni aux autres :

« Outre ces deux ensembles opposés de passion, sociales et asociales », écrit Smith, « il en existe un autre qui tient en quelque sorte une place intermédiaire ; qui n'est jamais aussi gracieux que peut l'être parfois le premier, ni aussi odieux que peut l'être parfois le second. La peine et la joie, quand elles sont conçues en raison de notre bonne ou mauvaise fortune privée, constituent ce troisième ensemble de passions. Même quand elles sont excessives, elles ne sont jamais aussi désagréables que le ressentiment excessif, car aucune sympathie opposée ne peut jamais nous intéresser contre elles et quand elles sont tout à fait adéquates à leur objet, elles ne sont jamais aussi agréables que l'humanité impartiale et la juste bienveillance, car aucune double sympathie ne peut jamais nous intéresser en leur faveur. » (TSM, I, ii, 5, p. 77)

Ainsi, les passions égoïstes tiennent une place intermédiaire parce qu'elles « se limitent à la personne qui sent ces émotions. » (TSM, I, i, 1, p. 27). Et c'est donc notre disposition à sympathiser qui fait la différence entre ces trois ensembles de passions. En conséquence, plus notre disposition à sympathiser avec une passion est grande, moins nous avons besoin d'information pour nous représenter ce que ressent autrui. En effet, pour les passions asociales, l'information qui gouverne l'identification revêt ici un caractère crucial, puisque c'est elle qui va orienter la sympathie : l'ignorance de ce qui a excité l'une de ces passions asociales chez la personne principalement concernée empêche la naissance, chez le spectateur, de quelque sympathie que ce soit au profit de la personne qui en est l'objet. Ainsi, Smith écrit, à propos de la colère, que

« [l]a Nature, semble-t-il, nous apprend à avoir plus de répugnance à entrer dans cette passion et, jusqu'à être informés de sa cause, à être plutôt disposés à prendre part contre elle. » (TSM, I, i, 1, p. 28)

Comme le suggérait déjà la différence mise en évidence précédemment (voir *supra*, pp. 47-50) entre les passions asociales pour lesquelles l'information sur les causes est indispensable pour enclencher le système de sympathie et les passions telles que la peine et la joie pour lesquelles une simple idée générale sur les causes suffit, il en va autrement pour d'autres « classes de passions ». D'ailleurs, l'auteur le fait apparaître explicitement, dans son chapitre sur les passions asociales, à travers une comparaison de celles-ci avec les passions égoïstes :

« Il en va de même pour ces passions asociales que nous étions juste en train de considérer. Leurs effets immédiats sont si désagréables que même lorsqu'elles sont justement provoquées, il y a encore quelque chose en elles qui nous dégoûte. C'est pourquoi, comme je l'ai observé précédemment, ces passions sont les seules dont

l'expression ne nous amène pas à sympathiser avec elles avant que nous soyons informés de la cause qui les excite. La voix plaintive de la misère, quand nous l'entendons de loin, ne nous permet pas d'être indifférents à la personne qui la fait entendre. Aussitôt que cette voix frappe notre oreille, elle nous intéresse à la fortune de cette personne et, si elle continue, nous force presque involontairement à voler à son secours. De la même manière, voir un visage souriant élève même un homme pensif à cette humeur gaie et légère qui le dispose à partager et à sympathiser avec la joie que ce visage exprime [...] Mais il en va tout autrement pour les expressions de haine et de ressentiment. » (TSM, I, ii, 3, p. 71)

2.3. Pourquoi l'identification est-elle imparfaite ? Biais de conception et force de conception

Si maintenant on suppose résolus les problèmes relatifs à l'information en supposant que celle-ci est suffisante pour enclencher le mécanisme de sympathie, il reste à tirer les conséquences du caractère « imaginaire » du changement opéré, tant elles se répercutent sur le résultat de ce mécanisme. Ce qui est en cause ici est la perfection ou l'imperfection de l'identification à la personne principalement concernée. On dira que *l'identification est parfaite* si :

- i. Elle est sans biais. C'est-à-dire, si l'idée que se forme le spectateur de la situation de la personne principalement concernée est la même que celle dont cette dernière se représente sa propre situation ;
- ii. La force de cette idée (ce que Hume aurait appelé la « croyance ») est maximale. C'est-à-dire, si cette idée est telle que le spectateur l'expérimente, à travers l'imagination, avec la même intensité que la personne principalement concernée.

A l'inverse, on dira que l'identification est imparfaite si elle ne vérifie pas la propriété (i), ou la propriété (ii), ou les propriétés (i) et (ii)²¹. On peut, dès lors, montrer que l'identification sur laquelle repose la sympathie smithienne ne possède de façon nécessaire aucune de ces deux propriétés et que, par conséquent, elle est généralement imparfaite²².

²¹ Cette distinction entre identification parfaite et identification imparfaite ne doit pas être confondue avec la distinction qu'effectue P. Fontaine entre « *identification empathique* » et « *identification empathique partielle* ». Ainsi, dans notre cas, l'identification pourra être imparfaite alors même que le spectateur adoptera les circonstances de celui qu'il observe, du point de vue de celui qu'il observe. Nous verrons que c'est d'ailleurs de cette façon que fonctionne l'identification chez Smith.

²² Plusieurs commentateurs font remarquer l'imperfection de l'identification sur laquelle repose la sympathie (voir, par exemple, P. Fontaine 1997, pp. 265-6; C. L. Griswold, 1999, pp. 86-7; J.

Premièrement, il existe un biais à l'identification de sorte que la propriété (i) n'est pas satisfaite. A première vue, ceci est d'autant moins intuitif que le changement imaginaire associé au processus de sympathie, dans la *Théorie des sentiments moraux*, semble laisser peu de place à un biais éventuel. Smith y affirme, en effet, que lorsque nous sympathisons avec autrui

« [p]ar l'imagination, nous nous plaçons dans sa *situation*, [...] nous entrons pour ainsi dire à l'intérieur de son corps et devenons, dans une certaine mesure, la même personne. » (TSM, I, i, 1, p. 24; souligné par moi, L.B.)

Il est utile de clarifier le sens que donne Smith au terme « situation ». Dans les premiers chapitres de la *Théorie des sentiments moraux*, l'auteur reste vague sur ce qu'il entend par « situation » (voir, par exemple, TSM, I, i, 1, p. 24 ; p. 30 ; 4, p. 43 ; p. 45...). Cependant, comme le font remarquer certains commentateurs (P. Fontaine, 1997, p. 266 ; R. Sugden, 2002, p. 75), l'ambiguïté est levée dans la VIIe partie lorsqu'il traite « [d]es systèmes qui déduisent le principe de l'approbation à partir de l'amour de soi » (TSM, VII, iii, 1) :

« Mais quoiqu'on dise très à propos, que la sympathie naît d'un changement imaginaire de situation avec la personne principalement concernée, cependant ce changement imaginaire n'est pas supposé m'arriver dans ma propre personne et dans mon propre caractère » (TSM, VII, iii, 1, p. 423)

Dans l'identification à autrui, en effet, « [on] ne change pas seulement de circonstances mais aussi de personne et de caractère. » (TSM, VII, iii, 1, p. 423). La situation d'autrui se réfère donc à la fois à ses « circonstances » et à sa « personne ». Positivement, elle implique que nous nous imaginions la manière dont nous serions affectés si nous étions réellement autrui (voir P. Fontaine, 1997, p. 266 ; R. Sugden, 2002, p. 75 ; L. Montes, 2004, pp. 48-9) :

« [L]a sympathie naît d'un changement imaginaire de situation avec la personne principalement concernée [qui] n'est pas supposé m'arriver dans ma propre personne et dans mon propre caractère, mais dans la personne et le caractère de celui avec qui je sympathise. » (TSM, VII, iii, 1, p. 423)

Mais, bien que l'émotion sympathique se réfère entièrement au point de vue de la personne principalement concernée, il reste que nous ne sommes pas cette personne. Nous n'avons pas une expérience directe et immédiate de ce qu'autrui perçoit. C'est uniquement en généralisant notre propre expérience à autrui, à partir d'éléments qui

Dellemotte, 2002b, 147-9; A. Broadie, 2006, pp. 168-9; V. Nurock, 2009, pp. 66-7 ; A. Alvarez et J. Hurtado, 2010, p. 14).

nous sont propres, que nous parvenons à nous représenter sa situation (voir *supra*, p. 45). C'est de cela que découle le biais d'identification. Smith l'illustre à travers l'analyse de plusieurs cas extrêmes que nous pouvons appeler des cas de « sympathie illusoire » (TSM, II, i, 2, p. 117). Nous retiendrons celui de notre sympathie avec les fous bien que Smith donne d'autres exemples qui l'illustrent aussi bien comme le cas de notre sympathie avec les morts ou celui de la sympathie de la mère à l'égard de son enfant malade (voir TSM, I, i, 1, pp. 29-31):

« De toutes les calamités auxquelles sont exposés les hommes de par leur condition mortelle, la perte de raison apparaît de loin, pour ceux qui ont la moindre parcelle d'humanité, comme la chose la plus redoutable, et ils observent cet ultime état du malheur humain avec la plus profonde des commisérations. Mais le pauvre infortuné qui s'y trouve rit et chante peut-être, et il demeure totalement insensible à son propre malheur. Ainsi, la souffrance que l'humanité sent à la vue d'une telle condition ne peut pas être la réflexion d'un quelconque sentiment chez celui qui est réduit à cette condition. La compassion du spectateur doit naître uniquement de la considération de ce qu'il sentirait lui-même s'il était dans ce même état d'infortune tout en étant encore capable, ce qui peut-être impossible, de considérer son état avec sa raison et son jugement actuels. » (TSM, I, i, 1, p. 29)

Dans ce contexte, il est clair que l'idée que se forme le spectateur de la situation de la personne principalement concernée n'est pas identique à la façon dont celle-ci se représente sa propre situation. Il existe une différence irréductible entre ces deux individus qui tient à *l'état de leur raison et de leur jugement* et qui les conduit à se représenter cette situation qu'est la perte de raison de manière différente. Alors que la personne principalement concernée, telle au moins que Smith la présente, n'a probablement aucune conscience de son changement d'état, le spectateur, en reconstruisant la situation de celle-ci à partir de ses observations la concernant auxquelles il joint des éléments qui lui sont propres (« sa raison et son jugement actuels »), en a pleinement conscience.

On pourrait objecter qu'il ne s'agit là que d'un cas extrême qui n'est pas suffisant pour conclure à la généralité d'un biais éventuel d'identification chez Smith. Au premier abord, ces réserves semblent confirmées lorsqu'on se représente une situation dans laquelle l'émotion sympathique (celle qui découle du processus d'identification) est identique à la passion originelle. Si la personne principalement concernée exprime de la joie et que le spectateur, à l'issue du processus d'identification, ressent lui aussi de la joie, alors la passion sympathique est identique à la passion originelle. On est donc enclin à imaginer qu'il n'y a pas de biais à l'identification.

Mais lorsque Smith envisage ce cas à travers un exemple où la simple expression de la joie et de la peine suggère cette émotion à autrui, il nous conduit à revenir sur cette première impression selon laquelle l'absence de biais à l'identification pourrait-être la règle (voir *supra*, p. 49). Au contraire, l'exemple de la « simple expression » de la joie ou de la peine met en évidence que l'idée que se forme le spectateur de la situation de la personne principalement concernée n'a pas besoin d'être identique à la façon dont cette dernière se la représente pour que la passion sympathique et la passion originelle soient elles-mêmes identiques. Une idée générale suffit (et dans ce cas, le biais est indiscutable). Mais surtout, la permanence d'un biais à l'identification résulte, chez Smith, de la limite qu'il impose à l'intersubjectivité. Quand bien même le spectateur aurait une idée précise de la situation de celui qu'il observe, il est impossible d'admettre qu'elle serait identique à la façon dont ce dernier la conçoit, puisque les expériences passées de nos sens sont indispensable à ce processus et que ces expériences individuelles sont irréductibles les unes aux autres²³.

Deuxièmement, l'identification sur laquelle repose la sympathie ne possède généralement pas la seconde propriété, selon laquelle l'idée de la situation d'autrui aurait une force maximale. Pour en rendre compte, Smith imagine la situation dans laquelle le spectateur, s'identifiant à une personne qui souffre, s'efforcerait de rendre minimal le biais à l'identification :

« Dans tous les cas, pour qu'il y ait une quelconque correspondance de sentiments entre le spectateur et la personne principalement concernée, celui-là doit tout d'abord s'efforcer, autant qu'il peut, de se mettre dans la situation de celle-ci, de ramener à l'intérieur de soi les moindres circonstances de la détresse qui peuvent se présenter à la personne qui souffre. Le spectateur doit épouser toute la condition de son compagnon, avec ses incidents les plus ténus ; il doit s'efforcer de rendre aussi parfait que possible ce changement imaginaire de situation sur lequel est fondée sa sympathie. » (TSM, I, i, 4, p. 45)

Et il ajoute que

« [t]outefois, après tout cela, les émotions du spectateur seront toujours très susceptibles de rester en deçà de la violence de ce qui est ressenti par celui qui souffre. Le genre humain, quoique naturellement sympathique, ne peut jamais concevoir à propos de ce qui advient à autrui ce degré de passion qui naturellement anime la personne principalement concernée. » (TSM, I, i, 4, p. 45)

Ainsi, l'émotion sympathique est moins intense que l'émotion originelle ce qui signifie que l'intensité avec laquelle le spectateur expérimente la situation qu'il imagine être

²³ Sur les limites à l'intersubjectivité chez Smith voir M. Biziou, C. Gautier, J.F. Pradeau, 1999, p. 8.

celle de la personne principalement concerné ne peut être identique à celle de cette dernière, ne serait-ce que, comme on l'a fait remarqué, parce que l'intensité de l'émotion sympathique varie en proportion de la force avec laquelle le spectateur conçoit la situation de celui qu'il observe (voir *supra*, p. 47). La raison avancée par Smith repose, là aussi, sur quelque chose qui semble ne pouvoir être réduit :

« [c]e changement imaginaire de situation, sur quoi repose la sympathie des spectateurs, n'est que momentané. » (TSM, I, i, 4, p. 45)

La conscience de ce que ce changement de point de vue n'est qu'imaginaire affaiblit ainsi la croyance que ces spectateurs ont d'être réellement dans la situation de la personne qu'ils observent. Toujours dans le cadre de l'exemple de la sympathie des spectateurs avec une personne qui souffre, Smith écrit que « [l]a pensée de leur propre sécurité, l'idée qu'ils ne sont pas réellement la personne qui souffre, s'impose continuellement à eux. » (TSM, I, i, 4, p. 45). Et cela, bien que tout spectateur s'efforce de se mettre dans la situation de la personne principalement concernée, affaiblit la force de la conception qu'il forme de cette situation.

On pourrait supposer que l'objection smithienne aux deux propriétés, l'absence de biais d'identification et la force maximale de conception, reposent sur le même présupposé (notre irréductibilité à autrui) et que, par conséquent, il n'est pas utile de les distinguer. On notera cependant, qu'à la différence du biais qui suppose que l'on *n'est pas* autrui, la force de conception repose sur la *conscience de ce que l'on* est une personne distincte d'autrui.

Enfin, le fait que l'identification sur laquelle repose la sympathie ne possède ni la propriété (i), ni la propriété (ii), permet de répondre à la question soulevée par R. Sugden concernant la possibilité de réconcilier la façon dont Smith rend compte de l'identification et l'idée que l'évaluation morale repose sur l'exercice de la sympathie (voir R. Sugden, 2002, p. 75). Bien que l'identification à autrui n'implique pas seulement que l'on change de circonstances mais aussi de « personne et de caractère », l'évaluation morale reste possible puisque, contrairement à ce qu'affirment certains commentateurs (L. Wispé, 1986, p. 314 et p. 318 ; K. Binmore, 1994, pp. 55-6 ; L.

Montes, 2004, pp. 50-51 ; J. Rick, 2007, pp. 148-9), on parvient toujours à différencier soi et autrui²⁴.

3. LA SYMPATHIE COMME RÉSULTAT ÉMOTIONNEL

Nous avons mis en évidence que le système de sympathie smithien parvenait à articuler le cognitif et l'affectif parce que l'identification, en tant que processus cognitif, engendre à la fois un résultat cognitif et un résultat émotionnel : la sympathie. Jusqu'à présent nous nous sommes attachés à donner les particularités de ce processus. Nous allons désormais préciser :

1. les arguments qui permettent d'affirmer que la sympathie possède un contenu émotionnel ;
2. ainsi que la façon dont l'identification l'affecte puisqu'elle en est le résultat ;
3. ce qui nous permettra d'en donner les caractéristiques.

3.1. Le contenu émotionnel de la sympathie

On peut mettre en évidence le contenu émotionnel de la sympathie à travers l'emploi que fait Smith de deux locutions :

1. Il s'agit, bien sûr, d'abord du terme de « sympathie » que l'auteur décrit comme quelque chose que l'on ressent ou que l'on exprime :

« [L]a sympathie avec ma joie qu'*expriment* mes amis pourrait me procurer du plaisir en avivant ma joie ; mais qu'ils en *expriment* pour ma peine ne pourrait me donner aucune joie si cette sympathie ne devait servir qu'à aviver cette peine. » (TSM, I, i, 2, p. 34)

« Cependant, bien que nous ne *sentions* pas à proprement parler de sympathie avec un attachement de ce genre [...] » (TSM, I, ii, 2, p. 64) ;

« Notre sympathie avec elles rend la passion qui les accompagne moins désagréable [*"The sympathy which we feel with them, renders the passion which they accompany less disagreeable"*] [...] » (TSM, I, ii, 2, p. 66) ;

« Nous *sentons* donc une sympathie particulière avec la satisfaction de ceux qui sont dans cette condition. » (TSM, I, iii, 2, p. 94).

²⁴ D. M. Levy et S. J. Peart insistent sur l'idée la sympathie smithienne, contrairement à la sympathie humienne, implique un changement imaginaire au cours duquel le spectateur à conscience de ce qu'il n'est pas autrui (D. M. Levy et S. J. Peart, 2004, p. 336). Cette idée est aussi présente chez K. Haakonssen (1989, p. 51-2) et dans le papier d'A. Alvarez et J. Hurtado (2010, p. 7).

2. Mais il parle aussi de “*fellow-feeling*”, rendu par « affinité » dans la traduction française de M. Biziou, C. Gautier et J. F. Pradeau :

« Pitié et compassion sont des mots appropriés pour désigner notre affinité [*fellow-feeling*] avec le chagrin d'autrui. Le terme de sympathie, qui à l'origine pouvait peut-être signifier la même chose, peut maintenant et sans aucune impropriété de langage être employé pour indiquer notre affinité [*fellow-feeling*] avec toute passion, quelle qu'elle soit. » (TSM, I, i, 1, p. 27)²⁵

Ce dernier extrait de la *Théorie des sentiments moraux*, où Smith reconnaît une synonymie entre « sympathie » et « *fellow-feeling* » est on ne peut plus explicite. On comprend d'emblée que la sympathie désigne quelque chose de l'ordre de l'affectif : c'est évidemment ce qu'indique le terme de « *fellow-feeling* », rendu par « affinité » dans la traduction française.

La synonymie entre sympathie et « *fellow-feeling* » n'est pourtant pas acquise pour tous les commentateurs²⁶. Ainsi, Leonidas Montes (2004, pp. 47-48), affirme qu'il n'y aurait pas de confusion à faire entre la « sympathie » et le « *fellow-feeling* » parce que la première naîtrait plus de la connaissance de ce qui l'a excitée, à l'inverse du second, qui désignerait seulement un partage réel de sentiment (par opposition à un partage fictif). Cette interprétation est, cependant, discutable. D'une part, on dispose d'arguments textuels qui montrent que, pour l'émergence d'un quelconque « *fellow-feeling* », au sens où l'entend Smith, la connaissance de ce qui a excité la passion d'autrui est nécessaire (voir *supra*, pp. 47-50) :

« Même notre sympathie avec la peine [...], tant que nous n'en connaissons pas la cause, est toujours extrêmement imparfaite [...] La première question que nous posons est : 'Que vous est-il arrivé ?' Et jusqu'à ce qu'il y soit répondu, quoique nous soyons mis mal à l'aise par l'idée vague de son infortune, et plus torturés encore par nos conjectures sur ce point, notre affinité [*fellow-feeling*] avec sa passion demeure cependant très peu considérable. » (TSM, I, i, 1, p. 28)

Et, d'autre part, au même titre que la sympathie, le « *fellow-feeling* » ne désigne pas toujours un réel partage de sentiment. Le passage qui l'illustre le mieux est celui de notre sympathie avec les morts, avec qui, précisément, aucun partage de sentiment n'est possible (même si la traduction française est ambiguë)

²⁵ “Pity and compassion are words appropriated to signify our *fellow-feeling* with the sorrow of others. *Sympathy*, though its meaning was, perhaps, originally the same, may now, however, without much impropriety, be made use of to denote our *fellow-feeling* with any passion whatever.” (TMS, I, i, 1, p. 10)

²⁶ R. Sugden établit, également, cette synonymie entre sympathie et « *fellow-feeling* » pour insister sur l'aspect émotionnel de la sympathie smithienne (2002, p. 71).

« Nous sympathisons même avec les morts et, négligeant ce qui est d'une réelle importance dans leur situation, cette redoutable éternité qui les attend, nous sommes surtout affectés par les circonstances qui frappent nos sens alors qu'elles ne peuvent avoir aucune influence sur leur bonheur [...] Sûrement, imaginons-nous, nous ne pourrions jamais trop compatir avec ceux qui ont souffert une si terrible calamité. Partager leur douleur semble un tribut par eux doublement exigible [*The tribute of our fellow-feeling seems doubly due to them*], maintenant qu'ils sont menacés d'être oubliés par tous. » (TSM, I, i, 1, p. 30)

Ainsi, un « *fellow-feeling* » fictif est possible : c'est d'ailleurs ce que Smith appelle la « sympathie illusoire » (TSM, II, i, 2, p. 117)²⁷.

Cependant, affirmer que la sympathie possède un contenu émotionnel ne suffit pas à en expliciter la nature : elle tient ce contenu émotionnel de ce qu'elle est, elle-même, une *réaction* émotionnelle relative à autrui. Telle que Smith la présente, la sympathie correspond, en effet, à une réaction émotionnelle d'un spectateur causée par le fait de percevoir chez une autre personne l'expression d'une passion ou l'expérience d'une situation :

« Les circonstances qui produisent la douleur et le chagrin ne sont pas les seules à exciter notre affinité [*fellow-feeling*] avec les passions des autres. Quelle que soit la passion provoquée par un quelconque objet chez la personne principalement concernée, une émotion analogue surgit à la pensée de sa situation dans le cœur de tout spectateur attentif. » (TSM, I, i, 1, p. 26)²⁸

Ce qui revient à dire que la perception d'une passion ou d'une situation expérimentée par une autre personne est ce qui enclenche l'ensemble du *système de sympathie* (*mécanisme d'identification*, puis *sympathie*).

3.2. L'influence de l'identification sur le résultat de la sympathie

Pour appréhender le type de réaction émotionnelle que constitue la sympathie, il est essentiel de rendre compte de l'influence des caractéristiques de l'identification sur celle-ci, car c'est de ce mécanisme d'identification que procède la sympathie comme résultat émotionnel. On peut alors repérer, chez Smith, l'incidence sur ce résultat

²⁷ « Ainsi, quand nous ramenons en nous le [du défunt], nous sentons, en cette occasion comme en tant d'autres, une émotion que cette personne est incapable de sentir, mais qui est cependant l'effet d'une sympathie illusoire avec elle. » (TSM, II, i, 2, p. 117)

²⁸ A d'autres endroits de la *Théorie des sentiments moraux*, Smith nuance ce point de vue puisque, par exemple, il explique que certaines émotions peuvent ne susciter aucune sympathie de notre part (voir, par exemple, TSM, I, i, 1, pp. 27-8)

émotionnel du fait que les propriétés qui rendraient l'identification parfaite ne sont pas satisfaites :

1. Parce qu'il existe un biais d'identification, « [p]arfois nous sentons pour autrui une passion qu'il semble incapable de sentir lui-même ; car, lorsque nous nous mettons à sa place, l'imagination fait naître cette passion dans notre cœur, alors que la réalité ne la fait pas naître dans le sien. » (TSM, I, i, 1, p. 28).
2. Quant à la faiblesse de la conception, elle a pour conséquence que « [l]e genre humain, quoique naturellement sympathique, ne peut jamais concevoir à propos d'autrui ce degré de passion qui naturellement anime la personne principalement concernée [...] quelque chose qui approche le même degré de violence. » (TSM, I, i, 4, p. 45). On relèvera tout particulièrement que l'incidence de la faiblesse de la conception sur le résultat émotionnel « n'affaiblit pas seulement le sentiment [sympathique] en degré mais, dans une certaine mesure, le fait varier en son genre et lui donne une tout autre modalité. » (TSM, I, i, 4, p. 45-6).

Ce sont ces particularités résultantes de la sympathie qui permettent de la cerner. Pour reprendre un exemple précédent, c'est évidemment le biais d'identification qui est en cause lorsque nous sympathisons avec les morts. Dans ce cas, la réaction émotionnelle est provoquée par la perception de la situation qu'expérimente la personne principalement concernée (et non par l'expression d'une émotion), perception que nous tentons de nous représenter de son point de vue mais sans pouvoir, cependant, l'appuyer sur une autre expérience que la nôtre :

« L'idée de cette mélancolie lugubre et sans fin, que la fantaisie associe naturellement à [la] condition [des morts], naît entièrement de ce qu'au changement d'état dont ils furent l'objet nous joignons notre conscience de ce changement ; de ce que nous nous mettons dans leur situation ; de ce que, si je peux ainsi m'exprimer, nous logeons nos âmes vivantes dans leurs corps inanimés, concevant alors ce que seraient nos émotions en ce cas. » (TSM, I, i, 1, p. 30)

Ceci nous éloigne d'une compréhension intuitive, peut-être héritée de Hume, du résultat émotionnel du mécanisme d'identification, qui y verrait une copie, plus ou moins réussie, de l'émotion ressentie par autrui (voir, par exemple, David M. Levy et Sandra J. Peart, 2004, pp. 333-4 ; L. Montes, 2004, p. 49). Ceci conduit à distinguer la sympathie de la contagion émotionnelle telle que se la représente aujourd'hui la psychologie sociale. Cette distinction est d'autant plus légitime que la contagion émotionnelle implique que le spectateur ressente une émotion identique, du point de vue de l'intensité

et du genre, à celle ressentie par la personne principalement concernée et qu'il ne soit plus capable, au moment où elle se produit, de distinguer entre lui et autrui. Or, on sait que la résultante du fait que la force de conception ne soit pas maximale lors de l'identification est que l'émotion sympathique diffère en intensité et en genre de l'émotion originelle et cela parce que, lors l'identification, le spectateur, de manière permanente, a conscience de ce que ce changement imaginaire n'est que momentané. Ainsi, même lorsque le partage de sentiment est réel « ce que sentent les spectateurs restera toujours, en quelque manière différent de ce que sent la personne [principalement concernée ; L.B] » (TSM, I, i, 4, p. 46).

3.3. Une caractérisation du résultat de la sympathie smithienne

Cependant, on soulignera que, bien que l'émotion sympathique ne soit pas identique à l'émotion originelle, elle constitue une réponse adaptée lorsqu'il y a sympathie. Pour l'illustrer, Smith explique que :

« la compassion ne peut jamais être exactement l'analogue du chagrin original [...] ces deux sentiments peuvent, à l'évidence correspondre l'un à l'autre d'une manière suffisante à l'harmonie de la société. Quoiqu'ils ne puissent jamais être à l'unisson, ils peuvent s'accorder et c'est tout ce qui est recherché et requis. » (TSM, I, i, 4, p. 46).

En ce sens, la sympathie smithienne pourrait apparaître comme la *conformité* des sentiments du spectateur (de ses émotions ou sentiments sympathiques) à la situation de la personne principalement concernée. Cependant, si cette formulation permet de mettre en évidence le fait que le spectateur puisse ressentir une émotion qui, bien qu'appropriée, serait différente de celle exprimée par la personne principalement concernée, elle n'est pas tout à fait satisfaisante du fait même de l'accent exclusif placé sur la situation d'autrui. On peut, en effet, envisager une situation dans laquelle la réaction émotionnelle du spectateur serait conformité à la situation de la personne principalement concernée sans, pour autant, qu'il y ait sympathie. Cela pourrait être le cas lorsque, par exemple, cette personne réagit de manière disproportionnée à sa situation, lorsqu'elle manifeste un immense chagrin à la suite d'une simple égratignure. Bien que ce que ressent le spectateur à la vue de la situation de la personne principalement concernée soit adapté (il ressent un léger gêne), il n'y a pas sympathie car la réaction qu'il observe ne lui paraît pas adaptée à ce qui l'a suscitée. Pour

reprendre les mots de Smith, dans ce cas, l'émotion du spectateur ne « s'accorde » pas à l'émotion de la personne principalement concernée (TSM, I, i, 4, p. 46).

Ce contre exemple montre que la sympathie ne se limite pas au rapport entre la situation d'une personne et l'émotion suscitée chez le spectateur, mais qu'elle repose sur la mise en relation de trois éléments :

1. la situation de la personne principalement concernée ;
2. l'émotion que suscite cette situation chez la personne principalement concernée ;
3. l'émotion que suscite la perception de la situation qu'expérimente la personne principalement concernée chez le spectateur.

Il y a sympathie de la part du spectateur, lorsque la réaction émotionnelle de celui-ci (3) à la vue d'autrui expérimentant une situation (1) s'accorde (en genre et en intensité) à l'émotion ressentie par la personne principalement concernée (2). Ainsi, la sympathie désigne la conformité des sentiments du spectateur à ceux de la personne principalement concernée relativement à la situation de cette dernière.

Une fois encore, ce principe peut être illustré à travers le cas extrême de la sympathie avec les morts. S'il y a sympathie, c'est typiquement parce que l'émotion du spectateur considérant la situation du défunt correspond en quelque sorte à l'émotion absente de se dernier. De la même manière, la « faculté de sympathie » concerne l'aptitude à partager les sentiments d'autrui (qu'ils soient réels ou fictifs) ou pour le dire autrement ressentir une émotion relative à la situation d'autrui qui est conforme à l'émotion originelle. Elle est distincte de la « faculté d'imagination », relative à l'aptitude de se mettre simplement à la place d'autrui (voir TSM, I, i, 1, p. 24). C'est dans ce contexte, encore, que l'on distinguera les degrés de sympathie en fonction du rapport qu'entretiennent émotion originale et émotion sympathique²⁹.

²⁹ On sait que cette dernière est naturellement toujours d'une intensité plus faible et d'un genre différent que ce qui est originellement ressenti par la personne principalement concernée et que cela n'entrave pas la conformité. On peut tout de même distinguer des situations dans lesquelles la sympathie est très forte des situations dans lesquelles elle est très faible. Par exemple, lorsque Smith aborde la question du jugement de convenance, il parle de « sympathie complète » (TSM, I, ii, 1, p. 84) ou de « sympathis[er] entièrement » avec les passions des autres : « Quand les passions originelles de la personne principalement concernée sont en parfait accord avec les émotions sympathiques du spectateur, elles apparaissent nécessairement à ce dernier juste, convenables, et adéquates à leurs objets [...] Donc, approuver les passions des autres comme adéquates à leurs objets est la même chose qu'observer que nous sympathisons entièrement avec elles ; et ne pas les approuver comme telles revient, à observer que nous ne sympathisons pas entièrement avec elles. » (TSM, I, i, 3, pp. 37-8). De même, la sympathie

L'accent placé sur la relation entre situation initiale, émotion originelle et émotion sympathique montre que toutes les nuances de l'analyse de Smith, lorsqu'il analyse les relations entre le mécanisme d'identification et la sympathie qui en résulte, méritent d'être restituées. Certes, Smith affirme que nous nous identifions à la personne principalement concernée et que cette identification, même imparfaite, concerne à la fois les émotions ressenties et la situation. Certes encore, il explique que l'émotion originale se retrouve, d'une certaine manière, dans l'émotion sympathique. Mais on ne peut en conclure que l'émotion sympathique serait en quelque sorte double : une partie recopiant, de façon atténuée, l'émotion originale et engendrant la seconde composante de l'émotion sympathique, cette fois de nature différente, qui permettrait qu'elle soit conforme à la situation de la personne initialement concernée. Une telle représentation ne serait pas sans attrait, mais il est aisé de voir qu'elle s'écarte de la position de Smith. L'idée d'une première composante de la sympathie qui serait une copie de l'émotion originale supposerait ainsi une sorte de transfert émotionnel au cours duquel le spectateur confondrait sa propre identité avec celle de la personne qu'il observe. Puis, ce serait en reprenant conscience de sa différence qu'il ferait naître en lui une réaction émotionnelle adaptée. Or, rien dans ce que dit Smith de l'identification et de la réaction émotionnelle qui en résulte ne ressemble à un processus séquentiel de ce type. Il ne nous dit pas, par exemple, que le chagrin éprouvé par l'un de nos amis va d'abord s'emparer de nous, puis engendrera une émotion de nature différente qui viendra s'y surajouter. Au contraire, ce qu'il nous invite à voir, c'est une émotion sympathique

complète correspond à « cette harmonie et [à] cette correspondance parfaite de sentiment qui constituent l'approbation. » (TSM, I, ii, 1, p. 84). Ainsi : « L'homme qui s'offusque des préjudices qui m'ont été causés et observe que j'en suis blessé de la même manière, approuve nécessairement mon ressentiment [...] Celui qui rit de la même plaisanterie, et le fait tout autant que moi, ne peut nier la convenance de mon rire. Au contraire, la personne qui, en ces différentes occasions, ne sent pas d'émotion comparable à la mienne, ou sent une émotion qui ne lui est pas proportionnée, ne peut éviter de désapprouver mes sentiments compte tenu de leur dissonance avec les siens. » (TSM, I, i, 3, p. 38). On peut également prendre l'exemple des « passions qui ont pour origine le corps » (TSM, I, ii, 1). Smith nous dit que « soit elles n'excitent pas de sympathie du tout, soit elles en excitent un degré totalement disproportionné par rapport à la violence de ce qui est senti [originellement] » (TSM, I, ii, 1, p. 59). Cela est lié au rapport d'intensité et de genre entre l'émotion originale et l'émotion sympathique : « Si [...] je vois un coup ajusté et tout près d'atteindre ma jambe ou mon bras ; et lorsque le coup porte, en quelque mesure j'en sens la douleur tout comme celui qui souffre. Ma douleur est cependant excessivement faible et pour cela, ne pouvant l'accompagner s'il pousse un cri violent, je ne manque jamais de le mépriser. » (TSM, I, ii, 1, p. 59)

donnée de façon immédiate comme résultat de l'identification : bien sûr, cette émotion sympathique verra celui qui l'éprouve également triste au spectacle du chagrin de son ami ; mais c'est parce que l'émotion correspondante, la compassion, est elle-même une émotion triste, non parce qu'elle résulterait d'une tristesse sans compassion que l'on aurait initialement ressentie.

4. CONCLUSION

L'analyse des développements que Smith consacre à la sympathie, dans la *Théorie des sentiments moraux*, fait ainsi apparaître une position originale qui ne se réduit ni à l'empathie ni à la sympathie telles que nous les comprenons aujourd'hui comme économistes. Quoique cette interprétation n'ait fait l'objet que de peu de travaux dans la littérature secondaire, elle n'est cependant pas entièrement nouvelle. R. Sugden (2002), par exemple, avait déjà noté que la sympathie smithienne n'était pas restreinte à un processus cognitif correspondant à l'empathie qui permettrait, à travers l'identification, d'attribuer à autrui un sentiment particulier. La raison en est qu'elle vise à expliquer la façon dont ce sentiment nous affecte. Bien qu'un tel processus soit nécessaire à l'émergence de ce sentiment, il ne suffit pas à rendre compte de la sympathie smithienne. De manière symétrique, la sympathie considérée dans son acception moderne ne constitue pas non plus une approximation satisfaisante de la sympathie smithienne. Sans doute comporte-t-elle une dimension émotionnelle mais, comme l'ont remarqué aussi bien des psychologues (voir L. Wispé, 1986, p. 318) que des économistes (voir K. Binmore, 1994, pp. 55-6), elle implique que nous ne soyons plus capable de nous différencier d'autrui. Cette caractéristique posait cependant problème dans la perspective adoptée par R. Sugden (2002, p. 75) puisqu'elle semblait constituer une entrave à l'évaluation morale. On a, toutefois, montré que la confusion des points de vue entre le spectateur et la personne principalement concernée n'était jamais complète, si bien que l'objection avancée par R. Sugden ne devait pas être retenue. En revanche, s'en tenir exclusivement à la sympathie ne permettrait pas de comprendre pourquoi, selon Smith, la confusion des points de vue n'a pas lieu.

La solution à ces difficultés conduit à voir dans la sympathie telle que la décrit Smith une articulation entre les deux dimensions spécifiques de l'empathie et de la sympathie, c'est-à-dire les dimensions cognitive et émotionnelle. Mieux encore, loin d'être simplement postulée, sans égard particulier pour la mécanique mise en œuvre par cette articulation, elle repose sur un héritage humien jusqu'alors négligé dans la pensée de Smith : ce qu'il désigne sous le nom de « force de conception ». C'est, en effet, la force de conception par le spectateur d'une émotion originale et de sa cause qui va engendrer une émotion sympathique, qui n'est pas simplement une version atténuée de l'émotion originale, mais une version plus ou moins conforme à cette émotion. Cognition, émotion et force de conception constituent de la sorte, dans la *Théorie des sentiments moraux*, une construction qui fait de la sympathie smithienne une catégorie dont la portée échappe à celle de ses héritiers contemporains, l'empathie et la sympathie.

DEUXIÈME PARTIE

ÊTRE HEUREUX

Les trois articles qui constituent cette deuxième partie s'efforcent de dégager la portée analytique de la conception smithienne du bonheur individuel. A partir d'une représentation fonctionnelle du bonheur, ceci conduit à dégager d'une part les propriétés formelles de la fonction représentative, d'autre part les caractéristiques de la dynamique qu'elle engendre chez un individu.

Les propriétés de la fonction représentative du bonheur s'appuient sur le principe d'une sensibilité asymétrique aux événements favorables et défavorables qu'il serait tentant d'interpréter comme une variante des modèles d'utilité dépendante de l'état de type *prospect theory*, par exemple. Cependant, des arguments textuels provenant de la *Théorie des sentiments moraux*, mais aussi de l'*Histoire de l'astronomie* et des *Lectures on Rhetoric and Belles-Lettres* conduisent à adopter une autre interprétation. Cette interprétation associe la propriété de concavité ou de convexité d'une fonction représentative des niveaux de bonheur à la position de l'individu concerné au sein d'une répartition de ces niveaux de bonheur entre tous les individus.

Or, cette répartition possède une singularité notable : elle fait apparaître la généralité d'un niveau de bonheur « ordinaire », qui semble déconnecté des ensembles d'alternatives accessibles aux agents. Qu'en dépit de situations très différentes, dont Smith donne de nombreux exemples, des individus voient leurs niveaux de bonheur converger vers ce niveau ordinaire suggère à l'économiste contemporain l'existence d'un mécanisme familier, analogue à l'effet de « tapis roulant ». On montre cependant que la nature de ce mécanisme est différente, en ce qu'elle s'appuie sur une interaction sympathique avec le spectateur impartial, la sympathie montrant ici qu'elle n'est pas seulement un régulateur des émotions (*supra*, chapitre 1) mais, également, un régulateur du bonheur. La théorie gravitationnelle du bonheur qui en résulte permet de comprendre comment, face à une appréciation par un individu de sa propre situation dictée par son

« point de vue naturel », la prise en compte progressive du point de vue du spectateur impartial va faire évoluer sa perception des alternatives qui lui sont offertes, son niveau de tranquillité et, par suite, son niveau de bonheur.

La formalisation de ce processus qui est proposée ici a une ambition modeste. Plutôt que d'explicitier la nature de l'interaction entre point de vue naturel et point de vue du spectateur impartial, elle appréhende cette interaction à travers ses effets, mettant ainsi en évidence la cohérence mutuelle des différentes propositions avancées par Smith. L'opposition entre le point de vue naturel et le point de vue du spectateur impartial est ainsi vue comme une perception différente du domaine de choix, conduisant à des évaluations différenciées de la tranquillité et du bonheur, ceux-ci atteignant un niveau identique (le niveau « ordinaire ») sur les différents éléments du domaine de choix reconnu par le spectateur impartial. Cette formalisation et les représentations graphiques qui lui sont associées sont utilisées afin de rendre compte des différents exemples de convergence vers un niveau ordinaire de bonheur que l'on rencontre dans la *Théorie des sentiments moraux*.

CHAPITRE 2

Sensitivity to Prosperity and Adversity:
What Would a Smithian Function of Happiness
Look Like?

INTRODUCTION

All along his work, Smith calls for several kinds of asymmetries to sustain his positions on economic, social, moral, rhetoric, and epistemological questions. The most famous is the asymmetry of sympathy. The idea according to which, in the *Theory of Moral Sentiments*, admiration for the rich and the powerful is derived from people's "stronger propensity" to sympathize with joy than with sorrow has been widely acknowledged, since it constitutes a key to Smith's concept of emulation (J. T. Young, 1997, pp. 136-7; M. E. L. Guidi, 1999, pp.11-3; C. L. Griswold, 1999, p. 127; S. Sabéran, 2002, pp. 66-7; P. Force, 2003, pp. 165-6; J. Dellemotte, 2005 pp. 53-5). However, the principle prior to this asymmetry of sympathy – that is, asymmetric sensitivity to "adversity" and "prosperity" – has been occasionally noticed (N. Ashraf, C. F. Camerer, G. Loewenstein, 2005, pp. 132-3; K. Haakonssen, 1989, pp. 83-5; M. E. L. Guidi, 1999, pp.11-3), but usually ignored. On the contrary, this paper aims at throwing light on Smith's assertion according to which people are more sensitive to adverse than to prosperous events, and to stress the consequences of such an assertion on the behavioural characteristics of individuals and on their happiness.

Smith's assertion is worth being taken into consideration, first from an historical point of view. Like many authors of his time (Locke, Maupertuis, Condillac, Gaslin, Verri, Buffon and Bentham) he assumes that pleasure and pain are not only opposite sensations, but also express some kind of asymmetry³⁰. This reference to the role played by pleasure and pain does not mean that Smith is a utilitarian. Nor does it mean that he is a non-utilitarian. But it clearly means that he has something to share and to discuss with utilitarians and their precursors. Let us be more precise. Closer to Buffon (1777, pp. 390-2)'s or Bentham (1785-6, p. 331)'s stances about asymmetric sensitivity to gains and losses, Smith asserts that "[p]ain besides, whether of mind or body, is a more pungent sensation than pleasure" (TMS, I, iii, 1, §3, p. 44)³¹. Far from being a subtle but

³⁰ See, for instance, M. E. L. Guidi (1993) and (2005) on a tradition which goes from Locke to Maupertuis, Verri, and Bentham; A. Orain (2004) on Condillac; A. Lapidus and N. Sigot (2000) and N. Sigot (2001) on Bentham; G. Faccarello (2009) on Gaslin.

³¹ The works of Adam Smith are abbreviated as follows (see complete references in the bibliography): HA = *History of Astronomy*; TMS = *Theory of Moral Sentiments*; LRBL = *Lectures on Rhetoric and Belles-Lettres*; LJ(A) = *Lectures on Jurisprudence*, Manuscript (1762-3) ; WN = *An Inquiry into the*

vain distinction, this last asymmetry opens the path to the understanding of the effect of adverse and prosperous events on individual happiness. However, the emphasis laid on the greater “pungency” of pain does not imply that Smith shares Maupertuis position (see M. E. L. Guidi, 1993, pp. 40-47) according to which human life would be dominated by pain. On the contrary, his analysis of people asymmetric sensitivity relies on the existence of a usual state of mind, common to most of them, which corresponds to a high level of happiness. For Adam Smith, “[n]otwithstanding the present misery and depravity of the world, so justly lamented” (TMS, I, iii, 1, §37 p. 45) pleasurable sensations prevail in human life.

Now, the argument that comes to justify the asymmetric effect of prosperity and adversity on people’s happiness, in the first part of the *Theory of Moral Sentiments*, is not as intuitive as it seems to be, both in its content and in its structure (§ 1.1). Concerning the content, Smith introduces prosperity and adversity through their joint effects on sensations, such as pleasure and pain, and on passions, such as joy and grief, so that it is hard to distinguish by which channel these two events affect people’s happiness. An analysis of the respective vocabulary of sensations and of passions in Smith’s works shows that the channel of sensations should be favoured, so that prosperity and adversity are viewed as two symmetric events that produce respectively a pleasure and a pain which directly but asymmetrically affect people’s happiness (§ 1.2). Concerning the structure, Smith’s argument consists in establishing a logical implication, which needs to be clarified, between two empirical propositions: the first concerns the distribution of happiness among people, and the second, the responses of the mind to favourable and unfavourable events. With the help of the concept of “custom” and “surprise”, borrowed from the *History of Astronomy*, Smith position becomes less obscure: since most people are more familiar with pleasant sensations, adversity is a kind of “surprise” which produces a greater change and has a greater effect on the mind than prosperity (§ 1.3).

This kind of assertions, about the effect of adverse and prosperous events, on the one hand, and about the state of happiness predominant in human life, on the other hand,

nature and causes of the Wealth of Nations,. All indications to the divisions of the text refer to the Glasgow edition.

should have significant implications from a behavioural point of view. Such implications have already been put to the fore for sensualist philosophers (see M. E. L. Guidi, 1993; A. Orain, 2004) or for Bentham (see A. Lapidus and N. Sigot, 2000; N. Sigot, 2001; M. E. L. Guidi, 2005). But on the exception of N. Ashraf, C. F. Camerer, G. Loewenstein (2005), the literature on Adam Smith has often neglected the specific link that Smith seems to establish between sensations and decision, in favour, here again, of the one between sympathy and decision³². Of course, since sympathy points out the process by which a Smithian individual perceives the sensations and emotions of others, their role is acknowledged in decision-making³³. However, this does not do justice to Adam Smith's attempt to bring out the direct link between an individual's own sensations and his decision when, for instance, the author discusses the virtue of prudence (TMS, VI, i, §6, p. 213; see also M. E. L. Guidi, 1999, pp. 11-13; S. Leloup, 2000, pp. 917-9; L. Bréban, 2007, pp. 53-63). Focusing on sensations directly perceived does not necessarily lead to a systematic exploration of the decision-making features of his work. But it draws extensively on the foundations of decision-making. The aim of this paper is upstream of decision-making features in the *Theory of Moral Sentiments*, since it aims at highlighting Smith's justification for asymmetric sensitivity rather than the role granted to such asymmetry.

Working on the assumption that Smith's assertion is worth being represented formally, this paper discusses alternative representations of this asymmetry, according to their faithfulness to the author's analysis. The starting point of this discussion is N. Ashraf, C. F. Camerer and G. Loewenstein (2005)'s statement according to which Smith anticipated the well-known "loss aversion" principle, by stating the idea of an asymmetric sensitivity to prosperity and adversity. The explicit reference to loss aversion immediately suggests a first approach based on *reference-dependent models*, of which typical instance is given by D. Kahneman and A. Tversky (1991)'s application of loss aversion to riskless choice. Another possible instance is A. Lapidus and N. Sigot (2000)'s representation of a Benthamite individual utility function in a context of an

³² See the already quoted contributions by J. T. Young, 1997, pp. 136-7; M. E. L. Guidi, 1999, pp. 11-13; C. L. Griswold, 1999, p. 127; S. Sabéran, 2002, pp. 66-7; P. Force, 2003, pp. 165-6; J. Dellemotte, 2005 pp. 53-5.

³³ The desire to bettering one's condition is built on the asymmetry concerning sympathy (see TMS, I, iii, 2, §1, pp. 50).

asymmetric sensitivity to pleasure and pain. The possibility to use the analytical framework of reference-dependent models with “loss-aversion” in order to give a faithful account of Smith’s position is explored (§ 2.1). However, this possibility is given up both because, contrary to Bentham for instance, the paradoxes in decision, which originate in reference-dependent models, play no significant part in Smith’s work, and because he does not only compare variations, but also levels of happiness (§ 2.2). Actually, Smith’s argument about the respective effects of adversity and prosperity could be better, and more easily, represented by a function of happiness either concave or convex (§ 2.3).

For each individual, the shape of this function, that is, the sensitivity to prosperous and adverse events, depends on the location of his ‘usual’ level of happiness within an interval which goes from the deepest misery to the highest happiness: it is concave for the individual whose ‘usual’ state is closer to the highest happiness, and convex otherwise. However, contrary to reference-dependence models, the fact that the shape of the function changes according to a possible change in the usual state of happiness, does not have, in itself, any consequence on the structure of the underlying preferences. Now, Smith’s assumptions concerning the distribution of happiness among people lead to the conclusion that most people enjoy an ordinary state of happiness, closer to the highest happiness than to the deepest misery, so that individual functions of happiness are usually concave (§ 3.1). At first sight, such a function of happiness seems to concern exclusively what Smith viewed as the inferior and middle ranks of mankind. But it is shown that people belonging to the superior rank are also concerned, since they reach the same ordinary state of happiness. This allows an interesting distinction between the ranks of the society: according to Smith, the difference between the rich and the poor does not consist in the fact that one is less happy than the other, but in the different ways (the different combinations between wealth, greatness, and security) through which they have obtained this identical happiness (§ 3.2).

1. THE ASYMMETRIC EFFECTS OF PROSPERITY AND ADVERSITY: SENSATIONS, EMOTIONS AND SURPRISE

From the *History of Astronomy* (HA, i, §6, pp. 35-36) to the *Theory of Moral Sentiments* (TMS, I, iii, 1, §3, p. 44; §8, p. 45; III, 2, §15, p. 121; VI, i, §6, p. 213) to the *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres* (LRBL, Lecture 16th, §2 and §3, p. 85), Smith calls for several kinds of asymmetries, all related with human sensitivity. It concerns, among others, sensations, emotions, and events, the same idea being at work: unpleasant sensations (pain), emotions (grief), or events (adversity), are more influential than pleasant sensations (pleasure), emotions (joy), or events (prosperity) with regard to human sensitivity. It is on this last asymmetry, concerning the effects of contrary events, such as Smith views it in the *Theory of Moral Sentiments*, that I will focus. Understanding the asymmetric effect of prosperity and adversity requires the identification of the channels (either sensations or emotions) by which they affect happiness, and of the connections between these various asymmetries. However, the argument Smith calls for in order to justify the asymmetric effect of prosperous and adverse events upon happiness remains unclear as long as one keeps on focusing exclusively on his moral philosophy. Some developments from the *History of Astronomy* and from the *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres* allow clarifying this question by connecting the different parts of the argument elaborated in the *Theory of Moral Sentiments*.

1.1. Asymmetric sensitivity to prosperity and adversity in the *Theory of Moral Sentiments*: a questionable assertion

In the *Theory of Moral Sentiments*, Smith's assertion according to which adversity has a greater influence on the mind than prosperity (TMS, I, iii, 1, §8, pp. 45) deserves special attention. It takes place in part one of the book, when Smith, after having set out the origins of the sense of propriety of action (TMS, I, i) and specified the point of propriety for each category of passions (TMS, I, ii), tries to highlight the "effect of prosperity and adversity upon the judgement of mankind with regard to propriety of action" (TMS, I, iii). This occurrence plays an important part in the argument which

leads the author to the famous statement that men have a “disposition to admire, and almost to worship, the rich and the powerful, and to despise, or, at least, to neglect persons of poor and mean condition” (TMS, I, iii, 3, §1, p. 61): it is at the origin of what Smith calls our stronger “propensity to sympathize” with joy than with sorrow (see TMS, I, iii, 1, §5, p. 45; 2, §1, p. 50; §3, pp. 52-53) in which admiration for the rich is rooted.

However, it is the argument from which this asymmetric sensitivity to prosperity and adversity is drawn, in the *Theory of Moral Sentiments*, that I would like to emphasize:

“[T]hough little can be added [to the state of the greater part of men; L.B.], much may be taken from it. Though between this condition and the highest pitch of human prosperity, the interval is but a trifle; between it and the lowest depth of misery the distance is immense and prodigious. Adversity, on this account, necessarily depresses the mind of the sufferer much more below its natural state, than prosperity can elevate him above it.” (TMS, I, iii, 1, §8, p. 45)

The justification Smith offers is not as intuitive as it seems to be, in both its content and its structure. Concerning the content, it rests on the various effects of prosperity and adversity. Smith’s position concerns what is “naturally felt by the person principally concerned” (TMS, I, iii, 1, §8, p. 45), which he calls elsewhere her “natural feeling” (TMS, III, 3, §28, p. 148), by contrast to what is felt after the achievement of the identification to the impartial spectator (see L. Bréban, 2011). But a difficulty comes from the fact that the effects of prosperity and adversity are twofold. They concern both *sensations*, such as pleasure and pain, and *emotions* (or *passions*, in the vocabulary of XVIIIth century authors), such as joy and sorrow, so that it is difficult to distinguish by which of these two channels adversity and prosperity affect people’s mind. The context in which this passage takes place suggests that the two events influence the mind through passions, since Smith is here dealing with the spectator’s stronger propensity to sympathize with joy than with sorrow (see TMS, I, iii, 1, §8, p. 45). However, his reference in the same chapter and a few paragraphs before, to the asymmetric perception of pleasure and pain (see TMS, I, iii, 1, §3, p. 44), leads to discuss the possible relationship between the prosperity-adversity and the pleasure-pain asymmetry.

Now, concerning the structure, it is curious to note that the assumption about asymmetric sensitivity which, strictly speaking, is contained in the last sentence of the quotation, is introduced by Smith as formally linked to something rather different. We

are therefore facing two separate propositions (i) and (ii) to which Smith adds a third proposition which deals with the logical link between them (iii):

- (i) Most people are in a state closer to the “highest pitch of human prosperity” than to “the lowest depth of misery”.
- (ii) Adversity has a greater effect on the mind than prosperity.
- (iii) Proposition (i) implies proposition (ii).

These two problems, of content and of structure, will be successively clarified in the two next subsections.

1.2. Connecting the asymmetries: A way to grasp how prosperity and adversity affect people’s mind

An analysis of the respective vocabulary of sensations and of passions in Smith’s works, especially in the *Theory of Moral Sentiments* and in the *History of Astronomy*, allows making a distinction between the channels (sensations and emotions) by which prosperity and adversity affects people’s mind. It also emphasizes the asymmetries the author assigns to these two channels, so that it is possible to connect the one between prosperity and adversity with the one related to passions or with the one related to sensation and, also, between these two last asymmetries.

Although Smith is not always as scrupulous as his friend David Hume in differentiating sensations from emotions or passions, his vocabulary frequently changes depending on whether he writes about the ones or about the others. For instance, “pungency” is usually associated to sensations, whereas “violence” is linked to emotions. This distinction can be found in the first section of the *History of Astronomy*, while Smith asserts, in order to explain “the effect of surprise” when opposite passions succeed each other,

“that though grief be a more *violent* [my italics; L.B.] passion than joy, as indeed all uneasy sensations seem naturally more *pungent* [my italics; L.B.] than the opposite agreeable ones yet of the two, Surprises of joy are still more insupportable than Surprises of grief.” (HA, i, §6, pp. 35-36)

This is not only interesting because it makes obvious that from his early works forwards, Smith had in mind several kinds of asymmetries (for instance, between surprises of grief and surprises of joy, between grief and joy, between uneasy sensations

and agreeable sensations), but also because it throws light on the way he describes passions on the one hand, and sensations on the other hand. Passions are compared to each other according to their violent nature, whereas it is through their pungent nature that he compares two sensations. This particularity is consistent with the way he is writing about emotions and sensations in the *Theory of Moral Sentiments*.

Concerning emotions, one can find many references to the violence of passions in this last work³⁴. It is well-known, for instance, that according to Smith, the sympathetic emotion felt by the spectator is not in proportion to the original emotion felt by the person principally concerned (see, for instance, P. Fontaine, 1997, pp. 265-6; C. L. Griswold, 1999, pp.86; J. Dellemotte, 2002, pp. 147-9;). It is therefore through the degree of violence that he compares the two emotions – the original, and the sympathetic one. This can be illustrated by the way the author, justifying his assertion, introduces the sympathy with someone's suffering:

“After all this, however, the emotions of the spectator will still be very apt to fall short of the *violence* of what is felt by the sufferer. Mankind, though naturally sympathetic, never conceive, for what has befallen another, that degree of passion which naturally animates the person principally concerned. That imaginary change of situation, upon which their sympathy is founded, is but momentary. The thought of their own safety, the thought that they themselves are not really the sufferers, continually intrudes itself upon them; and though it does not hinder them from conceiving a passion somewhat analogous to what is felt by the sufferer, hinders them from conceiving any thing that approaches to the same degree of *violence*” (TMS, I, i, 4, §7, pp. 21-2; my italics, L.B.)

As to sensations, the *Theory of Moral Sentiments* confirms that they are often described by their “pungency”³⁵. This is especially the case when Smith compares explicitly pleasure and pain. Here comes the second important occurrence of the asymmetric sensitivity that we intended to stress. In the same chapter and a few paragraphs before the already quoted passage on that issue, one reads:

“Pain besides, whether of mind or body, is a more *pungent* sensation than pleasure, and our sympathy with pain, though it falls greatly short of what is naturally felt by the sufferer, is generally a more lively and distinct perception than our sympathy with pleasure, though

³⁴ See TMS, I, i, 3, §4, p. 17; §8, p. 18; 4, §7, p. 21; ii, 1, §13, p. 48; 2, §4, p. 33; iii, §8, p. 45; III, 4, §1, p. 157; §3, p. 157; IV, 2, §8, p. 190; V, 2, §9, p. 205; §10, p. 207; VI, iii, §13, p. 242; VI, concl, §4, p. 263.

³⁵ See TMS, I, iii, 1, §3, p. 44; §8, p. 45; III, 2, §15, p. 121; VII, ii, 2, §6, p. 296. In other works, like in the *Theory of Moral Sentiments*, sensations are sometimes also described as “lively” and “distinct” (see External Senses, §14, p. 138; §170, p. 161; §82, p. 166; HA, i, §8, p. 36; TMS, I, ii, 1, §9 and §10, p. 30; iii, 1, Title, p. 43; §11, p. 47).

this last often approaches more nearly, as I shall shew immediately, to the natural *vivacity* of the original passion” (TMS, I, iii, 1, §3, p. 44; my italics, L.B.)³⁶.

Sensations and emotions are here unambiguously distinguished from each other, and their respective magnitudes are qualified differently. Sensations are “pungent” and emotions are characterized by their “vivacity”, that which shows that Smith’s vocabulary is modified in the way of an increasing clarification from the *History of Astronomy* to the *Theory of Moral Sentiments*: whereas in the first work, the word “vivacity” is employed indistinctly for passions and sensations, it seems that in the last, it only plays the part of a substitute to the former violence of the passions (see also TMS, I, i, 2, §2, p. 14; III, 3, §34, p. 152).

This analysis of the way Smith distinguishes passions and sensations puts to the fore the asymmetries he attributes to these two channels (both produced by prosperity and adversity): between *sensations* of pleasure and pain, and between *passions* of joy and grief. Smith’s message could be summarized as follows: opposite events of equal importance, which are denoted as “adversity” and “prosperity”, generate respectively a *sensation* of pain which is more “pungent” than that of pleasure, and an *emotion* of sorrow, which is more “violent” than that of joy. However, the nature of the connection between the primary events and the resulting asymmetries is not that clear if one relies on the already quoted passage of part one of the *Theory of Moral Sentiments* (see *supra*, p. 77).

The point easiest to clarify concerns the relation between sensations and emotions. Some textual arguments support the idea that sensations are what excite passions (see, for instance, TMS, I, i, 1, §2, p. 9; IV, 2, §8, p. 190), so that the violence of the latter varies in the same way as the pungency of the former. In this sense, passion, or emotion, is a way of living sensations. This is also obvious in the second part of the *Theory of Moral Sentiments*, when Smith examines what causes gratitude and resentment:

³⁶ A little further, Smith writes that “though our sympathy with sorrow is often a more pungent sensation than our sympathy with joy, it always falls much more short of the violence of what is naturally felt by the person principally concerned” (TMS, I, iii, 1, §8, p. 45). This quotation echoes the previous one. One can notice that in these two passages, the vocabulary of sensations and passions is disrupted. In the first one, while comparing sympathy with pleasure and sympathy with pain, the author uses the word “vivacity” which usually refers to the violence of a passion. Relying on the fact that he compares the original passion to the sympathetic one, it seems that what appears as sympathy with sensations refers in fact to sympathy with passions excited by sensations (pleasure and pain). In the second case, while describing sympathy with joy and sympathy with sorrow, Smith employs the adjective “pungent”, that which shows that he is concerned with the associated “sensation”.

“Before any thing, therefore, can be the complete and proper object, either of gratitude or resentment, it must possess three different qualifications. First, it must be the cause of pleasure in the one case, and of pain in the other. Secondly, it must be capable of feeling those sensations. And, thirdly, it must not only have produced those sensations, but it must have produced them from design, and from a design that is approved of in the one case, and disapproved of in the other. It is by the first qualification, that any object is capable of exciting those passions: it is by the second, that it is in any respect capable of gratifying them: the third qualification is not only necessary for their complete satisfaction, but as it gives a pleasure or pain that is both exquisite and peculiar, it is likewise an additional exciting cause of those passions” (TMS, II, iii, 1, §6, p. 96).

But one has to wait until the third part of the *Theory of Moral Sentiments*, in the course of a discussion about the distinction between the love of praise (resp. the dread of blame) and that of praise-worthiness (resp. of blame-worthiness) (see TMS, III, 2), to read explicitly how prosperity and adversity have repercussions on the mind by means of our state of happiness:

“Pain, I have already had occasion to observe, is, in almost all cases, a more pungent sensation than the opposite and correspondent pleasure. The one, almost always, depresses us much more below the ordinary, or what may be called the natural state of our happiness, than the other ever raises us above it.” (TMS, III, 2, §15, p. 121)³⁷

This passage is almost identical to the one part one of the *Theory of Moral Sentiments* we are intending to clarify (see *supra*, p. 77). Besides, Smith explicitly refers to it. But this time, instead of “prosperity” and “adversity”, the author respectively employs the words “pleasure” and “pain” that he introduces as comparable magnitudes of the same nature. He compares the effect of opposite and corresponding events (for instance, blame and praise; see TMS, III, 2, §15, pp. 121-2) through their influence on an individual’s happiness. Such a comparison comes from the assessment of sensations through their pungency. Smith’s position now becomes clearer: if adverse events have a greater influence on happiness than prosperous ones, it is because the former produces a pain which is more “pungent” than the pleasure generated by the latter.

Such a reconstruction of Smith’s analysis of the relations between events, sensations and emotions also allows coming back to the already quoted asymmetry concerning sympathy in which admiration for the rich is rooted (see *supra*, p. 76). The assumption about the asymmetric sensitivity to pleasure and pain is a key to understanding people’s

³⁷ This assertion about people asymmetric sensitivity comes to support the idea that one is more affected by blame than by praise. This is especially true for an unmerited blame compared to unmerited praise, because the asymmetric sensitivity is still enhanced: “Nature, in this case, has rendered the pain, not only more pungent than the opposite and correspondent pleasure, but she has rendered it so in a much greater than the ordinary degree” (TMS, III, 2, §15, p. 122).

stronger propensity to sympathize with joy than with sorrow which results, according to Smith, in a stronger propensity to sympathize with the rich than with the poor (see TMS, I, iii, 2, §1, p. 50). The argument states that the sympathetic emotion felt by the spectator comes from an identification process (on the identification process associated to Smithian sympathy, see P. Fontaine 1997, pp. 264-71 ; C. L. Griswold, 1999, p. 86-91; R. Sugden, 2002, p. 71 and 74; L. Montes, 2004, pp. 47-50). As a result, if “adversity depresses the mind of the sufferer much more below its natural state, than prosperity can elevate him above it” it is harder for the spectator to identify with the person principally concerned when she faces adversity than when she faces prosperity because he “must depart much further from his own *natural and ordinary temper of mind* in the one case than in the other” (TMS, I, iii, 1, §8, p. 45; my italics, L.B.). The sympathetic emotion being “in proportion to the vivacity or dulness of the [spectator’s] conception” (TMS, I, i, 1, §2, p. 9), it should be closer to the original one when the person principally concerned expresses joy than when she expresses sorrow since these two passions are in proportion to the pungency of the sensation³⁸.

To sum up, prosperity and adversity generate both sensations and passions. On the one hand, they directly influence happiness by exciting sensations. On the other hand, the relation between these primary events and the passions is less straightforward, since the latter are a way of living the sensations that they produce. Hereafter, I will focus on the first relation, between events and sensations.

1.3. Habit of the mind and surprise: the origin of the greater influence of adversity

The asymmetry concerning the effects of opposite events on pain and pleasure aims at explaining their relative influence on happiness. However, Smith’s already noticed odd argument (labeled ‘proposition iii’, *supra* § 2.1, p. 78) from the *Theory of Moral Sentiments* remains unclear. This argument states that the greater influence of adversity

³⁸ Smith calls for a second and complementary argument to support the idea that people have a greater propensity to sympathize with joy than with sorrow. Since joy is a pleasant emotion, whereas sorrow is a painful emotion for the person principally concerned as for the spectator, “[w]e readily [...] sympathize with [joy] in others” whereas “[o]ur aversion to grief [...] constantly prevents us from sympathizing with it in others” (TMS, I, ii, 5, §3, p. 42; see also TMS, I, iii, 1, §4, p. 44; §9, pp. 45-6).

(proposition ii) would depend on the fact that most people are usually closer to the highest degree of prosperity (proposition i). The reasons which underlie this alleged logical link can be found in other parts of Smith's works, less familiar to economists.

It is worth being noted that the same kind of assertion can be found again in the *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres*, except that Smith's vocabulary is different and that, of course, it answers other purposes:

“The actions and perception(s) which chiefly affect us and make the deepest impression on our minds are those that are of the misfortunate kind and give us in the perception a considerable degree of Uneasiness. These are always found to be more interesting than others of the same degree of Strength if they are of a pleasant and agreeable nature.” (LRBL, Lecture 16th, §2, p. 85)³⁹

But the *Lectures on Rhetoric* do not only provide a different vocabulary, closer to the one of Locke, where the “degree of uneasiness” stands for the pungency of pain. They also highlight the reasons for the asymmetric response of the sensations to adversity and prosperity. As already noticed by M. E. L. Guidi (1999, p. 12), Smith hesitates between two kinds of answers, the one concerning the habit of the mind, and the other favouring a naturalist argument:

“{Whence this superior influence of uneasy sensations proceeds} Whether from their being less common and so more distinguished from the ordinary pitch of human happiness by being greatly below it, than our most agreeable perceptions are by rising above it; or whether it is thus ordered by the constitution of our nature to the end that the uneasiness of such sensations as accompany what tends to our prejudice might rouse us to be active in warding it off, can not be easily determined: For tho pleasant Sensations from what is of advantage might perhaps[s] be dispensed with, and no great prejudice thereby accrue to our happiness, Yet it seems absolutely necessary that some considerable degree of uneasiness should attend what is hurtfull; for without this we should soon in all probability be altogether destroyed.” (LRBL, Lecture 16th, §3, p. 85)

According to M. E. L. Guidi (1999, p. 12), the second argument (that is, the naturalist argument) plays the most important part. However, it seems that the first argument, the habit of the mind, is more consistent (and closer) to Smith's analysis of sensitivity to prosperity and adversity in part one of the *Theory of Moral Sentiments* (*supra*, p. 77). On the one hand, the “habit of the mind” argument relies on the existence of a standard

³⁹ Smith's conclusion about the greater influence of uneasy sensations is further extended to the asymmetries of sympathy in a way directly opposed to what he writes in the *Theory of Moral Sentiments*: “But whatever be the cause of this Phenomenon' it is an undoubted fact that those actions affect us in the most sensible manner, and make the deepest impression, which give us a considerable degree of Pain and uneasiness. This is the case not only with regard to our own private actions, but with those of others. Not only in our own case, misfortunate affairs chiefly affect us; but it is with the misfortunes of others that we most commonly as well as most deeply sympathise” (LRBL, Lecture 16th, §4, pp. 85-6).

level of happiness, which Smith calls “the ordinary pitch of human happiness”, from which people might depart: this is closer to the usual kind of arguments that the author employs in the *Moral Sentiments* (see, for instance, TMS, I, iii, 1, §8, p. 45; III, 2, §15, p. 121)⁴⁰. On the other hand, it can be linked to an issue which Smith deals with in the *History of Astronomy*, and on which the asymmetric effect of prosperity and adversity can be rooted: that is, what he calls “surprise” (HA, i, pp. 34-37).

This last point deserves being discussed more precisely, since it helps clarify the structure of Smith’s argument. The introduction of the effect of surprise in the analysis gives content to the logical link (proposition iii) that he intended to establish between the location of the ordinary state of happiness (proposition i), and people’s sensitivity to adversity and prosperity (proposition ii).

When claiming that because most people are in a state closer to the “highest pitch of human prosperity” than to “the lowest depth of misery” (TMS, I, iii, 1, §8, p. 45) (proposition i), Smith stresses the fact that these people, for the most, enjoy a relatively high level of happiness. Therefore, as mentioned in the *Lectures on Rhetoric*, for people enjoying “the ordinary pitch of human happiness”, uneasy sensations should be “less common” (LRBL, Lecture 16th, §3, p. 85), in the sense that the mind is simply not accustomed to them.

Now, this reference to what is more or less “common” echoes to Smith’s developments about “surprise” from the *History of Astronomy*. In what is ordinarily considered his first important work, “surprise” is distinguished from “wonder” or “admiration”, and refers to “what is unexpected” (HA, Intro, §1, p. 33). Within Smith’s vocabulary, “unexpectedness” might denote two different meanings, the one pointing out what is *not foreseen* (see HA, i, §1 et §2, p. 34), the other referring to what is *unusual* (see HA, i, §9 et §10, p. 37). The context of the “habit of the mind” argument suggests that it is the

⁴⁰ The existence of a standard level of happiness from which people can depart is also present in the *Lectures on Jurisprudence*. Smith refers to this standard level when he introduces what he calls the “common sort”: “That on(e) is injured when he is defamed, and his good name hurt amongst men, needs not be proved by any great discussion. One of the chief studies of a man’s life is to obtain a good name, to rise above those about and render himself some way their superiors. When therefore one is thrown back not only to a level, but even degraded below the common sort of men, he receives one of the most affecting and atrocious injuries that possibly can be inflicted on him” (LJ(A), i, §24, p.13).

second meaning of the surprise which should be retained in order to support the idea that such or such sensation is less common.

Smith's position can be restated in more details. While explaining the stronger effect of surprise when opposite passions succeed each other, he writes:

"The vivacity in short of every sensation, as well as of every sentiment, seems to be greater or less in proportion to the change made by the impression of either upon the situation of the mind or organ; but this change must necessarily be the greatest when opposite sentiments and sensations are contrasted, or succeed immediately to one another. Both sentiments and sensations are then the liveliest; and this superior vivacity proceeds from nothing but their being brought upon the mind or organ when in a state most unfit for conceiving them." (HA, i, §8, p. 37)

From this perspective, it becomes clear that uneasy sensations (or pain) have a greater influence on the "situation of the mind" (proposition ii) by being "less common", therefore producing a greater change than pleasant sensations (or pleasure) to which people are accustomed:

"It is well known that custom deadens the vivacity of both pain and pleasure, abates the grief we should feel for the one, and weakens the joy we should derive from the other. The pain is supported without agony, and the pleasure enjoyed without rapture: because custom and the frequent repetition of any object comes at last to form and bend the mind or organ to that habitual mood and disposition which fits them to receive its impression, without undergoing any very violent change." (HA, i, §10, p. 37)

And because, according to Smith, "the whole nature of surprise" relies on "[t]he violent and sudden change produced upon the mind, when an emotion of any kind is brought suddenly upon it" (HA, i, §, p. 35)⁴¹, the pleasure produced by prosperous events would not be considered a surprise for most people whose usual state of happiness⁴² is closer to the "highest pitch of human prosperity" than to "the lowest depth of misery"⁴³. Compared to pain, pleasure does not produce "any very violent change" because

⁴¹ This definition of the surprise focuses on passions. But it is clear from the *History of Astronomy* (HA, i, §10, p. 37) that it is also relevant for sensations which produce passions. Henceforth, it is quite natural to extend it to all kind of sensations, whatever they aim at.

⁴² The phrase "usual state" will be employed to denote the state of mind or of happiness an individual is used to. The phrase "ordinary state" will be used to denote the state which is common to most people, in accordance with Smith's vocabulary.

⁴³ It is interesting to notice that Knud Haakonssen does mention the links between surprise and the prosperity-adversity asymmetry in the *History of Astronomy* but, curiously, he does not put to the fore the effect of surprise in relation to the habit of the mind. This is the case, for instance, when he states that "[t]his difference is also reflected in the fact that when we are surprised by happy events they immediately grip us and produce their strong effect on us, whereas when we are surprised by unhappy events, the effect, grief, 'comes slowly and gradually', as if we have a natural resistance towards it. This fundamental asymmetry between happiness and misery is connected with the fact that 'pain..., whether of mind or body, is a more pungent sensation than pleasure'" (1981, p. 83-4). The reason seems to be that he ignores the "habit of the mind" argument in favour of the naturalist one

people's mind is most fit to conceive this sensation. On the contrary, painful sensations would be considered surprising⁴⁴.

With the help of his first noticeable work, the *History of Astronomy*, Smith's position in his more mature work, the *Theory of Moral Sentiments*, becomes less obscure, and proposition iii above is justified: Since most people are in a state closer to the "highest pitch of human prosperity" than to the "lowest depth of misery", and therefore more familiar with pleasant sensations than to unpleasant ones, adversity is a kind of "surprise", which produces a greater change and has a greater effect on the mind than prosperity.

2. ASYMMETRIC SENSITIVITY TO PROSPERITY AND ADVERSITY: HOW COULD SMITHIAN PREFERENCES BE BEST REPRESENTED?

Through various works, the asymmetry between pleasure and pain comes to support Smith's stances on moral, rhetoric or epistemological problems. Nonetheless, when considered as the content of Smith's assertion about the already quoted asymmetric effects of adversity, which depresses the mind, and prosperity, which elevates it (TMS, I, iii, 1, §8, p. 45), it also becomes significant from a behavioural point of view, since it means that adding or withdrawing something to an individual's situation has

⁴⁴ Moreover, when Smith compares sudden grief and sudden joy, he writes: "Yet from the nature of human affairs, the latter must be much more frequent than the former. A man may break his leg, or lose his son, though he has had no warning of either of these events, but he can hardly meet with an extraordinary piece of good fortune, without having had some foresight of what was happen" (HA, i, §6, p. 36). As noticed by M. E. L. Guidi (1999, p. 12) one can link Smith's asymmetric sensitivity to prosperity and adversity with the following statement of the *Theory of Moral Sentiments*: "To be deprived of that which we are possessed of, is a greater evil than to be disappointed of what we have only the expectation. Breach of property, therefore, theft and robbery, which take from us what we are possessed of, are greater crimes than breach of contract, which only disappoints us of what we expected" (TMS, II, ii, 2, §2, p. 84). The pain associated to the loss of something that one already possesses has a greater effect than the pleasure of gaining it. Here, surprise constitutes the key element of the author's argument. The deprivation of a possession has a greater effect on the mind than the disappointment of an expectation because one is more accustomed to what he possesses than to what he expects. Therefore deprivation, by producing a greater change than disappointment has a greater influence on the "situation of the mind" (see HA, i, §1, p. 34). Note that the same kind of assertion can be found in the *Lectures of Jurisprudence* (LJ(A), ii, §44, p. 87; § 62, p. 94) to justify the sacred nature of the law of justice that guards real rights over the law that guards personal rights.

comparable but asymmetric effects, in terms of sensations, on his state of happiness (TMS, III, 2, §15, p. 121). The precise formal representation of such an asymmetry was obviously not a relevant objective for Adam Smith. But achieving it is a way to grasp more precisely his intention and arguments.

Three contemporary approaches might be considered possible candidates to giving a proper account of the idea that adversity depresses the mind more than prosperity elevates it. They deal respectively with (1) the principle of loss aversion, first developed in the context of the prospect theory by D. Kahneman and A. Tversky's (1979); (2) the Benthamian principle that the pleasure of gaining is not equal to the evil of losing, as interpreted by A. Lapidus and N. Sigot (2000); (3) the propriety of concavity, in a standard cardinalist framework. The relevance of these three approaches will be discussed with regard to Smith's analysis, in order to represent a Smithian individual's asymmetric sensitivity to prosperity and adversity. The two first approaches have in common that they favour some kind of reference-dependence of the preferences, whereas the latter allows non reference-dependent preferences, defined on the possible situations resulting from the occurrence of prosperity or adversity. It will be shown that, on first view, variants of reference-dependent models are consistent with several features of Smith's analysis. But, on second view, this framework displays a meaningless complication with regard to the author's position. Contrary to what has been intimated by N. Ashraf, C. F. Camerer and G. Loewenstein (2005), the last approach proves to be more consistent with Smith's analysis.

2.1. Reference-dependence and Smithian asymmetric sensitivity to adversity and prosperity

If we go by what N. Ashraf, C. F. Camerer and G. Loewenstein recently argued (2005, pp. 132-3), Smith anticipated the well-known "loss aversion" principle by stating that "in almost all cases" pain depresses the mind much more below "the natural state of our happiness" than pleasure raises the mind above it (TMS, III, 2, §15, p. 121). Though the authors do not offer a formal representation of Smith's assertion, such a reference to loss aversion immediately echoes to D. Kahneman and A. Tversky's works, which first introduced this concept in economic analysis. It is obvious that one can be tempted to

re-interpret Smith's asymmetry between pain and pleasure in the light of D. Kahneman and A. Tversky's application of loss aversion to riskless consumer choice, like in their 1991 paper which presents it as an extension of their prospect theory (1979)⁴⁵. Based on experimental evidence, they value a representation which belongs to the more general class of reference-dependent models, where loss aversion is one of the reasons for possible preference reversal. As a starting point, D. Kahneman and A. Tversky, relying on the properties they assign to the value function borrowed from their previous prospect theory⁴⁶, ascribe to individual preferences three features inferred from selected experimental evidence (1991, pp. 1040-5):

- i. *Reference-dependence*: in a same situation of choice, individual decisions differ according to their "reference state"⁴⁷;
- ii. *Loss aversion*: given the same variation in absolute value, individuals are generally more sensitive to losses than to gains;
- iii. *Diminishing sensitivity*: individuals are more sensitive to changes (gains or losses) near their "reference state" than to changes remote from it.

Reference dependence leads the authors to introduce in consumer choice theory the concept of preference orders indexed to a given "reference state" (*ibid.*, p. 1046), since a shift of this reference state possibly gives rise to preference reversals over a same set of choice. This last phenomenon is justified by both *loss aversion* and *diminishing sensitivity* (*ibid.*, p. 1040; pp. 1047-50). In order to represent such preferences, the authors call for a specific additive utility function, indexed to a reference state, of the type:

$$U_r(x) = \sum_{i=1}^n v_i (x_i - r_i)$$

⁴⁵ Prospect theory is a descriptive model of choice under uncertainty. Leaving apart the uncertainty dimension, according to this theory, an individual's valuation of prospect monetary outcomes can be represented by a s-shape asymmetric value function.

⁴⁶ The original value function in prospect theory has the following properties (D. Kahneman and A. Tversky, 1979, p. 79): (i) it is defined on deviations from a "reference point" or, in other words, on gains and losses relative to a "reference point" (reference dependence); (ii) it is steeper for losses than for gains (loss aversion); (iii) it is concave for gains and convex for losses (diminishing sensitivity). Though introduced differently, it is evident that the same three properties are also present in the paper of 1991.

⁴⁷ According to D. Kahneman and A. Tversky, the "reference state" usually refers to current holdings but it can also be influenced by aspirations, expectations, norms and social comparisons (1991, pp. 1046-7).

where $x = (x_1, \dots, x_n)$ is a consumption bundle which belongs to a set of choice X ; $r = (r_1, \dots, r_n) \in X$ is the reference bundle (the reference state); and where v_i , like the value function in the prospect theory of 1979, satisfies the above-noted properties of reference-dependence, loss aversion, and diminishing sensitivity, as follows:

- i. v_i is defined not on x_i , but on deviations $x_i - r_i$ from the reference point r ; this means that $v_i(0) = 0$ for $x_i = r_i$ (reference dependence);
- ii. $v_i(x_i - r_i) < -v_i(r_i - x_i)$ for $(x_i - r_i) > 0$ (loss aversion);
- iii. it is concave for $v_i \geq 0$ and convex for $v_i < 0$ (diminishing sensitivity)⁴⁸.

An alternative application of the loss aversion principle to riskless choice can be found in A. Lapidus and N. Sigot's interpretation of Bentham (2000). Like D. Kahneman and A. Tversky (1991), their approach is a matter for reference-dependent models, in the sense that an individual's preference order over consumption bundles depends on his initial situation. Relying on Bentham's statement according to which "the pleasure of gaining is not equal to the evil of losing" (J. Bentham, 1785-6, p. 331)⁴⁹, A. Lapidus and N. Sigot propose a representation of individual utility in a context of asymmetric sensitivity to pleasure and pain. Their starting point is some kind of internal trade-off from any initial situation, in which an equal increase or decrease of a good 1, possibly as small as one wants it to be, is compensated by respectively a decrease or an increase in good 2, allowing the utility level to remain the same. In such a trade-off, the asymmetric sensitivity precisely consists in the fact that the decrease in good 2 is smaller than the increase in the same good. The resulting representation is characterized by two properties:

- i. The agent's preferences are transformed along with his current situation, which is the place from which it is said that the pleasure of gaining is not equal to the evil of losing.
- ii. The absolute value of the variation in utility generated by a marginal variation from the initial situation of any of its component does not only depend on the

⁴⁸ For a discussion of D. Kahneman and A. Tversky's formulation in the more general context of reference-dependent models, see Y. Masatlioglu and E. A. Ok, 2006.

⁴⁹ A discussion of the place granted to gain-loss asymmetry in Bentham's work can be found in A. Lapidus and N. Sigot, 2000, p. 51; N. Sigot, 2001, pp. 158-161 and M. E. L. Guidi, 2007, pp. 83-9.

absolute value of the magnitude of this marginal variation, but also on its sign (typically, its left hand derivatives are greater than its right hand derivatives). Because of property ii, it is clear that although the agent's preferences are represented by a scalar function, it cannot be continuously differentiable. And, because of property i, it is clear that in contrast to any standard utility function, such a function cannot depend solely on the final situation. Lapidus and Sigot's solution consists in defining a utility function not on a situation given, for instance, by a bundle of goods x , but on an anticipated trajectory in the space of goods $\{x(t)\}$.

D. Kahneman and A. Tversky's approach (1991), on the one hand, like A. Lapidus and N. Sigot's (2000), on the other hand, could open the path to an account of Smith's asymmetry between pleasure and pain, since both put to the fore the unequal effects of losses and gains.

Moreover, the very use of a reference-dependent framework is, at least on first view, relevant in order to represent Smith's analysis, since this latter also uses a kind of reference state. It has been noticed (*supra*, §2.4, p. 83) that the author's contention relies on the existence of a standard, "the ordinary state of mankind" (TSM, I, iii, 1, §7, p. 47) or "the natural state of happiness" (TMS, III, 2, §15, p. 121), from which people can depart but which corresponds to the usual state of most of them. Of course, such a standard might be compared to D. Kahneman and A. Tversky's "reference state". Smith's emphasis on the reference state and on deviations from this state caused by prosperity and adversity⁵⁰ might be viewed as consistent with the reference-dependence property (property i) of Kahneman and Tversky's value function v_i ⁵¹. In the same way, Smith's "ordinary state of happiness" could also be compared to the initial situation on which the value of A. Lapidus and N. Sigot's Benthamite utility depends. But, as a variant of reference-dependent models, their representation does not seem as restrictive

⁵⁰ Smith's analysis of asymmetric sensitivity to prosperity and adversity concerns, according to Smith, typical elements like "wealth", "rank", "health", "reputation", "self-esteem" and "security" (see, for instance, TMS, VI, i, §5 and §6, p. 213). So that, when he refers to "prosperity" or "adversity" as the causes of deviations from the reference state, these two words stand for an event's tendency of having an impact on wealth, rank, health, reputation, or self-esteem.

⁵¹ In other words, assuming for instance that rank, health, reputation and self-esteem are constant, and considering only changes in wealth x_1 , one can define a value function $v_1(x_1 - r_1)$ that assigns a subjective value for each deviation $(x_1 - r_1)$ from the amount of wealth (r_1) in the ordinary state of happiness (r) .

as Kahneman and Tversky's is, since it does not imply that the utility function is defined only on deviations, independently of the reference state itself.

To sum up, leaving aside the question of the additivity of $U_r(x)$, it seems that the two first properties of the Kahneman and Tversky's value function (reference-dependence and loss aversion) might be considered compatible with Smith's analysis of the effect of prosperity and adversity⁵². It could similarly be argued that the Benthamian-like utility function of Lapidus and Sigot is an appropriate representation of Smith's position concerning the same asymmetric effects of adversity and prosperity.

2.2. Are reference-dependent models relevant to Smith's analysis?

Whereas, on first view, reference-dependent models with gain-loss asymmetry seem relevant for dealing with Smith's analysis, this relevance requires to be discussed more precisely. Though the value function approach, and the Benthamian-like utility function approach, both give rise to quite different analytical solutions, they rely on the same considerations. They share the aim of explaining paradoxes in preferences (such as preference reversals), observed through either experimental evidences (D. Kahneman and A. Tversky) or Bentham's analysis of incentives on the labour market (A. Lapidus and N. Sigot), and they find in some type of loss aversion the main reason for these paradoxes. This common aim is clearly decisive in order to assess the relevance of these two approaches, facing Smith's analysis: is there, in the individual pictured by Smith all along his work, any paradox of preferences which could be explained by asymmetric sensitivity to prosperity and adversity, as it is explained by asymmetric sensitivity to gains and losses in reference-dependent models? Although N. Ashraf, C. F. Camerer and G. Loewenstein's 2005 paper leads us to take for granted that the answer might be positive, the question deserves more attention.

⁵² On the contrary, it seems that textual evidence is missing in the *Theory of Moral Sentiments* in order to support the *diminishing sensitivity* property of v_i (property iii), but since an opposite evidence is missing as well, its acceptance or rejection is similarly either founded or ill-founded.

At first sight, indeed, going by the following passage of the *Theory of Moral Sentiments* added in the sixth edition, one could infer that the possibility for preference reversals caused by asymmetric sensitivity is open in Smith's work:

“We suffer more, it has already been observed, when we fall from a better to a worse situation, than we ever enjoy when we rise from a worse to a better” (TMS, VI, i, §6, p. 213)

Smith's statement might be reconstructed more formally. He seems to argue that a same consumption bundle can bring different levels of satisfaction, depending on the individual's initial situation. Let $b = (b_1, b_2)$ and $w = (w_1, w_2)$ stand for two bundles of goods, b denoting the “better situation”, and w the “worse situation”, so that for each $i = 1, 2$, $b_i > w_i$. An intuitive interpretation of Smith's statement is that when an individual first goes from b to w , and then back from w to b , his satisfaction in this last situation would be lower than before his first move, though he was in the same situation.

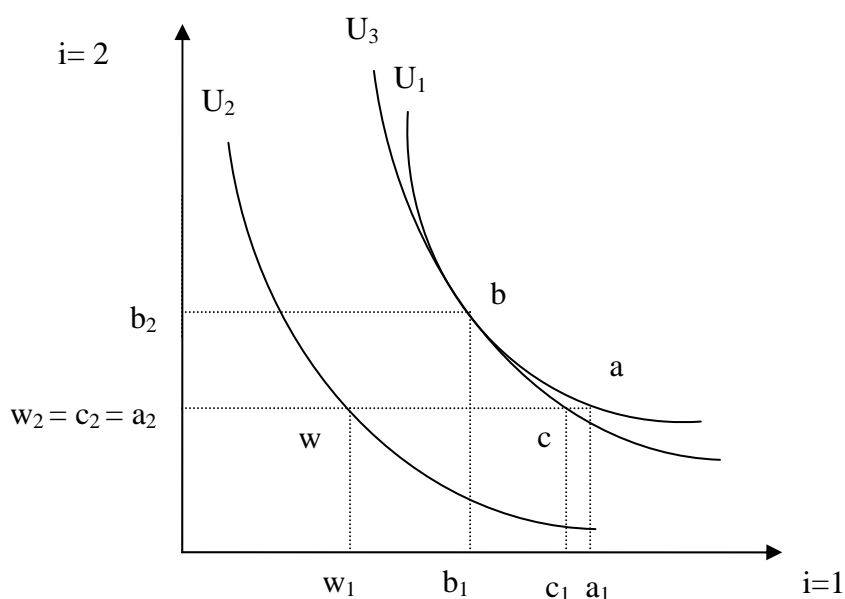


Figure 1 – Smithian consequences of adversity and prosperity: the reference-dependence interpretation

Suppose, like in Figure 1, that the individual is originally endowed with b , which corresponds to the same level of satisfaction U_1 as a consumption bundle a . An unfavourable event, *adversity*, leads him from b to w , which corresponds to a lower level of satisfaction U_2 . However, the favourable symmetrical event, *prosperity*, leads him back from w to b , but his satisfaction becomes $U_3 < U_1$ which is the same level of

satisfaction as the one provided by a bundle c such that $c_1 < a_1$ and $c_2 = a_2$. Since the same situation b might be considered as belonging to two indifference curves depending on the moves previously achieved, it also gives rise to two different levels of satisfaction, always according to previous moves. It is obvious that such an interpretation of the above-mentioned passage from the *Theory of Moral Sentiments* excludes the existence of a standard utility function defined on x of the type $U(x)$. This comes from the fact that the preference orders depend on the initial situation and might give rise to paradoxes in preferences. For instance, in the previous example, a is strictly preferred to c , whatever the initial situation is, but b is either indifferent to a and better than c , or indifferent to c and worse than a .

A solution *à la* Kahneman and Tversky (1991) would consist in representing preferences by a family of utility functions indexed on a reference situation, instead of a single utility function. This would give rise here to $U_b(\cdot)$ and $U_w(\cdot)$, respectively indexed on b and w , so that $-U_b(w) > U_w(b)$. Alternatively, Lapidus and Sigot (2000) would offer the possibility of representing preferences by a single utility function, provided this latter is defined on trajectories, which consist here of three monotonous trajectories, the last one being degenerated ($\{b, w\}$, $\{w, b\}$, and $\{b\}$), and one concatenation of two monotonous trajectories ($\{b, w, b\}$). The asymmetric effect would therefore be represented by the following inequalities: $-U(\{b, w\}) > U(\{w, b\})$ and $U(\{b\}) > U(\{b, w, b\})$.

However, such approaches would be meaningful only if the above quoted passage from the sixth edition of the *Theory of Moral Sentiments* is interpreted like in Figure 1. On the contrary, fully considering Smith's analysis of asymmetric sensitivity to pleasure and pain leads to acknowledging that these approaches are not so appropriate: they neglect the fact that usually, other instances of Smith's argument (TMS, I, iii, 1, §8, p. 45; III, 2, §15, p. 121; LRBL, Lecture 16th, §3, p. 85) rely on the existence of a state common to most people to which are attributed specific properties. Moreover, a careful reading of the same passage of the *Theory of Moral Sentiments* shows that this dimension of the argument remains present, since even here, the author explicitly refers to his earlier developments where he accounted for the reasons of this asymmetry and introduced the state common to most people (see TMS, I, iii, 1, §8, p. 45; III, 2, §15, p. 121). Now, the *state common to most people* argument is crucial. And taking it into

account definitely moves us away from interpreting Smith's example of the asymmetric effect like in Figure 1 above, as a round trip from the better to the worse and again to the better situation.

It has been noticed (*supra* §2.4, p. 84) that the reason why adversity depresses the mind much more below the ordinary state of human happiness than prosperity elevates it above this state, is that most people enjoy a high degree of happiness, and are therefore less accustomed to uneasy sensations. This property induces to revise the previous reference-dependent interpretation of the passage from part six of the *Theory of Moral Sentiments*. Unlike D. Kahneman and A. Tversky's loss aversion or Bentham's gain-loss asymmetry in A. Lapidus and N. Sigot's approach, Smith's asymmetric sensitivity is not independent of each individual's usual state. Whereas loss aversion or Bentham's gain-loss asymmetry always occur, whatever the state of reference or the initial state, Smithian individual's relative sensitivity to prosperity and adversity depends on the location of his usual state of happiness.

Accordingly, Smith's argument might be extended to the exceptional case where an individual's usual state would be closer to "the lowest depth of misery" than to the "highest pitch of human prosperity". Because of his situation, such an individual would be, this time, more familiar to uneasy sensations than to pleasant ones. For this reason, following Smith's argument, a prosperous event would have a greater effect on his mind than an adverse one. We will see hereafter that this is not a simple reconstruction, deprived of any textual evidence within Smith's works. But till now, it is fair to say that this does not seriously threaten the reference-dependent approach, insofar as it only seems to bring it into general. In such a case, a reference-dependent interpretation would suggest that the individual is "gain-seeking" instead of "loss-adverse". From this perspective, in case where paradoxes in preferences could be observed in Smith's work, not only would the preference order change along with the reference-state, but also the magnitude and the sign of the asymmetric sensitivity between gains and losses, which comes to explain these paradoxes.

However, and this is far more decisive, in contrast to Bentham, for instance, paradoxes in preferences are lacking in Smith's work⁵³, so that there is no conclusive foundation, and no need, to the use of any variant of a reference-dependent model in order to account for Smith's analysis⁵⁴.

2.3. How could a function of happiness represent Smith's asymmetric sensitivity?

When Smith compares the differences between various levels of happiness, he refers to the pain suffered, or the pleasure enjoyed, going from one situation to another. Now (see *supra*, p. 78), both pain and pleasure are measured by the "pungency" of the sensation. It does not mean that happiness simply consists in pleasure and pain measured by their pungency, but at least that happiness is increased by pleasure or decreased by pain according to their respective pungency⁵⁵. This idea is more firmly supported in a passage of the *Theory of Moral Sentiments* where Smith transposed his pain-pleasure asymmetry to Epicurus' system⁵⁶. Explaining the limited influence of

⁵³ A notable exception seems to be the case of "self-command" in the *Theory of Moral Sentiments* (see, for example, TMS, III, 3, §28 p. 148). But it is not connected with the author's treatment of asymmetric sensitivity to prosperity and adversity. Since, according to Smith, during a passionate crisis, short run impulses enter in conflict with long run interest, the decision to command passions deals with intertemporal choice. In this context, an individual's preferences are expressed through his discount rate, rather than they depend on his initial endowment. For two different ways of interpreting the deliberation that leads to self-command in the *Theory of Moral Sentiments* see S. J. Meardon and A. Ortmann (1996) and L. Bréban (2007, pp. 80-97).

⁵⁴ This conclusion might be extended to an adaptation-level theory interpretation of Smith. It could indeed be argued that his position concerning the effects of prosperous and adverse events seems to concur with Harry Helson's *Adaptation-Level Theory* (1964). According to the latter, the influence of a sensation on a hedonic state, is an increasing function of its contrast with the previous ones (see S. Frederick and G. Loewenstein, 1999, pp. 305-306). However, whereas Smith assumes that sensitivity depends on the position of an individual's usual state of happiness, adaptation-level theory would only state that it depends on the magnitude of the change produced upon the mind compared with his adaptation-level. Moreover, in nowadays behavioural economics, this theory is often linked to a reference-dependent framework (see J. M. Edwards, 2009, pp. 176-7).

⁵⁵ See the use of the words "depress" and "elevate" in TSM, I, iii, 1, §8, p. 45; III, 2, §15, p. 121

⁵⁶ The similarity, at least in the vocabulary in use, between Smith's analysis of the pleasure-pain asymmetry and his account of pleasure and pain in Epicurus' system might be seen as an explicit influence of the latter upon the former. It is one of the elements, along with the role granted to utility in the *Theory of Moral Sentiments*, which lead Frederick Rosen (2000, p. 98) to put Smith back in a hedonist tradition, going from Hume to Bentham, and rooted in Epicureanism. Smith's use of the "pain-avoidance" argument to sustain some of his positions might go along the same lines as F. Rosen's interpretation: it is at the origin of emulation (see *supra*, p. 52); it is the object of the self-regarding virtue of prudence (TMS, VI, i, §6, p. 213); according to K. Haakonssen (1981, p.85), it allows to

bodily pleasures and pains on people happiness compared to the influence of the pleasures and pains of the mind, he writes:

“If the actual sensation of positive pain was in itself so little to be feared, that of pleasure was still less to be desired. Naturally the sensation of pleasure was much less pungent than that of pain. If, therefore, this last could take so very little from the happiness of a well-disposed mind, the other could add scarce any thing to it. When the body was free from pain and the mind from fear and anxiety, the superadded sensation of bodily pleasure could be of very little importance; and though it might diversify, could not properly be said to increase the happiness of the situation”(TMS, VII, ii, 2, §6, p. 296).

As a result, since happiness depends on pleasure and pain and, through it, on what causes pleasure and pain, it can be represented by a function $H(x)$, where x denotes the situation which determines pleasure and pain, hence happiness. It is according to such a happiness function that the pages of the *Theory of Moral Sentiments* where Smith accounts for the reasons of asymmetric sensitivity have to be reconsidered. By stressing the greater proximity of the “ordinary state” to the “highest pitch of human prosperity” than to “the lowest depth of misery”, they suggest an alternative interpretation of the above-mentioned passage of part VI, different from the round trip interpretation of Figure 1. When Smith argues that “[w]e suffer more [...] when we fall from a better to a worse situation, than we ever enjoy when we rise from a worse to a better”, he does not compare a move from a situation b (better), which corresponds to a happiness $H(b)$ to a situation w (worse), which corresponds to a happiness $H(w)$, with an opposite move from w to b , but he compares (see Figure 2) a move from an initial state n ($w < n < b$) to w , with a move from n to b of equal magnitude. This means that Smith’s statement simply assumes that $H(x)$ is a concave function, since it is obvious that. $[H(b) - H(n)] < [H(n) - H(w)]$.

understand Smith’s comparison between justice and beneficence with regard to their importance for society; and it seems to be at work in the author’s classification of crimes, since their punishment must be in proportion of the resentment they excite, which is itself in proportion of the pain suffered by the person principally concerned (see TMS, II, ii, 2, §2, p. 84). However, Smith’s criticism of Epicurus’ system is much stronger than suggested by F. Rosen (2000, pp. 97-8): he does not only criticize Epicurus’ reduction of the pleasures and pains of the mind to those of the body, on the one hand, and of all the virtues to the one of prudence, on the other hand. More fundamentally, he also rejects the idea that virtue might be valuable only as a means to prevent pain and to procure pleasure. On the contrary, Smith argues that virtue, included prudence (TMS, IV, 2, §8, p. 190), primarily deserves to be pursued not for its direct consequences, in terms of pleasure and pain, for the person originally concerned, but for its own sake. That is, Smith explains, for the consequences for others in terms of “the sentiments which they naturally excite in others” (TMS, VII, ii, 2, §12, p. 298), and for the pleasure and pain generated by the process of sympathy for the person originally concerned.

At this point, it should be clear that $H(x)$ has the same properties as a standard utility function, in which concavity expresses a decreasing marginal utility. Although references to the “highest pitch of human prosperity” (TMS, I, iii, 1, §8, p. 45) or to the “ordinary pitch of human happiness” (LRBL, Lecture 16th, §3, p. 85), might only mean that the levels of happiness are only ordered, the concavity of $H(x)$ implies that H is a cardinal magnitude, that is, that $H(x)$ is defined up to an affine positive transformation of the type $aH(x) + b$, where $a > 0$.

An immediate consequence is that we have no more to wonder why Smith, on the one hand, would have introduced the formal possibility of paradoxes in preferences and, on the other hand, didn’t provide any example of such paradoxes: the reason is that what he achieved, which can be represented by a concave function, simply did not allow such a possibility.

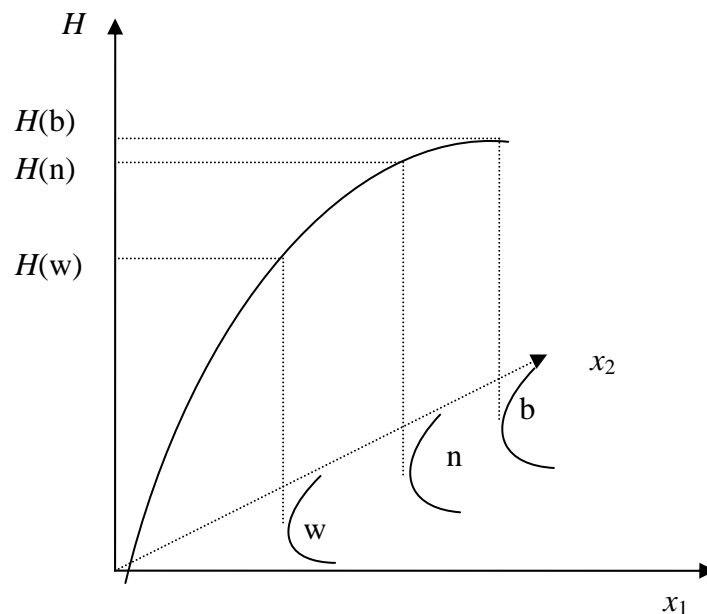


Figure 2 – Smithian consequences of adversity and prosperity: the concavity interpretation

This interpretation of the relation between an individual’s situation and his level of happiness can easily be extended to the already discussed exceptional case of an individual whose usual state would be, this time, closer to “the lowest depth of misery” than to the “highest pitch of human prosperity”. Smith seems to have envisaged this case in the *History of Astronomy* when he writes:

“A parent who has lost several children immediately after one another, will be less affected with the death of the last than with that of the first, though the loss in itself be, in this case, undoubtedly greater; but his mind being already sunk into sorrow, the new misfortune seems to produce no other effect than a continuance of the same melancholy, and is by no means apt to occasion such transports of grief as are ordinarily excited by the first calamity of the kind; he receives it, though with great dejection, yet with some degree of calmness and composure, and without any thing of that anguish and agitation of mind which the novelty of the misfortune is apt to occasion. Those who have been unfortunate through the whole course of their lives are often indeed habitually melancholy, and sometimes peevish and splenetic, yet upon any fresh disappointment, though they are vexed and complain a little, they seldom fly out into any more violent passion, and never fall into those transports of rage or grief which often, upon the like occasions, distract the fortunate and successful.”
(HA, II, i, §9, p. 37)

Using the same notations as above, this would mean that $[H(b) - H(n)] > [H(n) - H(w)]$, that is, that the happiness function is convex and expresses increasing marginal happiness.

Accordingly, both in the normal and in the exceptional case, an account of Smith’s position is more faithfully given through a cardinal, either concave or convex, happiness function than through a variant of reference-dependent models.

3. HAPPINESS AND SMITH’S ASYMMETRIC SENSITIVITY TO PROSPERITY AND ADVERSITY

The representation of Smith’s position concerning the effect of asymmetric sensitivity on happiness can be linked with what he considers the *ordinary* state of happiness, and extended to some kind of interpersonal comparisons. It allows drawing special conclusions about the *usual* state of happiness enjoyed by different kind of individuals pictured in the *Theory of Moral Sentiments*, typically, the rich and the poor.

3.1. Properties of the happiness functions, usual states, and ordinary states

The analysis is founded on the existence of a bi-differentiable function of happiness of an individual k , $H_k(x)$, defined on situations $x \in X \subseteq \mathbb{R}_+^n$, and whose range of values belongs to a close interval $[h_1, h_2] \in \mathbb{R}_+$, in which the lower bound h_1 and the upper bound h_2 do not depend on any specific individual k , and designate respectively what Smith calls “the lowest depth of misery” and the “highest pitch of human prosperity”.

Smith's discussion usually refers to instances where $n = 6$, x_1 , x_2 , x_3 , x_4 , x_5 and x_6 respectively standing for the individual's endowments in wealth, rank, health, credit, self-esteem and security (see *supra*, p. 89). The different x_i are defined in such a way that H_k is non-decreasing in each component of x , that is $\partial H_k / \partial x_i \geq 0$.

A particularity of Smith's analysis, which has already been noticed (see *supra*, p. 96), is that for the individual k , the shape of H_k depends on the location of his usual state of happiness h_k^* within the interval $[h_1, h_2]$. This usual state, h_k^* , can be considered a linear combination between h_1 and h_2 :

$$h_k^* = \alpha h_1 + (1 - \alpha) h_2 \text{ with } 0 \leq \alpha \leq 1 \quad [2.1].$$

This leads to distinguish between two kinds of situations, related to two kinds of individuals and two shapes of H_k :

(1) *The usual state is closer to the upper bound of happiness h_2*

The individual k belongs to a class of individuals K_1 for which the usual state $h_k^* = \alpha h_1 + (1 - \alpha) h_2$ is such that $0 \leq \alpha < 1/2$. It is assumed that in this case the Hessian matrix $D_x^2 H_k(x)$ is negative semi-definite. This means that the graph of H_k is above any chord between two points belonging to this graph. In other words, H_k is concave in order to denote decreasing marginal happiness:

$$k \in K_1 : 0 \leq \alpha < 1/2 \Rightarrow H_k(x) \text{ is an increasing concave function} \quad [2.2]$$

(2) *The exceptional case where the usual state is closer to the lower bound of happiness h_1 .*

The individual k belongs to a class of individuals K_2 for which the usual state $h_k^* = \alpha h_1 + (1 - \alpha) h_2$ is such that $1/2 \leq \alpha \leq 1$. It is assumed that in this case, the Hessian matrix $D_x^2 H_k(x)$ is positive semi-definite. This means that the graph of H_k is beneath any chord between two points belonging to this graph. In other words, H_k is convex in order to denote increasing marginal happiness:

$$k \in K_2 : 1/2 \leq \alpha \leq 1 \Rightarrow H_k(x) \text{ is an increasing convex function} \quad [2.3].$$

For each individual k , an essential characteristic of his function of happiness H_k , its concavity or convexity, therefore depends on his usual state h_k^* . This means that whereas k 's current happiness might change as a result from a move from one situation to another, his preferences do not change unless there is a permanent change in his usual state.

The issue of the usual state of happiness leads to another question, that of what Smith calls the “ordinary state of happiness”. While writing about this latter, he gives some decisive information about the usual state of happiness h_k^* of most people, and therefore about the shape of their happiness function H_k . Let h^n be the value of the happiness function in this ordinary state. The properties that Smith attributes to this point rely on empirical propositions whose implications allow drawing some important features of H_k . While introducing his argument on people’s asymmetric sensitivity to adversity and prosperity in the *Theory of Moral Sentiments*, he writes:

“What can be added to the happiness of the man who is in health, who is out of debt, and has a clear conscience? To one in this situation, all accessions of fortune may properly be said to be superfluous; and if he is much elevated upon account of them, it must be the effect of the most frivolous levity. This situation, however, may very well be called the natural and ordinary state of mankind. Notwithstanding the present misery and depravity of the world, so justly lamented, this really is the state of the greater part of men” (TMS, I, iii, 1, §7, p. 45).

It has already been said (see *supra*, p. 78) that this “natural and ordinary state of mankind” is closer to the “highest pitch of human prosperity” than to “the lowest depth of misery”⁵⁷:

$$h^n = \alpha h_1 + (1 - \alpha) h_2 \text{ with } 0 \leq \alpha \leq 1/2.$$

This means that “the greater part of men” enjoy the same usual state of happiness, equal to the ordinary state h^n . Most individuals henceforth belong to the class K_1 defined above, and they can be described through a happiness function H_k characterized by its concavity.

3.2. The beggar and the king: the extent of the ordinary state of happiness,

Still in the same passage, Smith considers “the happiness of the man who is in health, who is out of debt, and has a clear conscience” as an exemplary case of a man in the ordinary state of happiness. This suggests that a specific endowment in health, wealth and in what he calls “conscience” can be associated to the ordinary level of happiness h^n . For all that, does this mean that all these people enjoying the same h^n , also share the same endowment, or is it possible to identify other endowments, which would belong to

⁵⁷ Strictly speaking, this means that Smith compares differences of happiness between all individuals. It is well known that this allows interpersonal comparisons of happiness.

the same indifference class, and would give rise to the same ordinary state of happiness h^n ?

The answer to this question is linked to the issue of “ranks” in Smith’s work. In the same section of the first part of the *Theory of Moral Sentiments*, he asserts that the “inferior and middling stations of life” are “the situations of by far the greater part of mankind” (TMS, I, iii, 3, §5, p. 63). Now, since rank, in the author’s work, depends for a large extent on wealth and greatness (see, for instance, TMS, I, iii, 2, §3, p. 52; VI, i, §3, p. 212), h^n could describe the level of happiness of the “inferior and middling stations of life” whose wealth and power is not so substantial. On the contrary, this might suggest that an extraordinary and higher state of happiness, greater than h^n , is associated to “superior stations of life”. However, this intuition is seriously challenged in the famous chapter of the *Theory of Moral Sentiments* devoted to the “love of system” (TMS, IV, 1)⁵⁸. While explaining the favourable unexpected effect of the deception which leads people to confound means with ends, Smith asserts that

“[w]hen Providence divided the earth among a few lordly masters, it neither forgot nor abandoned those who seemed to have been left out in the partition [the poor]. These last too enjoy their share of all that it produces. In what constitutes the real happiness of human life, they are in no respect inferior to those who would seem so much above them. In ease of body and peace of mind, all the different ranks of life are nearly upon a level, and the beggar, who suns himself by the side of the highway, possesses that security which kings are fighting for” (TMS, IV, 1, §10, p. 185).

In this passage, while comparing inferior and superior ranks of life with regard to “real happiness”⁵⁹, Smith oddly assumes that “all the different ranks of life” enjoy a same standard level of happiness. The importance of such a statement should not be underestimated. It is not trivial to argue that most people, disregarding their respective ranks, whether inferior, middle, or superior, share the same level of happiness, the one

⁵⁸ On this topic and on its possible issue on Smith’s system, see D. Diatkine, 2000 and 2008; C. Gerschlager, 2005.

⁵⁹ “[R]eal happiness” has to be understood as an effective happiness by contrast to the happiness that people’s imagination attaches to some situations. This possible gap between expected and real happiness is disregarded in this paper. Nevertheless, Smith stresses it in several important cases, when he asserts for example that, against reason and experience, “the prejudices of the imagination” attach a superior level of happiness to the situation of the rich and the great (TMS, I, iii, 2, §2, p. 52; IV, 1, §8, p. 182). Otherwise, Smith writes that “real happiness” consists in “tranquillity and enjoyment” (TMS, III, 3, §30, p. 149), the former being “the principle and foundation” (TMS, III, 3, §31, p. 150) of the latter – of enjoyment which consists in the sensation of pleasure derived from one situation (*Ibid.*).

of the ordinary state, and are therefore characterized by the same asymmetric sensitivity to adversity and prosperity, expressed in the concavity of their happiness functions⁶⁰.

This makes sense if it is acknowledged that the respective allocations provided to people in “superior stations of life” and in “inferior and middling stations of life”, which should clearly differ from each other as regards wealth and greatness, nonetheless give rise to the same level of happiness. Smith’s argument is built on the above comparison between a beggar and a king (TMS, IV, 1, §10, p. 185). It implicitly assumes that if the beggar and the king had both either the standard endowment of the first, or the standard endowment of the second, they would have enjoyed the same level of happiness. This entails that for each individual, both endowments belong to a same indifference class. As a result, moving from one allocation to another requires some substitute for an internal trade-off with wealth and greatness. The end of the passage suggests that “security” represents this substitute⁶¹.

On several occasions, Smith comes again to the strong statement that people from inferior and superior ranks reach the same ordinary state of happiness, although it rests on different combinations of wealth, greatness, and security. This is the case, for instance, when he discusses some essential features of our willingness to obtain wealth and greatness, so that security is finally put to the fore. The discussion begins by reporting that “[t]o be observed, to be attended to, to be taken notice of with sympathy, complacency, and approbation” are the advantages which we derive from wealth and

⁶⁰ This statement could be seen as inconsistent with the idea that admiration for the rich is rooted in pleasure-pain asymmetry (see *supra*, p. 10) which could suggest that the rich is happier than the poor. But it might be shown that this does not concern what Smith calls “real happiness”. He did argue that people have a stronger propensity to sympathize with the former than with the latter, but it is because “the imagination attach[es] to [riches] a happiness superior to any other [state]” (TMS, I, iii, 2, §2, p. 52). For the most, men are more familiar with pleasant sensations than with unpleasant ones, so that it is harder for them to identify with the poor than with the rich (they should have departed much further from their *usual state of happiness* in the one case than in the other). However, it should be recalled that Smith makes clear that the resulting admiration for the rich relies not on his real happiness, but on the already quoted “prejudices of the imagination” (TMS, I, iii, 2, §2, p. 52).

⁶¹ In dealing with “security”, Smith seems to balance between two uses of the word. The first one refers to what might be viewed as some particular good, and it is this meaning which is favoured in this chapter, when analysing the possibilities of substitution between various desirable objects. The second use of the word refers to a property of a state of happiness, stability, which is favoured when dealing with the role of the virtue of prudence with regard to happiness (see *infra* chap. 3, pp. 105-108 for instance).

greatness (TMS, I, iii, 2, §1, p. 50)⁶². And no man despises this “easy empire over the affections of mankind” (TMS, I, iii, 2, §6, p. 56) that provides wealth and greatness⁶³. Nonetheless, and this is the point I would like to stress, he did not consider that only the acquisition of wealth and greatness could lead to “the respect and admiration of mankind”. The practice of virtue, which is attainable by the inferior and middling ranks of life, also constitutes a road “leading to the attainment of this so much desired object” (TMS, I, iii, 3, §2, p. 62; see also VI, i, §4, p. 213). Obviously, one might conclude that the ordinary state of happiness which, in the superior ranks, rests on respect and admiration directed towards wealth and greatness is reachable in the inferior class by the admiration generated by the practice of virtue. But Smith makes us understand that this way to obtain the admiration of others is less and less efficient when compared to wealth and greatness: “The great mob of mankind are the admirers and worshippers [...] of wealth and greatness [...] In equal degrees of merit there is scarce any man who does not respect more the rich and the great, than the poor and the humble” (TMS, I, iii, 3, §2 and §4, p. 62). And here again, the loss of happiness derived from a loss of wealth and greatness which could not be compensated by a supplement of virtue, might find, for the inferior and middling ranks of life, a substitute which consists in security:

“In the most glittering and exalted situation that our idle fancy can hold out to us, the pleasures from which we propose to derive our real happiness are almost always the same with those which, in our actual, though humble station, we have at all times at hand, and in our power. Except the frivolous pleasures of vanity and superiority, we may find, in the most humble station, where there is only personal liberty, every other which the most exalted can afford; and the pleasures of vanity and superiority are seldom consistent with perfect tranquillity, the principle and foundation of all real and satisfactory enjoyment. Neither is it always certain that, in the splendid situation which we aim at, those real and satisfactory pleasures can be enjoyed with the same security as in the humble one which we are so very eager to abandon.” (TMS, III, 3, § 31, p. 150)⁶⁴

⁶² Smith introduces this attitude towards others as a natural characteristic of mankind: “Nature, when she formed man for society, endowed him with an original desire to please, and an original aversion to offend his brethren. She taught him to feel pleasure in their favourable, and pain in their unfavourable regard. She rendered their approbation most flattering and most agreeable to him for its own sake; and their disapprobation most mortifying and most offensive” (TMS, III, 2, §6, p. 116).

⁶³ Two characters constitute an exception in the *Theory of Moral Sentiments*: “rank, distinction pre-eminence, no man despises, unless he is either raised very much above, or sunk very much below, the ordinary standard of human nature; unless he is either so confirmed in wisdom and real philosophy, as to be satisfied that, while the propriety of his conduct renders him the just object of approbation, it is of little consequence though he be neither attended to, nor approved of; or so habituated to the idea of his own meanness, so sunk in slothful and sottish indifference, as entirely to have forgot the desire, and almost the very wish, for superiority” (TMS, I, iii, 2, §8, p. 57).

⁶⁴ The inverse situation, where Smith tries to explain how a loss of security finds a counterpart in an expected supplement in wealth and greatness, is presented as follows: “It is this, which,

Although a bit provocative, the conclusion is obvious: according to Smith, the difference between the rich and the poor, the man who belongs to the superior rank and the one who belongs to the inferior rank, usually does not consist in the fact that one is less happy than the other. For most of them, they are equally happy and their choices have led them to an ordinary state of happiness. Their differences concern the ways they have obtained this identical happiness: wealth and greatness are increasing when moving from the inferior to the superior rank, whereas security is decreasing. The most paradoxical here is that, on the one hand, Smith invites us to favour pleasure, pain, and happiness, which does not seriously deviate from our current way of thinking; but on the second hand, he seems to tell us that happiness is presumably not the main source of difference among people since most of them enjoy the ordinary state of happiness.

4. CONCLUDING REMARKS: TOWARDS A GRAVITATIONAL THEORY OF HAPPINESS

The emphasis laid on Smith's analysis of people's sensitivity to adversity and prosperity does not only highlight an unstudied aspect of his work. It also offers a basis for the understanding of other features of his work which deals, directly or indirectly, with decision theory and welfare economics.

The link with the former is straightforward: the deliberation process from a Smithian decision-maker, which is mainly described in the *Theory of Moral Sentiments*, concerns both the remote, as compared to the short-term, consequences of actions and, as it is well-known, self-command (TMS, IV, 2, §6, p. 189). By this means, although there is no evidence in Smith's work which would favour a "loss aversion principle", such as argued by N. Ashraf, C. F. Camerer and G. Loewenstein (2005), the behaviour of the characters pictured in the *Theory of Moral Sentiments* (for instance, the prudent or the

notwithstanding the restraint it imposes, notwithstanding the loss of liberty with which it is attended, renders greatness the object of envy, and compensates, in the opinion of mankind, all that toil, all that anxiety, all those mortifications which must be undergone in the pursuit of it; and what is of yet more consequence, all that leisure, all that ease, all that careless security, which are forfeited for ever by the acquisition."(TMS, I, iii, 2, §1, p. 51)

imprudent man) like in the *Wealth of Nations* (among others, the sober man, the projector, the banker), all rely, for a part, on sensitivity to adversity and prosperity.

However, the emphasis has been laid, in this paper, less on the decisional aspect of Smith's analysis of asymmetric sensitivity than on its welfare aspect: the author's assertion about sensitivity to adversity and prosperity leads to non-trivial conclusions concerning what would be viewed today as referring to welfare economics. Smith's contribution relies on analytical concepts which are far from negligible: the *usual state of happiness*, the *surprise*, and the *ordinary state of happiness*.

Within a cardinalist analytical framework, the existence of a *usual state of happiness* à la Smith allows drawing the characteristics of an individual's tastes in a way quite different from the one we are used to. Generally, sensitivity to gains and losses, as a feature of preferences (more precisely, of differences between preferences), is a primary characteristic which is given in order to describe the behavioural identity of an agent. On the contrary, following Smith, such sensitivity would not be simply given: it would derive from the location of the usual state of happiness within an interval which goes, in Smith's words, from the "deepest misery" to the "highest prosperity".

Moreover, the link between the sign of the asymmetric sensitivity and the location of the usual state is not simply postulated. It depends on what Smith calls "*surprise*", though the term itself might be misleading. It does not refer to a context of risk or uncertainty like, for instance, in the case of the surprise that we would expect if such or such state of the world is achieved. On the contrary, surprise denotes the functioning of our mind when the uncertainty associated to the achievement of a state of the world is resolved, so that past experiments have built up our sensitivity to prosperity and adversity.

Finally, the idea that wealth is not the main source of difference among people with regard to happiness seems rather provocative. But on second view, at least for today economists, this idea could echo to the debate regarding the correlation between income and happiness that Richard Easterlin (1974) raised in an empirical study which led to

the well-known “paradox of happiness”⁶⁵. This is particularly salient when Smith, for instance, writes about the evolution of individual happiness over time:

“[I]n every permanent situation, where there is no expectation of change, the mind of every man, in a longer or shorter time, returns to its natural and usual state of tranquillity. In prosperity, after a certain time, it falls back to that state; in adversity, after a certain time, it rises up to it” (TMS, III, 3, § 30, p. 149).

Smith does not only claim in this passage that there is, for each individual, a level of happiness which remains more or less constant during his life cycle, but he also offers an explanation that should not be so surprising from the part of the author of the gravitational theory of prices⁶⁶ in the *Wealth of nations*. Close to some interpretations of Easterlin’s paradox given by contemporary psychologists and economists, Smith seems to make use of some kind of “treadmill effect”⁶⁷ in order to explain the existence of a usual state of happiness. According to him, adverse and prosperous events might sometimes be considered as only short term shocks, so that an individual’s level of happiness tends towards the one of his usual state of happiness, just as short term market prices tend towards long term natural prices.

Such a conclusion about what appears as a gravitational theory of happiness already constitutes an interesting feature of Smith’s analysis. It goes along with the idea that whatever the accidents of our life, each of us tends, in the long run, towards his own usual state of happiness. But Smith goes further, arguing that all these usual states of happiness do not differ substantially from one another, so that most of us enjoy the same *ordinary state of happiness*. After all, this is not so surprising from the part of an author who stressed so much the natural identity between people, only challenged by “habit, custom, and education” (WN, I, ii, 4, p. 29): if we are naturally so equal, why should our respective happiness be unequal?

⁶⁵ The link between Smith’s analysis and some typical results in economics of happiness has at times been put to the fore. These contributions mainly focus on the influence of wealth on happiness (Ashraf, Camerer and Loewenstein, 2005; L. Bruni and P. L. Porta, 2005; Bruni, 2006; Brewer, 2009).

⁶⁶ The passage from the *Theory of Moral Sentiments* is very similar to the following one from the *Wealth of Nations* about the natural and the market price: “The natural price, therefore, is, as it were, the central price, to which the prices of all commodities are continually gravitating. Different accidents may sometimes keep them suspended a good deal above it, and sometimes force them down even somewhat below it. But whatever may be the obstacles which hinder them from settling in this center of repose and continuance, they are constantly tending towards it.” (WN, I, 7, p. 75)

⁶⁷ Daniel Kahneman (1999, pp. 13-15) introduced a distinction between two kinds of treadmill effects: the “hedonic treadmill” attributed to hedonic adaptation and the “satisfaction treadmill” attributed to aspiration (see L. Bruni and P. L. Porta, 2005, p. 10).

CHAPITRE 3

Smith on Happiness:
Toward a Gravitational Theory

INTRODUCTION

This paper aims at throwing light on the existence of a Smithian “gravitational” theory of happiness, formally close to the well-known gravitational theory of prices in the *Wealth of Nations* (WN, I, 7), on its foundations and on its implications for Smith’s work.

The existence of an identical formal structure (a “gravitational” process) in order to deal with so different questions as *prices* and *happiness* supports the idea of a problem-solving methodological continuity, from the *Theory of Moral Sentiments* to the *Wealth of Nations*. The brief evocation in this last work (WN, I, 7, p. 75), of a “centre of repose and continuance”, the “natural price”, to which other prices are “gravitating”, “whatever may be the obstacles” constitutes some kind of intellectual pattern, already used for another purpose in the *Theory of Moral Sentiments*, although neither the word “gravitation”, nor any of its derivatives, were explicitly employed⁶⁸. Prices and happiness are obviously different matters, but the “ordinary state of happiness” also constitutes a “centre of repose and continuance” in the *Theory of Moral Sentiments*, just like the natural price in the *Wealth of Nations*. And in the same way, current happiness, like current market prices, tends toward this central point “whatever may be the obstacles” – in the words of the *Wealth of Nations*. However, such a formal similarity would be clearly insufficient, as far as it does not lead to an investigation into the specific content of the gravitational process involved in Smith’s first published book.

In the *Theory of Moral Sentiments*, Smith depicts an asymmetric effect of adverse and prosperous events. He asserts that the first ones depress people’s mind much more below their “ordinary state of happiness” than the second ones elevate the mind above it. But close to what we are used to call, in today’s analysis of happiness, “hedonic adaptations theory”, he also views adverse and prosperous events as only short term

⁶⁸ The question of knowing whether Smith is a Newtonian or not and, in case he is, how and where in his works, remains open. For instance, an anonymous referee made this observation that Smith’s conception of gravitation might be viewed more properly as pre-Newtonian rather than Newtonian. Yet, whatever the answer, the formal proximity between the gravitation of market prices around natural prices, in the *Wealth of Nations*, and the gravitation of happiness around the ordinary state, in the *Theory of Moral Sentiments*, constitutes an argument which would favor the thesis of a Newtonian influence (see, for example, J. Dellemotte, 2002 and P. Hamou, 2009). Of course, a prerequisite to this argument would be the bare existence of the gravitational theory of happiness.

shocks, so that their effects would vanish in the long term, thanks to individual adaptation to circumstances. Whereas contemporary literature on happiness usually refers to Bentham as its reference author (see, for instance, D. Kahneman, P. P. Wakker and R. Sarin 1997), this confirms the homology already observed by some commentators between Smith's analysis and some typical results in the economics of happiness (N. Ashraf, C. F. Camerer and G. Loewenstein, 2005; L. Bruni, 2006; A. Brewer, 2009). Moreover, though most of these contributions only focus on the influence of wealth on happiness, it also gives evidence that this homology might be still wider: it is generally admitted that for Smith, happiness does not only depend on wealth. Beside the usual relation to Bentham, this seeming similarity might suggest an interesting connection between Smith's gravitational theory of happiness and today's analysis of happiness. Nonetheless, the paper rather explores the foundations of Smith's gravitational theory and its implications in his work.

Such a standpoint leads to acknowledge that the apparently trite idea of an adaptation to circumstances is linked to key concepts from the *Theory of Moral Sentiments* such as *sympathy* and the *impartial spectator*. The return to the ordinary state of happiness is due to the gradual adoption, with the help of sympathy, of the impartial spectator's point of view, according to which people may be equally happy in most permanent situations – this level of happiness corresponding to the one of the ordinary state of happiness⁶⁹.

Far from being trivial, the gravitational theory of happiness shows significant consequences from both a decisional and an evaluative standpoint, allowing comparisons between various permanent situations (typically, poverty and riches). The conclusion that Smith draws from his analysis of happiness is that although individuals may show preference between situations, they are equally happy in most of them, as soon as these situations have become permanent. Moreover, the author's gravitational theory of happiness also leads to consider the evolution of the judgment of the impartial spectator as the means to obtain long-term variations of an individual's happiness.

⁶⁹ From the viewpoint of those commentators who, like B. Walraevens (2009), consider that the impartial spectator is connected not only to the ordinary state of happiness but also to natural prices, it might be argued that the similarity between the gravitational theory of prices and the gravitational theory of happiness is not only based on formal considerations, but also on similar elements of content.

§1 accounts for Smith's idea that in the long-run, people adapt to changes in circumstances caused by prosperous or adverse events. The author's conception of happiness, of which components are "tranquillity of mind" and "enjoyment", shows that adverse or prosperous events affect an individual's happiness through the operation of the first component, the "tranquillity of mind", which appears as an aptitude to the second, "enjoyment". It also explains why adaptation to a new situation or, which is the same, return to the ordinary level of happiness after a deviation, is due to a return to the ordinary degree of tranquillity of mind along with a trade-off between the objects of enjoyment which were reachable in the previous situation and those which are reachable in the new one. The consequences of this adaptation mechanism concern the aptitude of all situations for bringing happiness and the preference of the individuals over these situations. §2 argues that sympathy does not only play the part of a regulator of passions in Smith's moral philosophy, but also of a regulator of happiness, since it is the very principle in which, through the action of the impartial spectator, the adaptation mechanism of the gravitational theory of happiness is rooted. The previous distinction between short-run and long-run influence of external events on an individual's happiness is related to the one between the "natural point of view" and the "impartial spectator's point of view" over the individual's situation. The identification process, from which sympathy derives, allows explaining how an agent may be affected by a spectator's conception of his own situation and, by extension, how the impartial spectator's point of view gradually overcomes his natural point of view, leading him to return to the ordinary state of happiness. As a result, although the level of happiness does not allow distinguishing among people, the process of gravitation itself provides some relevant indicators. Unsurprisingly, Smith's distinctions rather rely on moral and psychological features involved in this process of gravitation, such as the practice of the virtues of *self-command* and *prudence*.

1. FROM SHORT RUN TO LONG RUN EFFECTS: HOW DO EVENTS AFFECT HAPPINESS?

In the *Theory of Moral Sentiments*, Smith argues that, because most people enjoy a same relatively high level of happiness, which he calls the "ordinary" or "natural state

of happiness”, adverse events depress their mind much more below this state than prosperous events elevate them above it. However, he also considers that, after such deviations have occurred, people return to their “natural and usual state of tranquillity”. It will be shown that, despite the seeming dissimilarity with regard to the vocabulary between these two assertions, the latter could be seen as an extension of the former, supporting the thesis of an adaptation to circumstances (that is, to external perturbations) in Smith’s work (§1.1). An analysis of the structure of Smithian happiness allows establishing a link between them, since it puts to the fore its relation with “tranquility of mind” but also with “enjoyment”, both being identified as its components (§1.2). A consequence of the fact that people adapt to whatever becomes their permanent situation is that since adaptation results in a return to their usual state of tranquillity, they can be equally happy in each of these situations. This leads to conclude that, according to Smith, preference do not rely on differences in the aptitudes of permanent situations to bring happiness, since these aptitudes are broadly the same (§1.3).

1.1. An extension over time of the effects of favorable and unfavorable events

The *Theory of Moral Sentiments* shows recurrent considerations about the way favorable and unfavorable events (respectively, “prosperity” and “adversity”) affect individual happiness (see, for instance, TMS, I, iii, 1, §8, p. 45; III, 2, §15, p. 121; 3, §30, p. 149). In a previous work, I had focused on Smith’s assertion according to which people are more sensitive to adverse than to prosperous events and on its foundations (L. Bréban, 2012). The reason argued to explain this greater influence of “adversity” on happiness compared to the one of “prosperity” (TMS, I, iii, 1, §8, p. 45) is that the former produces a pain more “pungent” than the pleasure generated by the latter:

“Pain, I have already had occasion to observe, is, in almost all cases, a more pungent sensation than the opposite and correspondent pleasure. The one, almost always, depresses us much more below the ordinary, or what may be called the natural state of our happiness, than the other ever raises us above it.” (TMS, III, 2, §15, p. 121)⁷⁰

⁷⁰ On Smith’s references to the greater pungency of painful sensations compared to pleasurable ones, see also HA, i, §6, pp. 35-36; TMS, I, iii, 1, §3, p. 44; VII, ii, 2, §6, p. 296.

The greater influence of pain is said to depend on the fact that most people enjoy a same relatively high level of happiness: the “*ordinary*, or [...] *natural* state of happiness” (TMS, III, 2, §15, p. 121), which is much closer to the “highest pitch of human prosperity” than to the “lowest depth of misery” (TMS, I, iii, 1, §8, p. 45). This link, not that intuitive, is enlightened by the *Lectures on Rhetoric* and by the *History of Astronomy*, where it is made clear that for people enjoying “the ordinary pitch of human happiness”, painful sensations should be “less common” (LRBL, Lecture 16th, §3, p. 85), in the sense that the mind is simply not accustomed to them⁷¹: adversity is a kind of “surprise”, which produces a greater change and has a greater effect on the mind than prosperity (HA, i, §8, p. 37)⁷². Following Smith, this means that sensitivity to prosperous and adverse events is not merely given: it depends on the location of an individual’s ordinary state of happiness. It seems obvious to the contemporary reader that Smith’s analysis of the influence of sensations in relation to their contrast with previous ones is concurring with Harry Helson’s later “adaptation-level theory” (1964). However, a difference deserves being noticed: whereas Smith assumes that sensitivity depends on the position of an individual’s usual state of happiness, adaptation-level theory would only state that it depends on the magnitude of the change produced upon the mind compared with the corresponding adaptation-level (see L. Bréban, 2012).

This analytical proximity is discussed hereafter. But whatever its interpretation, the simple idea of an adaptation mechanism involves taking into consideration the time structure of the process. At first, the author’s analysis about asymmetric sensitivity to prosperity and adversity seems to focus exclusively on the *temporary* effects of favorable and unfavorable events on individual happiness. But further in the text, Smith asserts that

⁷¹ As already noticed by M. E. L. Guidi (1999, p. 12), in the *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres*, Smith hesitates between two kinds of answers to found the superior influence of painful sensations, the one concerning “custom”, and the other favoring a naturalist argument (LRBL, Lecture 16th, §3, p. 85). Unlike M. E. L. Guidi (1999, p. 12), I favor the answer based on the habit of the mind which appears more consistent with Smith’s analysis of people sensitivity to pleasure and pain, in the *Theory of Moral Sentiments* (see L. Bréban, 2012)

⁷² Smith’s argument might be extended to the exceptional opposite situation, where an individual’s ordinary state of happiness is closer to the lowest depth of misery. In this situation, the individual concerned would be more familiar to uneasy sensations than to pleasant ones, and a prosperous event should have a greater effect on his happiness than an adverse one (see HA, II, i, §9, p. 37).

“in every permanent situation, where there is no expectation of change, the mind of every man, in a longer or shorter time, returns to its natural and usual state of tranquillity. In prosperity, after a certain time, it falls back to that state; in adversity, after a certain time, it rises up to it” (TMS, III, 3, §30, p. 149)⁷³

The passage from which this extract is quoted has been widely discussed, principally in order to highlight the influence of wealth on happiness in Smith’s work (see V. Brown, 1994, pp. 88-9; D. P. Levine, 1998, pp. 40-1; A. Denis, 1999, pp. 80-1; S. Fleischacker, 2004, p. 68, 78-9 and 112-3; N. Ashraf, C. F. Camerer and G. Lowenstein, 2005, pp. 138-40; A. Brewer, 2009⁷⁴). However, long term considerations, namely the idea according to which people tend to return to their “natural and usual state of tranquillity” has been less noticed (on the exception of S. Fleischacker, 2004, p. 68; N. Ashraf, C. F. Camerer and G. Lowenstein, 2005, pp. 138; P. Kesebir and E. Diener, 2008, p. 120). And as for the link between this last assertion and the one about the asymmetric effects of adverse and prosperous events, it has been neglected. Yet, the former could be seen as an extension of the latter: the return to an ordinary state has something to do with the respective effects of adversity and prosperity. The connection between these two statements, which take place in different chapters of the *Theory of Moral Sentiments*, is discussed in the following subsection.

1.2. Happiness, tranquillity, and the ordinary state

Despite the apparent dissimilarity with regard to the vocabulary between the two passages from, respectively, chapter 2 and chapter 3 in part III of the *Theory of Moral Sentiments*, Smith is writing about the same topic, that is, the effect of adverse and prosperous events on happiness. But he is more explicit in chapter 2, which concerns short-run effects, than in chapter 3 devoted to long-run effects. Whereas, in the former, he considers deviations from “*the ordinary*, or what may be called *the natural state of our happiness*” (TMS, III, 2, §15, p. 121; my italics, L.B.) produced by “adversity” or “prosperity”, in the latter he is interested in the convergence toward our “*natural and*

⁷³ This passage fits into a discussion about sensitivity and behavior under “private misfortunes” with regard to the control of passive feelings, where Smith mainly focuses on the influence of unfavorable events. Subsequently, he extends this statement to all kind of events (see TMS, III, 3, §30, p. 149).

⁷⁴ For a critical comment on V. Brown (1994)’s and S. Fleischacker (2004)’s interpretations, supporting the idea that wealth would constitute the end pursued by the individuals, see D. Diatkine (2010).

usual state of tranquillity” (TMS, III, 3, §30, p. 149; my italics, L.B.)⁷⁵, again after deviations of the same kind. It is the context of this last passage that suggests Smith’s concern for the influence of “adversity” and “prosperity” on happiness. His definition of happiness is contained in the sentence that just precedes it: “Happiness”, he argues, “consists in tranquillity and enjoyment” (TMS, III, 3, §30, p. 149). An analysis of the content of happiness helps to highlight the reason why the author usually focuses on “tranquillity of mind” while discussing “happiness” and consequently, why convergence toward our “*natural and usual state of tranquillity*” corresponds to convergence toward “*the ordinary state of our happiness*”.

Contrary to recent interpretations by S. Fleischacker or C. L. Griswold, Smith’s conception of happiness consists neither in a “balance between tranquillity and enjoyment” in favor of tranquillity (S. Fleischacker, 2004, p. 68), nor exclusively in tranquillity (C. L. Griswold, 1999, pp. 217-227). The structure of happiness, though stated simply (it “consists in tranquillity and enjoyment”), seems more complex. When Smith, for instance, writes that

“[w]ithout tranquillity there can be no enjoyment; and where there is perfect tranquillity there is scarce anything which is not capable of amusing” (TMS, III, 3, §30, p. 149)

he does not give a greater weight to tranquillity as a component of happiness, but he rather argues that, together with the individual’s situation, it influences the kind and the amount of objects that we acknowledge as able to generate our enjoyment and, by this way, to determine our happiness⁷⁶. This means that increasing tranquillity would give rise to new and better sources of enjoyment, so that the degree of tranquillity and the degree of enjoyment might vary in the same direction.

This also makes clear why the author usually focuses on “tranquillity of mind” while writing about happiness, leaving aside enjoyment (see, for instance, TMS, I, ii, 3, §7, p.

⁷⁵ As pointed out by S. J. Pack, the way Smith uses the word “natural” does not necessarily refer to what is approved or desirable (1995). Contrary to Aristotle, for whom the word “natural” means the best or the most perfect, Smith usually uses it to be ordinary or common (S. J. Pack, 2010, pp. 61-5). It is this last meaning which it at work in “the ordinary, or what may be called the natural state of our happiness” (TMS, III, 2, §15, p. 121) and in the “natural and usual state of tranquillity” (TMS, III, 3, §30, p. 149) since these are shared by most people.

⁷⁶ In this sense, Smith’s analysis displays some similarities with that of Hume. According to Hume (1777, pp. 269-270), happiness consists in a mixture of three ingredients: action, indolence and pleasure. The proper proportion between the two former ingredients, that corresponds to the calm passion, results in a higher aptitude to feel pleasure (A. Lapidus, 2010, pp. 17-18). Smith’s conception of tranquillity might therefore be viewed as a homologue to Hume’s conception of the calm passion.

37; III, 3, §30, p. 149; §31, p. 150; IV, 1, §8, p. 181; VI, ii, 2, §14, p. 232; iii, §19, p. 245): since levels of enjoyment and of tranquillity vary co-monotonously when the individual tries to achieve his greater enjoyment, Smith does not need to mention both components while dealing with happiness. Tranquillity of mind is sufficient to provide the relevant information about the individual state of happiness; and so does enjoyment, since each level of enjoyment is associated to a corresponding level of tranquillity (see *infra*, p. 119).

Similar shifts in the vocabulary in use are also encountered in Smith's short-term analysis of the effect of prosperous and adverse events on happiness. The passage from chapter 2 of part III of the *Theory of Moral Sentiments*, where the author asserts that pain has a greater influence on people's happiness than the one of pleasure (TMS, III, 2, §15, p. 121), explicitly refers to an almost identical one from part I, where he focuses on the influence of prosperity and adversity on the "state of mind" (instead of happiness):

"Adversity [...] necessarily depresses the mind of the sufferer much more below its natural state, than prosperity can elevate him above it." (TMS, I, iii, 1, §8, p. 45)

Here, the "state of mind" has to be understood as the "state of tranquility of mind". Indeed, Smith also uses, in the same paragraph of the *Theory of Moral Sentiments*, the phrase "temper of mind" as a synonym of "state of mind" (see TMS, I, iii, 1, §8, p. 45). In a similar context, in his *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres*, "temper of mind" (and consequently "state of mind"), refers to "tranquillity of mind" (LRBL, Lecture 21st, §95, p. 126). Like in the passage from chapter 3 part III about the long term effects of prosperous and adverse events on the tranquillity of mind, the reference to happiness in this passage remains implicit until the third part of the *Theory of Moral Sentiments* where, in chapter 2, Smith refers to it. So that from the very beginning, it is clear that Smith is dealing with the influence of such events *on happiness*.

More importantly, the analysis of the content of happiness shows that it is affected by both events through the tranquillity of mind. This last constitutes a kind of channel, through which enjoyment influences more or less happiness. Various sources of pleasure and pain have an impact on happiness through this channel of tranquility of mind: not only direct pleasure and pain, but also, through sympathy for instance, the pleasure which arises from the harmony of sentiments between the agent and his spectator or what the author calls "the pleasure of mutual sympathy" and the pain

produces by the absence of such a harmony (see TMS, I, i, 2, p. 13). But whatever the source of these pleasures or pains, the result is the same: happiness is influenced all the more so as tranquility is affected. In the short run, adversity produces a pain that “depresses” people below their “ordinary, or [...] natural state of happiness” (TMS, III, 2, §15, p. 121), because it depresses the mind below its “natural and usual state of tranquillity” (TMS, III, 3, §30, p. 149; see also I, iii, 1, §8, p. 45). Conversely, prosperity produces a pleasure that raises people above their “ordinary, or [...] natural state of happiness” (TMS, III, 2, §15, p. 121) because it elevates the mind above its “natural and usual state of tranquillity” (TMS, III, 3, §30, p. 149; see also I, iii, 1, §8, p. 45)⁷⁷. In the long run, people return to their ordinary state of happiness, since “in adversity, after a certain time, [the mind] *rises up* to [its natural and usual state of tranquillity]” just like “[i]n prosperity, after a certain time, [the mind] *falls back* to [its natural and usual state of tranquillity]” (TMS, III, 3, §30, p. 149; my italics, L. B.)⁷⁸.

1.3. Adaptation to circumstances, preference, and happiness

The way Smith extends to the long-term his analysis of the influence of favorable and unfavorable events on happiness requires some explanations. Whatever the initial shock, this results in the return to the ordinary state of happiness: adverse and prosperous events are considered as producing only short term shocks on the mind that

⁷⁷ The idea that prosperous events elevate the tranquility of mind might seem disputable. However, the passage about the long term effect of prosperous and adverse events on tranquility is quite explicit. When Smith writes that “in prosperity, after a certain time, [the mind of every man] falls back to [its natural and usual state of tranquillity]” (TMS, III, 3, §30, p. 149), he clearly means that prosperous events, at the outset, lead to an increase in tranquility. Moreover, note that the author insists on the fact that this is true “in every permanent situation”. The same idea is contained in the above quotation where “prosperity” is viewed as something that “elevates” the “mind” or, which is the same, “tranquility of mind”, above “its natural state” (TMS, I, iii, 1, §8, p. 45). See also the case of “[t]he man who, by some sudden revolution of fortune, is lifted up all at once into a condition of life, greatly above what he had formerly lived in” and Smith’s account of the reaction of this man to the lack of sympathy that he might encounter: “he endeavors, as much as he can, to smother his joy, and keep down that elevation of mind [above its natural level of tranquility; L.B.] with which his new circumstances naturally inspire him” (TMS, I, ii, 5, §1, pp. 40-1).

⁷⁸ In the same way as Smith defines an interval of level of happiness which goes from the “lowest depth of misery” to the “highest pitch of human prosperity” (TMS, I, iii, 1, §8, p. 45), he defines an interval of state of tranquillity which goes from an absence of tranquillity to a “perfect tranquillity” (see TMS, III, 3, §30, p. 149).

do not, at the very end, keep on affecting happiness. In other words, individuals are supposed to adapt to circumstances:

“sooner or later, [they] accommodate themselves to whatever becomes their permanent situation” (TMS, III, 3, §30, p. 149).

Far from being incongruous, such a process is well-known in economics of happiness as a “hedonic adaptation”⁷⁹ of which typical formulation is the already mentioned adaptation-level theory (see *supra*, p. 112). Besides, the stress on the term “permanent situation” (TMS, III, 3, §30 and §31, p. 149) underlies the fact that the way back to an ordinary state of happiness is a consequence not of the move from a situation back to a previous state, but of an adaptation to the new situation.

The idea that individuals would adapt to new situations and, as a result, return to their ordinary state of happiness, allows Smith to draw not so obvious consequences concerning: (i) the aptitude of all permanent situations to bring happiness; (ii) individuals’ preference in relation to happiness:

“[t]he never-failing certainty with which all men, sooner or later, accommodate themselves to whatever becomes their permanent situation, may, perhaps, induce us to think that the Stoics were, at least, thus far very nearly in the right; that, between one permanent situation and another, there was, with regard to real [that is, “effective”; L.B.] happiness, no essential difference” (TMS, III, 3, §30, p. 149)

In this passage, Smith seems to express, as Samuel Fleischacker puts it, “a very tentative agreement with the stoics” (S. Fleischacker, 2004, pp. 112-3). If we agree with this position, a possible consequence of this final return to an ordinary state of happiness could be that all permanent situations are fit to bring the same “[real] happiness”. But, such an interpretation would neglect the way Smith continues the previous sentence, making his point more precise. After having explained that we might be induced to think that there is no essential difference between two permanent situations, he complements his position, arguing

“that, *if there were any difference*, it was no more than just sufficient to render some of them the objects of simple choice or preference; but not of any earnest or anxious desire: and others, of simple rejection, as being fit to be set aside or avoided; but not of any earnest or anxious aversion” (TMS, III, 3, §30, p. 149; my italics, L.B.)

⁷⁹ In their paper on “Adam Smith, Behavioural Economist”, N. Ashraf, C. F. Camerer and G. Lowenstein, point out the similarity between Smith’s assertion concerning people’s adaptation and the concept of hedonic adaptation (2005, pp. 138). See also D. Kahneman (1999), D. Kahneman, A. B. Krueger, D. A. Schkade, N. Schwarz and A. A. Stone (2004); and, for a review of the various lines of research on hedonic adaptation, S. Frederick and G. Loewenstein (1999). The contributions of hedonic adaptation theory to the analysis of happiness, as well as their historical and analytical roots are dealt with in J. M. Edwards (2009, pp. 163-77).

Here, the author imagines the extent and the consequences of differences, in terms of happiness, between permanent situations, on the structure of preference and on their respective intensity. He intimates that there could be preference over permanent situations, but that the intensity of the preference for such situation over such other situation could not be strong. Contrary to S. Fleischacker's interpretation, which considers Smith's above-quoted sentence as a simple "qualification within the stoics own views" (S. Fleischacker, 2004, pp. 112-3), it seems that this rather constitutes an hypothetical proposition in which the author does not really believe ("if there were any difference"), but which aims at showing that, if it were possible, it would not change, fundamentally, the analysis. Besides, in the next paragraph, Smith is still more explicit concerning his own view, since he claims that people may be equally happy in most permanent situations:

"in all the ordinary situations of human life, a well-disposed mind may be equally calm, equally cheerful, and equally contented" (TMS, III, 3, §31, p. 149)

He goes on explaining how a difference between permanent situations might be associated with a lack of difference between levels of happiness. Two extreme, opposite, permanent situations are taken into account: "the most humble station", which could be summarized as *poverty*, on the one hand, and "the most glittering and exalted situation", which corresponds to *riches*, on the other hand:

"In the most glittering and exalted situation that our idle fancy can hold out to us, the pleasures from which we propose to derive our real happiness, are almost always the same with those which, in our actual, though humble station, we have at all times at hand, and in our power. Except the frivolous pleasures of vanity and superiority, we may find, in the most humble station, where there is only personal liberty, every other which the most exalted can afford" (TMS, III, 3, §31, p. 150)

In this passage, Smith makes clear that one can be equally happy in poverty and in riches because the same degree of enjoyment can be reached in both situations⁸⁰. The objects of pleasure, from which happiness is derived, are said to be "almost" the same in each situation, on the double exception of "personal liberty" which is the privilege of

⁸⁰ The idea that people can be equally happy in poverty as well as in riches is also at work in the well-known reference to an "invisible hand" in the *Theory of Moral Sentiments*, illustrated by the case of a rich landlord. After having explained that the search for wealth and greatness constitutes a self-deception, Smith argues in favor of its social positive effects through the example of the "proud and unfeeling landlord", who is led to cultivate and to divide with the laborers the product of his soils. However, although this has "entirely changed the whole face of the globe", it has not made the rich happier than the poor: "[i]n what constitutes the real happiness of human life, [the poor is] in no respect inferior to those who would seem so much above them" (TMS, IV, 1, §10, pp. 183-185).

poverty and of “the frivolous pleasures of vanity and superiority” which are the privilege of riches⁸¹. But this difference between both situations does not lead to a difference in the degree of enjoyment that one can derive from them. It should be noted that this comparison focuses on the second component of happiness – *enjoyment*, and not on *tranquillity* which is considered as a self-important information on an individual state of happiness (see *supra*, p. 115). In the light of Smith’s definition of happiness discussed in the previous subsection, this implies that Smith’s comparison between poverty and riches holds only for a given tranquillity of mind. And the lines that precede this passage let it be understood that he considers the degree of enjoyment brought by both situations that corresponds to the one of *the ordinary state of tranquillity*.

With regard to what interests Smith in priority, in this part of the *Theory of Moral Sentiments*, (that is, the influence of a change of situation on happiness) this means that a move from the first situation (poverty) to the second (riches) by means of a prosperous event, corresponds to a tradeoff where the pleasure of personal liberty is exchanged for the frivolous pleasures of vanity and superiority, the long-run level of happiness remaining constant. Now, let us imagine what would be the influence of such a change in the short-run regarding enjoyment: an individual going from poverty to riches would first enjoy a superior tranquillity of mind which makes him imagine he can enjoy both kinds of pleasures; but afterwards, when tranquillity of mind decreases and when it becomes obvious that he has given up personal liberty in exchange of pleasures of vanity, he comes to return to his ordinary state of happiness, driven by a parallel return to the ordinary state of tranquility, which comes along with a correct assessment of the objects of enjoyment which are available to him. The dramatic recalling of the imprisonment of the Count de Lauzun constitutes a typical case of return to the usual state of tranquillity along with a tradeoff between different kinds of pleasures:

“In the confinement and solitude of the Bastille, after a certain time, the fashionable and frivolous Count de Lauzun recovered tranquillity enough to be capable of amusing himself

⁸¹ According to Smith, the sole advantage of wealth and greatness consists in the admiration or in the fellow-feeling that it arouses in others (see TMS, IV, 1, §8, p. 182): “It is this, which, notwithstanding the restraint it imposes, notwithstanding the loss of liberty with which it is attended, renders greatness the object of envy, and compensates, in the opinion of mankind, all that toil, all that anxiety, all those mortifications which must be undergone in the pursuit of it” (TMS, I, iii, 2, §1, p. 51).

with feeding a spider. A mind better furnished would, perhaps, have both sooner recovered its tranquillity, and sooner found, in its own thoughts, a much better amusement.” (TMS, III, 3, §31, p. 150)

In a first period, the Count’s tranquillity of mind presumably decreased but, as time elapses, he recovered enough tranquillity to enjoy something as trifling as feeding a spider. This means that as his tranquillity had increased, he had traded both the frivolous pleasures and his liberty which he previously enjoyed with other reachable objects of enjoyment in his new situation.

To sum up, a consequence of the fact that people adapt to whatever becomes their permanent situations is that they can be equally happy in each of these situations, since adaptation results in a return to their usual state of tranquility, allowing a tradeoff between objects of enjoyment, so that they get a same degree of enjoyment. For all that, Smith does not conclude that all permanent situations should be indifferent to an individual. On the contrary, he asserts that “[s]ome [...] situations may, *no doubt*, deserve to be preferred to others” (TMS, III, 3, §31, p. 149; my italics, L.B.). This means that, for example, whatever be my permanent situation, I would prefer health to illness. But these preference do not rely on differences in the aptitudes of permanent situations to bring happiness, since these aptitudes are broadly the same⁸². They rely on a hypothetic comparison in which the tradeoff between the objects of enjoyment brought by tranquillity is neglected: I prefer staying in good health to getting ill, because I make abstraction of the new objects of enjoyment that might compensate my illness.

2. SYMPATHY AND THE WORKING OF GRAVITATION

The underlying mechanism of adaptation which gives rise to the convergence toward the ordinary state of happiness relies on sympathy, a keystone of Smith’s moral philosophy. The reason is that the distinction between the ways events influence happiness in the short and in the long-run is related to the one between what Smith calls the “natural point of view” and the “impartial spectator’s point of view” over a situation

⁸² Matters turn out differently concerning not the *existence* of preference, but their intensity, about which Smith argues that none of them could give birth to an intense preference (see *infra*, p. 95).

– sympathy being of course involved in the Smithian concept of the impartial spectator (§2.1). As sympathy with any spectator leads an agent to be affected by what he considers this spectator’s point of view on his own situation, sympathy with the impartial spectator leads an individual to be affected by his point of view on his new permanent situation. The adaptation process is the story of a gradual overcoming of the individual’s natural point of view by the impartial spectator’s point of view, through the identification process from which sympathy derives, a story which is completed when the individual returns to his ordinary state of happiness (§2.2). But since most people enjoy the same ordinary state of happiness, the distinction that Smith establishes among them is not a question of happiness. It rather focuses (i) on the rate at which they return to their ordinary state, but also (ii) on the likelihood that their level of happiness remains stable over time. These two points lead to stress the role that Smith grants to virtues in his gravitational theory of happiness, respectively, *self-command* and *prudence* (§2.3).

2.1. Short term versus long term: the natural point of view and the impartial spectator point of view

In the first part of the *Theory of Moral Sentiments*, when Smith writes about the influence of adversity and prosperity upon the mind, he concentrates on “what is *naturally felt* by the person principally concerned” (TMS, I, iii, 1, §8, p. 45; my italics, L.B.). This reference to what is “naturally felt” echoes to the author’s distinction between one’s “own natural view” and “the impartial spectator’s view” of “his own situation” which takes place in the third part of the *Theory of Moral Sentiments* (TMS, III, 3, §28, p. 148). The former view is called upon the “untaught and undisciplined feelings” (TMS, III, 3, §3, p. 135) and leads one to a disproportioned view of his own situation (see, TMS, III, 3, §3, p. 135)⁸³, whereas the latter is called upon the “sense of honour, [the] regard to [one’s] own dignity” (TMS, III, 3, §28, p. 148), and refers to propriety: “[I]t is only by consulting this judge within”, Smith says, “that we can ever

⁸³ Smith’s use of the word natural to denote something related to men’s “untaught and undisciplined feelings” (TMS, III, 3, §3, p. 135) confirms S. J. Pack’s position according to which the way the author uses the word “natural” does not necessarily mean what is approved or what is desirable (1995).

see what relates to ourselves in its proper shape and dimensions” (TMS, III, 3, §1, p. 134).

Such a distinction, between the natural point of view and the impartial spectator’s point of view, is at issue in Smith’s analysis of the way events influence happiness in the short-run as well as in the long-run. Both this distinction, between an individual’s alternative views on his own situation, and the statement about his return to his ordinary state happiness take place in the same chapter, “Of the Influence and Authority of Conscience” (TMS, III, 3). The title of the chapter itself testifies that the influence of conscience, of which instance is given by the impartial spectator, is the means thanks to which an individual returns to his ordinary state of happiness. Smith views the deliberation which follows an event which departs us from our ordinary state of happiness as an interaction between these two points of view. And he considers that convergence towards the ordinary state of happiness corresponds to the fact that the impartial spectator’s point of view gradually overcomes an individual’s natural point of view on his own situation. The case of the “man who has lost his leg by a cannon shot” (TMS, III, 3, §26, p. 147) constitutes an evocative illustration of the link established between the influence of adverse events in the short run and the natural point of view, on the one hand, and between the influence of the same adverse events, but in the long run, and the impartial spectator point of view, on the other hand. During the “paroxysm” or what the author also calls the “first attack” (TMS, III, 3, §32, p. 151), the man’s natural view on his own misfortune forces itself upon him:

“His own natural feeling of his own distress, his own natural view of his own situation, presses hard upon him, and he cannot, without a very great effort, fix his attention upon that of the impartial spectator” (TMS, III, 3, §28, p. 148)

At this point, the man who has lost his leg because of a cannon shot *naturally* feels a considerable pain and a fear that depress his tranquillity of mind and his happiness much below their ordinary state. And his misfortune prevents him to adopt the impartial spectator’s point of view unless he exercises a significant effort⁸⁴. However, according to Smith, he finally achieves to view his situation from the impartial spectator’s point of view, which the author explicitly links to the return to the ordinary state of tranquillity:

⁸⁴ This effort corresponds to the exertion of self-command, one of the virtues in Smith’s moral philosophy which will be shown (see, *infra*, p. 100) to govern the speed of the gravitational process of happiness.

“By the constitution of human nature, however, agony can never be permanent; and, if he survives the paroxysm, he soon comes, without any effort, to *enjoy his ordinary tranquillity*. A man with a wooden leg suffers, no doubt, and foresees that he must continue to suffer during the remainder of his life, a very considerable inconveniency. *He soon comes to view it, however, exactly as every impartial spectator views it*; as an inconveniency under which he can enjoy all the ordinary pleasures both of solitude and of society” (TMS, III, 3, §28, p. 148; my italics, L.B.)

From the impartial spectator’s point of view, the inconveniency caused by the loss of his leg is not inconsistent with the enjoyment allowed by an ordinary state of tranquility, and thus with a level of happiness which corresponds to the ordinary state. Besides, the impartial spectator also points out the reachable objects of enjoyment (“all the ordinary pleasures both of solitude and of society”) which he could enjoy in his new situation once his ordinary tranquillity of mind is recovered. Of course, this inconveniency prevents him from enjoying pleasures which were reachable only in his initial situation. But he may discover, through the impartial spectator’s point of view, new enjoyments, when compared with those of his former situation, which take place of the previous ones now out of reach. As above-mentioned (see *infra*, p. 119), the return to the ordinary state of tranquillity of mind comes with a trade-off between the pleasures that he previously enjoyed and other reachable objects of enjoyment in his new situation⁸⁵.

This distinction between the natural point of view and the impartial spectator’s point of view is the device on which is grounded Smith’s already discussed conclusion (see *supra*, p. 120) according to which no permanent situation could be the object of an *intense* preference. Actually, this refers to the instance of *propriety*, which characterizes the impartial spectator’s point of view, and where the author sees the suitability of a passion to its object (see TMS, I, i, 3): as a result, when one is in a permanent situation and comes to adopt the impartial spectator’s point of view, if some permanent situation can be preferred to some other permanent situation, always following the impartial

⁸⁵ The case of self-deception induced by the pursuit of wealth and happiness can be interpreted in the same line. It allows rereading Smith’s example of the poor man’s son “whom heaven in its anger has visited with ambition” (TMS, IV, 1, §8, p. 181), who pursues wealth and greatness because he thinks that he would be happier in the condition of the rich. But as Smith argues, this is his natural point of view, which contrasts with the one of the impartial spectator: “[t]hrough the whole of his life he pursues the idea of a certain artificial and elegant repose which he may never arrive at, for which he sacrifices a real tranquillity that is at all times in his power, and which, if in the extremity of old age he should at last attain to it, he will find to be in no respect preferable to that humble security and contentment which he had abandoned for it” (TMS, IV, 1, §8, p. 181). Although the ambition of the poor man’s son, reflected in his natural point of view, leads him to “over-rate the difference between poverty and riches” (TMS, III, 3, §31, p. 149) with regard to happiness, from the impartial spectator’s point of view people can be equally happy in superior as well as in inferior stations.

spectator, none of them can be the *proper* object of an “earnest and anxious” desire or aversion that leads one to violate the “rules of morality” ultimately founded upon our sense of propriety (see TMS, III, 4, §8, p. 159):

“[N]one of them can deserve to be pursued with that passionate ardour which drives us to violate the rules either of prudence or of justice; or to corrupt the future tranquillity of our minds, either by shame from the remembrance of our own folly, or by remorse from the horror of our own injustice.” (TMS, III, 3, §31, p. 149)

It should be emphasized that such a conclusion does not concern the preference between situations as a simple binary relation, but the intensity of this preference, which implies some kind of cardinalist view. What Smith argues is that the sense of propriety, transmitted by the impartial spectator, sets the individual upper or lower bounds to his desire or aversion, and that even in the case where a situation is preferred to another, these bounds produce a limitation in the intensity of preference.

2.2. Sympathetic interactions

The case of the man with a wooden leg puts to the fore the origin of the distinctive influence of an event according to the time-period considered, through the prevalence of the natural point of view or of the impartial spectator’s point of view. But as such, this does not say anything on the way the impartial spectator’s influence leads one to return to his ordinary state of happiness. However, Smith puts his reader on the track: he goes on explaining that the man with a wooden leg recovers his ordinary tranquillity of mind by *identifying* himself to the impartial spectator:

“He soon identifies himself with the ideal man within the breast, he soon becomes himself the impartial spectator of his own situation.” (TMS, III, 3, §28, p. 148)

This reference to identification makes it clear that sympathy with the impartial spectator is at the heart of the process that leads to return to the ordinary state of happiness⁸⁶. The introduction of sympathy in a process which concerns happiness is far from being insignificant. Sympathy is known from the *Theory of Moral Sentiments* as a passion regulator. But it also appears, for this reason, as a happiness regulator. Yet, sympathy with a spectator, either impartial or not, might seem a bit strange to a reader which would be unfamiliar to Smith’s moral philosophy. But it is well-known to those who are

⁸⁶ On the identification process involved in Smithian sympathy, see P. Fontaine 1997, pp. 264-71; C. L. Griswold, 1999, pp. 86-91; R. Sugden, 2002, pp. 71 and 74; L. Montes, 2004, pp. 47-50.

more accustomed to it that one of its originalities, when compared to the previous conceptions in moral philosophy, is its foundation not only on sympathy strictly speaking – that is, primary sympathy of the spectator with the person principally concerned – but upon a *return* of sympathy – that is, secondary sympathy of the person principally concerned with the spectator.

Making clear the role of the sympathy with the impartial spectator in the return to the ordinary state of happiness therefore requires a double clarification. The first clarification concerns the specificities of a spectator's (primary) sympathy with an agent. The second one deals with the effect on the agent himself of his (secondary) sympathy with a spectator of his situation, of which an individual's sympathy with the impartial spectator constitutes a particular case. These two points will be addressed successively.

The specificity of Smithian sympathy, which is at issue in the convergence toward the ordinary state of happiness, concerns its bi-dimensional nature, both *cognitive* (in the sense that it is the principle by which the other's sensations are perceived) and *emotional* (in the sense that it is also the principle by which one is affected by this perception). The first dimension characterizes the identification upon which sympathy is founded: it corresponds to a complex cognitive process caused by the perception of other's passion or situation. The reason for this complexity is given at the very beginning of the *Theory of Moral Sentiments*:

“As we have no immediate experience of what other men feel, we can form no idea of the manner in which they are affected, but by conceiving what we ourselves should feel in the like situation” (TSM, I, i, 1, §2, p. 9).

Smith emphasizes our inability to feel impressions resulting from the others' senses, so that we can acquaint ourselves with others sensations only from our own senses, by means of our imagination⁸⁷. This is the reason why Smith designates the identification process by the phrase “imaginary change”. Identification, as a cognitive process, produces a cognitive outcome: “[W]e can form any conception of what are his [the other's; L.B] sensations” (TSM, I, i, 1, §2, p. 9)⁸⁸.

⁸⁷ On the fundamental separateness between individuals in Smith's analysis of sympathy see C. L. Griswold, 1999, pp. 83-91.

⁸⁸ Smith takes up the Humean opposition to the innatism of ideas (see D. Hume, 1739-40, I, i, 1). Close to Hume's words, he explains that the “ideas” of others' sensations that we are forming comes from the

However, something more is needed in order to understand how one can be affected by others' sensations or situations. The identification process also produces an *emotional* outcome⁸⁹, a feeling, linked to the cognitive outcome through what Smith calls the "force" or "vivacity" of the conception (TSM, I, i, 1, §2, p. 9; §3, p. 10; III, 3, § 34, p. 152). Indeed, it is obvious that Smith wholly accepts, although he does not explicitly mention it, many features of David Hume's conception of "belief". For this latter, an idea is not likely to involve action as long as it is deprived of any emotional content. "Belief" is the element that comes to give an idea a part of the force and vivacity of the original impression, hence providing the emotional content which could give birth to action (see, for instance, D. Hume, 1739-40, I, iii, 8, p. 98-106⁹⁰). And this is exactly the way Smith explains how a conception is likely to affect an individual. Using nearly the same vocabulary as David Hume, he says, for instance, that

"[f]or as to be in pain or distress of any kind excites the most excessive sorrow, so to Conceive or to imagine that we are in it, excites some degree of the same emotion, *in proportion to the vivacity or dulness of the conception.*" (TSM, I, i, 1, §2, p. 9; my italics, L.B.)

The same operation is involved in the particular case of the process which leads to conceive, and then to feel, the emotions assigned to others. Imagining oneself in the situation of the observed person, arouses some degree of the emotion that we would have felt in the case where we had really lived it, and this secondary emotion depends on "[t]he very force of this conception" (TSM, I, i, 1, §3, p. 10) or, in Humean words, on the belief relative to our idea of the other's situation⁹¹. In brief, the force of the

fact that "our imaginations copy" the "impressions of our own senses" (TSM, I, i, 1, §2, p. 9; the similarities with regard to the vocabularies between Hume and Smith have also been noticed by A. Broadie, 2006, p. 166). This boils down to say that when we conceive others' sensations we can only figure what would be our own sensations in the same situation through the recollection of our past experiences (TSM, I, i, 1, §2, p. 9): "Every man feels his own pleasures and his own pains more sensibly than those of other people. The former are the original sensations; the latter the reflected or sympathetic images of those sensations. The former may be said to be the substance; the latter the shadow." (TSM, VI, ii, 1, §1, p. 219)

⁸⁹ It is evident to the reader familiar to the *Theory of Moral Sentiments* that this emotional outcome is one of its key elements. Nonetheless, the features of this outcome are not discussed in this paper.

⁹⁰ For comments on the role of belief in Hume's theory of action, see A. Lapidus (2000, p. 16; 2010 p. 7-9) and M.-A. Diaye and A. Lapidus (2012).

⁹¹ The existence of a link between belief and sympathy in Hume was put to the fore by N. Kemp Smith (1941, pp. 169-73)

conception allows Smith to link cognitive aspects of the identification with emotional ones.

Now, it is well-known that the way one is affected should be different for the spectator and for the person principally concerned: as noted by several commentators, the identification upon which Smithian sympathy relies might justly be viewed as imperfect⁹². The main reason is that the conception which derives from the identification process cannot reach its maximal force⁹³: the spectator's conception of the agent's situation is not as intense as the original one since, as Smith argues, "[t]hat imaginary change of situation, upon which [his] sympathy is founded, is but momentary" (TMS, I, i, 4, §7, p. 21). Since the spectator himself is not really the sufferer, his consciousness that the change of situations involved in the sympathetic interaction "is but imaginary" (TMS, I, i, 4, §7, p. 22) continually forces itself upon him and lowers his belief of being in the agent's situation. As a result, this leads him to more detachment than the agent, and to a feeling that differs from the original one with regard to its type and, most importantly for our purpose, with regard to its intensity (see TMS, I, i, 4, §7, p. 22).

But the identification process is not limited to the identification of the spectator with the agent. The agent also identifies himself with the spectators of his own situation:

"As [the spectators] are constantly considering what they themselves would feel, if they actually were the sufferers, so he is as constantly led to imagine in what manner he would be affected if he was only one of the spectators of his own situation" (TMS, I, i, 4, §8, p. 22)

Since the spectators' force of conception is not as strong as the original one, the agent is led to conceive his situation, by sympathy, from a more distant and impartial point of view:

"As [the spectators'] sympathy makes them look at [the situation of the sufferer], with his eyes, so his sympathy makes him look at it, in some measure, with theirs [...]: and as the reflected passion, which he thus conceives, is much weaker than the original one, it

⁹² See P. Fontaine 1997, pp. 265-6; C. L. Griswold, 1999, pp. 86-7; J. Dellemotte, 2002, 147-9; A. Broadie, 2006, pp. 168-9; V. Nurock, 2009, pp. 66-7.

⁹³ A second reason which explains the relative weakness of the identification process is that it can hardly avoid a permanent bias. Though the spectator has a precise idea of the agent's situation, it is impossible to admit that both the agent and the spectator share exactly the same conception: the spectator's identification relies on his own way of living his past experiences, definitely irreducible to the one of the person principally concerned, even in the case they have lived the same things. In the *Theory of Moral Sentiments*, this idea is best illustrated by the extreme case of the "illusive sympathy" (TMS, II, i, 3, §5, p. 71).

necessarily abates the violence of what he felt before he came into their presence, before he began to recollect in what manner they would be affected by it, and to view his situation in this candid and impartial light” (TMS, I, i, 4, §8, p. 22).

By this way, he is *affected* by what he conceives “in proportion to the vivacity [...] of the conception”. Like the spectator in the case of the original sympathy, his consciousness that the change of situations is but imaginary or, in other words, his “natural point of view” on his own situation, constantly intrudes itself upon him and lowers his belief of being in the spectator’s situation. The feeling produced upon the person principally concerned in the course of the return of sympathy, through the force of the conception, is the basis on which is built Smith’s proposition that people return to their ordinary state of tranquillity and finally identify with the impartial spectator.

Smith moves to this question in the first part of the *Theory of Moral Sentiments*, just after having outlined the existence of a return of sympathy:

“The mind, therefore, is rarely so disturbed, but that the company of a friend will restore it to *some degree of tranquillity* and sedateness [...] We are immediately put in mind of the light in which he will view our situation, and we begin to view it ourselves in the same light, for the effect of sympathy is instantaneous. We expect less sympathy from a common acquaintance than from a friend: we cannot open to the former all those little circumstances which we can unfold to the latter: we assume, therefore, more tranquillity before him [...] we expect still less sympathy from an assembly of strangers, and we assume, therefore, still more tranquillity before them (TMS, I, i, 4, §9, pp. 22-23; my italics, L.B.)

In this few lines, he explains how an individual’s sympathy with a spectator of his misfortune leads him to recover some tranquillity. The author stresses the fact that the less the spectator has particular connections with the agent, the more the return of sympathy is efficient. In other words, the more the spectator is *impartial*, the more the person principally concerned recovers tranquillity. Most importantly, Smith adds that

[n]or is this only an assumed appearance: for if we are at all masters of ourselves, the presence of a mere acquaintance will really compose us, still more than that of a friend; and that of an assembly of strangers still more than that of an acquaintance.” (TMS, I, i, 4, §9, p. 23; my italics, L.B.)

The link between this passage from part I of the *Theory of Moral Sentiments* about the way the return of sympathy helps one to recover tranquillity, and the one from part III, where the author says that people return to their ordinary state of happiness after deviations thanks to the fact that the impartial spectator’s point of view overcomes the natural point of view, is straightforward. Here, Smith only introduces the premises of the influence of sympathy with the impartial spectator on an individual’s state of mind. As a consequence, sympathy with the spectators is the mechanism that allows an

individual to really recover his tranquillity of mind, because it offers him a point of view, alternative to the natural one, on his new situation. And in the third part of the *Theory of Moral Sentiments*, Smith draws recommendations from the first part, extending his previous analysis to prosperous events:

“In solitude, we are apt to feel too strongly whatever relates to ourselves: [...] we are apt to be too much elated by our own good, and too much dejected by our own bad fortune [...]. Are you in adversity? Do not mourn in the darkness of solitude, do not regulate your sorrow according to the indulgent sympathy of your intimate friends [...] Live with strangers, with those who know nothing, or care nothing about your misfortune [...] Are you in prosperity? Do not confine the enjoyment of your good fortune to your own house, to the company of your own friends, perhaps of your flatterers, of those who build upon your fortune the hopes of mending their own; frequent those who are independent of you, who can value you only for your character and conduct, and not for your fortune.” (TMS, III, 3, §38-40, p. 153-4)⁹⁴

2.3. The practice of virtue: a way to distinguish among people

Enjoyed by most people (see *supra*, p. 112), the “ordinary state of happiness” is stable since everyone is assumed to put up with what becomes his permanent situation, this adaptation leading to converge toward this ordinary state. It is easy to conclude that the level of happiness cannot be viewed as the main source of difference among people. Smith distinguishes individuals, with regard to happiness, from two other aspects:

1. the *speed* of the return to the ordinary state of happiness after a change of situation, which depends on the already mentioned *force of conception* (see *supra*, p. 126);
2. the *stability* over time of the level of happiness, which is related to the concept of *security*.

Unsurprisingly, the distinction that Smith establishes among people relies on moral and psychological features, each of them being linked to a specific virtue, respectively: *self-command* and *prudence*. Henceforth, the speed of the return to the ordinary state of happiness and its stability might be viewed as indices of self-command, for the first, and of prudence, for the second. The working of these two criteria will be dealt with successively hereafter.

⁹⁴ Such recommendations testify the link that Smith establishes between the impartial and the real spectator: “The man within the breast, the abstract and ideal spectator of our sentiments and conduct, requires often to be awakened and put in mind of his duty, by the presence of the real spectator” (TMS, III, 3, §38, p. 153)

The first distinction, concerning the speed of return to the ordinary level of happiness, is set up by Smith, in the short-run, when individuals face events that change their permanent situation. Focusing on misfortunes which do not admit any remedy, he states that

“it is chiefly in what may be called the paroxysm, or in the first attack, that we can discover any sensible difference between the sentiments and behaviour of the wise and those of the weak man. In the end, Time, the great and universal comforter, gradually composes the weak man to the same degree of tranquillity which a regard to his own dignity and manhood teaches the wise man to assume in the beginning. The case of the man with the wooden leg is an obvious example of this.” (TMS, III, 3, §32, p. 151)

The reaction to the “first attack” helps Smith to contrast two kinds of men, the “wise man” and the “weak man”, who are different from each other according to the nature of the motives or “sentiments” by which they are governed, and to the resulting behavior. They display a sensible difference in the speed of return to the ordinary state of tranquility, related to the point of view which is called to be dominant during the first attack: either the impartial spectator’s point of view or the natural point of view. The example of the man who has lost his leg might obviously be interpreted in this way. Smith describes, more precisely, what happens to this man:

“Both views [the impartial spectator’s point of view and the natural point of view; L.B.] present themselves to him at the same time. His sense of honour, his regard to his own dignity, directs him to fix his whole attention upon the one view. His natural, his untaught and undisciplined feelings, are continually calling it off to the other. He does not, in this case, perfectly identify himself with the ideal man within the breast; he does not become himself the impartial spectator of his own conduct. The different views of both characters exist in his mind separate and distinct from one another, and each directing him to a behaviour different from that to which the other directs him” (TMS, III, 3, §28, p. 148).

Actually, what the author calls “the paroxysm” or “the first attack” corresponds to a struggle between these two points of view, which are called upon two contradictory motives, each one leading to an opposite behavior: either self-command, or submission to passion. From this perspective, the wise man differs from the weak man because, at this moment, “his sense of honour, his regard to his own dignity” leads him to adopt the impartial spectator’s point of view. This is an alternative way of saying that the wise man practices *self-command*. On the contrary, the weak man, giving in “his untaught and undisciplined feelings”, does not practice *self-command*: his natural point of view on his situation overcomes the impartial spectator’s one. Since Smith links the return to the ordinary state of tranquility to the fact that the impartial spectator’s point of view overcomes one’s natural point of view on his situation (see *supra*, p. 122), it becomes clear that the reason why the wise man recovers sooner his ordinary tranquility of mind

than the weak man is that the former succeeds in identifying with the impartial spectator sooner than the latter.

This is an outstanding example of the link that Smith establishes between a moral and an analytical perspective. From a moral perspective, it is well-known that the impartial spectator, in the *Theory of Moral Sentiments*, is the instance which comes to explain the origin of men's judgments upon their own sentiments and conducts. With regard to the question of judgments, the figure of the impartial spectator reflects men's interest for other's sentiments on their own sentiments and behavior (see TMS, III, 1, §2, p. 110). Smith refers to this interest as to the "sense of honour" or people's "regard to their own dignity", that is, to their regard for approbation or disapprobation. The author founds the sense of propriety on this regard for other's sentiments: from the agent's viewpoint, propriety consists in producing a harmony between his own sentiments and those of the real or supposed spectators concerning his situation⁹⁵. But the achievement of such harmony of sentiments is made possible only if the agent succeeds in moderating his passions, through what Smith properly names "self-command", down to the intensity at which the spectators can enter into them – since (see *supra*, p. 127) the latter could never feel, by sympathy, something as intense as the former does. Now, comes the link to the analytical perspective: the practice of self-command supposes some sense of propriety, that is, some regard for other's sentiments, which could be measured by the already mentioned "force of conception" (see *supra*, p. 126). In the paragraph that just follows his analysis of individual happiness over time, Smith explicitly deals with the concept of "force of conception" in relation to the control of one's own passions:

"Our sensibility to the feelings of others, so far from being inconsistent with the manhood of self-command, is the very principle upon which that manhood is founded. The very same principle or instinct which, in the misfortune of our neighbour, prompts us to compassionate his sorrow; in our own misfortune, prompts us to restrain the abject and miserable lamentations of our own sorrow. The same principle or instinct which, in his prosperity and success, prompts us to congratulate his joy; in our own prosperity and success, prompts us to restrain the levity and intemperance of our own joy. *In both cases, the propriety of our own sentiments and feelings seems to be exactly in proportion to the*

⁹⁵In the *Theory of Moral Sentiments*, Smith first defines "propriety" as the suitableness of a sentiment or of a behavior to the cause or the object which excites it (TMS, I, i, 3, §6, p. 18). But, since men can only refer to what they would have felt in the situation of the one they observe in order to judge the propriety of other's sentiments (see TMS, I, i, 3, §9, p. 18-9), in the following of his moral philosophy, he refers to propriety as to the adequacy between one's own sentiments and those of the real or supposed spectators concerning his situation. His concept of "point of propriety" constitutes a typical illustration of this idea (see TMS, I, ii, Introduction, p. 27).

vivacity and force with which we enter into and conceive his sentiments and feelings." (TMS, III, 3, § 34, p. 152; my italics, L.B.).

At first, he explains that the practice of "self-command" is not inconsistent with a "sensibility to the feeling of others". Moreover, he asserts that the former is founded on the latter, since self-command expresses a regard for other's sentiments concerning our own. Subsequently, Smith concludes that the achievement of self-command, allowing the spectator to enter into our sentiments, depends on our force of conception of other's feelings. This concerns both primary feelings (the primary sympathy), upon which our knowledge about propriety is founded, and sympathetic feelings (the return of sympathy) which inform us about the spectator's sentiments concerning our own situation, especially during the paroxysm⁹⁶.

The stress on "the force of conception" allows a rereading of the first attack through the process which leads to self-command, and highlights the distinction between the weak man and the wise man with regard to the rate at which they converge toward the ordinary state of tranquility. Let us come back to the man who has lost his leg. He is affected by his conception of the impartial spectator's point of view in proportion to the force of this conception, which is altered by the consciousness that the change of situation is imaginary (see *supra*, p. 127). The more this consciousness is strong, the more the natural point of view prevails and lowers his belief in being in the spectator's situation or, in other words, his regard for the spectator's sentiments concerning his conduct. Ultimately, the wise man recovers his ordinary tranquility of mind sooner than the weak man does because, during the paroxysm, the former's conception of the impartial spectator's feeling concerning his own situation has a much greater "vivacity and force", than that of the latter. More specifically, Smith asserts that the wise man "scarce even feels but as that great arbiter of his conduct", adding that "in prosperity and in adversity", his force of conception is such that "he almost identifies himself with, he almost becomes himself that impartial spectator" (TMS, III, 3, §25, p. 147). From the beginning, his conception of the impartial spectator's feeling concerning his own situation (that is, that his new situation is not inconsistent with an ordinary tranquility of

⁹⁶ "The man of the most perfect virtue, the man whom we naturally love and revere the most, is he who joins, to the most perfect command of his own original and selfish feelings, the most exquisite sensibility both to the original and sympathetic feelings of others." (TMS, III, 3, § 35, p. 152)

mind), has such a force that he can already enjoy, to some extent, this degree of tranquility:

“In all the irreparable calamities which affect himself immediately and directly, a wise man endeavours, from the beginning, to anticipate and to enjoy before-hand, that tranquillity which he foresees the course of a few months, or a few years, will certainly restore to him in the end” (TMS, III, 3, §32, p. 151)

On the contrary, in the paroxysm, the weak man’s conception of the impartial spectator’s feeling, his regard for his sentiments, is not that strong because of the persistent consciousness that the imaginary change upon which his sympathy is founded is but ephemeral. He is therefore little affected by this conception. For instance, still in the case of the man who has lost his leg, Smith says that, contrary to the wise man:

“[w]ith most men, upon such an accident, their own natural view of their own misfortune would force itself upon them with such a vivacity and strength of colouring, as would entirely efface all thought of every other view. They would feel nothing, they could attend to nothing, but their own pain and their own fear; and not only the judgment of the ideal man within the breast, but that of the real spectators who might happen to be present, would be entirely overlooked and disregarded.” (TMS, III, 3, §26, p. 147)

Nevertheless, he finally achieves to return to his ordinary state of happiness:

“He no longer weeps, he no longer laments, he no longer grieves over it [...] The view of the impartial spectator becomes so perfectly habitual to him, that, without any effort, without any exertion, he never thinks of surveying his misfortune in any other view.” (TMS, III, 3, §29, p. 148)

As suggested above, the reason why the weak man at last achieves to recover his ordinary tranquility of mind seems to rely on his repeated interactions with the impartial spectator. According to Smith, the weak man also endeavors to produce a harmony between his own feelings and those of the spectator, not by moderating the former, but by importunately calling upon the latter (see TMS, III, 3, §23, pp.145-6). By doing so, he arouses the spectator’s disapprobation – and this is the regulating factor which, at last, is powerful enough to drive the weak man back to his ordinary state of happiness. Indeed the desire to deserve approbation constitutes a strong motive to act properly⁹⁷.

Facing the impartial spectator’s disapprobation, the weak man therefore adjusts his view of his own situation until he achieves this harmony of feelings⁹⁸. His repeated

⁹⁷ “Respect for what are, or for what ought to be, or for what upon a certain condition would be, the sentiments of other people, is the sole principle which, upon most occasions, overawes all those mutinous and turbulent passions into that tone and temper which the impartial spectator can enter into and sympathize” (TMS, VI, conclusion, §2, p. 263).

⁹⁸ In the *Theory of Moral Sentiments*, the question of the harmony of sentiments between the agent and his spectator relates to the concept of mutual sympathy (see TMS, I, i, 2, p. 13), so that the pleasure of mutual sympathy contributes to happiness. This source of pleasure is not explicitly taken into account

interactions with the impartial spectator increase the force of his conception of this impartial spectator's point of view concerning his own situation, until he identifies with him. As a conclusion, the speed at which an individual returns to his ordinary state of happiness expresses his self-command, that is, depends on the force with which he conceives the impartial spectator's point of view. In other words, closer to Smith's vocabulary when dealing with virtues, it depends on the individual's sense of propriety.

The second criterion that allows distinguishing among people corresponds to the security of their happiness, which is linked to the reachable objects of enjoyment in each permanent situation. Going back over Smith's comparison between poverty and riches, the difference between "the most humble station" and "the most glittering and exalted situation" is that the latter provides "the frivolous pleasures" which are inaccessible in the former, though their absence is compensated by the pleasure of "personal liberty". But the author carries on his comparison between these two situations for a same level of tranquility which corresponds to "perfect tranquility" and which is, according to him, "the principle and foundation of all real and satisfactory enjoyment":

"Neither is it always certain that, in the splendid situation which we aim at, those real and satisfactory pleasures can be enjoyed with the same security as in the humble one which we are so very eager to abandon." (TMS, III, 3, §31, p. 150)

Interestingly, Smith extends the difference which concerns the objects of pleasure to a new dimension, security, and he clearly avoids a possible confusion with tranquility. Although the rich and the poor do enjoy a same degree of tranquility and, consequently, a same level of happiness, the *security* of this happiness is lower for the former than for the latter. However, the meaning of "security" should be made more explicit.

Smith offers an interpretation of security in a passage which takes place in the section of the *Theory of Moral Sentiments* on the "Character of the Individual, so far as it affects his own Happiness or of Prudence" (TMS, VI, i) and where it is opposed to "hazard":

"We suffer more, it has already been observed, when we fall from a better to a worse situation, than we ever enjoy when we rise from a worse to a better. Security, therefore, is

in this paper. Of course, this does not mean that it is negligible in itself: generalized to the impartial spectator, this pleasure corresponds to the one of self-approbation that the agent enjoys at the ordinary state of happiness, since his point of view on his own situation corresponds to the one of the impartial spectator. As a result, at least in the ordinary state, it might be viewed as granted (on the importance of the pleasure of mutual sympathy for Smith's moral philosophy, see R. Sugden, 2002).

the first and the principal object of prudence. It is averse to expose our health, our fortune, our rank, or reputation, [the objects upon which an individual's comfort and happiness in this life are supposed principally to depend] to any sort of hazard [...] The methods of improving our fortune, which it principally recommends to us, are those which expose to no loss or hazard" (TMS, VI, i, §6, p. 213).

According to this passage, security consists in avoiding any situation where there exists "hazard", that is, a chance of an adverse event (a negative impact on "health", "fortune", "rank" or "reputation"). Again, asymmetric sensitivity to adversity and prosperity plays a crucial part, and Smith's conception of security is rooted in it. This analysis helps to highlight the author's comparison between "the most glittering and exalted situation" and "the most humble station" with regard to security. When he claims that it is not certain that the real and satisfactory pleasures associated to perfect tranquility can be enjoyed with the same security in the former as in the latter, he means that the situation of the rich is more liable to be threatened by some adverse event than that of the poor. As a result, not only are the rich just as happy as the poor, but their happiness also comes to be less stable over time. This interpretation of the situation of the rich compared to the one of the poor with regard to security is confirmed by several passages of the *Theory of Moral Sentiments*. For instance, when taking up the kind of life to which the rich are devoted, Smith makes obvious that it is not a *stable* situation because of the high likelihood of an adverse event:

"Power and riches [...] are enormous and operose machines [...] which must be kept in order with the most anxious attention, and which in spite of all our care are ready every moment to burst into pieces, and to crush in their ruins their unfortunate possessor. They are immense fabrics, which it requires the labour of a life to raise, which threaten every moment to overwhelm the person that dwells in them" (TMS, IV, 1, §8, p. 182-3)⁹⁹

Now, this raises the question of the connection between an economic situation (being rich or poor) and a moral quality, since Smith considers "security" as the "first and [...] principal object of prudence" (TMS, VI, i, §6, p. 213). The idea according to which it cannot be taken for granted that the situation of the rich is as stable as that of the poor (TMS, III, 3, §31, p. 150) seems to express Smith's skepticism concerning the practice of virtue, especially the one of prudence, in what he calls "the most glittering and exalted" situation. This skepticism is still more explicit in the famous chapter of the

⁹⁹ Some pages further, a nowadays famous passage confirms this interpretation: "In what constitutes the real happiness of human life, [the poor] are in no respect inferior to those who would seem so much above them. In ease of body and peace of mind, all the different ranks of life are nearly upon a level, and the beggar, who suns himself by the side of the highway, possesses that security which kings are fighting for." (TMS, IV, 1, §10, p. 185)

Theory of Moral Sentiments about the “corruption of our moral sentiments” (see TMS, I, iii, 3, p. 61). In this chapter, Smith explains that there are two different ways “[t]o deserve, to acquire, and to enjoy the respect and admiration of mankind” which he considers “the great objects of ambition and emulation”: (i) the study of wisdom and the practice of virtue, and (ii) the acquisition of wealth and greatness (see TMS, I, iii, 3, §2, p. 62). More importantly, Smith claims that the admiration of wealth and greatness by a greater part of men is independent from their possible admiration of virtue¹⁰⁰. But whereas, in “the middling and inferior stations of life”, the acquisition of this respect and this admiration aroused by wealth and greatness is nearly impossible without the practice of virtue, such limitation does not exist for “superior stations of life”. An obvious consequence is that one should expect more virtue in the condition of the poor than in this of the rich, where “flattery and falsehood too often prevail over merit and abilities” and where “the abilities to please, are more regarded than the abilities to serve” (TMS, I, iii, 3, §5-6, p. 63).

Of course, such a picture of the superior stations of life is inconsistent with the character of the prudent man depicted in part VI of the *Theory of Moral Sentiments* (see, for instance, TMS, VI, i, §7, p. 213; §8, p. 214; §13, pp. 215-6). A prudent man who,

“in the bottom of his heart [...] would prefer the undisturbed enjoyment of secure tranquillity, not only to all the vain splendour of successful ambition, but to the real and solid glory of performing the greatest and most magnanimous actions” (TMS, VI, i, §13, pp. 215-6).

For the reader, the conclusion is unambiguous, and lead to found an analytical property (the stability of happiness) on a moral virtue. The very idea that the situation of the rich is not as stable as the one the poor depends on the lack of prudence in the superior stations of life, when compared to the middling and inferior stations of life.

3. CONCLUDING REMARKS: SMITH ON THE LEVEL OF ADAPTATION

The impartial spectator is well-known as the concept which, for Smith, comes to explain the universality of moral judgments. But Smith still extends this universality to the level

¹⁰⁰ It should be recalled that it is on this admiration for wealth and greatness that Smith founds the corruption of our moral sentiments (see TMS, I, iii, 3, p. 61).

of happiness that individuals tend to enjoy. Since from the impartial spectator's point of view, people may be equally happy in most permanent situations, his influence leads them to derive the same level of happiness from these situations, in spite of the differences between them. As a result, Smith's gravitational theory of happiness should be distinguished from more familiar analysis, like those conveyed by adaptation-level theory, from the point of view of both the involved mechanism, and the very possibility of obtaining long-term variations in the level of happiness.

The question of the mechanism is the most obvious. The normative implications of Smith's gravitational theory of happiness are different from the ones underlined, for instance, in the classical work by P. Brickman and D. T. Campbell (1971) regarding Harry Helson's adaptation-level theory (1964). Following this latter, the influence of a sensation is an increasing function of its contrast with the previous ones. Transposed to happiness, this would mean that a higher state of happiness, when associated to a new permanent situation that provides higher pleasurable sensations, is only transient. The reason is that habituation is supposed to lead an individual to feel identically through time the more pleasurable sensations in the new permanent situation and the less pleasurable sensations from the previous one. As a consequence, he returns back to his previous level of happiness. On the contrary, Smith links levels of sensations with a state of happiness and does not seem to support the idea that convergence toward the ordinary level of happiness is due to habituation to sensations that provide a new permanent situation, but to a mechanism which involves, behind the progressive taking into account of the impartial spectator's point of view, variations of tranquillity. And it is these variations which allow a trade-off between various kinds of goods, in which initial variations of pleasure are compensated by opposite variations of the same magnitude, thus leading to a return to the ordinary state of happiness. In other words, if the individual moves back to his ordinary state of happiness, it is not because he gets used to the new one, but because he progressively becomes conscious of the possibility of new substitutions between goods.

The question of the possibility of long-term variations of happiness also points out Smith's specificity. According again to P. Brickman and D. T. Campbell, what they call the "pessimistic" implication of adaptation-level theory is that people are on a "hedonic treadmill", therefore condemned to never achieving a lasting higher level of happiness

(1971, p. 289). Now, the implication of Smith's gravitational theory of happiness is more optimistic. The increase, on a long-term basis, of an individual's level of happiness would consist in elevating, always on a long-term basis, his ordinary state of happiness. However, this would require not a single individual increase in happiness, but an increase which would concern most people, so that the impartial spectator's point of view on the happiness that an individual should derive from his permanent situation, would also have changed. Of course, this is obtained not only because people and, after them, the impartial spectator, have changed their mind: they can do so only to the extent that tranquillity of mind increases and new combinations of goods are made available. And understanding how it could be possible leads the reader of Smith's works to move to the question of the increase in the system of natural liberty, that is, to shift from the *Theory of Moral Sentiments* to the *Wealth of Nations*. Again, his two masterpieces appear more complementary than contradictory.

CHAPITRE 4

A Formal Representation of Smith's Gravitational Theory of Happiness

INTRODUCTION

This paper offers an elementary possible formal representation of Adam Smith's gravitational theory of happiness, presented in the previous chapter. It does not aim at obtaining new analytical results but, more simply, at showing the mutual consistency of Smith's various propositions, introduced, for most of them, in the *Theory of Moral Sentiments* (Smith 1759; hereafter, TMS).

Broadly speaking, these propositions lead to conclude that in the long-run, people adapt to changes in circumstances caused by prosperous or adverse events. Although Smith asserts that adverse events depress people's mind much more below their "ordinary state of happiness" than prosperous ones, he views these opposite events as only short term shocks, so that an individual's level of happiness tends towards his "ordinary state of happiness". Smith's definition of happiness, of which components are "tranquility of mind" and "enjoyment", allows linking his short-run with his long-run analysis of the effects of adversity and prosperity. It shows that both components should not be considered at the same level: when adverse or prosperous events affect an individual's happiness, it is through the operation of the "tranquility of mind", which appears as an aptitude to "enjoyment". It also explains why adaptation to a new situation or, which is the same, return to the ordinary level of happiness after a deviation, is due to a return to what Smith calls the "usual state of tranquility of mind" along with a trade-off between the objects of enjoyment which were reachable in the previous situation and those which are reachable in the new one. A consequence of the fact that people adapt to whatever becomes their permanent situation is that since adaptation results in a return to their "usual state of tranquility", they can be equally happy in each of these situations. The distinction between short-run and long-run influence of external events on an individual's happiness is related to the one between the "natural point of view" and the "impartial spectator's point of view" over the individual's situation. And the adaptation process is the story of a gradual overcoming of the impartial spectator's point of view over the individual's natural point of view, a story which is completed when the individual returns to his "ordinary state of happiness".

In the *Theory of Moral Sentiments*, the exposition of this gravitational theory comes with various examples which illustrate sometimes one of its aspects, sometimes the

whole theory. For instance, the dramatic recalling of the imprisonment of the Count de Lauzun (see TMS, III, 3, §31, p. 150) constitutes a typical case of return to the usual state of tranquility along with a tradeoff between different kinds of pleasures (see L. Bréban, 2011, pp. 10-11). The case of the “man who has lost his leg by a cannon shot” (TMS, III, 3, §26, p. 147) is an evocative illustration of the link established between, in the short run, the influence of adverse events and the natural point of view, on the one hand, and between the influence of the same adverse events, but in the long run, and the impartial spectator point of view, on the other hand (see L. Bréban, 2011, pp. 12-14). The last example aims at explaining that a difference between permanent situations might be associated with a lack of difference between levels of happiness. It concerns a comparison between two extreme, opposite, permanent situations: “the most humble station” (let us say, synthetically “poverty”), on the one hand, and “the most glittering and exalted situation” (let us say, “riches”), on the other hand (TMS, III, 3, §31, p. 150). Although presented through a comparative static approach, this last example provides numerous materials which have helped to build its dynamic correlative in order to provide a closer account of what would happen for an individual going from “the most glittering and exalted situation” to “the most humble station”, or *vice versa* (see *infra*, section 5), does not raise any peculiar difficulty.

In this paper, the underlying mechanism of convergence to a final long term position (the “ordinary state of happiness”), which is linked to the role granted to virtue in the *Theory of Moral Sentiments* (see L. Bréban 2011, pp. 18-24) is deliberately left aside, since it does not concern directly the central propositions of Smith's gravitational theory of happiness.

After having introduced the relevant notions for the individual's perceptions of his situation (§1) and the resulting happiness (§2), the paper deals with the gravitational process properly speaking (§3), of which a graphical representation is given (§4), and which is illustrated by Smith's typical examples from the *Theory of Moral Sentiments* (§5).

1. PERCEIVING ONE'S SITUATION: SET OF ALTERNATIVES AND FORCES OF CONCEPTION

Let us denote by X the set of alternatives which might be constituted by any kind of objects of enjoyment, such as:

$$X = \{x: x \in \mathbb{R}_+^n\} \quad [4.1]$$

An important feature of Smith's analysis is that the individual's point of view on his own situation (that is, the elements of X that he conceives as available) depends on the degree at which the impartial spectator's point of view has replaced his initial point of view. Smith considers that during the gravitational process, the "force of conception" of the impartial spectator by the individual changes the force of his conception of the elements of X . This means that the description of an individual's situation includes not only his set of alternatives X defined in [4.1], but also the forces of conception of its elements, $\mu(x)$, which can be normalized in the interval $[0, 1]$, $\mu(x) = 0$ and $\mu(x) = 1$ corresponding respectively to an alternative which is viewed as non-available and to a fully conceived alternative. All the couples $(x, \mu(x))$ or, in other words, the graph of the application $\mu(x)$ is therefore the set M belonging to $[0,1]^X$ defined as:

$$M = \{(x, \mu(x)): x \in X, \mu(x) \in [0,1]\} \quad [4.2]$$

The context of available alternatives, analogous to the "budget" in standard consumer theory, is the subset S of X whose elements are associated to a strictly positive force of conception,

$$S = \{x: (x, \mu(x)) \in M, \mu(x) > 0\} \quad [4.3]^{101}$$

Similarly, the impartial spectator's point of view on the agent's situation is given by an element M_Ω of $[0,1]^X$ in which the force of conception of each alternative is Boolean, that is equal either to 0 or to 1, and to the corresponding context of alternatives Ω :

$$M_\Omega = \{(x, \mu_\Omega(x)): x \in X, \mu_\Omega(x) \in \{0,1\}\} \quad [4.4]$$

$$\Omega = \{x: x \in X, \mu_\Omega(x) = 1\} \quad [4.5]$$

¹⁰¹ A possible interpretation of [4.2] and [4.3] is that M is a fuzzy set defined on X , whose characteristic function is $\mu(x)$, and whose (rough) support is S .

[4.2] and [4.3] on the one hand, [4.4] and [4.5] on the other hand, respectively express the individual's point of view on his own situation (or, as an immediate result of a change in this situation, what Smith sometimes named the "natural" point of view of the individual), and the impartial spectator's point of view on the individual's situation. In contrast to the individual's point of view, the force of conception $\mu_\Omega(x)$ is clear-cut enough to suppress any doubt on the fact that such x belongs ($\mu_\Omega(x) = 1$) or does not belong ($\mu_\Omega(x) = 0$) to Ω , which is clearly expressed by [4.4].

2. TRANQUILITY, ENJOYMENT, AND HAPPINESS

Smith's idea of tranquility of mind is linked to the forces of conception of the alternatives. The level of tranquility T can be viewed as depending on M :

$$[0,1]^X \rightarrow \mathbb{R}_+, M \mapsto T = T(M) \quad [4.6]$$

The basic properties of $T(M)$ express the idea that

- i) the level of tranquility is all the more high that the forces of conception are high: $\partial T / \partial \mu(x) > 0$;
- ii) the no-tranquility situation corresponds to the case where no object of enjoyment is conceived as available: $M = \{(x, \mu(x)) : \forall x \in X, \mu(x) = 0\} \Leftrightarrow T(M) = 0$.

From the fact that $T(M)$ is non-negative and increasing in each $\mu(x)$, we conclude that when the force of conception $\mu(x)$ of an alternative which already belongs to the context of alternatives S increases, all things being equal, the tranquility T also increases. In the same way, when the force of conception $\mu(x)$ of an alternative which does not belong to S rises above 0, the corresponding x becomes a new element of S , and the tranquility T also increases.

The enjoyment E provided by an alternative x of X is considered as depending not only on this alternative, but also on the level of tranquility $T(M)$:

$$(X, \mathbb{R}_+) \rightarrow \mathbb{R}_+, (x, T) \mapsto E = E(x, T) \quad [4.7]$$

The enjoyment function is assumed to be increasing in x and T ($\partial E / \partial x, \partial E / \partial T > 0$) and, like a standard function of utility, quasi-concave. Smith's assumption that there is

no enjoyment when there is no tranquility can be represented by the existence of a lower bound to $E(x, T)$ such that $E(x, 0) = 0$.

Happiness is defined as the level of enjoyment that an individual reaches on a context S , given his level of tranquility T :

$$H = \max_{x \in S} E(x, T) \quad [4.8]$$

However, the operation described in [4.8] is not that simple. On the one hand, happiness is determined by the level of tranquility and by the context in which alternatives are available. But, on the other hand, since the context S and the tranquility T both depends on M (see [4.3] and [4.6]), the possible variations in S and T cannot be viewed as independent. For instance, an increase in the forces of conception of some x , $\mu(x)$, might increase the level of tranquility T and, through this channel, the enjoyment E and the resulting happiness; but the same increase in $\mu(x)$ might also give birth to the entrance in S of new opportunities of enjoyment and, consequently, of happiness.

At this point, it is possible to introduce a conjecture made by Smith about available contexts of alternatives Ω from the impartial spectator's point of view, which has important consequences on both tranquility and happiness. Let us denote F_Ω a subset of the set of parts of X , so that it is constituted by all possible Ω_i ($i \in I$) which correspond to the kind of context which could be available to the individual, from the impartial spectator's point of view. By analogy to the theory of choice, F_Ω can be called a "domain" of alternatives of enjoyment. It is clear that, following Smith, F_Ω cannot be equal to the set of parts of X , since some parts of X cannot be a proper context of alternatives, from the impartial spectator's point of view. For instance, a context in which it would be possible to enjoy simultaneously the pleasure provided by wealth and the one provided by personal liberty is a part of X , but it cannot be a part of F_Ω :

$$F_\Omega = \{\Omega_i : i \in I\} \subset \mathcal{P}(X) \quad [4.9]$$

Each Ω_i is of course linked to a corresponding M_{Ω_i} according to [4.4]-[4.5], the first denoting the impartial spectator's point of view on the available context of alternatives, and the latter denoting the individual's point of view on these alternatives, when he adopts the impartial spectator's point of view. Now, Smith leads us to assume that all these M_{Ω_i} are such that i) the corresponding levels of tranquility are equal to what he

calls the “ordinary” level of tranquility, denoted \bar{T} , and ii) the corresponding levels of happiness are also equal to an “ordinary” level of happiness \bar{H} :

$$\begin{aligned} \forall \Omega_i \in F_\Omega, & \\ T(M_{\Omega_i}) &= \bar{T}, \\ \max_{x \in \Omega_i} E(x, \bar{T}) &= \bar{H}. \end{aligned} \tag{4.10}$$

3. CONVERGENCE TOWARDS THE ORDINARY STATE OF HAPPINESS

According to Smith, in the long-run, individuals tend to adapt to changes in their situations caused by prosperous or adverse events. Whereas, in the short run, such changes lead to deviations from their ordinary state of happiness, in the long run, they converge again toward this state. The distinction between short-run and long-run influence of external events on an individual's happiness is related to the one between the “natural point of view” and the “impartial spectator's point of view” over the individual's situation. Smith considers that convergence towards the ordinary state of happiness corresponds to the gradual overcoming of the impartial spectator's point of view over an individual's natural point of view on his own situation. Various ways of describing the interaction between the natural and the impartial spectator's point of views might be imagined. But whatever they are, they lead to conclude that for each alternative x , its force of conception at date t , $\mu_t(x)$, is changing at a rate $\dot{\mu}_t(x)$, which obviously depends on moral characteristics of the individual, but which is directed toward the force of conception $\mu_\Omega(x)$ which reflects the impartial spectator's point of view. Formally, this means that the signs of $\dot{\mu}_t(x)$ are such that:

$$\begin{aligned} x \in \Omega &\Rightarrow \text{sgn}(\dot{\mu}_t(x)) = \text{sgn}(1 - \mu_t(x)) \\ x \notin \Omega &\Rightarrow \text{sgn}(\dot{\mu}_t(x)) = \text{sgn}(-\mu_t(x)) \end{aligned} \tag{4.11}$$

The limit of the process described by [4.11] is clearly that the individual's point of view on his own situation, expressed by M_t and S_t (see [4.2] and [4.3]), tends to match the impartial spectator's point of view M_Ω and Ω (see [4.4] and [4.5]):

$$[4.11] \Rightarrow M_\Omega = \lim_{t \rightarrow \infty} M_t \text{ and } \Omega = \lim_{t \rightarrow \infty} S_t \tag{4.12}$$

Smith's conjecture about the ordinary level of tranquility and the ordinary state of happiness [4.10] also leads to the conclusion that tranquility tends to its ordinary level:

$$\Omega \in F_\Omega \Rightarrow \lim_{t \rightarrow \infty} T_t = \bar{T} \quad [4.13]$$

And similarly, for the same reason, happiness tends to its ordinary state:

$$\Omega \in F_\Omega \Rightarrow \lim_{t \rightarrow \infty} H_t = \max_{x \in \lim_{t \rightarrow \infty} S_t} E(x, \lim_{t \rightarrow \infty} T_t) = \max_{x \in \Omega} E(x, \bar{T}) = \bar{H} \quad [4.14]$$

4. A GRAPHICAL REPRESENTATION OF TRANQUILITY AND HAPPINESS

Some features of this gravitational process can be illustrated graphically (Figure 3) using a very simplified assumption. Let us suppose that X is constituted only by two alternatives, so that $X = \{x_a; x_b\}$ ¹⁰², and that the whole range of the impartial spectator's possible point of view on the individual situation is given by a domain $F_\Omega = \{\Omega_a; \Omega_b\}$, where $\Omega_a = \{x_a\}$ and $\Omega_b = \{x_b\}$. By contrast, the domain of alternatives of the individual might be $F = \{\Omega_a; \Omega_b; X\}$. Iso-tranquility curves in the $(\mu(x_a), \mu(x_b))$ space, are drawn in Figure 3. They give the level of tranquility associated to each possible M , and each curve refers to all M that provide a same level of tranquility. Since the function of tranquility $T(M)$ [4.6] is increasing in $\mu(x_a)$ and $\mu(x_b)$, the slopes of the iso-tranquility curves are oriented downwards. This expresses the fact that, to keep the same level of tranquility, an increase of the force of conception of one element of X must be offset by a decrease of the force of conception of the other¹⁰³. Always because $T(M)$ is increasing in $\mu(x_a)$ and $\mu(x_b)$, moving from curves in the left-lower part of the graph, like T_1 , to curves in the right-upper part, like T_4 , leads to increase the level of tranquility. It should also be noted that, as a result from Smith's conjecture on ordinary tranquility [4.10], since Ω_a and Ω_b both belong to F_Ω , the level of tranquility when $M = M_{\Omega_a}$ and when $M = M_{\Omega_b}$ is the same and equal to the ordinary level of tranquility \bar{T} . So that M_{Ω_a} and M_{Ω_b} both belong to the iso-tranquility curve \bar{T} .

¹⁰² Of course, x_a and x_b might be viewed as composite alternatives, made with different proportions of the same two goods, x_1 and x_2 , so that $x_a = (x_1^+, x_2^-)$ and $x_b = (x_1^-, x_2^+)$.

¹⁰³ However, there is no textual evidence on the fact that these curves should be convex or concave.

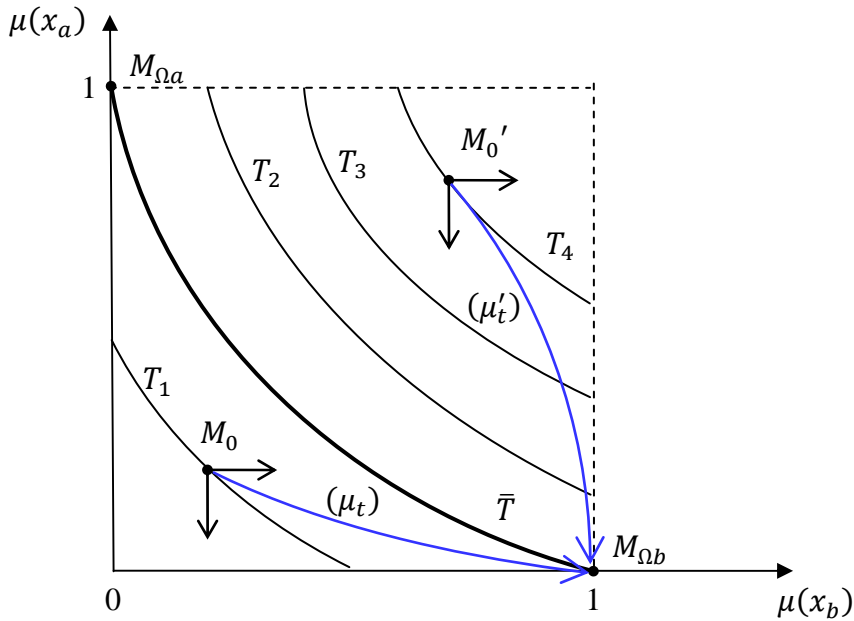


Figure 3 – Iso-tranquility curves and convergence toward ordinary tranquility

Now, suppose that the individual initially enjoys an ordinary level of tranquility \bar{T} in $M_{\Omega a}$, where he shares the impartial spectator's point of view on his situation, which means that $M = M_{\Omega a}$, so that $S = \Omega_a = \{x_a\}$. Suppose, also, a change in this situation at date $t = 0$, which modifies the alternatives available to the individual from x_a to x_b . From the impartial spectator's point of view, it means that the alternatives and their forces of conception have moved from $M_{\Omega a} = \{(x_a, 1); (x_b, 0)\}$ to $M_{\Omega b} = \{(x_a, 0); (x_b, 1)\}$, at which the same ordinary tranquility might be enjoyed. However, the individual does not adopt immediately such a clear view on his own situation. His assessment of his own new situation, that Smith sometimes call his "natural point of view", might be given, for instance, by M_0 or by M_0' . In both cases, the force of conception of x_a has decreased, but is not yet equal to zero, and the force of conception of x_b has increased, but is not yet equal to one. The difference between M_0 and M_0' is that, in the first case, the individual's short term reaction is tranquility-decreasing, whereas it is tranquility-increasing in the second case. If the individual's change in his point of view over his own situation leads him from $M_{\Omega a}$ to M_0 , his lost in the force of conception $\mu(x_a)$ of x_a is not compensated, in terms of tranquility, by the

gain in the force of conception $\mu(x_b)$ of x_b , so that he reaches the iso- tranquility curve T_1 where the level of tranquility is superior to the ordinary one. Conversely, if the individual goes from $M_{\Omega a}$ to M_0' , his lost in $\mu(x_a)$ is more than compensated, in terms of tranquility, by the gain in $\mu(x_b)$, and he reaches the iso- tranquility curve T_4 where the level of tranquility is inferior to the ordinary one¹⁰⁴.

But whatever be the situation at $t = 0$ (M_0 or M_0'), in the long run, the individual progressively recovers his ordinary level of tranquility through the gradual adoption of the impartial spectator's point of view on his new situation $M_{\Omega b}$. This is achieved through the adjustment process [4.11], which gives rise to a move on the trajectories(μ_t) (from M_0) or (μ_t') (from M_0'), along which

$$\mu_t(x_a) > 0 \Rightarrow \dot{\mu}(x_a) < 0 \text{ and}$$

$$\mu_t(x_b) < 1 \Rightarrow \dot{\mu}(x_b) > 0.$$

The result of this process ([4.12] and [4.13]) is that the trajectory (μ_t) or (μ_t') tends to a situation where:

$$\lim_{t \rightarrow \infty} M_t = M_{\Omega b} \Rightarrow \lim_{t \rightarrow \infty} S_t = \Omega_b \text{ and}$$

$$\lim_{t \rightarrow \infty} T_t = \bar{T}.$$

At the end of the gravitational process, the individual therefore enjoys, again, his ordinary level of tranquility.

The effect of the gravitational process on happiness and enjoyment is represented in Figure 4, which indicates the level of enjoyment which is provided by each x belonging to X for a given level of tranquility T . The simplification from Figure 3, according to which X was composed of only two elements, is now given up: now, X is composed of any non-negative couple (x_1, x_2) :

$$X = \{(x_1, x_2): x_1, x_2 \geq 0\}.$$

Each curve of iso-enjoyment includes all the x which provide a same level e of enjoyment for a given level of tranquility T . In other words, it is the set of solutions x to $E(x, T) = e$. Since the enjoyment function is increasing in x_1 and x_2 and assumed to be quasi-concave, the iso-enjoyment curves are oriented downwards, convex to the origin,

¹⁰⁴ It might as well be assumed that the changes in the forces of conception exactly compensate each other in terms of tranquility, leading to a new M_0 different from both $M_{\Omega a}$ and $M_{\Omega b}$, but lying on the same iso-tranquility curve, so that the initial short term reaction is tranquility-neutral, and $T(M_0) = \bar{T}$.

and enjoyment rises when moving to a curve located above and on the right of the previous one. Till now, this looks very much like a standard utility representation. But a crucial difference comes from the fact that each family of iso-enjoyment curves in X depends on the value of T . A same point in X therefore belongs to an infinity of iso-enjoyment curves, each of them belonging to a family of curves depending on a different level of tranquility. For instance, the iso-enjoyment curves drawn in black and in blue represent respectively $E(x, \bar{T})$ and $E(x, T')$.

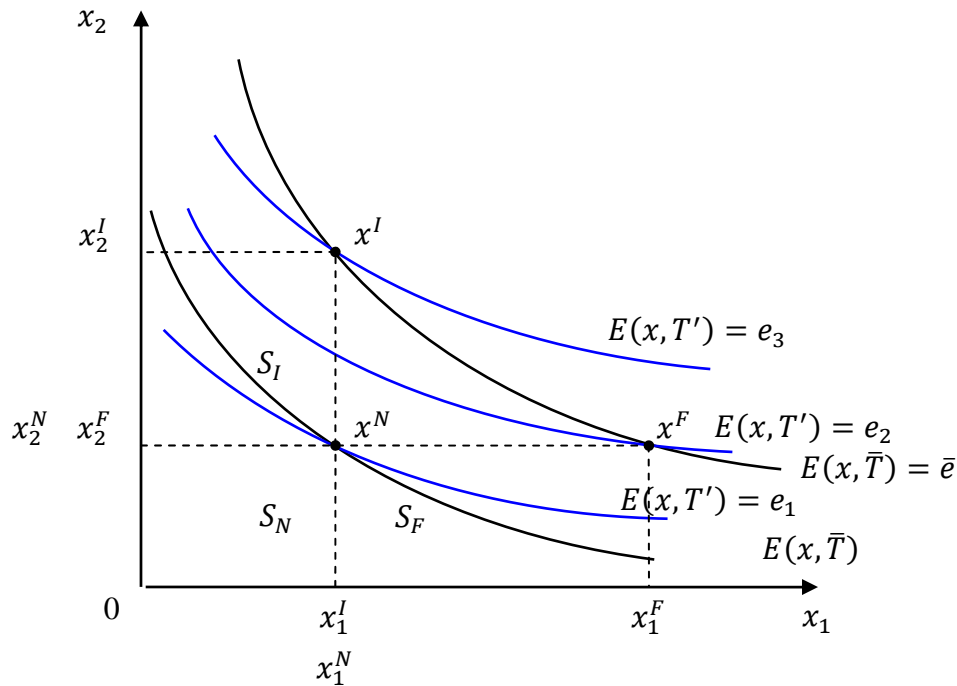


Figure 4 – Iso-enjoyment curves and convergence toward ordinary happiness

Let us now assume (see Figure 4) that the impartial spectator's point of view on the individual's initial situation is $\Omega_I = \{(x_1, x_2): x_1 \in [0, x_1^I], x_2 \in [0, x_2^I]\}$. Obviously, this means that for each x in Ω_I , $\mu_{\Omega_I}(x)$ is equal to 1, and to 0 otherwise. Let us also suppose that the individual's point of view matches the impartial spectator's point of view, so that his context of alternatives $S_I = \Omega_I$, and that the forces of conceptions of the elements x in X , $\mu_I(x)$ are also equal to $\mu_{\Omega_I}(x)$. According to Smith's conjecture [4.10], the individual also enjoys a level of tranquility T_I equal to the ordinary one \bar{T} . The iso-enjoyment map of $E(x, \bar{T})$ shows that the maximum of enjoyment assessed over the context of choice Ω_I is provided by $x^I = (x_1^I, x_2^I)$ and is equal to \bar{e} . In x^I , always

according to Smith's conjecture [4.10], the enjoyment \bar{e} in x^I is equal to the ordinary happiness \bar{H} .

Now, suppose that this individual faces a loss in x_2 equal to $(x_2^I - x_2^F)$. From the point of view of the impartial spectator, this loss does not come alone: it is compensated by a gain in x_1 equal to $(x_1^F - x_1^I)$, leading to $\Omega_F = \{(x_1, x_2): x_1 \in [0, x_1^F], x_2 \in [0, x_2^F]\}$, with $\mu_{\Omega_F}(x)$ is equal to 1 for each x in Ω_F , and to 0 otherwise. But as Smith explains it, such is not the natural short-term point of view of the individual. In several cases (a rich man becoming poor, for instance), his immediate reaction is to focus on the loss of x_2 , from which arises a collapse to zero of the forces of conception $\mu_N(x)$ of all $x = (x_1, x_2)$ in Ω_I for which $x_2 > x_2^N$. On the other hand, he even does not imagine that all the alternatives for which x_1 is included between x_1^I and x_1^F are now available, so that the related $\mu_N(x)$ remain equal to zero. The resulting context of his alternatives is therefore $S_N = \{(x_1, x_2): x_1 \in [0, x_1^N], x_2 \in [0, x_2^N]\}$.

The consequences in terms of tranquility, enjoyment and happiness are obvious. Since the forces of conception are for each x such that $\mu_N(x)$ is strictly inferior to $\mu_{\Omega_I}(x)$ for some x , and equal for the others, the tranquility related to the graph M_N of S_N is $T(M_N) = T'$, which is inferior to the ordinary level of tranquility \bar{T} . But since the level of tranquility has changed, the iso-enjoyment map has also changed, and is now related to the enjoyment function $E(x, T')$. The resulting enjoyment on S_N reaches a maximum on $x^N = (x_1^N, x_2^N)$ and amounts to e_1 , which is lower than the level of enjoyment e_0 also generated by x^N , but for a higher level of tranquility, \bar{T} . Anyways, the individual's happiness, which was at its ordinary state \bar{H} in the initial situation for the alternative x^I , is now $H_N = e_1$, lower than \bar{H} .

This situation is only temporary since in the long run, the individual achieves to adopt the impartial spectator's point of view on his new situation, which results in the equalization of the forces of conception $\mu_F(x)$ to one for all x which belong to Ω_F , and to zero for all other x . The individual's new graph of the forces of conception M_F and new context of alternatives S_F , after his point of view has met the impartial spectator's one, are now $M_F = M_{\Omega_F}$ and $S_F = \Omega_F$. We are again under the conditions of Smith's conjecture [4.10] on ordinary tranquility and happiness, so that the individual's level of

tranquility is the ordinary one, $T_F = T(M_F) = \bar{T}$. Consequently, his function of enjoyment is, again, $E(x, \bar{T})$, his maximum enjoyment on S_F is reached at $x = x^F$, and is equal to $E(x^F, \bar{T}) = \bar{e}$, which provides, again, the ordinary happiness \bar{H} , like in the initial situation, when he was in x^I .

During the gravitational process, both tranquility and happiness have decreased but, while the individual progressively adopts the impartial spectator's point of view, they come closer to their former ordinary level. The details of this process also help understand Smith's not that clear assertion that the difference, if any, between the initial and the final situation, in terms of happiness, is not as important from the impartial spectator's point of view as it is from the individual's. In Figure 4, the first difference is $E(x^F, \bar{T}) - E(x^I, \bar{T}) = 0$, since x^I and x^F are on the same iso-enjoyment curve if $T = \bar{T}$. For the impartial spectator, the individual reaches the same ordinary state of happiness \bar{H} either at x^I or at x^F . On the contrary, from the natural point of view associated with a level of tranquility T' lower than the ordinary one, the difference $E(x^F, T') - E(x^I, T') = e_2 - e_3$ is negative, and the individual overestimate his happiness at x^I , when compared to his happiness at x^F .

5. TYPICAL ILLUSTRATIONS

Smith's comparison between what he calls the "most humble station" and the "most glittering and exalted situation" constitutes a first typical illustration of his gravitational theory of happiness that could be reread through this formal representation (see TMS, III, 3, §31, p. 150). Other examples, like the "the man with a wooden leg" (see TMS, III, 3, §28, p. 148) or "the count of Lauzun" (see TMS, III, 3, §31, p. 150), might also be easily restated as special instances of a move from the best to the worst situation.

The objects of enjoyment, from which happiness is derived, are said to be "almost" the same in the "most humble station" and in the "most glittering and exalted situation", on the double exception of "personal liberty" which is the privilege of the former and of "the frivolous pleasures of vanity and superiority" which are the privilege of the latter. Let us denote these two positions x_p and x_r (p standing for poverty, and r for riches)

and, to simplify the discussion, let us suppose that $X = \{x_p; x_r\}$, and that the whole range of the impartial spectator's possible point of view on the individual situation is given by a domain $F_\Omega = \{\Omega_p; \Omega_r\}$, where $\Omega_p = \{x_p\}$ and $\Omega_r = \{x_r\}$ respectively correspond to his point of view on the “most humble situation” and on the “most glittering and exalted situation”. By contrast, the domain of alternatives of the individual might be $F = \{\Omega_p; \Omega_r; X\}$. Two cases could be derived from this comparison:

- i. The case of an individual who goes from the “most glittering and exalted situation” to the “most humble station”.
- ii. The case of an individual who goes from the “most humble station” to the “most glittering and exalted situation”.

These two cases will be addressed successively.

5.1. From the “most glittering and exalted situation” to the “most humble station”

Suppose (see Figure 5) that the individual is initially in the “most glittering and exalted situation” and shares the impartial spectator's point of view on his situation, so that $M = M_{\Omega_r}$ and $S = \Omega_r = \{x_r\}$. As a result, in his initial situation, he enjoys an ordinary level of tranquility \bar{T} in M_{Ω_r} . Suppose, also, a change in this situation at date $t = 0$ which leads him from this “most glittering and exalted situation” to the “most humble station”. This change modifies the alternatives available to the individual from x_r to x_p . According to the impartial spectator, in this situation, the absence of “the frivolous pleasures of vanity and superiority” is compensated by the pleasure of “personal liberty”, so that, his point of view moves from $\Omega_r = \{x_r\}$ to $\Omega_p = \{x_p\}$. However, the individual does not adopt immediately such a clear view on his own situation. This change of situation makes him think that besides the absence of enjoyment of “personal liberty”, he can't enjoy “the frivolous pleasures of vanity and superiority”. His assessment of this new situation is given by M_0 : his force of conception of x_r has decreased, but is not yet equal to zero, and his force of conception of x_p has increased, but is not yet equal to one. The individual's short term reaction is tranquility-decreasing, so that, he reaches the iso- tranquility curve T_1 where the level of tranquility is inferior to the ordinary one.

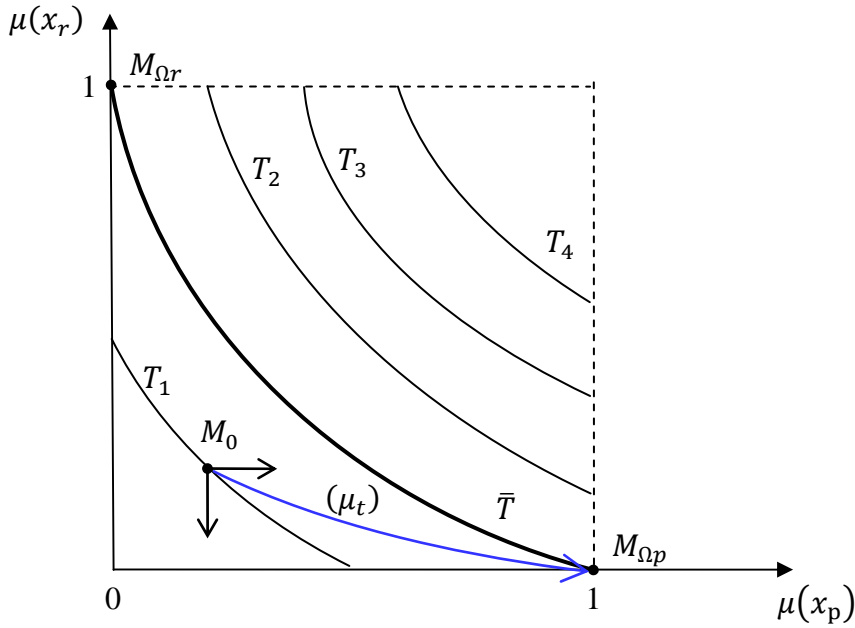


Figure 5 – Tranquility from the “most glittering and exalted situation” to the “most humble station”

But in the long run, the individual progressively recovers his ordinary level of tranquility through the gradual adoption of the impartial spectator's point of view on his new situation $M_{\Omega p} = \{(x_r, 0); (x_p, 1)\}$, that is, that the “most humble station” allows the enjoyment of “personal liberty”. The adjustment process [4.11] gives rise to a move on the trajectory (μ_t) (from M_0) along which

$$\begin{aligned} \mu_t(x_r) > 0 &\Rightarrow \dot{\mu}(x_r) < 0 \text{ and} \\ \mu_t(x_p) < 1 &\Rightarrow \dot{\mu}(x_p) > 0. \end{aligned}$$

The result of this process ([4.12] and [4.13]) is that the trajectory (μ_t) tends to a situation where:

$$\begin{aligned} \lim_{t \rightarrow \infty} M_t &= M_{\Omega p} \Rightarrow \lim_{t \rightarrow \infty} S_t = \Omega_p \text{ and} \\ \lim_{t \rightarrow \infty} T_t &= \bar{T}. \end{aligned}$$

At the end of the gravitational process, the individual therefore realizes that the “most humble station” is not inconsistent with the enjoyment of his ordinary level of tranquility.

With regard to the effect of this change of situation on enjoyment, let us give up the idea that there are only two alternatives of enjoyment x_p and x_r . It will be now assumed that X is composed of any non-negative couple (x_l, x_f) such that

$$X = \{(x_l, x_f): x_l, x_f \geq 0\}$$

(l and f respectively standing for 'personal liberty' and 'frivolous pleasures').

Like before, we suppose that the individual's point of view on his initial situation matches the impartial spectator's one, so that his context of alternatives is $S_r = \Omega_r$, and the forces of conceptions of the elements x in X , $\mu_r(x)$ are also equal to $\mu_{\Omega_r}(x)$. According to [4.10], the individual also enjoys a level of tranquility T_r equal to the ordinary one \bar{T} . The iso-enjoyment map of $E(x, \bar{T})$ shows that the maximum of enjoyment assessed over the context of choice Ω_r is provided by $x^r = (x_l^r, x_f^r)$ and is equal to \bar{e} (see Figure 6). In x^r , always according to [4.10], the enjoyment \bar{e} is equal to the ordinary level of happiness \bar{H} .

Now, suppose that this individual faces a loss in x_f equal to $(x_f^r - x_f^p)$ where $x_f^r > x_f^p$. From the point of view of the impartial spectator, this loss is compensated by a gain in x_l equal to $(x_l^p - x_l^r)$ where $x_l^p > x_l^r$, leading to $\Omega_p = \{(x_l, x_f): x_l \in [0, x_l^p], x_f \in [0, x_f^p]\}$, with $\mu_{\Omega_p}(x)$ equal to 1 for each x in Ω_p , and to 0 otherwise. But the individual's natural short-term point of view leads him to focus on the loss of x_f , from which arises a collapse to zero of the forces of conception $\mu_N(x)$ of all $x = (x_l, x_f)$ in Ω_r for which $x_f > x_f^N$. On the other hand, he even does not imagine that all the alternatives for which x_l is included between x_l^r and x_l^p are now available, so that the related $\mu_N(x)$ remain equal to zero. The resulting context of his alternatives is therefore $S_N = \{(x_l, x_f): x_l \in [0, x_l^N], x_f \in [0, x_f^N]\}$.

Since the forces of conception are for each x such that $\mu_N(x)$ is strictly inferior to $\mu_{\Omega_r}(x)$ for some x , and equal for the others, the tranquility related to the graph M_N of S_N is $T(M_N) = T'$, which is inferior to the ordinary level of tranquility \bar{T} . And the iso-enjoyment map is now related to the enjoyment function $E(x, T')$. The resulting enjoyment on S_N reaches a maximum on $x^N = (x_l^N, x_f^N)$ and the individual's happiness, which was at its ordinary state \bar{H} in the initial situation for the alternative x^r , is now $H_N = e_1$, lower than \bar{H} .

But in the long run, the individual achieves to adopt the impartial spectator's point of view on his new situation, which results in the equalization of the forces of conception $\mu_p(x)$ to one for all x which belong to Ω_p , and to zero for all other x . The individual's new graph of the forces of conception M_p and new context of alternatives S_p are now $M_p = M_{\Omega_p}$ and $S_p = \Omega_p$. According to the conjecture [4.10], the individual's level of tranquility is the ordinary one, $T_p = T(M_p) = \bar{T}$. Consequently, his function of enjoyment is, again, $E(x, \bar{T})$, his maximum enjoyment on S_p is reached at $x = x^p$, and is equal to $E(x^p, \bar{T}) = \bar{e}$, which provides, again, the ordinary happiness \bar{H} . This allows to conclude that, according to Smith, people can be equally happy in the “most glittering and exalted situation” and in the “most humble station”.

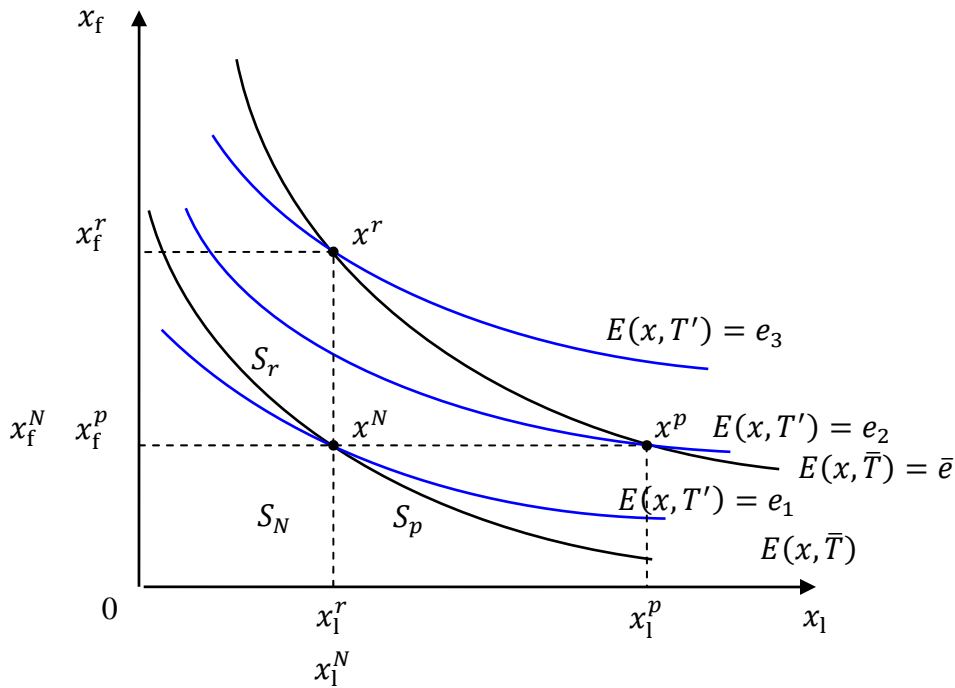


Figure 6 – Enjoyment from the “most glittering and exalted situation” to the “most humble station”

5.2. From the “most humble station” to the “most glittering and exalted situation”

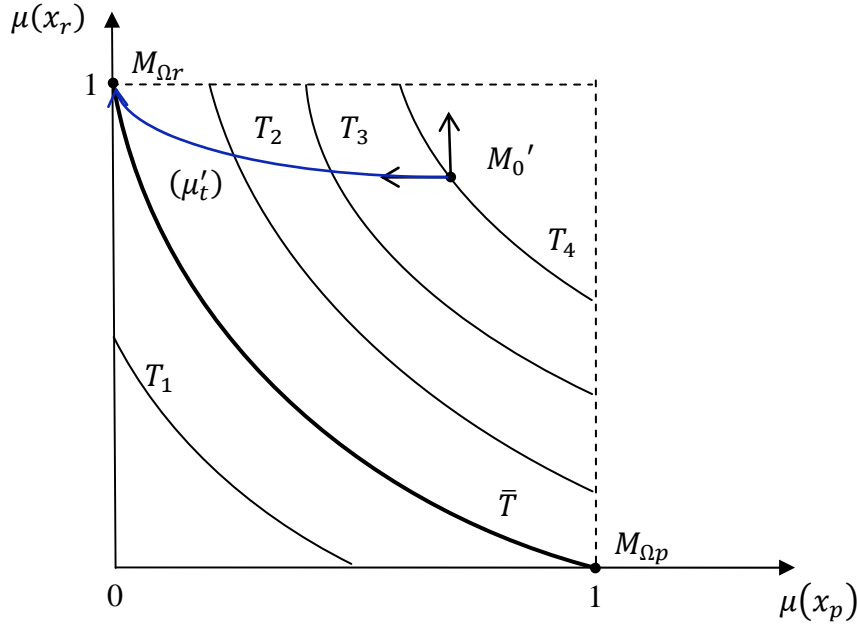


Figure 7 – Tranquility from the “most humble station” to the “most glittering and exalted situation”

By contrast to the previous case, suppose this time that the individual is initially in the “most humble station” (Figure 7). Like before, in his initial situation, he shares the impartial spectator’s point of view on his situation, so that, $M = M_{\Omega p}$ and $S = \Omega_p = \{x_p\}$ and thus, enjoys an ordinary level of tranquility \bar{T} . Suppose, also, a change in this situation at date $t = 0$, which leads him from the “most humble station” to the “most glittering and exalted situation”. This time, the change modifies the alternatives available to the individual from x_p to x_r . According to the impartial spectator, in this situation, the gain of “the frivolous pleasures of vanity and superiority” comes with a loss of the pleasure of “personal liberty”, so that, his point of view moves from $\Omega_p = \{x_p\}$ to $\Omega_r = \{x_r\}$. However, as in the previous case, the individual does not immediately view his situation from this angle. In a first time, he thinks that besides the enjoyment of “personal liberty”, he can enjoy “the frivolous pleasures of vanity and superiority”. His assessment of this new situation is given by M_0' : his force of conception of x_r has increased, but is not yet equal to one, and his force of conception of x_p has decreased, but is not yet equal to zero. Contrary to the opposite change of

situation, the individual's short term reaction is now tranquility-increasing, so that, he reaches the iso- tranquility curve T_4 where the level of tranquility is superior to the ordinary one.

But, like in the former case, in the long run, the individual progressively recovers his ordinary level of tranquility through the gradual adoption of the impartial spectator's point of view on his new situation M_{Ω_r} . And this gradual acceptance leads him to realize that the “most glittering and exalted situation” does not allow the enjoyment of “personal liberty”. The adjustment process [4.11] gives rise to a move on the trajectories (μ'_t) (from M_0') along which

$$\mu_t(x_p) > 0 \Rightarrow \dot{\mu}(x_p) < 0 \text{ and}$$

$$\mu_t(x_r) < 1 \Rightarrow \dot{\mu}(x_r) > 0.$$

The result of this process ([4.12] and [4.13]) is that the trajectory (μ'_t) tends to a situation where:

$$\lim_{t \rightarrow \infty} M_t = M_{\Omega_r} \Rightarrow \lim_{t \rightarrow \infty} S_t = \Omega_r \text{ and}$$

$$\lim_{t \rightarrow \infty} T_t = \bar{T}.$$

At the end of the gravitational process, the individual therefore realizes that the “most glittering and exalted situation” leads to the same ordinary level of tranquility as the “most humble station”.

As for the effect of this change of situation on enjoyment, we will, like in the previous case, give up the idea that there are only two alternatives of enjoyment, so that $X = \{(x_l, x_f): x_l, x_f \geq 0\}$. We also assume now that the individual's initial context of alternatives is $S_p = \Omega_p$, that the forces of conceptions of the elements x in X , $\mu_p(x)$ are also equal to $\mu_{\Omega_p}(x)$, so that, he enjoys a level of tranquility T_p equal to the ordinary one \bar{T} . The maximum of enjoyment assessed over the context of choice Ω_p is provided by $x^p = (x_l^p, x_f^p)$ and is equal to \bar{e} (see Figure 8), itself equal to the ordinary level of happiness \bar{H} .

Now, suppose that this individual faces a gain in x_f equal to $(x_f^r - x_f^p)$ where $x_f^r > x_f^p$. From the point of view of the impartial spectator, this gain is compensated by a loss in x_l equal to $(x_l^p - x_l^r)$ where $x_l^p > x_l^r$, leading to $\Omega_r = \{(x_l, x_f): x_l \in [0, x_l^r], x_f \in [0, x_f^r]\}$, with $\mu_{\Omega_r}(x)$ equal to 1 for each x in Ω_r , and to 0 otherwise. But the

individual's natural short-term point of view leads him to focus on the gain of x_f , from which arises an increase of the forces of conception $\mu_N(x)$ of all $x = (x_l, x_f)$ out of Ω_p for which $x_f < x_f^N$. On the other hand, he even does not imagine that all the alternatives for which x_l is included between x_l^r and x_l^p are now unavailable, so that the related $\mu_N(x)$ remain superior to zero. The resulting context of his alternatives is therefore $S_N = \{(x_l, x_f): x_l \in [0, x_l^N], x_f \in [0, x_f^N]\}$.

Since the forces of conception are for each x such that $\mu_N(x)$ is strictly superior to $\mu_{\Omega_p}(x)$ for some x , and equal for the others, the tranquility related to the graph M_N of S_N is $T(M_N) = T'$, which is superior to the ordinary level of tranquility \bar{T} . And the iso-enjoyment map is now related to the enjoyment function $E(x, T')$. The resulting enjoyment on S_N reaches a maximum on $x^N = (x_l^N, x_f^N)$ and the individual's happiness, which was at its ordinary state \bar{H} in the initial situation for the alternative x^p , is now $H_N = e_1$, higher than \bar{H} .

Again, in the long run, the individual achieves to adopt the impartial spectator's point of view on his new situation, which results in the equalization of the forces of conception $\mu_p(x)$ to zero for all x which does not belong to Ω_r , and to one for all other x which belong to Ω_r . The individual's new graph of the forces of conception M_r and new context of alternatives S_r are now $M_r = M_{\Omega_r}$ and $S_r = \Omega_r$. According to the conjecture [4.10], the individual's level of tranquility is the ordinary one, $T_r = T(M_r) = \bar{T}$. Consequently, his function of enjoyment is, again, $E(x, \bar{T})$, his maximum enjoyment on S_r is reached at $x = x^r$, and is equal to $E(x^r, \bar{T}) = \bar{e}$, which provides, again, the ordinary happiness \bar{H} .

This means that a move from the “most humble station” to the “most glittering and exalted situation” by means of a prosperous event, corresponds to a trade off where the pleasure of personal liberty is exchanged for the frivolous pleasures of vanity and superiority, the long-run level of happiness remaining constant.

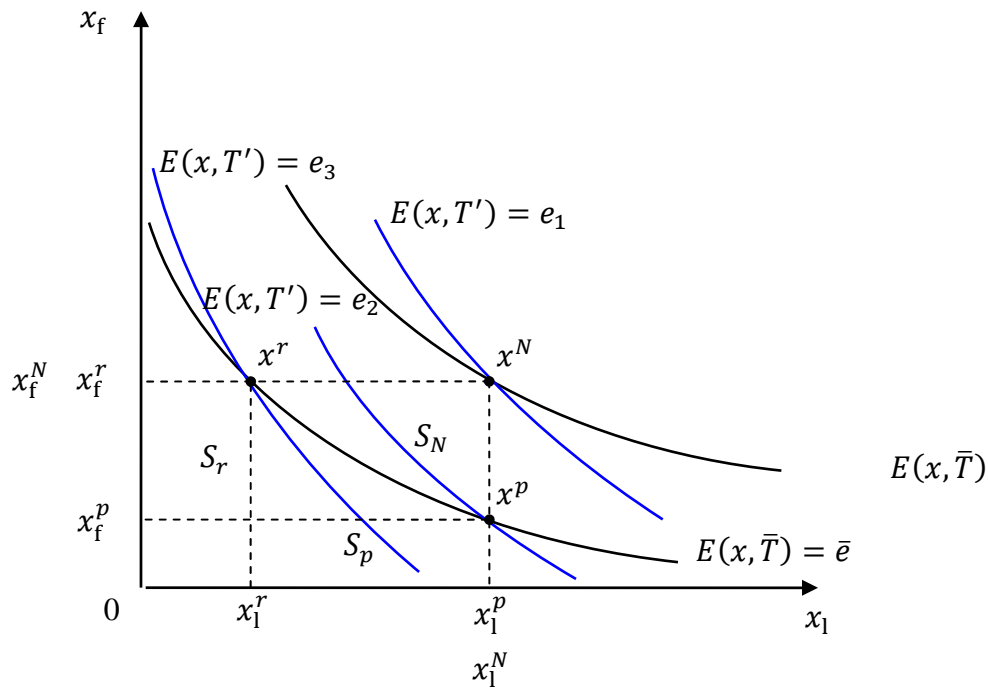


Figure 8 – Enjoyment from the “most humble station” to the “most glittering and exalted situation”

6. CONCLUDING REMARKS

On top of showing the mutual consistency of Smith's various propositions introduced in the *Theory of Moral Sentiments*, the previous representation allows distinguishing the author's analysis of happiness from a standard approach, closer to a more familiar hedonistic and welfarist approach. Though, at first sight, both appear similar, they differ on several important points.

- i. Both approaches share an identical starting point, that is, the identification of a set of alternatives X which could be composed of any type of objects which might contribute to satisfaction or, in Smith's words, enjoyment. However, something specific is added, within a Smithian approach to this set of alternatives: the forces of conception $\mu(x)$ of its elements. This means that from a Smithian point of view, the initial question is not only that of the mere existence of objects, but also of the strength of their existence for the agent.
- ii. Within both approaches, we can define a relevant domain of alternatives F which consists in a subset of non empty parts of X , and contexts of alternatives S which are the elements of F . This last constitutes what Smith called the “natural

point of view" of the individual. However, he adds again something more to such an initial natural point of view: the impartial spectator's point of view. This last one gives rise to a different domain of alternatives F_{Ω} , which acknowledges that all parts of X are not potentially reachable by the agent.

- iii. Whereas in a standard approach, the satisfaction derived from an element of X only depends on this element, in the Smithian approach it also depends on the level of tranquility of mind which is, itself, linked to the forces of conception. As a result, a same alternative x might give rise to an infinity of levels of enjoyment (and thus belongs to an infinity of iso-enjoyment curves) depending on the level of tranquility. An immediate consequence is that variations in the tranquility of mind might change the agent's preferences over the elements of X .
- iv. An important feature of Smith's analysis, which has no genuine equivalent in a standard approach, is that from the impartial spectator's point of view, the selective domain of choice of alternatives F is such that the same "ordinary level of happiness", associated with a same "ordinary level of tranquility" might be obtained from any element of F_{Ω} .
- v. The last feature which has no equivalent in standard approach is the existence of a dynamics which concerns the forces of conception and, as a result, the domain of choice, tranquility, enjoyment and happiness. This dynamics is assumed by Smith to lead more or less quickly to the adoption by the individual of the impartial spectator's point of view. So that in spite of the various positive or negative shocks which he encounters during his life, he always tends to recover his ordinary level of happiness. Although, after such a shock, his natural point of view leads him to prefer such or such permanent situation, the adoption of the impartial spectator's point of view brings him to conclude that all permanent situations might provide the same ordinary level of happiness.

TROISIÈME PARTIE

DÉCIDER

On reconnaît généralement deux types de divisions majeures entre les individus qui parcourent les deux principaux ouvrages de Smith : celle qui oppose les riches et les pauvres, d'abord ; puis l'opposition entre capitalistes, propriétaires fonciers et travailleurs salariés. Cependant, la lecture de la *Richesse des nations* fait apparaître de nombreuses autres figures, mobilisées pour illustrer de nombreuses thématiques de l'ouvrage. Ainsi, la question de l'accumulation du capital, puis celle du fonctionnement du marché du crédit, sont l'occasion de l'entrée en scène d'acteurs originaux : le faiseur de projet, l'homme sage, le prodigue, l'homme frugal, le banquier, imprudent ou prudent. On pourrait se satisfaire de cette portée illustrative. L'objet de l'unique chapitre composant cette troisième partie est de montrer que cette succession de personnages peut être comprise autrement que comme une concession que Smith aurait accordée à ses lecteurs rebutés par un exposé trop aride : il s'agit plutôt de la mise en œuvre, dans des situations particulières, de procédures appartenant à des dimensions décisionnelles de portée plus générale.

Ces dimensions se retrouvent dans la *Richesse des nations* et, surtout, dans la *Théorie des sentiments moraux* à l'occasion de la discussion de délibérations morales. Elles concernent la décision intertemporelle, l'estimation des conséquences des actions et la décision en situation de risque, et font apparaître deux profils décisionnels permettant de regrouper les acteurs singuliers qui parcourent la *Richesse des nations* : celui de l'homme prudent et de l'homme imprudent. Cette distinction entre deux profils décisionnels s'appuie donc ultimement sur une distinction morale concernant une vertu évidemment présente dans le système moral de Smith, la prudence, mais que l'on retrouve également dans son œuvre économique.

Par souci de simplicité, la représentation des décisions qui en résulte a conduit non à un formalisme unique, mais à trois formalisations complémentaires, correspondant à chaque dimension décisionnelle, et dont le trait commun est de reprendre à leur compte la propriété de concavité mise en évidence au chapitre 2 afin d'exprimer la sensibilité asymétrique aux événements favorables et défavorables. Au-delà des particularités analytiques du traitement de chaque dimension décisionnelle (condition d'impatience pour la décision dans le temps ; prise en compte de la force de conception des éléments de l'ensemble de choix pour l'estimation des conséquences ; concavité de la fonction de transformation des probabilités dans un contexte d'utilité dépendant du rang pour la décision en situation de risque), la nature même des décisions de l'homme prudent et de l'homme imprudent dépend d'une dimension morale, qui s'incarne dans la vertu de prudence. Le processus de délibération qui se trouve alors engagé mobilise, ici aussi, le mécanisme de sympathie (*supra*, chapitre 1) et la distinction entre point de vue naturel et point de vue du spectateur impartial (*supra*, chapitres 3 et 4) afin d'expliquer comment, grâce à la maîtrise de soi, le second peut parvenir à l'emporter sur le premier.

CHAPITRE 5

Acteurs Économiques et Délibération :
Adam Smith et l'Émergence d'une
Théorie Morale de la Décision

INTRODUCTION

La question de la cohérence entre les deux œuvres majeures de Smith, la *Théorie des sentiments moraux* et la *Richesse des nations*, dont les premières éditions datent respectivement de 1759 et 1776, a donné lieu à une littérature abondante dominée par le *Adam Smith Problem*. Cette appellation, qui remonte au XIX^e siècle et qui est due à des auteurs de l'ancienne école historique allemande comme Bruno Hildebrand, suivi de Carl Knies et de Wiltold von Skarzynski, désigne, comme on sait, une incompatibilité supposée entre la morale et l'économie smithiennes¹⁰⁵ (voir A.L. Macfie et D.D. Raphael, 1976, p. 20 ; L. Montes, 2003 ; J. Dellemotte, 2005b). La publication par Edwin Cannan en 1896 des *Lectures on jurisprudence* puis, beaucoup plus tard, les travaux initiés par la publication scientifique des œuvres complètes d'Adam Smith dans les années 1970, mirent un terme à la thèse du revirement et soulignèrent la simultanéité du travail de Smith sur ses deux œuvres majeures. Ainsi, une grande partie des spécialistes de Smith reconnaissent à présent la compatibilité entre la *Théorie des sentiments moraux* et la *Richesse des nations*, considérant le *Adam Smith Problem* comme « un pseudo-problème » (D. D. Raphael et A. L. Macfie, 1976, p. 20) dû à une incompréhension de ses initiateurs¹⁰⁶.

Cependant, tout en reconnaissant l'unité du projet smithien, il reste possible de traiter séparément les questions économiques et les questions morales. Du point de vue de l'analyse économique, il s'agit évidemment des thèmes fondateurs de la discipline : la théorie de la valeur, l'accumulation du capital, la division du travail, le commerce international ou le système bancaire. Si bien qu'on peut avoir le sentiment que l'analyse économique de Smith proprement dite ne se trouve pas affectée par son œuvre morale.

¹⁰⁵ Ces auteurs soutenaient l'idée selon laquelle chaque œuvre de Smith serait dominée par un principe explicatif différent des comportements sociaux : dans la *Théorie des sentiments moraux*, ce serait le principe de sympathie qui domine, alors que dans la *Richesse des nations* ce serait l'intérêt privé. Ils en conclurent que Smith, influencé par les philosophes matérialistes, changea sa vision de l'être humain, à la suite de son séjour en France, passant de l'altruisme supposé de la *Théorie des sentiments moraux* à l'égoïsme de la *Richesse des nations*.

¹⁰⁶ Une incompréhension dont les sources, comme l'explique par exemple J. Dellemotte (2005b), reposent sur un « double amalgame » entre sympathie et altruisme et entre amour de soi et égoïsme.

Dans bien des cas, ce parti-pris méthodologique reste sans conséquences. Dans d'autres, il révèle ses faiblesses. On peut, par exemple, traiter des choix d'investissement ou des placements financiers sur le marché du crédit chez Smith en faisant abstraction de la *Théorie des sentiments moraux*. Mais cela conduit, aussi, à considérer comme accessoire la multiplicité de personnages, d'acteurs économiques, que l'on rencontre dans la *Richesse des nations* : faiseur de projets, banquier, prodigue, homme frugal, etc... Or, la personnalité de ces acteurs n'a rien d'accessoire et leur présence dans la *Richesse des nations* ne vise pas seulement à illustrer des principes généraux, à donner corps à un exposé insuffisamment imagé : que les entreprises des hommes à projets et des banquiers imprudents qui les financent constituent une menace pour l'accumulation du capital mérite, par exemple, d'être pris en considération autrement que comme une simple application illustrative. La *Richesse des nations* informe, évidemment, sur les conséquences de leurs décisions et apporte quelques indications qui permettent de cerner les traits distinctifs sur lesquels elles reposent¹⁰⁷. Mais cela restera insatisfaisant du point de vue de la compréhension du processus décisionnel : doit-on considérer que les comportements de ces acteurs, aussi divers soient-ils, sont simplement donnés, ou faut-il au contraire en rechercher l'origine et les principes qui conduisent à leur différenciation ?

Dans la lignée des travaux qui cherchent à montrer comment la philosophie morale de Smith influence son analyse économique (au sein d'une littérature abondante, on retiendra, par exemple : A. L. Macfie, 1959 ; A. Fitzgibbons, 1995 ; S. Leloup, 2000 ; M. P. Paganelli, 2003 ; J. Dellemotte, 2005 ; C. Gerschlager, 2005 ; B. Walraevens, 2009 ; D. Diatkine, 2010), ce chapitre a pour objectif de caractériser le profil décisionnel de ces acteurs et de rechercher, en amont, ce qui pour Smith conduit les agents économiques à adopter un comportement plutôt qu'un autre. Or, bien que la *Richesse des nations* offre certaines pistes concernant le profil décisionnel de ses différents acteurs, elle est peu explicite sur le processus de délibération à l'origine des décisions économiques. La raison en est que, pour l'essentiel, les éléments relatifs à la façon dont les individus délibèrent ne sont pas associés à des questions économiques mais à des questions morales. Au contraire, la *Théorie des sentiments moraux*, en plus

¹⁰⁷ On relèvera, cependant, la tentative de Spencer J. Pack (1991b) d'analyser les personnages du capitaliste, du travailleur et du propriétaire foncier.

de fournir une grille de lecture de ces décisions, permet d'éclairer leur fonctionnement à travers la délibération morale qui conduit à la maîtrise de soi. Le *Adam Smith Problem* s'éloigne de plus en plus : ce n'est plus seulement une compatibilité qui s'affirme entre les deux ouvrages de Smith, mais une véritable interdépendance.

Le point de départ demeure, cependant, la *Richesse des nations*. Il est possible de rendre compte de la particularité des comportements économiques que Smith y aborde à travers deux thèmes significatifs, celui de l'accumulation du capital et celui du marché du crédit, traités principalement dans le livre II. L'étude de ces thèmes, dans le cadre d'une analyse des facteurs qui influencent la croissance économique d'une nation, est l'occasion pour Smith de faire apparaître plusieurs catégories d'acteurs qui se différencient par leur situation et leur comportement (§1). On sait ainsi que, pour l'auteur de la *Richesse des nations*, seuls certains individus ont l'opportunité d'accumuler du capital. En effet, l'explication des déterminants de l'accumulation du capital s'appuie sur une articulation entre stocks et flux, conduisant à distinguer les riches, capables d'accumuler du capital, et les pauvres, qui n'ont pas les moyens d'y parvenir. C'est cette distinction qui va laisser place à l'opposition bien connue chez Smith entre capitalistes, propriétaires fonciers et travailleurs. Il est clair, pourtant, qu'une telle opposition était impuissante à rendre compte de la variété des acteurs de l'accumulation du capital et à apprécier leur plus ou moins grande efficacité (§1.1). Le même type de problème survient à l'occasion de la discussion du fonctionnement du marché du crédit et, plus particulièrement, de la question de l'usure (S. G. Checkland, 1975 ; J. M. Jadow, 1977 ; D. Levy, 1987 ; S. Pack, 1991 ; Sylvie Diatkine, 1995 ; S. Hollander, 1999 ; S. Leloup, 2000 ; M. P. Paganelli, 2003). Après avoir exposé le mode de fonctionnement des systèmes bancaires écossais et anglais de son époque, dont le rôle principal est l'émission monétaire, et en s'appuyant sur ce que l'on appelle aujourd'hui « la doctrine des effets réels », Smith se prononce en faveur d'une réglementation des taux d'intérêt sur le marché du crédit. Son argumentation repose sur l'identification de comportements différenciés d'emprunt et de prêt, ainsi que sur leur influence sur la circulation monétaire (§1.2). Cette investigation fait apparaître un ensemble à première vue disparate d'acteurs économiques : l'homme frugal, le prodigue, l'homme sage, le faiseur de projets et le banquier, le plus souvent imprudent mais que l'on peut imaginer prudent (§1.3).

C'est ce caractère disparate que l'on va réduire au moyen de trois dimensions décisionnelles : le choix intertemporel ; l'évaluation des conséquences ; l'attitude l'égard du risque (§2). Le choix de ces dimensions n'est pas arbitraire puisqu'il s'appuie sur le rôle particulier de la prudence dans le système smithien et, plus particulièrement, de ce que Smith appelle la « prudence inférieure ». D'un côté, celle-ci compte de nombreuses références dans la *Richesse des nations* et, d'un autre côté, elle représente l'une des quatre vertus du système moral que développe Smith dans la *Théorie des sentiments moraux* (§2.1). Bien que les dimensions décisionnelles que l'on vient d'évoquer soient présentes dans le premier ouvrage, c'est l'analyse de la vertu de prudence, dans l'ouvrage de philosophie morale, qui permet d'en préciser le contenu (§2.2).

La première dimension décisionnelle, relative au choix intertemporel, apparaît évidemment dans la *Richesse des nations*, lorsque Smith aborde la question de l'accumulation du capital. La *Théorie des sentiments moraux* procure cependant un éclairage différent. D'abord, elle montre que les développements que Smith consacre à la décision intertemporelle font apparaître chez certains individus des incohérences temporelles qui ont pu inciter à en représenter le comportement au moyen de fonctions d'utilité intertemporelles avec facteur d'escompte hyperbolique (Ignacio Palacios-Huerta 2003). On préférera, cependant, une représentation plus atténuée qui, s'appuyant sur une condition d'impatience, permet de rendre compte des comportements décrits par Smith. Mais surtout, le rôle que l'auteur accorde à la maîtrise de soi dans les comportements prudents permet d'aller au-delà de ce que manifeste la seule lecture de la *Richesse des nations*, en montrant que son auteur a une vision plus complexe de la décision intertemporelle que ce que laisse supposer une lecture exclusive de son œuvre économique. On verra à cette occasion que la spécificité de l'approche de Smith tient à ce que la délibération qui mène à la maîtrise de soi se présente comme un conflit entre deux systèmes de préférences contradictoires, dans lequel la maîtrise des passions se fait sans mécanisme préalable visant à restreindre l'ensemble sur lequel s'exerce le choix. Plutôt que par un mécanisme d'engagement externe (comme chez Jon Elster, 1987), c'est, au contraire, par un mécanisme d'engagement interne, que l'on identifie comme les règles personnelles ou promesses à soi-même (voir Roland Bénabou et Jean Tirole,

2004a), que les individus parviennent à mobiliser leur volonté et accèdent à la maîtrise de soi dans l'action.

La seconde dimension émerge, dans la *Richesse des nations*, lorsque l'auteur veut expliquer l'influence de la confiance des hommes en leurs talents sur leurs actions. On s'aperçoit que ses effets concernent, principalement, l'estimation des conséquences des actions. Ce lien entre estime de soi et estimation des conséquences des actions est également présent dans la *Théorie des sentiments moraux*. Là encore, la compréhension de la vertu de prudence, dans ce dernier ouvrage, permet de montrer que la question de l'estimation des conséquences des actions peut être rapportée à des possibilités de choix que les individus conçoivent avec plus ou moins de force comme associées aux situations qu'ils évaluent. On reprendra, pour en rendre compte, des éléments du formalisme développé ci-dessus afin d'analyser la théorie gravitationnelle du bonheur chez Smith (chap. 4).

En ce qui concerne la troisième dimension décisionnelle, la *Richesse des nations* propose une analyse de l'attitude face au risque, qui a ceci de particulier qu'elle est illustrée par de nombreux exemples de loteries dont elle emprunte le vocabulaire, appliqués aux domaines les plus variés de l'activité humaine. De façon systématique, les comportements que Smith décrit sont abordés soit comme des choix entre loteries inévitables et loteries équitables, soit comme des choix entre des loteries diversement inévitables. Pour certains commentateurs des passages concernés, cela n'obligeait pas à renoncer à une approche usuelle en termes d'utilité espérée (David Levy 1999). Deux éléments conduisent néanmoins à adopter une approche différente, en termes d'utilité non espérée. Le premier concerne l'absence de compatibilité entre ce qu'explique Smith à propos des loteries et les propriétés de la fonction d'utilité sous-jacente, déduite de son analyse de la sensibilité asymétrique aux événements prospères et adverses, principalement développée dans la *Théorie des sentiments moraux* (voir chap. 2 et L. Bréban, 2012). Le second procède lui aussi de l'analyse des caractéristiques de la prudence, toujours dans la *Théorie des sentiments moraux*, et invite à tenir compte de l'existence de biais systématiques dans la prise en compte du poids décisionnel des probabilités. On utilisera donc, pour rendre compte des décisions prises dans les différentes situations de risque présentées par Smith, une approche en termes d'utilité dépendante du rang, du type de celle héritée de John Quiggin (1982 ; voir aussi E.

Diecidue et P. Wakker, 2001 ; M. Cohen, 2008 ; M. Abdellaoui, 2009) au moyen de laquelle on fera apparaître la possibilité d'un optimisme face au risque, désormais compatible avec l'ensemble des positions de Smith.

L'analyse des différentes dimensions décisionnelles contenues dans la vertu de prudence permet de dégager deux profils décisionnels : celui de l'homme prudent et de son négatif, l'homme imprudent. Le premier correspond à l'individu qui i) a une préférence pour le présent réduite, sinon nulle ; ii) estime convenablement les conséquences de ses actions ; iii) estime convenablement les risques, pour lesquels il a une aversion faible, jointe à une aversion pour le risque de perte. Quant au second, à l'inverse, il correspond à l'individu qui i) a une forte préférence pour le présent ; ii) surestime les conséquences bénéfiques de ses actions ; iii) est optimiste face au risque au sens de l'utilité dépendante du rang.

La prise en compte de la vertu de prudence dans la *Théorie des sentiments moraux* fait également émerger une dimension morale, qui se situe en amont des trois dimensions décisionnelles, et qui permet de préciser les profils de l'homme prudent et de l'homme imprudent du point de vue, non plus de ce qu'ils décident, mais de la façon dont ils décident, c'est-à-dire dont ils délibèrent : il s'agit de la maîtrise de soi dont le rôle n'est pas cantonné au domaine de l'arbitrage intertemporel. C'est alors en examinant la façon dont les individus parviennent à la maîtrise d'eux-mêmes que l'on pourra comprendre, en amont, ce qui différencie les comportements de ces deux personnages. Ainsi montrera-t-on que les caractéristiques décisionnelles que Smith attribue à l'homme prudent et à l'homme imprudent découlent du fait que le premier, dirigé par son désir d'être digne d'éloge exprimant son sens de la convenance, maîtrise ses passions, tandis que le second, dirigé par l'amour de soi, y cède (§2.3).

Même si elle n'apparaît pas de manière immédiate au lecteur de la seule *Richesse des nations*, cette dimension morale y est également à l'œuvre et permet de rassembler les différents acteurs que nous avons identifiés en deux catégories synthétiques. L'une est celle des acteurs agissant sous l'emprise d'une passion (le faiseur de projets, le banquier imprudent, le prodigue). L'autre est celle des individus restreignant leurs passions (l'homme sage, le banquier prudent, l'homme frugal). Or, si ces acteurs peuvent être distingués grâce à cette dimension morale, ils doivent aussi posséder les caractéristiques

décisionnelles qui en découlent. La confrontation des acteurs aux trois dimensions décisionnelles retenues met en évidence que la première catégorie possède le profil décisionnel de l'homme imprudent tandis que la seconde possède celui l'homme prudent et que l'on peut représenter leurs comportements à partir des mêmes formalismes que ceux que nous avons choisi d'utiliser lors de notre analyse de la vertu de prudence (§3).

1. DES DÉCISIONS ÉCONOMIQUES : ACCUMULATION DU CAPITAL ET MARCHÉ DU CRÉDIT

Dans *La Richesse des nations*, les questions qui impliquent des décisions économiques sont évidemment nombreuses. On remarque cependant que Smith y est peu explicite sur les processus qui les gouvernent, privilégiant surtout leurs conséquences. Je m'attacherai ci-après à deux exemples typiques, celui de l'accumulation du capital et celui du marché du crédit, qui me permettront d'obtenir une première approche des types d'acteurs qui parcourent la *Richesse des nations*.

1.1. Accumulation du capital

Dans le dispositif de la *Richesse des nations*, on sait que Smith met en évidence deux causes à l'enrichissement d'une économie capitaliste. L'accumulation du capital¹⁰⁸, à ses yeux, constitue l'une de ces deux causes, l'autre étant la division du travail. Elles entretiennent, toutes deux, une relation d'interdépendance. Néanmoins, l'accumulation du capital est introduite seulement à partir du livre II¹⁰⁹, tandis que la division du travail est traitée dans le livre I. Smith affirme que dans une nation, plus la proportion de capital accumulé est élevée, plus on peut employer de travailleurs productifs, c'est-à-dire des travailleurs à même de reconstituer, par leur travail, le salaire qui leur a été avancé et d'engendrer un surplus de valeur : le profit (ce qui les distingue des

¹⁰⁸ La question de l'accumulation du capital chez Smith est évidemment abondamment commentée jusqu'à aujourd'hui. On en retiendra l'exposé classique de Samuel Hollander, 1973, pp. 188-204.

¹⁰⁹ La prépondérance des thèmes de l'accumulation du capital et de la théorie monétaire, au sein du livre II, conduisent certains auteurs contemporains à le considérer comme un exposé d'une macroéconomie smithienne (voir D. Diatkine, 1991, p. 52).

travailleurs non productifs¹¹⁰). L'augmentation du nombre de travailleurs productifs qui s'ensuit est alors un moyen par lequel une nation s'enrichit. Cette analyse s'applique également à l'échelle individuelle, et c'est ce qui nous intéresse ici. Bien que l'objectif soit de mettre en évidence ce qui rend optimale la croissance économique, le thème de l'accumulation du capital conduit Smith à placer l'accent sur les comportements économiques qui la gouvernent. Les agents, en possession d'un capital, se retrouvent face à plusieurs options alternatives, impliquant des décisions qui auront des conséquences sur leur enrichissement personnel et qui s'exercent évidemment dans un contexte intertemporel. Même si ce constat peut sembler aller de soi, il détermine cependant notre compréhension des mécanismes mis en œuvre.

L'analyse de l'accumulation du capital chez Smith, s'appuie sur ce que nous pouvons reconnaître comme une articulation entre stocks et flux. Les stocks correspondent aux fonds accumulés et les flux aux revenus engendrés soit par le travail, soit par le capital dont dispose un agent¹¹¹. Dans une société où la division du travail est établie, tout homme doit nécessairement être en possession d'un fonds accumulé, ne serait-ce que pour subsister en attendant que les revenus, soit de son travail, soit de son capital, lui reviennent. Smith distingue deux situations selon la nature et l'importance de ce fonds.

La première est décrite ainsi :

« Quand le fonds accumulé qu'un homme possède suffit tout au plus pour le faire subsister pendant quelques jours ou quelques semaines, il est rare qu'il songe à en tirer un revenu. Il le consomme en le ménageant le plus qu'il peut, et il tâche de gagner par son travail de quoi le remplacer avant qu'il soit entièrement consommé. Dans ce cas, tout son revenu procède de son travail seulement ; c'est la condition de la majeure partie des ouvriers pauvres dans tous les pays. » (RDN, II, 1, p. 357)

Dans cette situation, le stock que constitue le fonds accumulé est uniquement reconstitué par un flux de revenu engendré par le travail. En revanche, dans la deuxième situation :

¹¹⁰ Selon Smith, seul le travail productif permet de reproduire le capital nécessaire à la production et d'accroître le revenu d'un particulier ou de la nation : « Il y a une sorte de travail qui ajoute à la valeur de l'objet sur lequel il s'exerce ; il y en a une autre qui n'a pas le même effet. Le premier, produisant une valeur, peut être appelé *travail productif* ; le dernier, *travail non productif*. » (RDN, II, 3, p. 416). On peut alors considérer qu'en général, les biens sont le fruit d'un travail productif car ils sont susceptibles d'être échangés, tandis que les services ne sont pas producteurs de richesses. Par exemple, « [u]n particulier s'enrichit à employer une multitude d'ouvrier fabricants ; il s'appauvrit à entretenir une multitude de domestiques. » (RDN, II, 3, p. 417). Sur la distinction entre travail productif et travail improductif, voir V. W. Bladen (1960).

¹¹¹ D'un point de vue terminologique, Smith emploie le terme « *stock* » (WN, II, i, 1, p. 279) pour désigner ce que l'on traduit habituellement par « fonds » (voir Philippe Fontaine, 1995).

« [...] quand un homme possède un fond accumulé suffisant pour le faire vivre des mois ou des années, il cherche naturellement à tirer un revenu de la majeure partie de ce fonds, en en réservant seulement pour sa consommation actuelle autant qu'il lui en faut pour le faire subsister jusqu'à ce que son revenu commence à lui rentrer. » (RDN, II, 1, p. 357)

Ce revenu, engendré par le fonds lui-même, permet non seulement de reconstituer mais, en plus, d'accroître le stock.

Cette articulation entre les stocks et les flux met en évidence l'existence de conditions différentes entre les individus qui composent la société capitaliste. Ces différences sont essentielles puisqu'elles permettent d'analyser les comportements des individus en fonction de leurs caractéristiques et ainsi de comprendre l'origine de l'accumulation du capital. Smith accorde beaucoup d'importance, dans la *Richesse des nations* et dans ses autres ouvrages, à la distinction entre riches et pauvres¹¹². C'est en revenant sur cette distinction que l'on peut parcourir le chemin qui va de l'analyse des conditions de la richesse vers les comportements individuels qui l'engendrent. Cette distinction, toujours en s'appuyant sur l'articulation entre les stocks et les flux, permet :

1. d'opposer deux classes de la société capitaliste : les travailleurs et les capitalistes ;
2. d'identifier les relations qui existent entre ces deux classes ;
3. de faire apparaître les différences, dans les prises de décisions intertemporelles, entre les agents concernés ;
4. d'effectuer une distinction entre les modes de décisions des riches eux-mêmes.

Ce sont les quatre points que j'aborderai successivement.

1.1.1. La transformation des riches et des pauvres en capitalistes et travailleurs

Les éléments simples concernant l'articulation entre stocks et flux que l'on vient de rappeler permettent de relier la distinction entre riches et pauvres et la structure par classes de la société capitaliste telle que l'envisage Smith, qui oppose typiquement les travailleurs et les capitalistes (on laisse ici de côté le cas des propriétaires fonciers). En effet, l'homme riche se distingue de l'homme pauvre non à partir d'un niveau arbitraire

¹¹² C'est le cas, par exemple, dans la *Théorie des sentiments moraux*, lorsque Smith traite de la corruption des sentiments moraux en la fondant sur notre disposition à « admirer les riches » et à « mépriser les pauvres » (voir TSM, I, iii, 2 ; 3).

de son fonds, mais parce que celui-ci est suffisamment élevé pour être employé en tant que capital. Ce stock de capital engendre un flux de revenu, le profit, pouvant être affecté à une épargne et, ainsi, à un accroissement du stock. Cette distinction montre que, pour Smith :

- d'une part, l'épargne n'est formée qu'à partir du revenu du capital (on fait ici abstraction de la rente) et non à partir du revenu du travail (voir RDN, II, 1, p. 357) ;
- d'autre part, il existe une valeur-seuil du fonds dont dispose un agent, qui sépare précisément l'homme pauvre (le travailleur) de l'homme riche (le capitaliste) et en-dessous de laquelle on ne peut prétendre à un revenu du capital.

1.1.2. La richesse comme pouvoir sur le travail d'autrui

La distinction entre les riches et les pauvres peut encore être approfondie à partir de la définition bien connue que donne Smith de la richesse, à savoir, un pouvoir d'achat sur le travail d'autrui. La fortune d'un individu

« est plus ou moins grande exactement en proportion [...] de la quantité du travail d'autrui qu'elle le met en état de commander, ou, ce qui est la même chose, du produit du travail d'autrui qu'elle le met en état d'acheter. » (RDN, I, 5, p. 100).

On retient habituellement de cette proposition une formulation possible de la valeur-travail commandé. Mais au-delà, elle permet de situer la relation entre capitalistes et travailleurs au sein d'un système de pouvoir entre riches et pauvres. Le pauvre est ainsi destiné à devenir travailleur et à attendre sa subsistance de l'homme riche (maintenant, du capitaliste) puisqu'il se trouve privé de pouvoir d'achat sur le travail d'autrui. C'est alors une relation asymétrique d'interdépendance qui se met en place entre les riches et les pauvres ou, plus précisément, entre capitalistes et travailleurs, dans laquelle le second dépend du premier pour sa subsistance, tandis que le premier dépend du second non seulement pour l'exercice, mais également pour l'accroissement de son pouvoir par l'accumulation du capital¹¹³. D'un côté, l'homme riche possède un pouvoir d'achat sur le travail d'autrui puisqu'il dispose d'un fonds suffisant pour entretenir des gens productifs en leur fournissant de quoi subsister et sur quoi travailler. D'un autre côté, cependant, s'il espère tirer un revenu de son fonds accumulé, il n'a pas d'autre possibilité que d'employer une partie de ce fonds à l'embauche de travailleurs. C'est le

¹¹³ Sur le rapport salarial dans l'œuvre de Smith voir, Sylvie et Daniel Diatkine (1991).

travail, chez Smith, qui, appliqué aux autres capitaux, permet au capitaliste de dégager un supplément de valeur qui prend la forme du profit.

1.1.3. Les décisions de l'homme riche

La distinction entre riches et pauvres permet au moins de repérer la principale ligne de séparation qui différencie les décisions que doivent prendre les individus en fonction de leur situation, c'est-à-dire des stocks dont ils disposent et des flux qui en découlent. Comme on l'a rappelé, seul l'homme riche dispose d'un fonds suffisamment élevé pour pouvoir en tirer un revenu en l'employant comme capital. Cependant, il va de soi qu'il peut aussi l'employer autrement, en réalisant des dépenses de consommation :

« Dans tous les pays où les personnes et les propriétés sont un peu protégées, tout homme ayant ce qu'on appelle le sens commun, cherchera à employer le fonds accumulé qui est à sa disposition, quel qu'il soit, de manière à en retirer, ou une jouissance pour le moment, ou un profit pour l'avenir. » (RDN, II, 1, p. 364)

L'homme riche est donc le seul à être confronté à un arbitrage intertemporel concernant l'utilisation de son fonds, si bien que l'affectation de celui-ci entre dépenses de consommation et capital peut varier entre une situation où il serait intégralement consommé et une autre situation où son possesseur n'affecterait à la consommation que la part minimale réservée à la subsistance. Et le profit est en proportion de la part employée en tant que capital.

Ce qui fait qu'à son tour, le profit peut faire l'objet d'une décision intertemporelle entre dépenses de consommation¹¹⁴ et épargne. Dès lors qu'il n'y a pas, pour Smith, de distance entre l'épargne et l'investissement, ce qui est épargné est investi (voir, par exemple, l'analyse d'Andrew S. Skinner, 1996, pp. 170-172) et si l'homme riche décide d'épargner une partie de son revenu, alors cette partie entrera directement dans son capital (RDN, II, 3, p. 425) et accroîtra ainsi ses profits futurs en proportion de ce qui aura été accumulé¹¹⁵.

¹¹⁴ On rappelle que pour Smith, la part des revenus employée à du travail non productif constitue une dépense de consommation.

¹¹⁵ D'autres éléments laissent à penser que, pour Smith, dans *La Richesse des nations*, les mécanismes qui conduisent à accumuler du capital ne sont pas nécessairement finalisés par un arbitrage intertemporel mais que c'est l'accumulation du capital elle-même qui constitue une fin en soi. Certains commentateurs (Daniel Diatkine, 1991, pp. 31-40) ont insisté sur cette particularité de l'approche smithienne qui décrit les individus comme soumis à une illusion, les conduisant à confondre la poursuite des moyens adéquats à leurs fins avec les fins elles-mêmes. En dépit de sa pertinence, ce

Ce choix entre épargner et dépenser concerne essentiellement les capitalistes (A. Skinner, 1996, p. 165), les travailleurs, ne faisant que consommer un fonds qu'ils reconstituent au moyen du salaire : le flux qui vient alimenter leur stock est trop restreint pour qu'ils puissent décider d'en faire autre chose que l'affecter à la reconstitution de ce qui était nécessaire à leur subsistance et qu'ils auront consommé (voir Joseph Spengler, 1975, pp. 390-392).

L'existence de dépenses de consommation constitue ainsi un trait commun des riches et des pauvres. Les différences procèdent d'une analyse des besoins humains, qui a pour effet :

- d'une part, de mettre en évidence la distinction entre les dépenses en biens nécessaires et les dépenses en biens de luxe ;
- d'autre part, de rendre compte de la répartition et de la forme que peuvent prendre les fonds et leurs revenus.

Au chapitre 11 du livre I de la *Richesse des nations*, Smith explique que les trois plus grands besoins de l'homme, qui correspondent à ce qui est nécessaire à la subsistance de n'importe quel individu, sont la *nourriture*, le *vêtement* et le *logement*. Dans les *Lectures on Jurisprudence*, ces trois types de biens étaient d'ailleurs appelés « humbles nécessités » (LJ(B), p. 484)¹¹⁶. Mais alors que pour la nourriture, Smith suppose qu'il existe un point de satiété dans la satisfaction des besoins, il ne voit pas de limite aux besoins concernant le logement et les vêtements :

« Un riche ne consomme pas plus de nourriture que le plus pauvre de ses voisins [...] Dans tout homme, l'appétit pour la nourriture est borné par l'étroite capacité de son estomac ; mais on ne saurait mettre de bornes déterminées au désir des commodités et ornements qu'on peut rassembler dans ses bâtiments, sa parure, ses équipages et son mobiliers. » (RDN, I, 11, p. 240).

Les besoins en termes de *quantité* de nourriture sont limités, selon Smith, par des éléments physiologiques (la taille de l'estomac) qui les rendent identiques pour tout le monde. Cependant, les besoins en termes de *qualité* concernant la nourriture, le logement et les vêtements (et pour ces deux derniers, les besoins en *quantité*) sont

n'est pas sur cet aspect des comportements économiques, chez Smith, que j'ai pour l'instant choisi d'insister.

¹¹⁶ Dans les *Lectures*, la différenciation des trois « humbles nécessités » s'insérerait dans une évolution articulant la transformation des besoins et celle de la technologie (voir A. Lapidus 1986, pp. 56-7). Ce n'est pas la démarche suivie dans la *Richesse des nations*.

potentiellement infinis et sont contraints au moins par le stock de richesse des individus qui s'accroît ou se reconstitue au moyen du revenu. A l'autre extrémité, le minimum de besoins qui doivent être satisfaits correspond à ce qui permet de subsister et peut être illustré par la condition des travailleurs. En effet, le revenu du travail doit assurer leur subsistance et celle de leur famille (RDN, I, 8, p. 139) en reconstituant leur fonds, et va rarement au-delà de la satisfaction des besoins de base déjà mentionnés, concernant la nourriture, le vêtement et le logement. Ce que Smith appellera « besoins limités » qu'il opposera, en parlant des riches, aux « besoins de superflu » (RDN, I, 11, p. 240). C'est à ces besoins limités de base que Smith se réfère lorsqu'il affirme :

« La seule équité [...] exige que ceux qui nourrissent, habillent et logent tout le corps de la nation, aient, dans le produit de leur travail, une part suffisante pour être eux-mêmes passablement nourris, vêtus et logés. » (RDN, I, 8, p. 150)

Le riche, en revanche, possède un « excédent du revenu sur ses besoins [de base ; L.B] » (RDN, I, 8, p. 140) qui lui permet, s'il le souhaite, de « satisfaire [ses] autres besoins et fantaisies » (RDN, I, 11, p. 243) :

« C'est pourquoi ceux qui ont à leur disposition plus de nourriture qu'ils ne peuvent en consommer personnellement cherchent toujours à en échanger le surplus [...] pour se procurer des jouissances d'un autre genre. Quand on a donné aux besoins limités ce qu'ils exigent, tout le surplus est consacré à ces besoins de superflu, qui ne peuvent jamais être remplis et qui semblent n'avoir aucun terme. » (RDN, I, 11, p. 240)¹¹⁷.

Ainsi, les besoins de base « limités » une fois satisfaits, le stock et les flux de revenus peuvent être employés soit aux dépenses de luxe concernant les « besoins de superflu », bien qu'on puisse n'en retirer aucun revenu, soit à fournir les moyens de procurer aux travailleurs, les biens nécessaires en échange de leur travail.

¹¹⁷ Comme le souligne Daniel Diatkine, le besoin de superflu des riches permet d'améliorer la condition de l'ensemble de la population en permettant la satisfaction des besoins de bases au plus pauvres (Présentation de *La Richesse des nations*, p. 38). C'est d'ailleurs avec la même argumentation que celle présente dans *La Richesse des nations*, que Smith explique que ce sont les désirs sans bornes des riches qui permettent de donner du travail et donc de la subsistance aux pauvres dans la *Théorie des sentiments moraux*.: « C'est indépendamment de toute fin que l'orgueilleux et insensible propriétaire se réjouit de l'étendue de ses champs, et c'est sans la moindre pensée pour les besoins de ses frères qu'il consomme en imagination toute la récolte qui les recouvre. Le proverbe familier et vulgaire selon lequel les yeux sont plus gros que le ventre n'a jamais été mieux vérifié qu'à son propos. Son estomac à une capacité qui n'est en rien à la mesure de l'immensité de ses désirs, et il ne pourra contenir rien de plus que celui du plus humble paysan. [...] [les riches] ne consomment guère plus que les pauvres et, en dépit de leur égoïsme et de leur rapacité naturelle, quoiqu'ils n'aspirent qu'à leur propre commodité, quoique l'unique fin qu'ils se proposent d'obtenir du labeur des milliers de bras qu'ils emploient soit la seule satisfaction de leurs vains et insatiables désirs, ils partagent tout de même avec les pauvres les produits des améliorations qu'ils réalisent. » (TSM, IV, 1, p. 256)

1.1.4. Les différentes manières d'être riche

Enfin, Smith fournit une quatrième forme de distinction, cette fois parmi les riches eux-mêmes, selon que leur richesse s'accroît ou stagne, voire décroît. A travers le profit qu'elle permet, l'accumulation du capital a pour effet d'accroître le fonds destiné à la consommation de son propriétaire. Ce fond accumulé est source de revenus s'il est employé en tant que capital fixe ou circulant¹¹⁸ : « Les gens sont riches ou pauvres », explique Smith, « [...] selon que le fonds destiné à servir immédiatement à leur consommation se trouve dans le cas d'être approvisionné, avec abondance ou avec parcimonie par ces deux capitaux. » (RDN, II, 1, p. 363). Mais le revenu ainsi formé, qui peut « approvisionner » le fonds destiné à la consommation, peut aussi être épargné, et le processus peut se poursuivre indéfiniment. Ceci conduit à distinguer, avec Smith, trois types d'individus, aux profils décisionnels différents selon la manière dont ils réagissent au stock de capital dont ils disposent et au revenu qui en est issu :

- *L'homme frugal*¹¹⁹ qui préfère épargner les revenus issus de son capital et ainsi augmenter sa consommation future.
- *Le prodigue*¹²⁰ qui a une plus forte préférence pour le présent et pour qui la tentation pour « les jouissances actuelles » est donc relativement plus forte. Smith en dit qu'il est « [...] capable d'augmenter considérablement [sa] dépense sans que [son] revenu ait augmenté de la moindre chose » (RDN, II, 2, p. 377) et « [e]n ne bornant pas sa dépense à son revenu, il entame son capital » (RDN, II, 3, p. 426) et diminue sa richesse. En général, Smith attribue la prodigalité aux propriétaires fonciers qui dépensent leur revenu en frivolités au lieu de

¹¹⁸ Le fonds accumulé est source de revenu s'il est employé comme capital. Ce dernier se répartit entre capital circulant (salaires compris) et capital fixe. Le capital circulant « [...] ne peut rendre à son maître de revenu ou de profit tant qu'il reste en sa possession ou tant qu'il garde la même forme. » (RDN, II, 1, p. 358). Le capital fixe, en revanche, est le capital qui rapporte un revenu sans changer de propriétaire. Il est composé des machines de l'industrie ou de ce qui sert à améliorer les terres : « La destination du capital fixe est d'accroître la puissance productive du travail, ou de mettre le même nombre d'ouvriers à portée de faire une beaucoup plus grande quantité d'ouvrage. » (RDN, II, 2, p. 368). Une partie du capital circulant de la société est employée à produire et entretenir le capital fixe (l'autre partie étant versée dans le fonds destiné à la consommation). Ce dernier, s'il n'est pas associé au capital circulant ne peut rapporter aucun revenu à son propriétaire.

¹¹⁹ « *[F]rugal man* » (WN, II, 3, p. 340) qui est traduit par « L'homme économe » (RDN, II, 3, p. 428) dans la traduction française de Germain Garnier.

¹²⁰ « *[T]he prodigal* » (WN, II, 3, p. 340) ; le « prodigue » (RDN, II, 3, p. 428) dans la traduction française de Germain Garnier.

l'employer à l'amélioration de la terre (voir RDN, III, 2, p. 478 ; III, 4, p. 501, p. 509).

- Il y a, enfin, celui qui dépense strictement son revenu. Mais ce troisième type d'individu n'est qu'un cas limite entre l'homme frugal et le prodigue. Il a, pour Smith, un intérêt essentiellement pédagogique : il sert à introduire une autre décision, elle aussi dans le temps (voir RDN, II, 3, p. 434).

En effet, cette idée d'un choix intertemporel entre consommation présente et consommation future, qui conduit déjà à des comportements différenciés selon les préférences respectives des agents pour le présent, se retrouve dans la distinction qu'effectue Smith entre deux types de dépenses de consommation : celles qui font l'objet d'une consommation immédiate et celles qui visent à l'acquisition de biens durables (ce qui correspond à ce qu'on appellerait aujourd'hui l'« investissement des ménages ») :

« Le revenu d'un particulier peut se dépenser, ou en choses qui se consomment immédiatement et pour lesquelles la dépense d'un jour ne peut être ni un soulagement, ni une augmentation pour celle d'un autre jour. Ou bien en choses plus durables et qui, par conséquent, peuvent s'accumuler, et pour lesquelles la dépense de chaque jour peut, au choix du maître, ou alléger la dépense du jour suivant, ou la relever et la rendre plus apparente et plus magnifique. » (RDN, II, 3, p. 434)

Ce double choix intertemporel (consommation présente / consommation future ; consommation de biens non durables / consommation de biens durables¹²¹) permet à Smith de séparer d'un côté ce qui sert à l'enrichissement de l'agent (les choix en faveur de la consommation future ou, sinon, de la consommation de biens durables) et, d'un autre côté, l'affectation des dépenses qui ne l'enrichissent pas (les choix en faveur de la consommation présente, qui s'orientent vers la consommation de biens non durables).

1.2. Marché du crédit

Le marché du crédit se situe dans le prolongement de cette analyse. Il répond, au moins pour ce qui concerne l'offre de crédit, à la question de la forme que doit revêtir la part du flux de revenu destinée à alimenter le stock de capital, c'est-à-dire l'épargne. Le

¹²¹ Il s'agit ici de biens qui restent dans la partie du fonds destiné à la consommation immédiate jusqu'à leur destruction.

nouveau capital qui en résulte, explique Smith, peut être employé à rendre un revenu de deux façons :

« Tout ce qu'une personne épargne sur son revenu, elle l'ajoute à son capital ; alors, ou elle l'emploie elle-même à entretenir un nombre additionnel de gens productifs, ou elle met quelque autre personne en état de le faire, en lui prêtant ce capital moyennant un intérêt, c'est-à-dire une part dans les profits. » (RDN, II, 4, p. 425)

Ce qui fait passer au premier plan les comportements sur le marché du crédit, des comportements qui semblent ajouter à l'homme frugal et au prodigue de nouveaux profils décisionnels, qui émergent de la *Richesse des nations*.

Smith aborde la question du prêt à intérêt dans le chapitre 3 du livre II. C'est dans ce chapitre qu'il expose sa théorie du taux d'intérêt. Il y explique pourquoi le prêt à intérêt ne doit pas être prohibé et, en revanche, pourquoi le gouvernement doit intervenir pour fixer un taux d'intérêt (qu'il nomme généralement « intérêt de l'argent ») maximum afin de favoriser le bien-être de la nation :

« [C]e taux » explique Smith « devrait être toujours un peu au-dessus du taux le plus bas de la place ou du prix qui se paye couramment pour l'usage de l'argent, par ceux qui peuvent donner les plus grandes sûretés. » (RDN, II, 4, p. 446)

Cette position a très tôt suscité des commentaires d'autant plus surpris que, sur d'autres questions, Smith adoptait une attitude libérale qui contrastait avec la réglementation qu'il propose sur les taux d'intérêt. La réaction de Bentham (1767) en a été l'un des exemples les plus connus¹²². Pour plusieurs commentateurs, les écrits de Smith sur cette question seront interprétés comme une incohérence de sa part (ce qu'explique Maria Pia Paganelli, qui adopte pourtant une position différente, plus proche de celle qui est défendue ici ; voir Maria Pia Paganelli 2003, pp. 36-46). Loin d'être incohérents, ces écrits de Smith résultent en effet d'une analyse des comportements économiques des emprunteurs et des prêteurs, et de leur interaction sur le marché des crédits. Le comprendre suppose que l'on place l'accent sur les origines respectives de la demande et de l'offre de fonds.

¹²² Voir S. Leloup (2002) et N. Sigot (2001, pp. 67-74).

1.2.1. Emprunteurs et prêteurs

Le besoin d'un fonds par un emprunteur, considéré par le prêteur comme un capital¹²³, obéit à deux types de considérations qui concernent respectivement la manière dont ce fonds est dépensé et, s'il est utilisé comme capital, la manière dont il est affecté.

Smith, d'un côté, explique que celui qui dispose de fonds empruntés a le choix, là encore, entre le consommer immédiatement ou s'en servir comme d'un capital pour en tirer un revenu. S'il emprunte pour consommer, il détruit le capital mis à sa disposition et « [...] il ne peut ni [le] rendre [...] ni payer l'intérêt, sans aliéner ou entamer quelque autre source de revenu, telle qu'une propriété ou une rente de terre. » (RDN, II, 4, p. 439). Ce qui a pour conséquence de nuire à l'accroissement de ses richesses personnelles et à celles de la nation. Dans ce cas, la décision de l'emprunteur, toujours dans un cadre intertemporel, engage également le prêteur et a pour conséquence de nuire aux deux parties :

« Celui qui emprunte pour dépenser sera bientôt ruiné et celui qui lui prête aura lieu, en général, de se repentir de son imprudence » (RDN, II, 4, p. 439)

Mais alternativement, si l'emprunteur a décidé d'employer son fonds à l'accumulation, il percevra un profit au-delà du remboursement de ce fonds, sur lequel il prélèvera un intérêt destiné à son créancier. Cependant, le comportement d'emprunt dont l'objectif est d'engendrer des profits pour accumuler du capital peut à son tour être différencié. On rencontre alors deux comportements typiques.

Il y a, d'abord, des capitalistes qui empruntent uniquement « pour faire face aux demandes accidentelles » ou « aux demandes du moment » (RDN, II, 2, p. 388). Ce type d'emprunt est effectué, comme le signale Sylvie Diatkine (1995, p. 15), dans l'objectif d'éviter d'immobiliser une partie du capital sous forme d'encaisse monétaire destinée à couvrir ces éventuelles dépenses imprévues. Il permet aux capitalistes d'employer de façon productive une plus grande partie de leur capital et ainsi d'obtenir des profits plus importants, dont une partie sera utilisée pour payer l'intérêt. Smith appelle ces emprunteurs « les gens sages¹²⁴ » (RDN, II, 4, p. 447). Ils peuvent rembourser les

¹²³ « Les fonds prêtés à intérêt sont toujours regardés par le prêteur comme un capital. Il s'attend qu'à l'époque convenue ces fonds lui seront rendus et qu'en même temps l'emprunteur lui payera une certaine rente annuelle pour les avoir eue à sa disposition. » (RDN, II, 4, p. 439)

¹²⁴ « [*S]ober people* » (WN, II, iv, 15, p. 357)

avances qui leur ont été faites aussitôt leurs marchandises vendues et effectuent donc des emprunts à court terme. Mais d'autres capitalistes empruntent dans le but de financer une part importante de leur capital circulant, ou encore de leur capital fixe, voire l'intégralité de leur capital. Smith les appelle « faiseurs de projets¹²⁵ » (RDN, II, 2, p. 387 ; II, 4, p. 447). Ils utilisent ce fonds pour réaliser un investissement sur le long terme (Sylvie Diatkine, 1995, p. 15). Cependant, les rendements associés à ce type de projets sont plus tardifs et moins certains, comme on l'expliquera plus loin (voir *infra*, pp. 279-282). Dans ces deux situations, les capitalistes prêteurs sont motivés par leurs profits futurs. Cependant, le montant des gains attendus est plus élevé dans le deuxième cas, alors que la probabilité de réalisation est plus faible.

Smith insiste sur le fait que l'opération de prêt est la transmission d'un pouvoir d'achat sur les marchandises, c'est-à-dire sur les produits de la terre et du travail ¹²⁶ :

« Par le prêt, le prêteur délègue, pour ainsi dire, à l'emprunteur son droit à une certaine portion du produit annuel de la terre et du travail du pays, pour en user comme il lui plaît. » (RDN, II, 4, p. 440)

Cette « délégation » justifie l'intérêt perçu par le prêteur, puisque le prêt possède, pour ce dernier, un coût d'opportunité représenté par le profit qu'il aurait obtenu en employant lui-même son capital. A travers l'intérêt, le prêteur accroît son capital et s'enrichit : « [...] la quantité de fonds à prêter à intérêt devient successivement de plus en plus grande. » (RDN, II, 4, p. 442). On gagne donc à prêter plutôt qu'à consommer. Cependant, le prêteur doit se soucier de l'usage que feront ses débiteurs du capital prêté. Ce qui revient, pour le créancier, à s'assurer que « [...] l'emprunteur lui déléguera annuellement, pendant tout le temps de la durée du prêt, une portion plus petite, appelée l'intérêt et à l'échéance du prêt, une portion pareille à celle qui a été originairement déléguée ; ce qui s'appelle le remboursement. » (RDN, II, 4, p. 442).

On notera que Smith aborde le prêt essentiellement à travers le crédit bancaire, bien qu'il envisage que les emprunts puissent s'effectuer entre particuliers de manière directe. En effet, les banques effectuent des prêts sous forme d'escompte de lettres de change, ou à travers des « comptes de caisses » (RDN, II, 2, p. 381) qui correspondent à

¹²⁵ « *Projectors* » (WN, II, ii, 64, p. 307; II, iv, 15, p. 357)

¹²⁶ Si le propriétaire du fonds ne souhaite pas l'employer lui-même en tant que capital, il peut également s'en servir pour acheter une terre, mais ce n'est pas ce qui nous intéresse ici : « Celui qui a un capital dont il désire retirer un revenu sans prendre la peine de l'employer lui-même, délibère s'il en achètera une terre, s'il le prêterà à intérêt. » (RDN, II, 4, p. 447)

un octroi direct de crédit. Cet accent se justifie d'autant mieux que ce sont ces opérations liées à l'activité bancaire qui se trouvent à l'origine de la création monétaire. Après avoir expliqué les économies qui peuvent être réalisées, à l'intérieur d'un pays, grâce au papier monnaie (convertible en or et en argent, car le commerce extérieur s'effectue par l'intermédiaire des métaux précieux), moins coûteux à produire et à entretenir que la monnaie métallique, Smith en décrit les avantages comme les inconvénients. C'est à cette occasion qu'il précise un mécanisme qui sera connu comme la « doctrine des effets réels », qui fait apparaître un risque nouveau, lié à la possibilité d'une surémission monétaire.

1.2.2. Gérer le risque de surémission monétaire

D'un côté, la monnaie ainsi mise en circulation est bénéfique, à condition que son émission soit bien gérée. L'économie réalisée permet au banquier d'étendre l'offre de crédit et de percevoir un intérêt net plus élevé :

« le banquier qui n'avance ni or ni argent au négociant dont il escompte la lettre de change, mais qui lui avance seulement ses billets, a l'avantage de pouvoir étendre ses affaires d'escompte de tout le montant qu'il sait par expérience, avoir communément dans la circulation ; ce qui le met à même de faire le bénéfice net de l'intérêt sur une somme d'autant plus forte. » (RDN, II, 2, p.381)

D'un autre côté, s'agissant d'une monnaie de papier, le danger qu'elle constitue tient à ce qu'elle n'est pas bien garantie puisqu'elle existe toujours en quantité suffisante. Il est alors souhaitable qu'elle soit garantie par des marchandises réelles, c'est-à-dire par des marchandises dont la demande existe effectivement. Si la monnaie est émise en trop grande quantité, alors le surplus de billets revient aux banques sans avoir de contrepartie en termes de marchandises. Dans cette situation, le surplus de monnaie émise est coûteux et ne rapporte aucun bénéfice au banquier :

« Une compagnie de banque qui met en émission plus de papier que n'en peut tenir employé la circulation du pays, et à qui l'excédent de son papier revient sans cesse à remboursement, doit augmenter la quantité d'or et d'argent qu'elle tient constamment en caisse, non seulement en proportion de ce surcroît d'émission surabondante, mais dans une proportion de vitesse beaucoup plus grande que l'excès de leur quantité. » (RDN, II, 2, p. 384)

Bien que les banques aient pour objectif de réaliser un profit engendré par le paiement de l'intérêt des sommes empruntées (RDN, II, 2, p. 375) et qu'elles puissent penser que la meilleure façon de l'accroître consisterait à octroyer des crédits à un taux élevé

(Sandrine Leloup, 2000, pp. 927-8), il n'est pas dans leur intérêt d'agir ainsi, car la contrepartie d'un tel comportement est la surémission monétaire :

« Ce qu'une banque peut avancer, sans inconvénient, à un négociant ou à un entrepreneur quelconque, ce n'est ni tout le capital avec lequel il commence, ni même une partie considérable de ce capital, mais c'est seulement cette part de son capital qu'il serait autrement obligé de garder par devers lui et en argent comptant, pour faire face aux demandes accidentelles. » (RDN, II, 2, p. 388)

Il existe, au moins en principe, une manière simple de réduire le risque de surémission. Il suffit que la banque prête à des *gens sages*, puisque les avances effectuées sont alors garanties par des marchandises réelles. En prêtant à cette catégorie de capitalistes, elle est en droit de présumer qu'elle sera remboursée à l'échéance du prêt et de bénéficier de l'intérêt :

« Avec ces billets [émis par l'intermédiaire du crédit ; L.B], les marchands payent aux fabricants leurs marchandises, les fabricants payent aux fermiers leurs matières et subsistances, les fermiers payent aux propriétaires leurs rentes, ceux-ci payent aux marchands les choses de commodité et de luxe dont ils se fournissent chez eux, et enfin les marchands reportent ces billets aux banques pour balancer leurs comptes courants ou pour rembourser ce qu'ils ont emprunté, et ainsi presque tous les comptes d'argent se soldent dans le pays avec ces billets ; de là le grand commerce de ces compagnies. » (RDN, II, 2, p. 382)

Ce sont, alors, au contraire, *les faiseurs de projets* qui sont à l'origine de la surémission. Leurs projets immodérés, à travers lesquels ils anticipent des profits élevés, les poussent à emprunter la quasi totalité du capital nécessaire à leurs entreprises car leurs fonds, à eux seuls, ne leur permettent pas de réaliser leurs objectifs. C'est en comptant sur ces profits élevés que ces capitalistes pensent pouvoir rembourser les fonds empruntés (RDN, II, 2, p. 395). De tels projets entraînent pourtant des rentrées lentes et erratiques, lorsqu'ils ne conduisent pas l'entrepreneur à la faillite, ce qui contrevient tout autant à l'intérêt des banques (RDN, II, 2, pp. 391-2). Bien souvent, ces affaires ne résistent pas longtemps et leurs entrepreneurs se retrouvent dans l'impossibilité tant de payer l'intérêt que de rembourser le capital emprunté, entraînant les banques imprudentes dans leur faillite¹²⁷. Bien que cela soit difficile, notamment à cause de la circulation des lettres de change, la banque devrait faire en sorte de prêter aux *gens sages*, et donc d'obtenir une information plus précise sur le type d'individus auxquels elles ont affaire.

Ceci revient à souligner l'existence, sur le marché des crédits, d'asymétries d'informations entre prêteurs et emprunteurs dues au fait que lorsque les banquiers

¹²⁷ Concernant les chances de succès du faiseur de projet voir *infra*, pp. 251-254.

escomptent une lettre de change, ils sont dans l'incapacité de savoir s'il s'agit d'une traite qui a pour contrepartie des marchandises réelles (traite réelle) ou non (traite fictive)¹²⁸. Une façon de réduire ces asymétries d'informations est, selon Smith, de s'en tenir à des prêts à court terme, ce qui permet d'obtenir des informations sur le débiteur et de se prémunir ainsi contre les faiseurs de projets. Se limiter à ce type de prêts permet de surveiller le montant des remboursements, sur une courte période, d'effectuer une comparaison avec les avances effectuées et ainsi de porter un jugement éclairé sur les affaires de l'emprunteur (Sylvie Diatkine, 1995, p. 25). Mais c'est en se voyant refuser leur demande de crédits que certains faiseurs de projets ont recours « à un expédient qui remplit pour un temps leurs vues, à plus grands frais à la vérité, mais d'une manière aussi efficace qu'eût pu le faire l'extension la plus immodérée des crédits de la banque » (RDN, II, 2, p. 393). Il s'agit des lettres de changes circulantes, face auxquelles le banquier ne peut pas grand chose. Si bien que pour les emprunts sur longue période, Smith préconise que les capitalistes ne passent pas par l'intermédiaire d'une banque :

« [...] l'argent qu'on emprunte et qu'on n'espère pas pouvoir rendre avant un terme de plusieurs années, ne devrait pas être emprunté à une banque, mais emprunté par obligation sur hypothèque aux individus qui se proposent de vivre du revenu de leur argent sans se donner l'embarras d'employer eux-mêmes le capital, et qui pour cela seront disposés à prêter ce capital à des gens bien solvables, pour un terme de plusieurs années. » (RDN, II, 2, p. 392)

Mais surtout, la réglementation du taux d'intérêt apparaît comme un moyen de prévenir la surémission monétaire en évinçant les faiseurs de projets du marché. C'est dans ce contexte que Smith discute la tendance de certaines législations qui, dans le but de limiter « les exactions de l'usure », fixent des taux d'intérêt légaux exagérément élevés :

« Il est à observer que si le taux légal doit être un peu au-dessus du taux courant de la place, il ne faut pas qu'il soit non plus trop au-dessus. » (RDN, II, 4, p. 446)

En effet, lorsque le taux d'intérêt est trop élevé, seuls ceux qui anticipent des profits importants sont disposés à emprunter, car c'est grâce à eux qu'ils imaginent être en mesure de payer un taux aussi élevé. Le type de personnage impliqué dans ce processus devient ici décisif. Smith n'imagine pas que les emprunteurs soient simplement de ces entrepreneurs qui sauraient mettre en place des opérations à rentabilité élevée. Les

¹²⁸ Cette analyse de Smith, distinguant les traites réelles et les traites fictives, a été souvent commentée. Voir, par exemple, David Laidler, 1981, pp. 185-200 ; Sylvie Diatkine, 1995, pp. 22-30 ; Sandrine Leloup, 2000, pp. 926-30 ; Jérôme de Boyer, 2003, pp. 50-3.

emprunteurs qui se trouvent sélectionnés par un niveau aussi élevé du taux d'intérêt sont des individus qui s'engagent dans des entreprises qui n'aboutiront pas, ou qui ne rencontreront pas le succès attendu :

« [...] la plus grande partie de l'argent qui se prêterait serait prêtée à des prodiges ou à des faiseurs de projets, la seule classe de gens qui voulût consentir à payer l'argent aussi cher. Les gens sages qui ne veulent donner pour l'usage de l'argent qu'une partie du profit qu'ils espèrent en retirer, n'iraient pas risquer de se mettre en concurrence avec ceux-là. Ainsi, une grande partie du capital du pays se trouverait, par ce moyen, enlevée aux mains les plus propres à en faire un usage profitable et avantageux, et jetée dans celles qui sont les plus disposées à la dissiper et à l'anéantir. » (RDN, II, 4, p. 446)

Un taux d'intérêt faible, au contraire, incite les banquiers à prêter aux gens sages. Ils sont, en effet, confrontés à une demande de crédit de la part des faiseurs de projets et à une demande qui n'existait pas lorsque le taux d'intérêt était trop élevé : celle qui émane des gens sages. Dans ces conditions, pour un même taux d'intérêt, les banquiers préféreront prêter aux seconds qui offrent de meilleures garanties que les premiers. La Figure 9 ci-dessous rassemble ces éléments. L'offre de crédit $S(i)$ y est confrontée à la demande $D(i)$ qui est la somme des demandes des hommes sages $D_1(i)$ et des faiseurs de projets $D_2(i)$. A l'équilibre, le taux d'intérêt i^* permet de satisfaire pour l'essentiel la demande T_2^* des faiseurs de projets et il évince les hommes sages (qui n'obtiennent que T_1^*). En fixant le taux d'intérêt à i_{\max} , on satisfait au contraire la demande T^{sat} des gens sages et on évince les faiseurs de projets qui présentent une demande excédentaire T_2^{ins} insatisfaite.

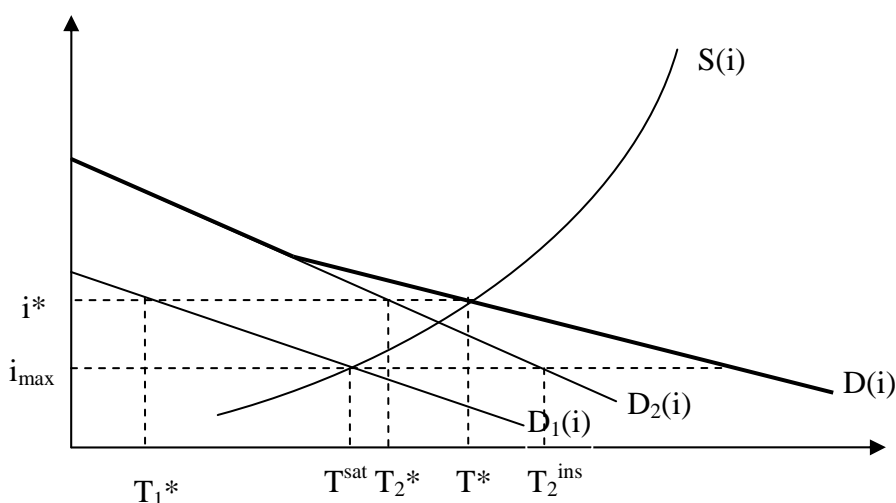


Figure 9 – La réglementation de l'intérêt

Le dispositif de réglementation du taux d'intérêt, tel que le conçoit Smith, n'est cependant pas d'une efficacité parfaite, ce qui explique les mesures supplémentaires que

préconise Smith¹²⁹. Ainsi, les faiseurs de projets peuvent encore avoir recours aux lettres de change circulantes. La réponse de Smith consiste à agir sur l'autre côté du marché, en incitant les banquiers à plus de prudence (Sandrine Leloup, 2000, p. 928) grâce à l'instauration de la libre concurrence entre les banques et de l'interdiction d'émettre des billets de petites coupures qui accompagnent la réglementation du taux d'intérêt.

On pourrait conclure de cette analyse que toute baisse du taux d'intérêt est souhaitable et que la situation dans laquelle ce taux s'annule est préférable. Mais ce n'est pas la position de Smith : bien que le taux d'intérêt ne doive pas être trop élevé, il ne doit pas non plus être nul. On trouve dans la *Richesse des nations* une critique des gouvernements de certains pays qui prohibent les prêts à intérêt, en expliquant que cela a des conséquences directement opposées à ce que désirent mettre en place ces États : « [c]omme partout l'usage de l'argent est bon à quelque chose », affirme Smith, « partout on payera quelque chose pour se le procurer » (RDN, II, 4, p. 446). Cette critique est d'ailleurs étendue aux cas où le taux d'intérêt fixé est trop faible (« au-dessous du taux le plus bas de la place » (RDN, II, 4, p. 446)). Le problème n'est pas, en effet, directement lié au mécanisme de sélection, mais plutôt au fait qu'en interdisant les prêts à intérêt, on favorise le développement des prêts usuraires illégaux. Certains possèdent des fonds et ne désirent pas les employer eux-mêmes, d'autres ont des besoins de financement. Ceux qui prêtent ces fonds désirent être indemnisés pour le coût d'opportunité que représente le prêt mais également pour le risque que représente ce prêt à intérêt illégal. Ces taux illégaux sont alors exorbitants et engendrent les mêmes conséquences qu'un taux d'intérêt élevé. Ce qu'il s'agissait précisément de combattre¹³⁰.

¹²⁹ Sur la réglementation du secteur bancaire dans la *Richesse des nations* voir, S. G. Checkland, 1975 ; S. Pack, 1991a, pp. 56-60.

¹³⁰ J. M. Jadow (1977) critique le dispositif de réglementation du taux d'intérêt que Smith propose en affirmant qu'il entraîne les mêmes effets que la prohibition des taux d'intérêt. Pour une réponse à cette critique déjà présente chez Bentham, voir Samuel Hollander (1999).

1.3. Les types d'acteurs

L'accumulation du capital et le marché des crédits ont ainsi fourni, dans la *Richesse des nations*, des cas exemplaires de décisions économiques engageant non des offreurs et des demandeurs dotés d'un comportement générique indifférencié, mais des types d'acteurs dont on présume que leurs caractéristiques ont des effets décisionnels distincts. Ce qui a conduit à reconnaître, derrière les pauvres et les riches, des individus identifiés par leur fonction dans la production : les travailleurs et les capitalistes. Derrière les riches, des fonctions économiques différentes : entrepreneur, prêteur, emprunteur. Et derrière ces fonctions économiques, les cinq types d'acteurs rencontrés en abordant l'accumulation du capital et le marché du crédit :

- Le *prodigue* ;
- l'*homme sage* ;
- l'*homme frugal* ;
- le *faiseur de projets* ;
- le *banquier*, qui représente non seulement une fonction économique et un métier, mais également des types psychologiques, comme on le verra par la suite (voir *infra*, section 3).

Cette multiplicité ne constitue pourtant pas le dernier mot de l'analyse. On pourrait imaginer, en poursuivant la lecture de la *Richesse des nations*, que la rencontre d'autres thèmes, d'autres exemples, conduira à augmenter la longueur de cette liste. Si bien qu'à trop vouloir détailler les comportements économiques, on se sera privé de toute capacité explicative : dès lors que l'on isole dans une catégorie chaque particularité comportementale, on n'aura rien expliqué du tout. Ceci exige un mouvement inverse, qui conduira à identifier des dimensions décisionnelles pertinentes qui permettront de réduire le nombre des acteurs identifiés. C'est cette opération que l'on va essayer de réaliser dans la section suivante.

2. PRUDENCE ET DÉCISION ÉCONOMIQUE

2.1. La prudence comme vertu économique

Dans la *Richesse des nations* et, plus particulièrement, dans le livre II lorsque Smith introduit les acteurs de l'accumulation du capital et du marché du crédit, les références à la « prudence » sont nombreuses. C'est le cas, notamment, lorsqu'il décrit :

- *Des entreprises.* L'auteur oppose, en effet, les entreprises « prudentes et profitables [*prudent and profitable*] » qui sont celles des hommes sages, aux entreprises « imprudentes et non-profitables [*imprudent and unprofitable undertakings*] » des faiseurs de projets (WN, II, 2, pp. 316-317 ; traduit par moi, L.B.)¹³¹.
- *Le comportement des banques* et, de façon métonymique, celui des *banquiers*. L'auteur mentionne « la fortune, la probité et la sagesse [*prudence*] » (RDN, II, 2, p.375 ; WN, II, 2, §28, p. 292) et discute « la prudence et l'habileté » (RDN, II, 2, p.407) des directeurs du papier-monnaie. Il parle ainsi du « défaut de prudence et d'attention » des banques d'Écosse. Et, également de l'« imprudence » de la banque d'Angleterre quant à l'émission de papier monnaie (RDN, II, 2, p. 387). Il qualifie d'« imprudente » (RDN, II, 2, p.398) l'exécution de la Ayr Bank, qui s'est établie, en Écosse, à la suite des difficultés faites par les banques écossaises et la Banque d'Angleterre concernant l'escompte de lettre de change.
- *Le comportement du prodigue et de l'homme frugal.* Il mentionne l'« imprudence » du « prodigue » qui emprunte pour consommer (RDN, II, 4, p. 439) ou encore, les « principes de la prudence ordinaire » qui dirigent les particuliers frugaux par opposition aux premiers (RDN, II, 2, p.377).

Dans la *Théorie des sentiments moraux*, Smith consacre une section entière à la discussion « [d]u caractère de l'individu dans la mesure où il affecte son propre bonheur ; ou de la *prudence* » (TSM, VI, i ; souligné par moi, L.B.). La présence de la

¹³¹ La traduction française de Germain Garnier, traduit ces deux passages, respectivement, par « sages et profitables » et par projets « téméraires et désavantageux » (RDN, II, 2, p. 403).

prudence, à la fois dans la *Richesse des nations* et dans la *Théorie des sentiments moraux*, a conduit plusieurs commentateurs à considérer cette vertu comme l'un des concepts qui permet de relier les deux ouvrages majeurs de l'auteur (on citera, par exemple, A. L. Macfie, 1959 ; A. Sen, 1986 ; A. Fitzgibbons, 1995, pp. 145-6 ; J. T. Young, 1997, pp. 44-5 ; A. Witztum, 1998 ; C. L. Griswold, 1999, pp. 202- 209; M. Biziou, 2001-2 ; L. Montes, 2004, pp 75-94)¹³². Dans la continuité de cette interprétation, j'insisterai sur trois arguments visant à montrer qu'au-delà de la différence de contexte, la prudence à laquelle Smith fait référence dans son ouvrage d'économie correspond à celle qu'il analyse dans sa philosophie morale.

Premièrement, la section sur la vertu de prudence, dans la *Théorie des sentiments moraux*, intervient dans une partie où Smith traite des différentes vertus qu'il identifie dans son système moral¹³³. Cette partie constitue un ajout à l'édition de 1790, parue quatorze ans après la première édition de *La Richesse des nations*. Il y a donc peu de raisons d'imaginer que la prudence, dans ce dernier ouvrage, soit un concept différent de celui que l'auteur développe dans sa philosophie morale. Au contraire, pour celui dont l'ambition était de fonder un système apte à rendre compte de l'ensemble des « phénomènes humains » (voir M. Bessone and M. Biziou, 2009, p. 8), on peut légitimement penser que cet ajout dans la section VI est venu, notamment, pour souligner la cohérence entre ces deux ouvrages.

Deuxièmement, Smith, au sein de sa philosophie morale, distingue deux types de prudence en fonction de leurs rôles respectifs, qui peuvent être rapprochés du comportement de deux catégories d'agents de la *Richesses des nations*, l'une dite « prudence supérieure », l'autre « prudence inférieure »¹³⁴ (TSM, VI, section 1, p. 300). Ces deux types de prudence peuvent être rapprochés du comportement de deux

¹³² Pour une position différente sur le lien entre la vertu de prudence dans la *Théorie des sentiments moraux* et la sphère économique voir, V. Brown, 1994, pp. 97-8 et pp. 214-5. D'autres commentateurs (et certains, parmi les auteurs cités ci-dessus) insistent, plus particulièrement, sur le traitement smithien de la justice comme lien entre ces deux ouvrages majeurs (voir par exemple, D. Winch, 1978 ; I. Hont and M. Ignatieff, 1983 ; K. Haakonssen, 1989 ; N. Rosenberg, 1990 ; J. Salter, 1994 ; Fleischacker, 2004 ; M. Biziou, 2009 ; C. L. Griswold, 2009).

¹³³ Les quatre vertus qui constituent le système moral de Smith sont la prudence, la bienveillance, la justice et la maîtrise de soi (voir TSM, IV, p. 293). Pour une explication des quatre vertus smithiennes, voir C. L. Griswold, 1999, pp. 202- 209; L. Montes, 2004, pp 75-94.

¹³⁴ « [S]uperior prudence » et « inferior prudence » (TMS, VI, i, 15, p. 216).

catégories d'agents de la *Richesses des nations*, respectivement, le *gouvernement* et l'*entrepreneur*¹³⁵.

La prudence est appelée *prudence supérieure* lorsqu'elle est associée à plusieurs autres vertus que Smith qualifie de « plus grandes et plus splendides », telles « la bravoure, la bienveillance étendue et forte » ou « un souci sacré pour les règles de justices » (TSM, VI, section 1, p. 300) et, ainsi, mise au service d'actions nobles et généreuses. Cette prudence apparaît comme dirigée vers des objectifs publics¹³⁶ puisqu'elle concerne le « grand général », le « grand homme d'état » et le « législateur », et suppose « la plus grande perfection de toutes les vertus intellectuelles et morales » (TSM, VI, section 1, p. 300)¹³⁷. Même si les références se font plus rares dans la *Richesse des nations*, la prudence orientée vers des fins publiques y est une occasion, pour Smith, de décrire l'attitude du législateur lorsqu'il discute, par exemple, de la prudence et de l'économie du gouvernement (voir RDN, II, 3, p. 431), ou encore, du comportement du « législateur prudent » (RDN, I, 7, i, p. 170).

Cependant, dans la section sur la prudence, Smith traite de manière plus approfondie l'autre catégorie de prudence : la prudence dite *inférieure*. Contrairement à la précédente, la prudence inférieure s'exerce à des fins privées et se situe, pour ces raisons, à un niveau que Smith juge plus ordinaire¹³⁸. Elle nous est « originellement recommandée par nos affections égoïstes » (TSM, VI, conclusion à la sixième partie, p. 358). Son principal motif en est alors l'intérêt personnel (Griswold, 1999 à la fois, p. 203 ; L. Montes, 2004, pp. 88) qui, ainsi que le souligne le titre de la section sur la prudence, s'incarne dans le bonheur. En effet, c'est à travers son exercice que l'homme parvient à assurer « son confort et son bonheur » (TSM, VI, i, p. 296). Cet accent placé sur le bonheur est significatif. Comme nous l'avons montré dans le chapitre 2 (voir *supra*, chap. 2, note de bas de page n° 50, p. 90), notre bonheur peut être affecté par des événements averses ou prospères qui ont un impact sur notre santé, notre fortune, notre

¹³⁵ Sur la distinction entre prudence inférieure et prudence supérieure dans la *Théorie des sentiments moraux* voir, par exemple, L. Montes, 2004, pp. 87-91.

¹³⁶ Voir Michaël Biziou, Claude Gautier, Jean-François Pradeau, 1999, p.299, n. 1.

¹³⁷ La prudence supérieure se situe à un tel niveau d'exception que la majorité des hommes ne paraissent pas en mesure de l'atteindre : « Elle constitue presque le caractère académique ou péripatéticien du sages » (TSM, VI, section 1, p. 300 ; voir Griswold, 1999, p. 206)

¹³⁸ La prudence inférieure possède cependant les attributs de la vertu que Smith associe au caractère de l'épicurien (TSM, VI, section 1, p. 300).

rang et notre réputation. Pour cette raison, « l'affaire » de la prudence inférieure sera « le soin de la santé, de la fortune, du rang et de la réputation de l'individu » (TSM, VI, i, p. 296).

Dans la *Richesse des nations*, en dehors du comportement du gouvernement, le terme de « prudence » est surtout utilisé pour qualifier celui des entrepreneurs. C'est à cette occasion que Smith fait référence à la « prudence ordinaire [*common prudence*] » (WN, II, 2, §36, p. 295 ; 4, §2, p. 350) qu'il associe à des comportements privés. Bien que les termes soient différents, l'idée à laquelle renvoient la prudence inférieure et la prudence ordinaire est identique. En effet, il semble que même dans son ouvrage de philosophie morale, l'auteur envisage l'homme doué de prudence inférieure comme un entrepreneur. De sorte que, contrairement, par exemple, à l'interprétation de V. Brown (1994, pp. 97-8), dans la *Théorie des sentiments moraux*, Smith associe la prudence principalement à l'industrie (voir TSM, III, 5, p. 234 ; III, 6, p. 243 ; IV, 2, p. 264 ; VI, section 1, p. 296-8-9). Il s'attache, surtout, à montrer la façon dont elle s'exprime lorsqu'elle vise un accroissement de fortune (voir TSM, I, section 3, 3, p. 105 ; IV, 2, p. 264 ; VI, section 1, p. 296). Toutes les qualités qui en découlent semblent ramenées à cet objectif, même si, *a priori*, ce ne sont pas toujours des qualités que l'on s'attend à voir alimenter une réflexion économique¹³⁹. L'association entre l'objectif d'un accroissement de fortune et la prudence inférieure permet de comprendre que pour Smith, l'homme doué de prudence inférieure est surtout envisagé comme un entrepreneur : d'un côté, la prudence inférieure semble être pour Smith le premier moyen vers lequel se tourner afin d'améliorer son sort ; d'un autre côté, ce moyen n'est généralement pas accessible aux travailleurs, dont Smith explique qu'ils ne possèdent pas un fonds suffisant pour mettre en place une industrie (voir *supra*, p. 173).

Troisièmement, comme on vient de le suggérer, l'un des principes qui dirigent les comportements prudents dans la *Théorie des sentiments moraux* est à l'œuvre dans la

¹³⁹ Le passage où Smith aborde la sensibilité, la capacité à l'amitié et la sociabilité de l'homme prudent illustre cette affirmation : « [S'] il est capable d'amitié, il n'est pas toujours très disposé à la sociabilité générale. Il fréquente rarement, et figure encore plus rarement dans ces sociétés conviviales qui se distinguent par l'enjouement et la gaîté de leur conversation. Leur mode de vie pourrait trop souvent perturber la régularité de sa tempérance, interrompre l'assiduité de son industrie, ou briser la fermeté de sa frugalité. » (TSM, VI, section 1, p. 298)

Richesse des nations : le désir d'améliorer son sort¹⁴⁰. Celui-ci nous guide vers deux sortes d'affections :

- les affections telles que « [l]es appétits de la faim et de la soif, les sensations agréables ou désagréables du plaisir et de la douleur, du chaud et du froid, etc. » (voir TSM, VI, i, p. 295)¹⁴¹ ;
- « [l]e désir de devenir l'objet convenable [du] respect [de ses égaux], de mériter et d'obtenir ce crédit et ce rang parmi [eux] » (TSM, VI, i, p. 296) ce qui peut être désigné comme le *désir de se distinguer*.

D'une part, la prudence guide nos actions de manière à satisfaire les « nécessités et commodités du corps » (voir TSM, VI, section 1, p. 295-6). Elle dicte, à cette fin, une gestion convenable de ce que Smith nomme la « fortune extérieure » que nous devons « préserver et accroître » (TSM, VI, i, p. 296), dont les avantages consistent à se procurer les moyens les plus aptes à satisfaire ce que nous avons reconnu comme les besoins de base (voir *supra*, pp. 176-177). Elle est donc, en partie, tournée vers la « conservation et la santé du corps » (TSM, VI, i, p. 295).

D'autre part, la prudence guide nos actions de façon à satisfaire notre désir de distinction, « le plus fort de tout nos désirs » (TSM, VI, i, p. 296), dont Smith explique l'origine dans le chapitre sur « l'origine de l'ambition et de la distinction des rangs » (TSM, I, iii, 2) qui rend compte des motifs de la prudence appliquée aux objets du rang, de la fortune et de la réputation. La prudence consiste alors à préserver « les avantages de la fortune » afin de garantir notre position parmi nos égaux, puis à accroître cette fortune par des moyens convenables et adaptés (voir TSM, VI, i, p. 296). Ce désir de distinction, Smith l'appelle, également, le désir de « l'amélioration de notre condition » (TSM, I, iii, 2, p. 92).

Bien que Smith ne l'associe pas explicitement à la prudence, c'est ce même désir que l'on retrouve dans la *Richesse des nations* (RDN, II, 3, p. 428 ; p. 429 ; p. 430). Seulement, Smith affirme dans son œuvre économique que ce désir d'amélioration de sa condition se traduit, chez la plupart des hommes, par la volonté d'augmenter leurs

¹⁴⁰ Sur le désir d'améliorer son sort dans la *Théorie des sentiments moraux* et dans la *Richesse des nations* voir A. L. Macfie, 1959 ; D. D. Raphael et A. L. Macfie, 1976, p. 20 ; J. T. Young, 1997, pp. 45-6.

¹⁴¹ Il semble que ces appétits soient liés aux passions qui ont pour origine le corps (voir TSM, I, section 2, 1, p. 57). Smith dans ce dernier chapitre parle des « *appetites of the body* » (TSM, I, ii, 1, 3, p. 28) ce que l'on pourrait rapprocher des « *wants of the body* » dans les *Lectures on Jurisprudence*.

richesses, ce qui peut laisser entendre que la fortune est poursuivie pour elle-même et pour les avantages matériels qu'elle procure : « [...] une augmentation de fortune est le moyen par lequel la majeure partie des hommes se propose d'améliorer son sort » (RDN, II, 3, p. 428).

La lecture de la *Théorie des sentiments moraux* apporte cependant sur ce point une précision qui n'est pas négligeable, puisqu'elle met en évidence que ce n'est pas la fortune que nous poursuivons, mais la distinction. Ce glissement d'un objectif vers un autre ne doit pourtant pas être surévalué : c'est, le plus souvent, au moyen de la fortune que nous nous proposons de parvenir à la distinction, car nous savons que la richesse force la sympathie et l'admiration d'autrui et fonde, ainsi, la distinction des rangs (voir TSM, iii, 2, p. 95). C'est à cela que Smith attribue la « corruption de nos sentiments moraux » (voir TSM, I, iii, 3). Le désir d'augmenter sa fortune n'est alors pas incompatible avec la vertu de prudence (voir TSM, I, iii, 3, p. 105). Bien au contraire. Cependant, c'est par ce même désir que certains peuvent en arriver à quitter ce que Smith nomme « les chemins de la vertu » (TSM, I, iii, 3, p. 107).

2.2. Les dimensions décisionnelles de la prudence et de l'imprudence

L'idée que la vertu de prudence est à l'œuvre, dans la *Richesse des nations*, ne s'appuie pas seulement sur des considérations textuelles et de philosophie morale. Elle est renforcée par le fait, qu'à travers elle, Smith fait apparaître trois dimensions décisionnelles que l'on retrouve dans son ouvrage économique. Ces dimensions concernent :

- le choix intertemporel ;
- l'évaluation des conséquences ;
- l'attitude l'égard du risque.

Les deux premières dimensions découlent des qualités constitutives de la vertu de prudence, telles que Smith les fait émerger, dans la quatrième partie de la *Théorie des sentiments moraux*. Son objectif est alors de montrer que l'utilité ne constitue pas le principe originel de l'approbation :

« Les qualités qui nous sont le plus utiles sont, avant tout, la supériorité de raison et de compréhension qui nous rend capables de discerner les conséquences éloignées de toutes actions et de prévoir l'avantage ou le détriment qui est susceptible d'en résulter ; ensuite la maîtrise de soi, qui nous rend capables de nous abstenir d'un plaisir présent ou d'endurer une douleur présente, pour gagner un plaisir plus grand ou éviter une plus grande douleur à venir. Dans l'union de ces deux qualités consiste la vertu de prudence » (TSM, IV, 2, p. 263)

Ainsi, les deux qualités principales de cette vertu sont :

1. « la maîtrise de soi », qui est relative à des *décisions dans le temps*, puisque son exercice conduit à s'abstenir d'un plaisir présent au profit d'un plus grand plaisir à venir ;
2. « la supériorité de raison et de compréhension » qui est, quant à elle, relative à *l'estimation correcte des conséquences*.

La dernière dimension, enfin, découle de l'objet que l'auteur attribue à la vertu de prudence, dans la sixième partie de la *Théorie des sentiments moraux*. Il s'agit de « la sécurité », qu'il oppose au « hasard » (TSM, VI, i, p. 296), l'une comme l'autre engageant une *attitude vis-à-vis du risque*.

C'est sur ces trois dimensions que nous allons revenir successivement, en montrant qu'elles sont présentes, dans la *Richesse des nations*, et que l'analyse de la vertu de prudence, dans la *Théorie des sentiments moraux*, permet d'en préciser non seulement le contenu mais également la dimension morale qui se situe en amont. Pour des raisons de présentation nous commencerons par aborder le choix intertemporel, puis de l'attitude à l'égard du risque pour terminer sur les conséquences des actions.

2.2.1. La décision dans le temps

La première dimension décisionnelle, relative au choix intertemporel, apparaît dans la *Richesse des nations* lorsque Smith aborde la question de l'accumulation du capital (voir *supra*, pp. 175-179). Il observe alors les comportements différenciés que l'on a déjà notés, « tout homme ayant ce qu'on appelle le sens commun » (et les fonds suffisants) choisissant d'employer son fonds et les revenus qui l'alimentent soit à des « jouissances pour le moment », soit à l'obtention de « profits pour l'avenir » (RDN, II, 1, p. 364).

Dans la *Théorie des sentiments moraux*, une ouverture différente semble se dessiner. La dimension intertemporelle des décisions, perçue en priorité comme une caractéristique

de la prudence, y est associée à « la maîtrise de soi » (voir TSM, IV, 2, p. 263). Avec la prudence, la bienfaisance et la justice, Smith considère la maîtrise de soi, lorsqu'elle atteint un certain degré, comme l'une des quatre vertus qui composent son système moral. Cependant, elle possède un rôle particulier qui semble l'en distinguer : c'est la seule vertu qui nous soit recommandée uniquement par notre sens de la convenance, les trois autres répondant en outre à un principe supplémentaire, le souci de notre propre bonheur ou du bonheur d'autrui (voir TSM, VI, conclusion à la sixième partie, pp. 358-9). Plus encore, la maîtrise de soi n'est pas seulement une vertu en elle-même, qui tirerait sa singularité de l'unique principe auquel elle obéit : c'est aussi la vertu indispensable à l'exercice des autres vertus¹⁴². Parmi les deux principes qui dirigent la prudence, la justice et la bienfaisance, celui qui correspond au sens de la convenance s'exprime non directement, mais à travers la maîtrise de nos passions :

« Agir selon les commandements de la prudence, de la justice et de la bienfaisance convenable paraît ne pas avoir de grands mérite là où l'on n'est pas tenté d'agir autrement. En revanche, agir avec une froide réflexion au milieu des difficultés et des dangers les plus grands ; observer religieusement les règles sacrées de la justice en dépit des plus grands intérêts susceptibles de nous tenter, et des plus gros préjudices pouvant nous pousser à les violer ; ne jamais souffrir que la malignité et l'ingratitude des individus envers qui s'est exercée la bienveillance de notre tempérament ne puissent nous refroidir ou nous décourager ; tel est le caractère de la sagesse et de la vertu les plus exaltées. La maîtrise de soi n'est pas seulement une grande vertu en elle-même ; mais c'est d'elle que toutes les autres vertus paraissent dériver leur lustre principal. » (TSM, VI, section 3, p. 335)

C'est ainsi la maîtrise de soi qui donne toute leur splendeur aux autres vertus. Et c'est sur ce rôle spécifique que l'on va placer plus particulièrement l'accent, dans l'exercice de l'une des vertus : la prudence.

Le traitement smithien du rôle de la maîtrise de soi dans les comportements prudents permet d'aller au-delà de ce que manifeste la seule lecture de la *Richesse des nations*, en montrant que son auteur a une vision plus complexe de la décision intertemporelle que ce que laisserait supposer son œuvre économique. Dans la *Théorie des sentiments moraux*, il met en évidence ce qui nous apparaît comme une forme de dualité entre deux

¹⁴² Smith dit également que « l'homme qui agit selon les règles de la plus parfaite prudence, de la plus stricte justice et de la bienveillance convenable, est parfaitement vertueux. Mais la connaissance la plus parfaite de ces règles, à elle seule, ne le rendra pas capable d'agir de cette manière. Ses passions sont très susceptibles de l'égarer ; parfois de l'entraîner et parfois de le séduire, si bien qu'il peut violer toutes les règles qu'il approuve dans ses moments modérés et calmes. La plus parfaite connaissance, si elle n'est pas soutenue par la plus parfaite maîtrise de soi, ne le rendra pas capable de faire son devoir. » (TSM, VI, section 3, p. 331). Nous verrons plus loin quelle place occupent les règles générales de la morale dans le système de Smith (voir *infra*, p. 176).

« points de vue » contraires : un point de vue « naturel » et un autre point de vue, plus distant, qui correspond à l'appréciation d'un spectateur impartial. Smith explique que lorsque nous sommes capables de nous abstenir d'un plaisir présent pour nous assurer un plus grand plaisir à venir, nous agissons « *comme si l'objet éloigné nous intéressait autant que celui qui presse maintenant nos sens* » (TSM, IV, 2, p. 264 ; souligné par moi, L.B.). Cependant, selon l'auteur, cette attitude ne correspond pas à ce qui est « naturellement » ressenti puisqu'il considère que les hommes ont tendance à surestimer « un plaisir présent » relativement à « un plaisir plus grand à venir » (TSM, IV, 2, p. 264)¹⁴³. En effet, il affirme qu'en raison même de son imminence, la passion suscitée par le premier est plus violente que celle suscitée par le second :

« Le plaisir que nous devons éprouver dans dix ans nous intéresse si peu en comparaison de celui dont nous pouvons jouir aujourd'hui, la passion que le premier excite est naturellement si faible comparée à la violente émotion que le second est susceptible d'occasionner » (TSM, IV, 2, p. 264-5)

Ainsi, la proximité d'un plaisir présent provoque une émotion violente qui nous conduit à nous détourner de notre intérêt de long terme, c'est-à-dire des plaisirs plus importants que nous pourrions éprouver dans l'avenir. Et c'est à travers la maîtrise de soi que Smith explique comment un homme prudent qui, naturellement, surestimerait pourtant les plaisirs présents relativement à des plaisirs plus grands mais plus éloignés, parvient pourtant à atteindre ces objectifs de long terme.

Ce qui apparaît à l'origine, chez Smith, comme une réflexion interne à la philosophie morale le conduit alors à développer deux thèses qui, aujourd'hui, ne sont pas complètement étrangères à un économiste et concernent respectivement les fondements de la décision intertemporelle et les caractérisations comportementales qui en découlent.

2.2.1.1. La possibilité d'incohérences temporelles

La première consiste, à partir d'une explication privilégiant le contenu émotionnel, à reconnaître le poids décisionnel plus important des plaisirs présents par rapport aux

¹⁴³ Dans certains passages, Smith effectue une métonymie en désignant par « plaisir » ce qui serait plus approprié de nommer « objet de plaisir ». C'est le cas, par exemple, dans le passage suivant : « quand nous nous abstenons d'un *plaisir présent* pour garantir un *plaisir plus grand à venir*, quand nous agissons comme si l'*objet éloigné* nous intéressait autant que celui qui presse maintenant nos sens, puisque nos affections correspondent exactement aux siennes, il ne peut manquer d'approuver notre comportement » (TSM, IV, 2, p. 264 ; souligné par moi, L.B.)

plaisirs futurs. Sous le nom d'« axiome d'impatience », cette caractéristique comportementale, loin de nous être étrangère aujourd'hui, se retrouve dans l'axiomatisation de la décision intertemporelle que Fishburn et Rubinstein présentaient dès 1982. En faisant apparaître de façon explicite la dimension temporelle des biens face à leur ensemble de choix (c'est-à-dire en considérant non plus des alternatives $x \in X$ mais des alternatives $(x, t) \in X \times T$, où $T \subseteq \mathbb{R}_+$ représente le temps), l'axiome d'impatience suppose que, quels que soient les couples (x, t) et (x, s) appartenant à $X \times T$, si $s < t$, alors (x, s) est strictement préféré à (x, t) ¹⁴⁴. Même si cette caractéristique comportementale ne constitue pas une singularité de Smith (il n'est évidemment pas le seul à penser ce qui s'interprète simplement en disant que « plus tôt vaut mieux que plus tard »¹⁴⁵), elle mérite d'être soulignée pour ce qu'elle n'exclut pas (ou plutôt, pour ce qu'elle ne suffit pas à exclure), et qui est véritablement apparu à partir de l'article cité ci-dessus de Fishburn et Rubinstein (1982). En effet, si nous supposons que les préférences intertemporelles R d'un agent, définies sur $X \times T$, constituent un préordre complet, si elles sont monotones, continues et si elles respectent l'axiome d'impatience, alors elles peuvent être représentées par une fonction u continue, monotone croissante sur X et décroissante sur T :

$$\forall (x, t), (y, s) \in X \times T, (x, t)R(y, s) \Rightarrow u(x, t) \geq u(y, s) \quad [5.1]$$

$$(u_x > 0 ; u_t < 0)$$

Or, rien n'indique que l'utilité intertemporelle ainsi obtenue possède les propriétés de l'utilité escomptée qui, au moins depuis Samuelson (1937), constitue le cadre le plus répandu du traitement des problèmes de décision intertemporelle. Ces propriétés conduiraient, en effet, à poser que $u(x, t) = \delta^t u(x, 0)$, où δ serait un facteur d'escompte inférieur à 1. Pour que ce soit le cas, il faudrait que les préférences satisfassent également un « axiome de stationnarité », dont le rôle fut d'abord mis en évidence par T.C. Koopmans (1960) dans ce qui constituait la première axiomatisation de l'utilité escomptée. Selon cet axiome, si deux alternatives x et y sont indifférentes à des dates t et $t + \tau$, elles le sont également à n'importe quelles autres dates s et $s + \tau$. Rien de semblable chez Smith. Si bien que la conséquence est identique pour les thèses

¹⁴⁴ L'axiome d'impatience stipule également que si $x = 0$, les couples (x, t) et (x, s) sont indifférents.

¹⁴⁵ Voir, par exemple, le traitement de l'intempérance chez James Mill par V. Bianchini (2011), qui interprète au moins partiellement cette intempérance en termes d'impatience.

développées dans ses écrits et, aujourd'hui, pour la théorie de la décision intertemporelle : le seul axiome d'impatience explique que nous accordions plus de poids au présent qu'au futur, mais sans hypothèse supplémentaire comme l'axiome de stationnarité qui permet une représentation en termes d'utilité escomptée, on ne peut pas exclure les phénomènes d'incohérence temporelle, c'est-à-dire des situations où à une date t , x serait préféré à y , tandis qu'à une date s , c'est y qui serait préféré à x .

Et en effet, Smith ne se contente pas de noter que nous tendons à accorder un poids plus élevé au présent. Il suggère également que nos préférences ne sont pas les mêmes selon la perspective temporelle considérée : l'objet d'un plaisir présent peut l'emporter sur l'objet d'un plus grand plaisir à venir parce que son immédiateté engendre une passion violente ; cependant, ce même plaisir considéré d'un point de vue plus distant ne suscite plus une passion aussi violente à cause de son éloignement, si bien que son objet pourra ne plus être préféré à l'objet du plaisir maintenant encore plus distant. Cette idée, qui constitue un exemple évident d'incohérence temporelle, est présente à de nombreux endroits de la *Théorie des sentiments moraux*. C'est le cas, notamment, quand l'auteur analyse la façon dont nous examinons notre conduite lorsque nous sommes sur le point d'agir, au « paroxysme de l'émotion » puis, après avoir agi, lorsque « les passions se sont refroidies ». Smith explique que « [l]'homme d'aujourd'hui n'est plus mû par les mêmes passions qui agitaient l'homme d'hier ». Quand la passion s'apaise, « [c]e qui nous intéressait auparavant est maintenant devenu presque aussi indifférent pour nous-mêmes que cela l'a toujours été pour [le spectateur indifférent] » (TSM, III, 4, p. 224). On reconnaît que ce type de comportement, du point de vue de la théorie de la décision intertemporelle, constitue une transgression directe de l'axiome de stationnarité, rendant l'analyse smithienne incompatible avec une approche en termes d'utilité escomptée.

La possibilité d'incohérences temporelles chez Smith a déjà retenu l'attention de quelques commentateurs contemporains (A. Ortmann et S. J. Meardon, 1995, pp. 43-7 et 1996 ; I. Palacios-Huerta, 2003 ; N. Ashraf, C. F. Camerer et G. Loewenstein, 2005). Les traitements qu'ils en proposent font écho à des développements récents en économie et en psychologie, alimentés par les constats empiriques ou expérimentaux d'anomalies que n'explique pas le modèle standard d'utilité escomptée, et conduisent donc à l'introduction de modèles de choix intertemporels alternatifs. Comme le cas d'incohérence temporelle chez Smith relevé ci-dessus suppose une décroissance du

facteur d'actualisation en fonction du temps, on trouve chez Palacios-Huerta (2003), par exemple, l'idée que les préférences de l'individu concerné pourraient être représentées au moyen d'une fonction d'utilité intertemporelle avec facteur d'escompte hyperbolique. Une telle représentation semble d'autant plus satisfaisante qu'elle ne s'appuie pas sur l'axiome de stationnarité. Cependant, il ne paraît pas nécessaire d'aller au-delà de ce qui est directement impliqué par l'idée d'impatience, si bien que l'on admettra que les préférences conduisant aux décisions intertemporelles chez Smith peuvent être représentées, comme en [5.1], par une fonction continue u définie sur X et T , monotone croissante sur X et décroissante sur T .

2.2.1.2. La maîtrise de soi comme réponse aux incohérences temporelles

Mais la lecture de la théorie de la décision intertemporelle chez Smith à la lumière de sa philosophie morale conduit également à autre chose qu'à la reconnaissance de son introduction de l'idée d'impatience et de la possibilité d'incohérences temporelles qui lui est associée. Lorsqu'une incohérence temporelle survient, elle peut être vue comme le résultat d'un conflit interne de préférences, qui s'incarne dans la distinction que l'auteur effectue entre les deux points de vue qu'un individu peut porter sur sa situation, et qui est à l'origine de cette dualité que nous avons mise en évidence : « son point de vue naturel » et « le point de vue du spectateur impartial » (TSM, III, 3, p. 211) (voir *supra* chap. 3, pp. 121-124 ; L. Bréban, 2011) :

- le « point de vue naturel » d'un individu est suscité par « [s]es sentiments naturels, sans éducation ni discipline » (TSM, III, 3, p. 211) et le conduit à une appréciation que Smith juge disproportionnée de sa situation (alors même qu'elle semblera proportionnée pour l'individu concerné) ;
- « le point de vue du spectateur impartial » sur cette même situation est suscité par « [s]on sens de l'honneur et le souci de sa dignité » (TSM, III, 3, p. 211) qui est relatif au sens de la convenance : « c'est seulement en consultant ce juge intérieur », écrit Smith, « que nous pouvons voir ce qui nous concerne sous une forme et dans des dimensions convenables » (TSM, III, 3, p. 197).

On pourrait penser que ces deux points de vue à partir desquels un individu peut considérer sa situation constituent une métaphore commode pour parler d'un seul et

même point de vue susceptible de privilégier des éléments différents. Mais Smith est plus explicite puisqu'il précise qu'ils « existent séparément et distinctement l'un de l'autre dans son esprit [de l'individu concerné], chacun d'eux lui ordonnant un comportement différent. » (TSM, III, 3, p. 211)¹⁴⁶.

Ainsi, on peut considérer que, pour l'auteur, nous ne sommes pas caractérisés par une relation de préférence unique, à l'image de ce que nous enseigneraient aujourd'hui les approches les plus répandues en théorie de la décision, mais plutôt par deux variétés de préférences susceptibles d'être contradictoires :

- Les unes proviennent de ce que nous dicte notre point de vue naturel (voir TSM, III, 3 pp. 210-1). Smith les appelle « les impulsions de l'amour de soi » ou encore les « sentiments passifs » (TSM, III, 3, p. 199)¹⁴⁷. Cette variété de préférences correspond à des impulsions de court terme qui nous conduisent à considérer notre situation d'un point de vue partial : dans cet état de choses, Smith parle de « crise initiale » ou de « paroxysme de la passion » (TSM, III, 3, p. 215), ce que l'on identifiera comme une crise passionnelle susceptible de donner naissance à ces passions violentes dont on a vu qu'elles nous conduisaient à déprécier les plaisirs futurs au bénéfice des plaisirs proches. Et sous cet aspect, « les passions [...] se justifient toutes elles-mêmes, et elles semblent raisonnables et proportionnées à leurs objets aussi longtemps que nous continuons à les sentir. » (TSM, III, 4, p. 224).
- Les autres proviennent de ce que nous dicte le spectateur impartial. Elles expriment un amour de la vertu, en l'occurrence porté par le sens de la convenance. Dans le cadre de la vertu de prudence, ces préférences

¹⁴⁶ Là encore, le vocabulaire utilisé par Smith est significatif : la question de l'existence séparée et distincte se posait dans les mêmes termes pour juger de l'existence même d'un monde extérieur. Et la réponse de Smith sur nos deux points de vue fait écho à celle de Hume sur la réalité du monde extérieur.

¹⁴⁷ Toutes les pulsions de l'amour de soi ne sont pas condamnables aux yeux de Smith, car il « peut fréquemment être un motif d'action vertueux. » (TSM, VII, 4, p. 412). C'est le cas pour l'homme ambitieux qui, s'il contient sa passion de façon à la rendre proportionnelle à l'objet qui l'excite, agit de manière convenable tout en suivant ce que lui dicte l'amour de soi (voir Samuel Hollander, 1977, pp. 107-8). Cependant, la passion telle qu'elle surgit naturellement peut être violente et doit être modérée pour que l'action qu'elle dirige soit convenable : « Le souci de notre intérêt et de notre bonheur privés semble être aussi, dans bien des occasions, un principe d'action très louable. On suppose généralement que les habitudes d'économies, d'industrie, de discrétion, d'attention et d'application de l'esprit sont cultivées pour des motifs d'intérêt personnel, et en même temps elles sont des qualités grandement dignes d'éloge, qui méritent l'estime et l'approbation de tous. » (TSM, VII, 3, p. 406)

correspondent à ce qui est favorable à l'intérêt de long terme, dans le sens où elles dirigent vers ce que l'on peut désigner par la somme (non actualisée ; voir TSM, IV, 2, p. 264) de plaisirs la plus importante.

Ces deux relations distinctes de préférence portent évidemment sur le même ensemble de choix intertemporel au sens large $X \times T$, illustré par le rapprochement entre des objets de plaisir présent et des objets de plaisir futur, ce qui peut nous conduire à les juger contradictoires. Chacune est appelée à être dominante en différents moments. Par exemple, les préférences qui vont dominer chez un même individu peuvent être différentes lorsque cet individu est sous l'emprise de la passion et une fois la passion ramenée à un niveau convenable. Les premières exprimeront le point de vue naturel, les secondes le point de vue du spectateur impartial. Si l'on considère deux dates successives t_1 et t_2 , la crise passionnelle intervenant en t_1 , l'individu en début de période n'est pas, si l'on adopte la démarche habituelle de l'analyse économique, le même individu qu'à la fin de la période, puisqu'en t_1 l'amour de soi qui le domine lui dicte des préférences différentes de celles qu'il adopte en t_2 , où il est cette fois gouverné par le sens de la convenance. Cette particularité nous rend difficile, aujourd'hui, l'accès à l'analyse de Smith, dès lors que ces deux variétés de préférences ne se recouvrent pas.

Car elles peuvent entrer en conflit¹⁴⁸. Lors de la crise passionnelle, l'individu est soumis à une lutte violente entre ses deux points de vue qui lui dictent des comportements différents. Smith illustre cette lutte à travers l'exemple de l'homme qui a perdu une jambe, emportée par un boulet de canon :

« Dans de tels paroxysmes de détresse [...] [le] sentiment naturel [de l'homme le plus sage et le plus ferme] de sa propre détresse, *son point de vue naturel sur sa situation*, font pression fortement sur lui et il ne peut, sans un très grand effort, porter son attention sur le point de vue du spectateur impartial. Ces deux points de vue se présentent au même moment. Son sens de l'honneur et le souci de sa dignité lui ordonnent de porter toute son attention sur le point de vue du spectateur impartial. Ces sentiments naturels, sans éducation ni discipline, le mènent sans cesse vers son point de vue naturel. Dans ce cas il ne s'identifie pas parfaitement avec l'homme idéal au-dedans du cœur, il ne devient pas lui-même *le spectateur impartial de sa propre conduite*. » (TSM, III, 3, p. 211 ; souligné par moi, L.B.)

¹⁴⁸ Cette idée d'un conflit interne de préférences dans le processus de délibération qui conduit à la maîtrise de soi, dans la *Théorie des sentiments moraux*, est illustrée par A. Ortmann et S. J. Meardon (1995), qui représentent son acquisition chez Smith par un jeu *intrapersonnel* du type « dilemme du prisonnier unilatéral » qui prend en compte l'interaction stratégique entre deux facettes d'un même individu à différents moments : « l'homme d'hier » et « l'homme d'aujourd'hui ».

C'est bien cette même distinction qui entre encore en jeu lorsque l'auteur rend compte de l'usage de la maîtrise de soi à des fins de prudence :

« [D]ans son sacrifice constant du bien-être et du plaisir présents au profit de l'attente probable d'un bien-être et d'un plaisir encore plus grands qui seront plus lointains mais plus durables, l'homme prudent est toujours soutenu et récompensé par l'entière approbation du spectateur impartial, et par celle du représentant du spectateur impartial, l'homme au-dedans du cœur. *Le spectateur impartial* ne se sent pas lui-même épuisé par le travail que fournissent actuellement ceux dont il observe la conduite, pas plus qu'il ne se sent lui-même sollicité par les appels importuns de leurs appétits présents. A ses yeux, leur situation présente et ce qui paraît devoir être leur situation future sont presque identiques : il les voit à peu près à la même distance, et il en est presque affecté de la même manière. Il sait toutefois que, pour les personnes principalement concernées, ces situations sont loin d'être identiques, et qu'elles les affectent *naturellement* de manière très différente. » (TSM, VI, section 1, p. 298 ; souligné par moi, L. B.)

D'un côté, il y a le point de vue du spectateur impartial pour lequel « le plaisir que nous éprouverons dans une semaine, ou dans un an, est tout aussi intéressant que celui que nous éprouvons à l'instant » (TSM, IV, 2, p. 264). De l'autre, il y a le point de vue naturel de l'individu sur sa situation, pour lequel le plaisir présent est plus intéressant que le plaisir futur.

C'est à partir de cette distinction entre deux points de vue qu'un individu peut porter sur sa situation que l'on peut comprendre le mécanisme par lequel, selon Smith, l'homme prudent réalise ses objectifs de long terme alors que, naturellement, il est enclin à surpondérer le présent relativement au futur. Comme le font apparaître les passages ci-dessus, c'est en adoptant le point de vue du spectateur impartial qu'il arrive à maîtriser ses passions et, ainsi, à suivre la voie que lui dicte l'amour de la vertu. Cependant, cela n'explique pas comment un individu parvient à surmonter les effets de la crise passionnelle.

L'intuition de l'existence de problèmes d'incohérence temporelle par Adam Smith ne semble pas l'avoir conduit à envisager le même type de remèdes que ceux que nous connaissons aujourd'hui. Au sein de la littérature récente, certains travaux traitent des méthodes d'engagement préalable (*pre-commitment*) ou des mécanismes d'engagement externe (*external commitment*) consistant à mettre en place des stratégies visant à diminuer, par une action sur l'environnement extérieur, les possibilités de céder aux impulsions de court terme en restreignant le contexte de choix. Ces méthodes permettent de pallier les déficiences de la volonté (voir T. C. Schelling, 1984 ; J. Elster, 1987). Cependant, pour Smith hier comme pour nous aujourd'hui, les engagements

préalables et les engagements externes ne sont pas des solutions pleinement satisfaisantes. Roland Benabou et Jean Tirole, (2004b, p. 152) ont ainsi souligné la limite de tels procédés : ils ne permettent pas de comprendre ce qu'est une maîtrise de soi *délibérée*, qui ne se traduirait pas par une restriction du contexte de choix comme lorsqu'Ulysse, dans l'exemple d'Elster (1987), se faisait attacher au mât de son navire pour ne pas succomber au chant des sirènes.

Comme l'on fait remarquer certains commentateurs (A. Ortmann et S. J. Meardon 1995, pp. 43-7 ; 1996 ; I. Palacio-Huerta, 2003, pp. 244 ; R. Benabou et J. Tirole, 2004a), c'est une exigence de même nature qui est à l'œuvre chez Smith : la maîtrise des passions n'y provient pas d'une manipulation antérieure sur l'environnement extérieur afin de restreindre le contexte de choix (Ulysse s'attachant au mât), mais d'une délibération au moment de la crise passionnelle, l'ensemble de choix restant le même qu'initialement. Ce qui revient à dire que les individus parviennent à maîtriser leurs passions au moyen d'un engagement interne (*internal commitment*) et non plus externe, agissant directement à travers les préférences (voir I. Palacio-Huerta, 2003, pp. 244-245) plutôt qu'à travers l'ensemble sur lequel elles sont définies. De sorte que, si l'on essaie de rapprocher la solution aux problèmes d'incohérence temporelle qui semble être à l'œuvre dans la *Théorie des sentiments moraux* de ce que nous connaissons aujourd'hui, on note que c'est avec la méthode des *règles personnelles*, ou encore des *promesses à soi-même* (R. Benabou et J. Tirole, 2004a, p. 849), qu'un tel rapprochement pourrait prendre tout son sens. L'efficacité de la méthode repose, dans le cas de Smith, sur l'opinion que l'individu a de lui – alors même que, comme le signale Ainslie (2001), la façon dont les règles personnelles mobilisent la volonté reste énigmatique pour la théorie de la décision.

Il faut, en effet, souligner la distance qui sépare une approche en termes d'engagements préalables ou d'engagements externes, d'une approche en termes d'engagements internes, mieux appropriée au traitement de la maîtrise de soi chez Smith. Si l'individu parvient à maîtriser ses passions, ce n'est pas par souci de son intérêt futur (puisque, précisément, son point de vue naturel le conduit à déprécier le futur), mais grâce au sens de la convenance qui peut soutenir des actions vertueuses. Par exemple, Smith explique que ce n'est pas le souci de son intérêt et de son bonheur qui conduit l'homme prudent à agir comme si un plaisir éloigné l'intéressait plus qu'un plaisir présent plus faible, car

ce souci n'est pas assez puissant pour contrebalancer l'émotion violente que suscite ce dernier :

« le premier [le plaisir futur ; L.B.] ne pourrait jamais contrebalancer le second [le plaisir présent ; L.B.] s'il n'était soutenu par le sens de la convenance, par la conscience que nous avons mérité l'estime et l'approbation de tous en agissant avec maîtrise de soi, et que nous sommes devenus l'objet convenable de leurs mépris et de leur dérision en agissant de façon contraire » (TSM, IV, 2, p. 264-5)

C'est donc bien un motif exprimant notre sens de la convenance, qui nous pousse à maîtriser nos passions : « la conscience que nous avons mérité l'estime et l'approbation de tous » ou « que nous sommes devenus l'objet convenable de leurs mépris et de leur dérision », ce que l'auteur appelle aussi, respectivement « le désir d'être digne d'éloge » et la « crainte d'être digne de blâme » (voir TSM, III, 2, p. 176)¹⁴⁹. Si ce motif, que Smith identifie explicitement à l'amour de la vertu¹⁵⁰, parvient à contrebalancer la passion suscitée par le plaisir présent, c'est parce qu'il est à ce point puissant qu'il peut écrire :

« Quel plus grand bonheur qu'être aimé et savoir que nous méritons de l'être ? Quelle plus grande misère qu'être haï, et savoir que nous méritons de l'être ? » (TSM, III, 1, p. 175)

Lorsque nous désirons savoir si nous sommes dignes d'éloge ou si nous méritons le blâme, il faut que nos sentiments et notre conduite puissent être examinés. L'homme qui se sent digne d'éloge ou qui pense mériter le blâme s'observe du point de vue d'où il suppose que les autres le jugeraient, s'ils avaient une connaissance réelle de sa situation, de son caractère et de sa conduite, et avaient donc un accès immédiat à l'information dont il dispose. Ce point de la morale smithienne demande à être précisé.

Smith explique, au chapitre 1 de la partie II, comment nous sommes amenés à porter un jugement sur nous-mêmes. Pour juger de nos sentiments et de notre conduite, nous

¹⁴⁹ Smith distingue deux motifs potentiels de nos actions liés à l'appréciation que porte autrui sur notre comportement (voir TSM, III, 2, p. 176) : (i) le désir de l'éloge, qui est l'expression de notre désir d'être admiré et aimé de nos semblables. Ce motif traduit notre souci du jugement effectivement porté sur nos actions ; (ii) Le désir, non plus simplement de l'éloge, mais d'être digne d'éloge, à savoir, d'être « l'objet naturel et convenable » (TSM, III, 2, p. 176) de l'amour et de l'admiration de nos semblables. Ce qui revient à dire que nous désirons mériter l'éloge. Un tel motif traduit, cette fois, notre souci non plus de ce qu'est, mais de ce que devrait être le verdict concernant nos actions. C'est ce dernier motif que Smith considère comme le plus puissant chez la plupart des hommes : « Dans tous les esprits bien formés, [le désir d'être digne d'éloge] paraît être le plus fort. Seuls les plus faibles et les plus superficiels des hommes peuvent se réjouir grandement d'un éloge qu'ils savent ne pas mériter du tout. » (TSM, III, 2, p. 179).

¹⁵⁰ « L'amour de l'approbation de soi est l'amour de la vertu. » (TSM, III, 2, p. 180)

tentons d'adopter un point de vue différent de celui qui a influencé ces sentiments et cette conduite. Smith décrit alors ce qui nous anime en affirmant que

« le principe par lequel nous approuvons ou désapprouvons naturellement notre propre conduite semble être entièrement le même que celui par lequel nous formons ces jugements quant à la conduite des autres » (TSM, III, 1, p. 171)

Nous nous efforçons donc d'adopter un point de vue plus impartial. Par l'imagination, nous nous plaçons dans la peau d'autres individus dont l'investissement passionnel direct relatif à l'objet qui nous concerne est inexistant. C'est à ce moment de son argumentation que Smith fait apparaître le spectateur impartial¹⁵¹ (voir TSM, III, 1). Mais ce que Smith explique, c'est que nous sommes obligés de quitter notre position originelle pour pouvoir examiner notre conduite. C'est en entrant, par sympathie, dans les sentiments du spectateur impartial concernant notre propre conduite que nous pouvons juger de nos actes¹⁵². Tout comme pour le jugement que nous portons sur les autres, si nous sympathisons du point de vue d'autrui avec nos sentiments et notre conduite, nous nous approuvons ; dans le cas contraire, nous nous désapprouvons :

« Nous ne pouvons jamais examiner nos sentiments et nos motifs, nous ne pouvons jamais former un jugement les concernant, à moins de quitter pour ainsi dire notre position naturelle, et de nous efforcer de les voir comme s'ils étaient à une certaine distance de nous-mêmes. Or, nous ne pouvons le faire d'aucune autre façon qu'en nous efforçant d'observer ces motifs et sentiments avec les yeux des autres, ou comme les autres les observeraient. » (TSM, III, 1, p. 172)

Comme nous l'avons observé, nous devons nous identifier au spectateur impartial pour parvenir à maîtriser nos passions. Cependant, il faut souligner que même de ce point de vue, nous sommes susceptibles d'être partiaux dans notre jugement sur notre comportement. L'habileté de Smith consiste à mettre en évidence l'existence d'un dispositif correcteur. Il s'agit des *règles générales* de la morale :

« [L]a Nature n'a pas laissé cette faiblesse des hommes, qui est d'une si grande importance, sans aucun remède ; pas plus qu'elle nous a entièrement abandonnés aux illusions de l'amour de soi. Nos observations continues sur la conduite des autres nous mènent insensiblement à former pour nous-mêmes certaines règles générales à propos de ce qu'il est approprié et convenable de faire ou d'éviter. » (TSM, III, 4, p. 225)

C'est au chapitre 4 de la partie III de la *Théorie des sentiments moraux* que Smith met en évidence le rôle primordial de ces règles générales de la morale dans la délibération qui mène à la maîtrise de soi :

¹⁵¹ Sur la genèse du spectateur impartial chez Smith, D. D. Raphael, 1975, pp. 83-99 ; Griswold, 1999, pp.129-146.

¹⁵² Sur le fonctionnement de la sympathie smithienne, voir *supra*, chap. 1.

« [Les] règles générales de la conduite, quand elles ont été fixées dans notre esprit par une réflexion habituelle, sont d'un grand usage pour corriger les représentations erronées de l'amour de soi à propos de ce qu'il est approprié et convenable de faire dans notre situation particulière. » (TSM, III, 4, p. 227)

La maîtrise des passions provient d'une résolution formulée par les individus, à partir des règles générales, visant à ne pas devenir l'objet convenable et mérité du mépris de leurs semblables et à conserver une bonne opinion d'eux-mêmes qui, cette fois, est fondée. Ces règles jouent alors le rôle de promesses à soi-même dont la force consiste en l'effet qu'elles produisent sur l'opinion que nous avons de nous mêmes¹⁵³ :

« Certaines actions heurtent tous nos sentiments naturels. Nous entendons tout le monde autour de nous exprimer une semblable aversion à leur propos. [...] Nous formulons la résolution de n'être jamais coupable de ces mêmes actions ; ni de devenir jamais de cette manière, et pour quelque raison que ce soit, l'objet de la désapprobation universelle. Ainsi nous établissons naturellement pour nous-mêmes une règle générale selon quoi de telles actions doivent être évitées parce qu'elles sont susceptibles [...] de faire de nous les objets de tous ces sentiments pour lesquels nous avons la plus grande crainte et la plus grande aversion. D'autres, au contraire, suscitent notre approbation, et nous entendons tout le monde autour de nous exprimer la même opinion favorable à leur propos. [...] Nous ambitionnons de les accomplir ; ainsi nous établissons naturellement pour nous-mêmes une règle d'un autre genre, selon quoi toutes les occasions d'agir de la sorte doivent être soigneusement recherchées. » (TSM, III, 4, p. 226)

Ainsi, lorsque nous sommes sous l'emprise de la passion, même s'il est difficile de s'observer du point de vue du spectateur impartial, nous avons connaissance des règles et nous anticipons l'opinion que nous aurons de nous même après avoir agi. Le cas, envisagé par Smith, de *l'homme au ressentiment furieux* que le désir de vengeance pourrait conduire à tuer son ennemi, est exemplaire :

« A moins d'une éducation très singulière, il s'est imposé à lui-même en toutes occasions, comme une règle inviolable, de s'abstenir de telles vengeances. Cette règle conserve son autorité sur lui et le rend incapable de se rendre coupable d'une telle violence. [...] [C]e respect pour la règle, que l'expérience passée a imprimée en lui met un frein à l'impétuosité de sa passion, et l'aide à corriger les vues trop partiales que son amour de soi pourrait autrement lui suggérer sur ce qu'il est convenable de faire dans sa situation. S'il se permettait de céder à la passion au point de violer cette règle, il ne pourrait pas, même dans ce cas, entièrement passer outre la crainte et le respect avec lequel il a été habitué à la considérer. » (TSM, III, 4, p. 228)

Smith décrit de la façon suivante le rôle des règles générales de la morale sur l'homme au ressentiment furieux, au moment de la crise passionnelle :

« Au moment d'agir, au moment où la passion s'élève au plus haut, il hésite et tremble à la pensée de ce qu'il est sur le point de faire, il est secrètement conscient d'être en train de

¹⁵³ L'idée que les règles générales de la morale chez Smith constituent un dispositif permettant de déterminer ce qui est digne d'éloge et ce qui est blâmable est prise en compte dans le modèle d'A. Ortmann et S. J. Meardon (1995). L'avantage de cette représentation est que c'est un effet interne de réputation qui soutient les individus à s'engager dans la maîtrise de soi mettant l'accent sur l'importance de l'opinion que l'on a de soi-même pour Smith.

transgresser les normes de la conduite que, dans tous ses moments de calme, il avait résolu de ne jamais violer, qu'il n'a jamais vu violées par les autres sans la plus haute désapprobation, et dont la violation, prévoit-il, doit aussitôt faire de lui l'objet des mêmes sentiments désagréables. » (TSM, III, 4, p. 228)

Le processus délibératif qui mène à la maîtrise de soi permet ainsi de comprendre comment l'homme prudent parvient à atteindre ses objectifs de long terme en dépit d'une possible tendance à surestimer les plaisirs présents relativement aux plaisirs futurs. Apparemment, les préférences intertemporelles de l'homme prudent se sont transformées : en substituant le point de vue du spectateur impartial à son point de vue naturel, il peut donner l'impression d'avoir considérablement atténué, voire annulé la surpondération des plaisirs présents face aux plaisirs futurs. Plus formellement, cela signifie que l'hypothèse d'impatience (voir *supra*, pp. 197-198) ne s'impose plus à lui et que (exception faite, évidemment, des préférences calendaires), elles sont désormais indépendantes du temps. Ce qui revient à dire qu'elles obéissent alors à une *condition de patience*, analogue à celle qu'utilise V. Bianchini (2011) pour décrire le comportement d'un individu « tempérant » chez James Mill : quels que soient les couples (x, t) et (x, s) appartenant à $X \times T$, (x, s) est indifférent à (x, t) . En supposant ces préférences préordonnées, monotones et continues, la fonction d'utilité qui les représente comme en [5.1] aura donc une dérivée nulle par rapport au temps et l'éventualité d'incohérence temporelle se trouvera exclue.

$$\forall (x, t), (y, s) \in X \times T, (x, t)R(y, s) \Rightarrow u(x, t) \geq u(y, s) \quad [5.2]$$

$$(u_x > 0 ; u_t = 0)$$

Pourtant, le processus de délibération conduisant à la maîtrise de soi est plus complexe – même si le résultat est bien celui-là. Les plaisirs présents sont toujours aussi attrayants relativement aux plaisirs futurs, du point de vue de l'individu que décrit Smith. Mais le mécanisme déclenché par la maîtrise de soi a pour effet de redoubler le plaisir présent par un déplaisir qui résulterait du fait qu'il soit préféré et, symétriquement, le plaisir futur par un plaisir qui vient s'y ajouter : une pomme aujourd'hui procurerait toujours plus de plaisir que deux pommes demain, mais le plaisir suscité par l'éloge mérité d'avoir renoncé à une consommation présente modifie le résultat. Conformément aux préférences d'un spectateur impartial.

2.2.2. L'attitude face au risque

Curieusement pour un lecteur contemporain, c'est au cours d'une analyse des déterminants qui font varier les salaires du travail d'un emploi à un autre que Smith propose, dans la *Richesse des nations*, un examen de l'attitude en situation de risque voire, si l'on suit une distinction aujourd'hui acquise, d'incertitude¹⁵⁴ (voir RDN, I, 10, i). La portée de cette compréhension par Smith des comportements dans le risque dépasse sa propre analyse des causes qui font varier les salaires. Elle ne permet pas seulement de saisir l'affirmation selon laquelle « les salaires du travail dans les différentes occupations varient suivant la *chance de succès* » (RDN, I, 10, p. 180). Cette composante de la théorie du salaire que Smith développe dans ce chapitre¹⁵⁵ a suscité des commentaires à la fois peu nombreux et contrastés¹⁵⁶. Mais derrière les justifications que Smith lui trouve, elle offre également une grille de lecture de multiples comportements économiques, dont les comportements d'investissement sur lesquels Smith revient tout au long de la *Richesse des nations*. Cependant, cette grille de lecture reste partielle tant que l'on néglige l'éclairage que fournit l'analyse smithienne des comportements prudents, dans la *Théorie des sentiments moraux*. Dans son ouvrage économique, en effet, Smith met en évidence une *tendance*, dont il affirme qu'elle concerne la plupart des hommes et qui est au centre de sa conception des comportements dans le risque : la tendance à surestimer les chances de succès et à sous-estimer les chances d'échec. La lecture de la *Théorie des sentiments moraux* permet cependant d'en relativiser la réalisation : même si chacun d'entre-nous y est soumis,

¹⁵⁴ Depuis Frank Knight (1921), on s'accorde généralement à distinguer les contextes de *risque*, où les probabilités de réalisation des différents états du monde sont connues, de ceux d'*incertitude*, où elles ne le sont pas. Ce qui n'empêche pas nécessairement de faire émerger, chez Savage (1954), par exemple, des poids décisionnels interprétables comme des probabilités dites « subjectives » qui viennent pondérer les utilités attachées aux conséquences des actes dans les différents états du monde. Pour l'essentiel, cependant, les analyses de Smith auxquelles on se réfèrera ci-après relèvent expressément du risque, plus que de l'incertitude.

¹⁵⁵ Voir A. Rees 1975 qui, essayant de rendre compte de l'ensemble du chapitre, note cependant que l'argument de Smith selon lequel le salaire est fonction de la probabilité de succès est parmi les cinq déterminants du salaire mentionnés, le « plus difficile à suivre » (Rees 1968, p. 343).

¹⁵⁶ D'un côté, Schumpeter, par exemple, écrit à propos du chapitre X du livre I de la *Richesse des Nations* : « Smith, se complaisant à des faits et des arguments d'une nature quelque peu banale, [...] réussit à créer un chapitre classique des manuels du XIXe siècle » (Schumpeter 1954, vol. I, p. 270). M. Blaug est plus élogieux et écrit, d'une manière qui semblera tout de même excessive : « Until fairly recently, these pages in Smith and a few pages in Marshall's *Principles* exhausted the content of the history of economic analysis of choice among unsure prospects » (Blaug 1962, p. 47).

nous ne vivons pas dans un monde où chacun surestime systématiquement ses chances de succès. L'ouvrage de philosophie morale de Smith permet en effet de comprendre que cette tendance peut être surmontée, donnant ainsi lieu à des comportements différenciés.

Ainsi, dans un premier temps, il s'agira, à partir de la *Richesse des nations*, de dégager le contenu analytique de cette tendance à la surestimation des chances de succès et d'en tirer les conséquences d'un point de vue décisionnel. Dans un second temps, on s'appuiera de nouveau sur la conception smithienne de la vertu de prudence pour montrer à quelles conditions cette tendance peut être surmontée. Ce qui permettra d'étendre la gamme des comportements face au risque au-delà de ceux que l'on avait privilégié sur la base de l'ouvrage économique de Smith¹⁵⁷.

2.2.2.1 La question d'ouverture : pourquoi choisir d'être avocat ?

Le point de départ de Smith est une comparaison entre les professions libérales et la plupart des autres métiers. Il veut donner une explication de ce qui pousse les hommes à s'engager plutôt dans les premières que dans les seconds, alors que :

- dans les professions libérales, le succès est « très incertain » et, à l'inverse, dans les métiers ordinaires, il est « à peu près sûr » (RDN, I, 10, p. 180) ;
- les premières sont moins récompensées, en termes pécuniaires, que les seconds.

Selon Smith, cette attitude a pour origine trois causes, qu'il essaie de réduire à deux :

« [L]a première, c'est le désir d'acquérir la célébrité qui est le partage de ceux qui s'y distinguent ; et la seconde, c'est cette confiance naturelle que tout homme a plus ou moins, non seulement dans ses talents, mais encore dans son étoile. » (RDN, I, 10, p. 180)

On comprend bien le sens de cette dualité pour Smith : elle lui permet d'opposer des causes qui concernent la fin de l'action à celles qui concernent la confiance. Cependant, la suite de la section permet de comprendre en quoi la confiance « dans ses talents », d'une part, et la confiance « dans son étoile », d'autre part, correspondent à deux choses distinctes. Smith écrit en effet, quelques lignes plus loin :

« L'opinion exagérée que la plupart des hommes se forment de leurs propres talents est un mal ancien qui a été observé par les philosophes et les moralistes de tous les temps. Leur folle confiance en leur bonne étoile a été moins remarquée ; c'est cependant un mal encore

¹⁵⁷ Je remercie tout particulièrement André Lapidus pour l'aide qu'il m'a apportée dans la représentation des comportements en situation de risque.

plus universel, s'il est possible. Il n'y a pas un homme sur la terre qui n'en ait pas sa part, quand il est bien portant et un peu animé. Chacun s'exagère plus ou moins la chance du gain ; quant à celle de la perte, la plupart des hommes la comptent au-dessous de ce qu'elle est, et il n'y en a peut être pas un seul, bien dispos de corps et d'esprit, qui la compte pour plus qu'elle ne vaut. » (RDN, I, 10, p. 182)

La « confiance » conduit donc Smith à distinguer deux caractéristiques du comportement humain. La première concerne le fait que les hommes ont une « opinion exagérée » de leurs talents, c'est-à-dire, une tendance à se surestimer. Bien sûr, cela pourrait suggérer une surestimation de leur probabilité du succès. Mais c'est la suite du passage qui contredit cette interprétation puisque, précisément, Smith différencie cette « opinion exagérée » relative à l'*estimation des gains* que les hommes peuvent tirer de leurs entreprises et la « folle confiance » qui est, elle, relative à l'*estimation des probabilités* de succès et d'échec¹⁵⁸. Dans un contexte de risque, on peut donc considérer cette « folle confiance » comme un biais de calcul systématique, conduisant à une *surestimation des probabilités des conséquences bénéfiques* et à une *sous-estimation des probabilités des conséquences néfastes* des actions.

Pourquoi alors, pour reprendre un exemple de Smith, choisir la profession d'avocat plutôt que celle de cordonnier ? Ce sont ces trois mêmes causes que Smith invoque :

1. le « désir d'acquérir la célébrité » (RDN, I, 10, p. 181) ;
2. « [l]'opinion exagérée que la plupart des hommes se forment de leur propres talents » (RDN, I, 10, p. 181) ;
3. « [l]eur folle confiance en leur bonne étoile » (RDN, I, 10, p. 181).

La première cause ne doit évidemment pas être négligée. Comme nous le verrons (voir *infra*, pp. 249-250), parce qu'elle explique que les gains associés à l'exercice d'une profession ne sont pas évalués uniquement en termes pécuniaire mais également sur la base de l'admiration publique qu'ils suscitent, elle permet de comprendre que l'on s'engage dans des professions « très mal récompensée[s], sous le rapport du gain pécuniaire » (RDN, I, 10, i, p. 180). Mais bien qu'elle soit essentielle pour estimer les conséquences de certains choix en situation de risque et qu'elle permette de comparer certaines d'entre-elles (voir *infra*, p. 226), elle n'est cependant pas centrale pour comprendre la spécificité de l'analyse smithienne des *attitudes* dans le risque. Le même

¹⁵⁸ On comprendra donc l'« opinion exagérée » comme concernant le gain. Il s'agit ici d'un biais de calcul conduisant à une *surestimation des conséquences bénéfiques* (et à une sous-estimation des conséquences néfastes) des actions ; voir *infra*, pp. 220 et suiv.

commentaire vaut encore pour la seconde cause, sur laquelle nous reviendrons, et qui concerne davantage la capacité à estimer des conséquences que celle à estimer des chances de succès, dont Smith ne dit pas grand-chose (voir *infra*, p. 250). C'est la troisième cause, l'estimation des chances de succès, qui, en permettant d'expliquer que nous nous engageons dans des professions pour lesquelles le succès est « très incertain » plutôt que dans celles pour lesquelles il est « à peu près sûr », est au centre de l'analyse smithienne des comportements dans le risque. On constate que c'est bien sur celle-ci que Smith se concentre dans la suite de la section. Ainsi, à la différence de D. Levy (1999) qui privilégie le « désir d'acquérir la célébrité » (RDN, I, 10, p. 181) pour rendre compte des caractéristiques décisionnelles des individus smithiens dans le risque, on a choisi de placer plutôt l'accent sur ce qui n'en relève pas, sur la tendance à surestimer les chances de gains et à sous-estimer les chances de pertes. Pour autant, on tiendra évidemment compte de l'impact de ce désir sur les différentes issues lorsque les arguments textuels iront dans ce sens (par exemple, *infra* pp. 226, 231).

2.2.2.2 Les loteries publiques comme loteries exemplaires

Ainsi, ce que Smith désigne comme un « mal encore plus universel », en situation de risque, conduit les individus à un biais de calcul systématique qui a pour effet une *surestimation des chances de gain* et, symétriquement, une *sous-estimation des chances de pertes*. Ces deux effets ne sont évidemment pas indépendants, mais Smith centrera parfois son argumentation tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Pour les illustrer, il donne de nombreux exemples qui ont ceci de commun qu'ils visent à rendre compte du choix des hommes face à deux loteries appartenant soit aux deux catégories typiques suivantes, soit à la seconde catégorie :

1. les loteries qui se rapprochent de ce qu'il appelle des loteries « parfaitement équitables » (« *perfectly fair* » ; WN, I, 10, §22, pp. 122-3 ; §27, p. 125)¹⁵⁹ ;
2. et, là encore symétriquement, les loteries dites « inéquitables » (« *unfair* »).

¹⁵⁹ Dans sa traduction française de la *Richesse des nations*, G. Garnier traduit « *perfectly fair lottery* » par « loterie parfaitement égale » (RDN, I, 10, p. 181-2). Ce n'est pas le cas de la traduction contemporaine de P. Taieb, dont on prolonge ici les choix terminologiques exprimés dans l'Index (P. Taieb, 1995, p. 1297) ; [voir RDN (trad. P. Taieb), I, 10, p. 125].

Le procédé n'est pas si courant. Il n'allait pas de soi de traiter des situations de choix tirées de la vie sociale comme autant de variétés de « loteries », même si un tel traitement existe déjà dans la tradition écossaise et remonte, au moins, jusqu'à Hume. Il ne sera pas dépourvu d'influence puisque, par exemple, Bentham systématisera le vocabulaire de Smith en différenciant, comme lui, les multiples types de loteries, dans la réponse qu'il tente de lui apporter¹⁶⁰. Mais une caractéristique importante concerne l'usage heuristique par Smith de la distinction entre loteries équitables et inéquitables. Cette distinction est conforme à ce que nous en dirions aujourd'hui. Selon Smith, une loterie parfaitement équitable est une loterie dans laquelle

« ceux qui tirent les billets gagnants doivent gagner tout ce que perdent ceux qui tirent les billets blancs » (RDN, I, 10, p. 180),

ou encore :

« la somme du gain compense celle de la perte » (RDN, I, 10, p. 182).

Par contraste, une loterie inéquitable ne peut être qu'une loterie dans laquelle la somme des gains ne compense pas la somme des pertes. Leur rapprochement repose sur un principe de comparaison que Smith n'explicite pas toujours : la loterie inéquitable et la loterie équitable ont des espérances mathématiques de gain égales. C'est sur cette base et à travers des exemples variés, que Smith fait apparaître un biais qui affecte les préférences dans le risque : les loteries inéquitables sont généralement préférées à des loteries qui se rapprochent de loteries équitables. L'explication qu'il propose et que l'on a déjà notée (nous tendons à surestimer nos chances de gains et à sous-estimer nos chances de pertes) n'est pas aussi intuitive qu'il y paraît.

Pour rendre compte de cette particularité qui marque les préférences individuelles, on s'attachera, dans un premier temps, à l'analyse par Smith du comportement face à des loteries au sens strict, celles qui sont institutionnalisées comme « loteries établies par les gouvernements » (RDN, I, 10, p. 182). C'est, en effet, à l'occasion de la discussion de ce type de loteries qu'émergent les éléments permettant de représenter les caractéristiques décisionnelles dans le risque de l'individu smithien. Si bien que c'est l'exemple des loteries publiques qui constitue la grille à travers laquelle on se proposera de relire les multiples exemples de décision dans le risque où les probabilités de gain sont surestimées et où les probabilités de perte sont sous-estimées.

¹⁶⁰ Voir J. Bentham, *Defence of Usury*, Letter XIII, mars 1787, in J. Bentham's 'Letters' to Adam Smith, Appendix C de A. Smith, *Correspondence*, pp. 398-9.

Concrètement, l'auteur compare le comportement des hommes face aux loteries publiques, toujours inéquitables, et celui qu'ils adoptent en présence de loteries qui se rapprocheraient plus de loteries parfaitement équitables. Dans l'exemple de Smith, toutefois, la différence entre les deux types de loteries ne repose pas seulement sur les caractéristiques très générales introduites ci-dessus (la somme des gains est supérieure dans un cas, égale dans l'autre, à la somme des mises alors que l'espérance de gain est la même). Les premières se caractérisent par le fait qu'elles proposent des gros lots d'un montant plus élevé que les secondes, mais qu'en vertu de la caractéristique précédente, leurs billets se vendent avec un bénéfice. C'est, par exemple, à propos des loteries publiques, que Smith écrit que

« [L]es gens les plus sages ont peine à regarder comme une folie ce fait de payer une petite somme pour acheter la chance de gagner 10 ou 20 000 livres, quoiqu'ils sachent bien que cette somme est peut-être 20 ou 30 p. 100 plus que la chance ne vaut. » (RDN, I, 10, p. 182)

Les secondes (les hypothétiques loteries équitables que Smith prend comme référence), en revanche, se caractérisent par le fait que les gros lots sont d'un montant plus faible. En effet, l'auteur envisage

« une loterie où il n'y aurait pas de lots au-dessus de 20 livres, mais qui se rapprocherait plus d'une parfaite égalité [équité ; L.B.] que les loteries publiques ordinaires » (RDN, I, 10, p. 182)

Typiquement, alors qu'en raison de l'égalité des espérances de gain, les chances d'une issue favorable sont plus élevées dans le second type de loterie que dans le premier, Smith explique que la tendance à surestimer les chances de gains conduit les hommes à préférer les loteries publiques inéquitables aux loteries qui se rapprocheraient plus de loteries parfaitement équitables. Ce qui le conduit encore à prolonger le passage ci-dessus en expliquant que dans ces « loteries publiques ordinaires, les billets ne seraient pas aussi courus » (RDN, I, 10, p. 182).

Si le cas des loteries publiques est à ce point exemplaire, c'est aussi parce qu'il permet d'introduire de façon simple le traitement formel de cette méthode d'analyse qu'emprunte Smith, méthode qui le conduit de façon systématique, à travers de nombreux exemples, à comparer deux loteries typiques ou à dégager les propriétés de la première. L'une, $P = (x_1, x_2; p_1, p_2)$ est inéquitable et l'autre, $Q = (x'_1, x'_2; p'_1, p'_2)$ est équitable¹⁶¹. x_1 et x_2 désignent les situations de perte et de gain dans P , associées aux

¹⁶¹ Il s'agit d'une simplification car, selon l'auteur, bien qu'elles puissent s'en rapprocher, « [o]n n'a jamais vu et on ne verra jamais une loterie au monde qui soit parfaitement égale » (RDN, I, 10, p. 182).

probabilités p_1 et p_2 (avec $p_1 + p_2 = 1$). x'_1 et x'_2 , p'_1 et p'_2 (avec, toujours, $p'_1 + p'_2 = 1$) jouent le même rôle dans Q . La comparaison entre les deux loteries suppose que leurs espérances mathématiques de gain sont égales :

$$E(P) = E(Q)$$

Le caractère inéquitable de P s'exprime dans le fait que la mise x_0 permettant d'y participer est plus élevée que l'espérance de gain, tandis que le caractère équitable de Q suppose que la mise x'_0 est égale à l'espérance de gain :

$$x_0 > E(P) \text{ et } x'_0 = E(Q) \quad [5.3]a$$

On admettra enfin que le gain correspondant à l'issue défavorable pour les deux loteries P et Q est nul, mais que le gain maximal (le « gros lot ») est d'un montant supérieur pour la loterie P :

$$x_1 = x'_1 = 0 \text{ et } x_2 > x'_2 > 0 \quad [5.3]b$$

On conclut facilement de [5.3] que

$$p_2 < p'_2$$

et, par conséquent, que p_1 est supérieur à p'_1 .

Il y a cependant de vraies difficultés dans l'affirmation de Smith selon laquelle, généralement, les individus préfèrent les loteries de type P à celles qui se rapprochent des loteries de type Q . L'affirmation est loin d'être aussi banale qu'il y paraît dès lors que par ailleurs, tout au long de son œuvre, l'auteur attribue aux mêmes individus une autre caractéristique dont les conséquences décisionnelle sont ici décisives : une sensibilité aux événements averses plus grande que la sensibilité aux événements prospères (voir *supra* chap. 2 et L. Bréban, 2012). C'est, en effet, cette autre caractéristique qui rend la conception smithienne du risque peu banale – incompatible, en tout cas, avec une approche standard en termes d'utilité espérée.

Pour le comprendre, supposons, *a contrario*, que les préférences des individus sur les loteries puissent être représentées par une fonction d'utilité espérée $U(L)$ de type¹⁶²

$$U(L) = Eu(L) = \sum_{i=1}^n p_i u(x_i) \quad [5.4]$$

$$(\sum_{i=1}^n p_i = 1)$$

¹⁶² On suppose que les préférences de chaque individu sur les loteries satisfont aux axiomes de préordre total, de continuité, d'indépendance et de monotonie, si bien qu'elles peuvent être représentées par une fonction de type $U(L)$.

Dans cette équation, u est une application continue et croissante de l'ensemble des conséquences dans \mathbb{R} , définie à une transformation affine croissante près, que l'on peut comprendre comme l'évaluation décisionnelle qui, pour Smith, sert de support au bonheur (voir chap. 2 et L. Bréban, 2012). En normalisant u par $u(0) = 0$, les espérances d'utilité des loteries P et Q sont alors :

$$U(P) = p_2 u(x_2) \text{ et } U(Q) = p'_2 u(x'_2)$$

Dire, avec Smith, que P est préféré à Q signifie que

$$U(P) > U(Q) \Rightarrow \frac{p_2}{p'_2} > \frac{u(x'_2)}{u(x_2)}$$

Or, comme les espérances de gain sont égales entre P et Q ,

$$\frac{p_2}{p'_2} = \frac{x'_2}{x_2}.$$

Ce qui, évidemment, devrait conduire à conclure que

$$\frac{x'_2}{x_2} > \frac{u(x'_2)}{u(x_2)}$$

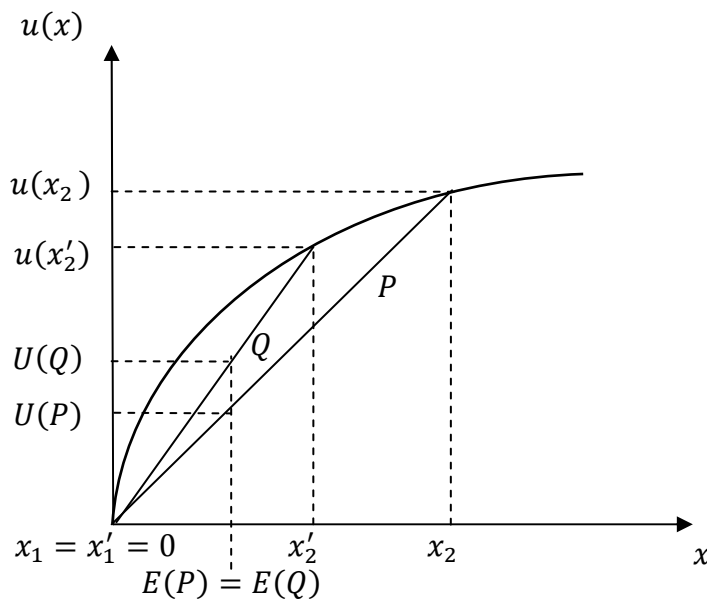


Figure 10 – La préférence pour une loterie inéquitable face à la sensibilité asymétrique

Cependant, on a montré précédemment que l'idée de Smith selon laquelle la plupart des hommes sont plus sensibles aux événements adverses qu'aux événements prospères peut être représentée par une fonction *concave* (chap. 2 ; L. Bréban, 2012). C'est alors cette propriété que l'on s'attend à retrouver dans $u(x)$, qui devrait alors être de type :

$$u(x) : u' > 0, u'' < 0 \quad [5.5]$$

Or, on sait que dans le cadre de la théorie de l'utilité espérée, la concavité de $u(x)$ exprime l'aversion face au risque ¹⁶³.

La Figure 10 ci-dessus représente les loteries P et Q respectivement inéquitable et équitable ([5.3]) en supposant $u(x)$ concave selon [5.5]. La difficulté tient alors à ce qu'il est impossible d'avoir $U(P) > U(Q)$. Les rapports d'utilités y sont en effet tels que

$$\frac{p_2}{p'_2} = \frac{x'_2}{x_2} < \frac{u(x'_2)}{u(x_2)}$$

alors que, comme on l'a vu, la préférence pour P aurait dû conduire à l'inégalité inverse.

Il est aisé d'en conclure que le modèle d'espérance d'utilité [5.4] est incompatible avec l'analyse smithienne des comportements dans le risque. En effet, sous l'hypothèse que $u(x)$ est une fonction concave ([5.5]), il prédit que la plupart des hommes devraient préférer la loterie équitable Q à la loterie inéquitable P . Or, c'est exactement l'inverse de ce que Smith affirme dans la *Richesse des nations*, puisqu'il tente d'expliquer, précisément, que les hommes préfèrent les loteries de type P aux loteries de type Q . Pour parvenir à ce résultat, il aurait fallu représenter les préférences des individus non par une fonction d'utilité $u(x)$ concave, mais par une fonction convexe ce qui, dans le cadre de l'utilité espérée, exprimerait l'attrait (et non l'aversion) pour le risque (toujours au sens de l'attrait ou de l'aversion faible). Ce serait possible si $u(x)$, du point de vue des préférences sur les conséquences, ne renvoyait à rien d'autre qu'à l'ordre entre celles-ci – c'est-à-dire, si $u(x)$ était simplement une fonction ordinale. Mais en soutenant que la sensibilité aux événements averses est plus grande que la sensibilité aux événements prospères, Smith conduit à y voir une fonction cardinale qui donne un sens à sa convexité ou à sa concavité, indépendamment de l'attitude face au risque – c'est pourquoi la concavité s'impose ici.

Cette difficulté est de même nature que celle que relevait déjà M. Allais (1953) lorsqu'il critiquait la théorie de l'utilité espérée : une même propriété ne peut exprimer à la fois la

¹⁶³ Il s'agit ici de l'aversion faible pour le risque, selon laquelle un gain certain égal à l'espérance mathématique d'une loterie est préféré à cette loterie (K. Arrow, 1965 ; J. W. Pratt, 1964).

valorisation des préférences (une utilité cardinale) et l'attitude face au risque. On sait que l'issue qui se dessinait alors, et qui se dessine ici afin de répondre aux préoccupations de Smith, consiste à déconnecter au moins partiellement la question de l'évaluation des préférences de celle de l'attitude face au risque. Indépendamment des contributions propres d'Allais qui ont suivi (voir Allais 1988), on peut considérer que dès 1979, D. Kahneman et A. Tversky invitaient à une telle déconnection. La première version de leur « prospect theory » conduisait en effet à distinguer le poids décisionnel Π_i associé à une conséquence x_i et sa probabilité p_i .

Intuitivement, la même démarche que celle de Kahneman et Tversky en 1979 semble pouvoir s'appliquer à l'idée smithienne d'une surestimation des chances de gain et d'une sous-estimation des chances de perte. Un individu serait alors caractérisé non seulement par une fonction d'utilité $u(x)$, mais également par une fonction croissante de transformation des probabilités $\Pi = \varphi(p)$. Si bien que l'évaluation de la loterie L à support fini serait donnée par :

$$U(L) = \sum_{i=1}^n \Pi_i u(x_i)$$

avec

$$\Pi_i = \varphi(p_i)$$

Selon les propriétés de φ , qui est évidemment une application croissante de l'intervalle $[0, 1]$ dans lui-même, cette représentation permet de rendre compte de l'observation selon laquelle les individus ont tendance à surestimer les petites probabilités et à sous-estimer les probabilités modérées et fortes et ainsi, de résoudre le paradoxe d'Allais. On pourrait donc penser qu'elle jouerait le même rôle pour l'analyse smithienne¹⁶⁴. Ce n'est pourtant pas le cas¹⁶⁵.

Une transformation des probabilités de type $\varphi(p_i)$ pose, en effet, un problème fondamental, puisqu'il peut conduire à une violation de la préférence pour la dominance stochastique d'ordre 1 (pour une discussion du problème, voir, par exemple, M.

¹⁶⁴ Si les gains x_i sont classés par ordre croissant, une interprétation intuitive consisterait à dire que $\varphi(p_i) < p_i$ pour les faibles valeurs de i , et que $\varphi(p_i) > p_i$ pour les valeurs les plus élevées.

¹⁶⁵ En dehors même des points que l'on évoque, un autre aspect de la prospect theory rend difficile l'analogie avec l'analyse de Smith. La « fonction de valeur » de Kahneman et Tversky traduit une dépendance à la référence qui n'est pas compatible avec l'analyse smithienne. Pour une critique de la dépendance à la référence comme interprétation de la sensibilité asymétrique chez Smith, voir *supra* chap. 2, p. 62 et L. Bréban (2012).

Abdellaoui 2009, p. 77). Cette violation signifie qu'entre deux loteries, un individu pourrait préférer celle qui offrirait tout gain supérieur ou égal à n'importe quelle valeur avec une probabilité inférieure à celle de l'autre loterie. Ce qui est évidemment absurde, quelle que soit par ailleurs l'attitude face au risque de l'individu concerné. Aucune violation de ce type ne semble d'ailleurs suggérée par Smith dans son analyse des loteries. Le problème provient de ce que la fonction $\varphi(p_i)$ transforme seulement la probabilité d'obtenir x_i et que c'est cette valeur transformée qui constitue le poids décisionnel Π_i . Pour conserver la dominance stochastique d'ordre 1, il suffit de s'intéresser non aux probabilités élémentaires, mais aux probabilités cumulées qui peuvent se comprendre comme la probabilité d'obtenir un gain minimum x_1 , puis celle d'obtenir un supplément $x_2 - x_1$, jusqu'à celle d'obtenir le dernier supplément de gain $x_n - x_{n-1}$ (ce qui suppose, évidemment, que les gains soient rangés en ordre croissant de x_1 à x_n). Cette idée, introduite par J. Quiggin (1982), est à la base du modèle dit d'« utilité dépendante du rang » dont l'innovation principale est de faire dépendre de son rang le poids décisionnel attribué au résultat d'une loterie¹⁶⁶.

Nous allons montrer qu'une telle représentation est cohérente avec l'analyse smithienne en ce qu'elle offre une grille de lecture des multiples passages de la *Richesse des nations* dans lesquels Smith traite du risque. Pour cela, on caractérise le comportement d'un individu à la fois par une fonction d'utilité $u(x)$ (traduisant la sensibilité asymétrique aux événements adverses et prospères) et par une fonction croissante de transformation des probabilités $\varphi(p)$ telle que $\varphi(0) = 0$ et $\varphi(1) = 1$ (exprimant la surestimation des probabilités des issues positives et la sous-estimation des issues négatives). Mais cette fois, Π_i n'est pas directement égal à $\varphi(p_i)$, puisque ce sont des probabilités cumulées qui se trouvent transformées. En rangeant les gains des différentes issues par ordre croissant, si bien que $x_1 < \dots < x_n$, l'évaluation $U(L)$ de la loterie L à support fini en termes d'utilité dépendante du rang est donnée par :

$$U(L) = u(x_1) + \varphi(\sum_{i=2}^n p_i)[u(x_2) - u(x_1)] + \dots \\ + \varphi(\sum_{i=j+1}^n p_i)[u(x_{j+1}) - u(x_j)] + \dots + \varphi(p_n)[u(x_n) - u(x_{n-1})]$$

¹⁶⁶ Sur les modèles d'utilité dépendante du rang, voir E. Diecidue et P. Wakker (2001) ; M. Cohen (2008) ; M. Abdellaoui (2009).

L'interprétation de cette équation est plus simple que ce que laisse supposer la lourdeur de la formulation. Elle signifie que l'utilité dépendante du rang d'une loterie est égale à la somme de plusieurs composantes : d'abord, l'utilité du gain minimal x_1 que l'on est assuré d'avoir, $u(x_1)$; puis, le supplément d'utilité, $u(x_2) - u(x_1)$ pondéré par la transformation de la probabilité d'obtenir au moins ce supplément, $\varphi(\sum_{i=2}^n p_i)$; et ainsi de suite jusqu'au dernier supplément, $u(x_n) - u(x_{n-1})$. Une autre interprétation peut être attachée à la réécriture suivante de $U(L)$, que l'on adoptera par la suite :

$$U(L) = \Pi_1 u(x_1) + \dots + \Pi_i u(x_i) + \dots + \Pi_n u(x_n) \quad [5.6]$$

$$\Pi_i = \varphi(\sum_{j=i}^n p_j) - \varphi(\sum_{j=i+1}^n p_j) \text{ et } \Pi_n = \varphi(p_n) ; \varphi(0) = 0, \varphi(1) = 1, \varphi' > 0$$

Les poids décisionnels Π_i se comprennent alors comme les différences entre les transformées par φ de la probabilité d'obtenir au moins x_i et de la probabilité d'obtenir plus que x_i . On note que lorsque $\varphi(p) = p$ pour toute valeur de p , les poids décisionnels Π_i sont égaux aux probabilités p_i si bien que $U(L)$ prend la forme d'une fonction traditionnelle d'utilité espérée. Cette remarque témoigne de l'importance des propriétés de la fonction φ . On les abordera à travers le traitement en termes d'utilité dépendante du rang des loteries P et Q . La simplicité des hypothèses de départ sur lesquelles reposent ces loteries se retrouve dans les résultats.

Ainsi, l'utilité dépendante du rang associée à la loterie P est :

$$\begin{aligned} U(P) &= \Pi_1 u(x_1) + \Pi_2 u(x_2) \\ &= [1 - \varphi(p_2)]u(x_1) + \varphi(p_2)u(x_2) \\ &= \varphi(p_2)u(x_2) \\ &= \Pi_2 u(x_2) \end{aligned}$$

Celle associée à la loterie Q est :

$$\begin{aligned} U(Q) &= \Pi'_1 u(x'_1) + \Pi'_2 u(x'_2) \\ &= [1 - \varphi(p'_2)]u(x'_1) + \varphi(p'_2)u(x'_2) \\ &= \varphi(p'_2)u(x'_2) \\ &= \Pi'_2 u(x'_2) \end{aligned}$$

Dans ce contexte, l'évaluation de l'utilité des loteries P et Q dépend de la forme de $\varphi(p)$ qui traduit l'état d'esprit de l'individu face au risque¹⁶⁷ :

- si $\varphi(p) = p$, alors $U(L)$ satisfait à l'espérance d'utilité donnée par [5.4] ;
- si $\varphi(p) < p$, c'est-à-dire, si $\varphi(p)$ est convexe, cela signifie qu'il sous-estime les probabilités des issues les plus favorables au bénéfice des issues les moins favorables ou encore qu'il est *pessimiste* dans le risque ;
- si $\varphi(p) > p$, c'est-à-dire, si $\varphi(p)$ est concave, cela signifie qu'il surestime les probabilités les plus favorables au détriment des issues les moins favorables ou encore qu'il est *optimiste* dans le risque.

Il est clair que, pour Smith, c'est cette dernière option qui s'impose. On admettra donc que

$$\varphi(p) > p \quad [5.7]$$

ce qui conduit à une représentation du type de celle de la Figure 11.

Dès lors, la concavité de $\varphi(p)$ impose que le rapport des poids décisionnels soit tel que :

$$\frac{p_2}{p'_2} < \frac{\Pi_2}{\Pi'_2}$$

On avait vu précédemment que si $u(x)$ était concave ([5.5]), le rapport des utilités était inférieur au rapport des probabilités

$$\frac{p_2}{p'_2} < \frac{u(x'_2)}{u(x_2)}$$

ce qui empêchait que, dans un contexte d'utilité espérée, la loterie inéquitable P puisse être préférée à la loterie équitable Q .

Mais les choses sont différentes dans un contexte d'utilité dépendante du rang. Les conditions sur le rapport des utilités concernent non plus les probabilités mais les poids décisionnels. Ainsi, pour que P soit préféré à Q , il suffit que $\Pi_2 u(x_2) > \Pi'_2 u(x'_2)$, c'est-à-dire que le rapport des utilités soit tel que :

$$\frac{\Pi_2}{\Pi'_2} = \frac{\varphi(p_2)}{\varphi(p'_2)} > \frac{u(x'_2)}{u(x_2)}$$

¹⁶⁷ Une discussion des propriétés formelles de $\varphi(p)$ qui expriment les variations de sensibilité et d'attraction face au risque peut être trouvée dans Gonzalez et Wu (1999).

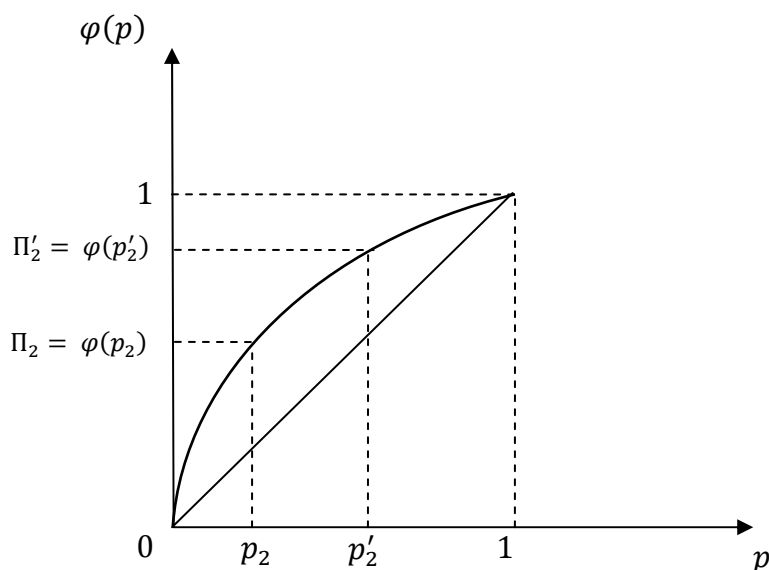


Figure 11 – Loterie inéquitable et loterie équitable : La surestimation des probabilités de gains

Cette proposition traduit l'idée que, pour que la loterie P soit préférée à la loterie Q , la concavité de la fonction d'utilité $u(x)$, généralement interprétée comme porteuse d'aversion face au risque, doit être compensée par le fait que $\varphi(p_2)$ a suffisamment augmenté par rapport à $\varphi(p'_2)$, ce qui surpondère les issues comparativement les plus favorables, exprimant le plus grand optimisme de la part de l'individu¹⁶⁸. On peut admettre que, dans le cadre smithien, la « folle confiance » que les hommes ont « en leur bonne étoile » (RDN, I, 10, p. 181) permette de compenser quelque chose qui ressemblerait à de l'aversion face au risque résultant de la sensibilité asymétrique aux événements adverses et prospères. D'ailleurs, plusieurs passages de la *Richesse des nations* semblent aller dans ce sens. C'est par exemple le cas lorsque Smith traite de l'engouement des « gens du peuple » (RDN, I, 10, p. 183) pour les professions de soldat ou de matelot, illustration sur laquelle nous reviendrons, puisque dans la continuité de ce qu'il affirme dans les paragraphes précédents, il écrit que

« [c]'est là qu'on peut observer combien peu la crainte d'un événement malheureux est capable de balancer l'espoir d'un bon succès » (RDN, I, 10, p. 183 ; souligné par moi, L.B).

¹⁶⁸ Sur les diverses caractérisations de l'attitude face au risque dans le modèle d'utilité dépendante du rang voir M. Cohen (1995). La question de la compatibilité entre les attitudes face au risque et la valorisation des préférences à travers la fonction d'utilité fait l'objet d'une investigation systématique dans A. Chateauneuf et M. Cohen (1994).

Ce que Smith explique ici à son lecteur, c'est que si on devait s'en tenir à ces deux seules issues, l'« événement malheureux » et le « bon succès », le premier l'emporterait tandis que la « crainte » de l'un et l'« espoir » de l'autre inverserait leurs poids respectifs.

Le recours à une représentation en termes d'utilité dépendante du rang permet ainsi de faire apparaître la cohérence de propositions qui, si on avait dû s'en tenir à une compréhension en termes d'utilité espérée, auraient pu sembler naïvement contradictoires : la sensibilité asymétrique, d'une part, et la tendance à surestimer les chances de gains, d'autre part. Ceci donne sens à l'affirmation de Smith selon laquelle les hommes tendent à préférer les loteries inéquitables aux loteries qui se rapprocheraient de celles qui sont équitables, alors même qu'ils seraient plus sensibles aux événements adverses qu'aux événements prospères – que $u(x)$ serait concave. Cela ne signifie évidemment pas que d'autres représentations sont *a priori* proscrites. Jusqu'à présent, cependant, un changement de représentation est d'autant plus superflu que le formalisme de l'utilité dépendante du rang permet de faire passer l'essentiel du message smithien. Et que, comme on le verra, il s'étend sans difficultés aux autres exemples que propose Adam Smith.

2.2.2.3 Un monde de loteries

Cette représentation en termes d'utilité dépendante du rang offre, en effet, une grille de lecture des passages de la *Richesse des nations* dans lesquels Smith traite du risque. Ces passages, pour la plupart, abordent explicitement les comportements face au risque soit comme des choix entre des loteries de type P et Q (une loterie inéquitable confrontée à une loterie équitable), soit comme des choix entre des loteries de type P (confrontation entre deux loteries inéquitables). C'est le cas, typiquement, lorsque l'auteur cherche à expliquer :

- i. l'enthousiasme des hommes pour les professions libérales par rapport aux métiers ordinaires (voir RDN, I, 10, p. 180) ;
- ii. ou encore, le peu d'enthousiasme pour les assurances (voir RDN, I, 10, p. 182-3) ;

- iii. l'enthousiasme, de nouveau, des « gens du peuple » pour les professions de soldat et de matelot par rapport, encore une fois, aux métiers ordinaires (voir RDN, I, 10, p. 183-5) ;
- iv. celui de certains entrepreneurs pour l'exploitation de mines d'or où d'argent par rapport à la culture du blé, par exemple (voir RDN, IV, 7, i, p. 170) ;
- v. enfin, celui des rentiers pour les annuités viagères par tontines par rapport aux annuités viagères sur des vies séparées (voir RDN, V, 3, p. 564).

Alors que les trois premiers exemples proviennent des discussions par Smith des comportements en situation de risque au sein du même chapitre 10 du livre I de la *Richesse des nations* où il compare les loteries inéquitables et équitables, les deux derniers apparaissent plus loin dans l'ouvrage, avec d'autres objectifs que celui d'expliquer, même de façon lointaine, des différences de salaires. Ce sont ces cinq exemples que nous allons relire successivement à travers le modèle d'utilité dépendante du rang.

2.2.2.3.1. La loterie des professions libérales

Revenons à l'interrogation de Smith sur le choix en faveur de la profession d'avocat, en tant qu'elle constitue un cas particulier de profession libérale. Il rapproche l'engouement pour des professions où « le succès est très incertain » de la désaffection relative qui affecte la plupart des autres métiers où ce succès est pourtant « à peu près sûr ». On verra qu'on peut relire le choix entre ces deux sortes de professions comme un choix entre deux loteries de types *P* (loteries inéquitables) et *Q* (loteries équitables).

Pour discuter cette alternative, Smith compare la profession d'avocat à celle de cordonnier du point de vue de leurs chances de succès :

« Mettez votre fils en apprentissage chez un cordonnier, il n'est presque pas douteux qu'il apprendra à faire une paire de souliers ; mais envoyez-le à une école de droit, il y a au moins vingt contre un à parier qu'il n'y fera pas assez de progrès pour être en état de vivre de cette profession » (RDN, I, 10, p. 180)

Il assimile explicitement ces professions à des loteries. C'est d'ailleurs ce rapprochement entre professions et loteries qui lui permet d'établir une relation entre chances de succès et niveau des salaires. En outre, c'est de cette façon que l'auteur justifie les honoraires exorbitants des avocats et, par contraste, les faibles salaires dans les métiers ordinaires :

« Dans une loterie parfaitement égale [équitable], ceux qui tirent les billets gagnants doivent gagner tout ce que perdent ceux qui tirent les billets blancs. Dans une profession où vingt personnes échouent pour une qui réussit, celle-ci doit gagner tout ce qui aurait pu être gagné par les vingt qui échouent. L'avocat, qui ne commence peut-être qu'à l'âge de quarante ans à tirer parti de sa profession, doit recevoir la rétribution, non seulement d'une éducation longue et coûteuse, mais encore de celle de plus de vingt autres étudiants, à qui probablement cette éducation ne rapportera jamais rien. » (RDN, I, 10, p. 180)¹⁶⁹

On a dit que l'assimilation entre types de professions et types de loteries était explicite. On note en effet que, tandis que les professions ordinaires sont vues comme se rapprochant de loteries équitables, « [l]a loterie du droit est », selon l'auteur, « bien loin d'être une loterie parfaitement égale [équitable] » (RDN, I, 10, p. 180). Conformément à sa définition des loteries équitables, Smith justifie ce parallèle en comparant, pour chaque type de profession, la somme du gain annuel de tous les salariés d'une profession à leur dépense annuelle (considérée ici comme l'équivalent des mises pour participer à une loterie) :

« Calculez la somme vraisemblable du gain annuel de tous les ouvriers d'un métier ordinaire, dans un lieu déterminé, comme cordonniers ou tisserands, et la somme vraisemblable de leur dépense annuelle, vous trouverez qu'en général la première de ces deux sommes l'emportera sur l'autre ; mais faites le calcul à l'égard des avocats et étudiants en droit dans tous les différents collèges de jurisconsultes, et vous trouverez que la somme de leur gain annuel est en bien petite proportion avec celle de leur dépense annuelle, en évaluant même la première au plus haut, et la seconde au plus bas possible. » (RDN, I, 10, p. 180)

Ainsi, on peut identifier la loterie du droit à une loterie de type *P* (inéquitable) et la loterie des métiers ordinaires à une loterie de type *Q* (équitable). Et, de même que la plupart des hommes préfèrent les loteries publiques aux loteries qui se rapprocheraient de celles qui sont parfaitement équitables, une multitude d'individus s'engagent dans les professions libérales plutôt que dans les professions ordinaires. A propos des premières, Smith écrit que

« [c]es professions cependant ne sont pas moins suivies que les autres, et malgré ces motifs de découragement, une foule d'esprits élevés et généreux s'empressent d'y entrer » (RDN, I, 10, p. 180)

On a déjà mentionné deux raisons invoquées par Smith : le « désir d'acquérir la célébrité » et la « confiance naturelle que tout homme a plus ou moins [...] encore dans son étoile » (RDN, I, 10, p. 180-1). La première raison, privilégiée par D. Levy (1999), est d'une importance qui varie selon les professions, en augmentant, par exemple, de la

¹⁶⁹ Cette justification des hauts salaires dans les professions libérales est déjà présente dans les *Lectures on Jurisprudence*, lorsque Smith expose les différentes circonstances qui font varier le prix naturel du travail (voir LJ(A), §67-9, pp. 356-7 ; LJ(B), § 224-7, pp. 494-6).

médecine au droit et, finalement, à la poésie et à la philosophie (RDN, I, 10, p. 181), compensant la faiblesse croissante des chances de succès alors que les loteries sont de plus en plus inéquitables. L'interprétation que l'on en propose ici n'est pas que cela rendrait les loteries suffisamment équitables (si c'était le cas, Smith le dirait et, surtout, la deuxième raison qu'il invoque serait superflue), mais que cela égalise leurs espérances de gain, rendant possible leur comparaison et justifiant ainsi l'identification qu'il effectue entre ce couple de loteries professionnelles et le couple formé par la loterie publique et la loterie équitable. La deuxième raison a, elle-aussi, été évoquée. Dans un contexte d'utilité espérée, elle traduirait un attrait faible pour le risque (au sens où une loterie serait préférée à un gain certain égal à son espérance mathématique) qui serait incompatible avec une fonction d'utilité concave. Mais de la même manière que lorsqu'il s'agissait de rendre compte de la faveur des loteries publiques, une analyse en termes d'utilité dépendante du rang [5.6] permet de déconnecter l'attitude face au risque des propriétés de la fonction d'utilité : l'optimisme face au risque (la concavité de la fonction de transformation des probabilités exprimée par [5.7]) explique qu'en dépit d'une sensibilité asymétrique (la concavité de la fonction d'utilité [5.5]), on puisse choisir la loterie des métiers du droit plutôt que celle des métiers ordinaires.

2.2.2.3.2. La demande d'assurance

Le deuxième exemple que Smith offre n'implique pas directement la comparaison entre loteries inéquitables et équitables, mais revient à comparer une loterie inéquitable avec la mise demandée. Il concerne le désintérêt à l'égard des assurances, ce qui le conduit à placer l'accent, cette fois, sur la tendance à sous-estimer les chances de pertes. Dans ce cas comme dans le précédent, une façon de rendre cohérente l'analyse de l'auteur consiste à représenter les comportements individuels dans le risque dans le cadre du modèle d'utilité dépendante du rang.

En effet, l'auteur explique que cette tendance à sous-estimer les chances de pertes est la raison pour laquelle peu de gens s'assurent contre des risques importants tels que les incendies ou, pire encore, les risques en mer, et cela bien que la prime d'assurance soit d'un faible montant :

« Et encore, toute modérée qu'est la prime d'assurance, beaucoup de gens font si peu de compte du risque, qu'ils ne soucient pas de la payer. A prendre tout le royaume en masse, il y a dix-neuf maisons sur vingt, ou peut-être même quatre-vingt-dix-neuf sur cent, qui ne

sont pas assurées contre les incendies. Les risques de mer sont plus alarmants pour la plupart des intéressés, aussi la proportion des vaisseaux assurés à ceux qui ne le sont pas est-elle beaucoup plus forte. Il en est cependant un grand nombre, dans tous les temps et même en temps de guerre, qui font voile sans être assurés. » (RDN, I, 10, p. 183)

Il faut noter, cependant, que Smith suppose que la prime d'assurance est supérieure à l'espérance mathématique de perte, ce qui signifie que la loterie est, dans les termes qu'il utilise à propos des loteries publiques ou de la profession d'avocat, « inéquitable » :

« Pour que l'assurance, ou contre l'incendie, ou contre les risques de mer, soit une industrie, il faut que la prime ordinaire soit suffisante pour compenser les pertes ordinaires, payer les frais de l'établissement et fournir le profit qu'aurait pu rapporter le même capital employé à tout autre commerce » (RDN, I, 10, p. 182)

Il reste qu'ici encore, face à la proposition smithienne selon laquelle la sensibilité aux événements adverses est plus forte que celle aux événements prospères, et qui peut être représentée par une fonction d'utilité concave, une approche en termes d'utilité espérée ne permet pas de rendre compte des choix que l'auteur décrit. En effet, la concavité de la fonction d'utilité conduirait à considérer que l'équivalent-certain de l'individu smithien est inférieur à l'espérance mathématique de gain de la situation risquée, de telle sorte que la prime de risque soit positive. Avec une fonction d'utilité concave, le modèle d'espérance d'utilité prédirait donc que cet individu s'assure afin de d'obtenir l'équivalent-certain en cas d'occurrence ou non du sinistre.

Mais le monde que décrit Smith est un monde dans lequel beaucoup d'individus ne s'assurent pas. Ce qui permet d'expliquer une approche en termes d'utilité dépendante du rang. Ici encore, la sous-estimation de la probabilité de sinistre (et la surestimation corrélative de la probabilité de l'absence de sinistre) conduisent à préférer une situation risquée à un patrimoine certain, mais inférieur à son espérance mathématique. Prenons un cas simple dans lequel l'occurrence du sinistre qui se produit avec une probabilité p_1 conduit à la destruction totale du patrimoine de l'individu si bien que, les issues de la situation risquée P sont les suivantes :

- destruction totale du patrimoine liée à l'occurrence du sinistre ($x_1 = 0$) ;
- maintien de la valeur du patrimoine en cas de non-occurrence du sinistre ($x_2 > 0$).

Dans le modèle d'espérance d'utilité, l'utilité (dans le certain) de l'équivalent-certain (x^*) est égale à l'espérance d'utilité de la loterie (la situation risquée) :

$$u(x^*) = p_2 u(x_2)$$

C'est l'existence de cet équivalent-certain, inférieur à l'espérance mathématique de gain, qui rend possible le paiement d'une prime d'assurance égale à $x_2 - x^*$.

Mais en se replaçant dans le cadre du modèle d'utilité dépendante du rang, l'utilité de la situation risquée devient la suivante :

$$U(P) = \varphi(p_2)u(x_2)$$

Si on considère que l'individu est optimiste dans le risque, comme c'est le cas pour les hommes dont Smith affirme qu'ils ont tendance à sous-estimer les chances de pertes, alors :

$$\varphi(p_2) > p_2$$

ce qui signifie que le poids accordé à l'éventualité du sinistre, $1 - \varphi(p_2)$, est inférieur à sa probabilité p_1 . Cela implique que l'utilité dépendante du rang de l'individu qui ne s'assure pas, $U(P)$, est supérieure à l'utilité de son équivalent-certain, $u(x^*)$, qui correspond à l'utilité de ce qui lui est acquis de façon certaine lorsqu'il s'assure.

A l'analyse en termes d'utilité dépendante du rang près, cette présentation correspond à la description standard d'une situation d'assurance d'équilibre, où la valeur garantie par l'assureur est égale à l'équivalent-certain, et où la prime d'assurance est la différence entre la valeur du patrimoine en l'absence de sinistre et l'équivalent-certain. On pourrait donc objecter qu'il est possible que la prime d'assurance soit, dans les exemples de Smith, différente de $x_2 - x^*$, garantissant ainsi à l'assuré une valeur x' différente de x^* . Mais il serait facile d'étendre l'analyse qui suit en montrant que si x' est inférieur à x^* , l'assurance est de toute façon refusée dès lors que l'individu n'est pas pessimiste face au risque ($\varphi(p)$ strictement convexe). Symétriquement, au cas où x' serait supérieur à x^* (mais évidemment inférieur à $E(P)$, faute de quoi l'assureur n'aurait aucun profit, ce que Smith exclut), l'assurance serait également rejetée pourvu que l'optimisme face au risque soit suffisant – que $\varphi(p_2)$ soit suffisamment grand devant p_2 . Par exemple, dans le cas illustré par la Figure 3 ci-dessous, la valeur certaine dont l'utilité est égale à $U(P)$ est x^{**} . Si bien que l'optimisme face au risque de l'individu représenté est suffisant pour qu'il rejette toute proposition d'assurance qui lui garantirait x' compris entre x^* et x^{**} , moyennant une prime d'assurance $x_2 - x'$, elle-même comprise entre $x_2 - x^{**}$ et $x_2 - x^*$.

Ainsi, l'approche utilisée ici, à travers le concept d'optimisme dans le risque, offre une lecture possible de l'analyse smithienne de la demande d'assurance puisque c'est bien cette disposition que l'auteur met en cause dans le peu d'attrait de ses contemporains pour les assurances :

« Toutefois, dans la plupart des cas, c'est moins par suite d'un calcul aussi approfondi que l'on néglige d'assurer les vaisseaux, que par l'effet de cette insouciance et de cette présomption qui portent à mépriser le danger, comme pour l'assurance des maisons. »
(RDN, I, 10, p. 183)

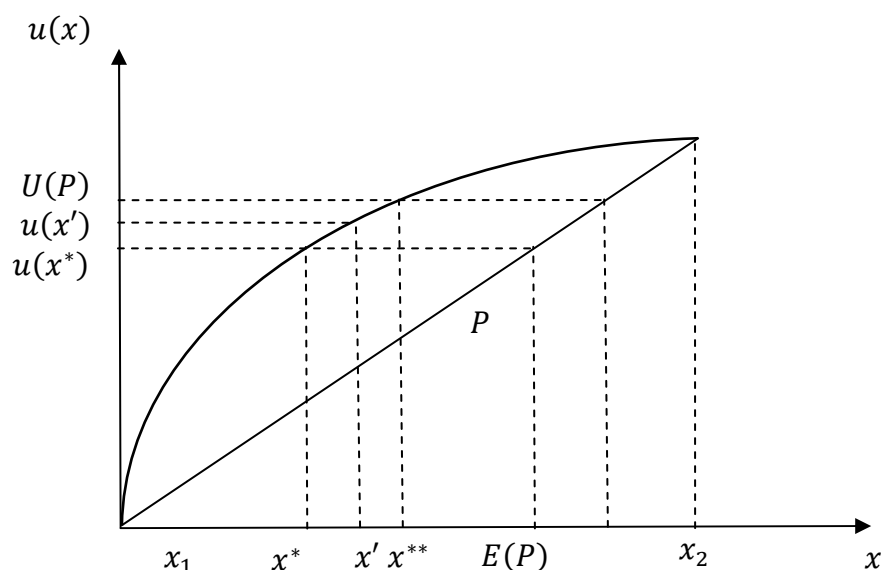


Figure 12 – Comportement d'assurance

L'assurance est refusée pour une prime $x_2 - x'$ garantissant x' à l'assuré, alors qu'elle serait acceptée sous l'hypothèse d'utilité espérée

2.2.2.3.3. Les loteries de l'armée et de la marine

La troisième illustration met en jeu deux loteries diversement inéquitables, d'abord comparées à une loterie équitable avant d'être comparées entre-elles. Elle concerne l'enthousiasme des « gens du peuple » à s'enrôler comme soldats ou comme matelots. Il s'agit, pour l'auteur, d'insister sur ce qu'il avait déjà mis en évidence en analysant l'engouement des hommes pour les professions libérales puisqu'il considère que, dans cet autre cas, l'influence de leur « folle confiance » en leur bonne étoile y est encore plus manifeste :

« L'âge où les jeunes gens font le choix d'un état est, de toutes les époques de la vie, celle où ce mépris du danger et cette confiance présomptueuse qui se flatte toujours de réussir agissent le plus puissamment. C'est là qu'on peut observer combien peu la crainte d'un

événement malheureux est capable de balancer l'espoir d'un bon succès. Si l'empressement avec lequel on embrasse les professions libérales en est une preuve, cette preuve est encore bien plus sensible dans l'ardeur que mettent les gens du peuple à s'enrôler comme soldats ou comme matelots. » (RDN, I, 10, p. 183)

Alors que, dans les exemples précédents tels que celui des loteries publiques, des professions libérales ou des assurances, Smith se concentrait soit sur la surestimation des chances de gain (gagner un gros lot ; devenir avocat), soit sur la sous-estimation des chances de perte (être victime d'un incendie ; voir son navire disparaître en mer), ici l'auteur s'intéresse au poids de la première (« l'espoir d'un bon succès ») relativement à la seconde (« la crainte d'un événement malheureux »). Et comme lorsqu'il s'agissait de choisir entre les professions libérales et les métiers ordinaires, c'est l'espoir du succès qui l'emporte sur la crainte de l'échec face au choix auquel sont confrontés les gens du peuple entre les métiers de soldat ou de matelot, et les autres métiers.

En effet, tout comme « la loterie du droit » (RDN, I, 10, p. 180), il semble que pour Smith, « la loterie de la marine » et « celle de l'armée » (RDN, I, 10, p. 184) correspondent à des loteries de type *P*, c'est-à-dire des loteries inéquitables. Bien que l'auteur ne les nomme pas ainsi explicitement, le rapprochement, dans le passage ci-dessus, avec les professions libérales déjà reconnues comme inéquitables, le suggère. Quoiqu'il en soit, pour ces deux loteries comme dans les autres exemples de Smith :

1. les chances de succès, c'est-à-dire les chances d'avancement, sont extrêmement faibles ;
2. symétriquement, les chances de perte, et ici, c'est de la mort qu'il s'agit, sont très élevées ;
3. le gros lot est important, puisqu'il s'agit de « la gloire et des distinctions », de « l'admiration publique » ou encore des « honneurs » (RDN, I, 10, p. 184).

Pour autant, comme dans le cas du participant à une loterie publique ou de l'étudiant en droit, il semble que la tendance à surestimer les chances de succès ou à sous-estimer les chances d'échec conduise de nombreux individus (ici, « des rangs inférieurs du peuple » ; RDN, I, 10, p. 185) à choisir ces professions. Toujours comme dans le cas des professions libérales, on pourrait opposer à cette présentation que ce n'est pas la tendance à surestimer les chances de succès mais essentiellement le désir d'acquérir la célébrité qui conduit les hommes à choisir l'armée ou la marine. Certes, ce désir

constitue un motif puissant. C'est d'ailleurs lui qui justifie l'importance accordée aux positions les plus élevées qui constituent des issues de ces loteries. Cependant, tout comme dans le cas de la médecine, du droit ou de la philosophie (voir *supra*, p. 225), il ne peut, à lui seul, justifier un engagement dans ces occupations où les chances de succès sont particulièrement faibles, et il semble plutôt qu'il ait pour effet d'égaliser les espérances de gains entre les métiers. C'est pourquoi il faut encore ajouter ce que Smith appelle le « mépris du danger » et la « confiance présomptueuse », ou « l'espoir d'un bon succès », dans lesquels on reconnaît la sous-estimation des probabilités des issues défavorables et la surestimation des probabilités des issues favorables, caractéristiques de l'optimisme face au risque dans l'approche adoptée jusqu'ici. On peut alors rendre compte des comportements des individus qui choisissent de s'engager dans l'armée ou dans la marine plutôt que dans les métiers ordinaires de la même façon que l'on avait rendu compte de ceux des individus qui s'engagent dans les professions libérales : il faut supposer, dans le cadre d'une approche en termes d'utilité dépendante du rang, que leur fonction de transformation des probabilités $\varphi(p)$ est suffisamment concave ([5.7]) pour que l'espoir d'une issue favorable vienne compenser « la crainte d'un événement malheureux », à laquelle la concavité de la fonction d'utilité ([5.5]) montre que l'individu concerné est relativement plus sensible.

On a, jusqu'ici, réservé le même traitement à la loterie de la marine et à celle de l'armée, en insistant avec Smith sur leurs similitudes. Autant dire qu'aux différences de dénominations près, ce traitement ne se distingue pas vraiment de celui de la loterie du droit. Smith note, cependant, que ces similitudes ont leurs limites, ce qui conduit à les comparer – et à les hiérarchiser aussitôt :

« La loterie de la marine n'est pas tout à fait aussi désavantageuse que celle de l'armée »
(RDN, I, 10, p. 185)

Au regard de ce que l'auteur écrit dans les paragraphes précédents, une interprétation possible de cette affirmation est qu'il invite à penser que la loterie de la marine se rapproche plus d'une loterie équitable que la loterie de l'armée. Cependant, deux arguments permettent d'en douter :

1. D'une part, dans les passages qui précèdent l'analyse des loteries de la marine et de l'armée, lorsque Smith traite du caractère plus ou moins « équitable » des loteries, il utilise explicitement le terme. Ici, ce n'est pas le cas.

2. D'autre part, imaginons que l'auteur considère effectivement que la loterie de la marine se rapproche plus d'une loterie équitable que la loterie de l'armée. Dans ce cas, soit la mise est moindre, soit l'espérance de gain est plus importante pour la première que pour la seconde. Considérons ces deux possibilités successivement.

a) En ce qui concerne les mises, certains passages laissent entendre qu'il pourrait s'agir de la vie pour chacune des deux loteries. Au sujet des soldats, Smith écrit, par exemple :

« quoiqu'il n'y ait pour eux presque aucune chance d'avancement, leurs jeunes têtes se figurent mille occasions, qui n'arrivent jamais, d'acquérir de la gloire et des distinctions. Ces espérances romanesques sont *le prix auquel ils vendent leur sang* » (RDN, I, 10, p. 183-4 ; souligné par moi, L.B.)

Quant à la profession de matelot, il explique que :

« [c]ette vie, pleines d'aventures et de périls, où l'on se voit sans cesse à deux doigts de la mort, loin de décourager les jeunes gens, semble donner à la profession un attrait de plus pour eux » (RDN, I, 10, p. 185)

Mais il n'y a pas de raison de penser que la vie vaut plus pour un soldat que pour un matelot. Rien ne permet alors d'affirmer que la mise serait plus élevée pour la loterie de l'armée que pour la loterie de la marine.

b) En revanche, il y a quelques éléments qui semblent aller dans le sens d'une plus grande espérance de gain pour la seconde loterie relativement à la première. Si on suppose que ceux qui ne sont pas directement concernés par le choix entre ces deux loteries ne sont pas victime du biais qui conduit à surestimer les chances de gains et à sous-estimer les chances de pertes, l'extrait suivant, où Smith fait intervenir des observateurs extérieurs peut être interprétée de cette façon :

« Le fils d'un ouvrier ou d'un bon artisan se met en mer souvent avec le consentement de son père ; mais c'est toujours sans ce consentement qu'il s'enrôle comme soldat. Dans le premier de ces métiers, d'autres personnes que lui voient quelque possibilité à ce qu'il fasse quelque chose ; dans l'autre, cette chance n'est visible que pour lui seul. » (RDN, I, 10, p. 184)

Toutefois, cette interprétation ne tient que si l'on fait abstraction de ce qui suit ce passage. Car la suite paraît montrer, au contraire, que les espérances de gains sont les mêmes pour les deux loteries. En effet, dans un premier temps, Smith met en évidence que les lots sont de moindre importance dans la loterie de marine comparée à la loterie de l'armée :

« Un grand amiral excite moins l'admiration publique qu'un général, et les plus grands succès dans le service de la mer promettent moins de gloire et d'honneurs que de pareils succès sur terre. On retrouve la même différence dans tous les grades inférieurs des deux services. » (RDN, I, 10, p. 184)

Mais dans un second temps, l'auteur semble expliquer que la moindre importance des lots dans la loterie de la marine est compensée par de plus fortes chances de succès ce qui laisse place à l'idée selon laquelle les espérances de gains sont identiques dans les deux loteries :

« Comme dans cette loterie les premiers lots sont moindres, il faut que les petits soient plus nombreux. Aussi les simples matelots sont plus souvent dans le cas d'avancer et de se faire un sort que les simples soldats, et c'est l'espoir de ces lots qui met principalement ce métier en crédit. » (RDN, I, 10, p. 184)

En tenant alors pour acquise l'égalité des espérances de gains dans les loteries de la marine et de l'armée, il apparaît que leur caractère plus ou moins avantageux, particulièrement aux yeux des pères des soldats ou des matelots, ne repose pas sur leur plus ou moins grande équité. Une interprétation possible de ce qui est en jeu lorsque l'auteur affirme que la première n'est pas aussi « désavantageuse » que la seconde est de considérer que lorsque l'on ne surestime pas plus la probabilité des issues favorables qu'on ne sous-estime la probabilité des issues défavorables (ce qui est le cas des observateurs extérieurs, moins enclins à déformer les probabilités), l'utilité de la loterie de marine est supérieure à celle de la loterie de l'armée. Une telle situation revient à supposer que, du point de vue de ces observateurs extérieurs, les probabilités ne sont pas transformées, c'est-à-dire que $\varphi(p) = p$, ce qui revient à prendre comme référence le cadre de l'utilité espérée.

Pour rendre compte de cette situation, on représente la loterie de l'armée (A) et la loterie de la marine (M) de la façon suivante :

$$A = (x_0, x_1, x_2, x_3; p_0, p_1, p_2, p_3)$$

$$\text{avec } p_0 + p_1 + p_2 + p_3 = 1 \text{ et } x_0 < x_1 < x_2 < x_3$$

$$M = (x'_0, x'_1, x'_2, x'_3; p'_0, p'_1, p'_2, p'_3)$$

$$\text{avec } p'_0 + p'_1 + p'_2 + p'_3 = 1 \text{ et } x'_0 < x'_1 < x'_2 < x'_3$$

Les pires issues sont x_0 et x'_0 : elles correspondent à la mort. Quant aux autres, elles correspondent aux ressources ainsi qu'à la gloire et aux honneurs perçus selon que l'on

- reste soldat (x_1) ou matelot (x'_1) ;
- devient colonel (x_2) ou capitaine de vaisseau (x'_2) ;

- atteint le grade de général (x_3) ou celui d'amiral (x'_3).

Comme Smith considère clairement, lorsqu'il compare l'armée et la marine, qu'il vaut mieux être général qu'amiral, colonel que capitaine de vaisseau, simple soldat que matelot (RDN, I, 10, p. 184), et que seule la mort est la même dans les deux armes, les issues sont telles que :

$$x_0 = x'_0 ; x_1 > x'_1 ; x_2 > x'_2 ; x_3 > x'_3$$

Quant aux probabilités, elles se présentent comme suit :

$$p_1 > p'_1 ; p_2 < p'_2 ; p_3 < p'_3$$

Comme Smith ne donne pas d'éléments qui permettent de trancher en faveur d'une plus grande probabilité de mourir dans l'une ou dans l'autre loterie (dans l'armée ou la marine), on supposera cette probabilité identique :

$$p_0 = p'_0$$

Cette hypothèse peut faciliter la compréhension de la comparaison entre les deux loteries, mais elle n'est cependant pas indispensable pour obtenir les résultats qui suivent. En revanche, on considèrera que les probabilités et les valeurs des différentes issues permettent d'égaliser les espérances de gain :

$$E(A) = E(M)$$

Sous l'hypothèse où les individus ont une fonction d'utilité concave, les utilités espérées des loteries de la marine et de l'armée se présentent comme sur la Figure 13 ci-dessous : l'utilité espérée de la marine est supérieure à l'utilité espérée de l'armée. En l'absence de déformation des probabilités, cela donne sens à l'affirmation de Smith selon laquelle des observateurs extérieurs trouveraient la marine moins désavantageuse que l'armée.

Dans le cadre de l'approche en termes d'utilité espérée, il apparaît alors impossible de rendre compte du comportement des individus qui préféreraient s'engager comme soldats plutôt que comme marins. En revanche, une approche en termes d'utilité dépendante du rang rend cohérente l'argumentation. Si on suppose que $\varphi(p)$ devient concave, cela donnera plus de poids aux issues favorables (devenir général ou colonel, amiral ou capitaine) relativement aux issues défavorables (mourir, rester soldat ou matelot). Cela ne signifie pas nécessairement que l'utilité dépendante du rang de l'armée surpassera celle de la marine, mais que leur écart diminuera. Dans ce cas, l'individu concerné préférera toujours s'engager dans la marine. Mais si la concavité de

$\varphi(p)$ s'accroît encore, l'individu devient de plus en plus optimiste face au risque : il doute de moins en moins de parvenir aux grades les plus élevés, et comme il vaut mieux être général qu'amiral, il finit par préférer l'armée à la marine et s'engage comme soldat.

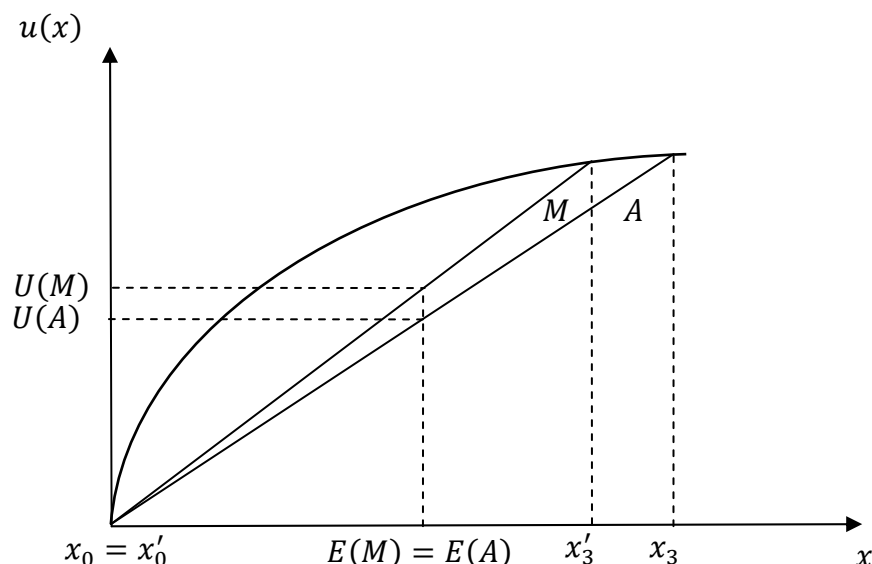


Figure 13 – La marine, « moins désavantageuse » que l'armée

2.2.2.3.4. La loterie des mines

Dans la *Richesse des nations*, le problème de la rentabilité de l'exploitation de mines de métaux précieux constitue le quatrième cas dans le cadre duquel Smith analyse les comportements face au risque comme des choix entre des loteries. La proximité entre ce cas et les précédents est accentuée par le fait que l'auteur, au cours d'une discussion sur les circonstances qui règlent le prix naturel du travail, avait traité simultanément, dans les *Lectures on Jurisprudence*, la question des professions libérales mentionnée ci-dessus (voir *supra*, pp. 224-226) et celle de l'exploitation des mines (LJ(A), §67-9, pp. 356-7 ; LJ(B), § 224-7, pp. 494-6). Il s'intéresse, là encore, à l'arbitrage entre diverses occupations en insistant sur le fait que le rôle incitatif des rémunérations qui leur correspondent :

« When men are induced to a certain species of industry rather than any other, they must make as much by the employment as will maintain them while they are employed. »
(LJ(B), § 224, pp. 494-5)

Celles-ci doivent, notamment, compenser le risque d'échec dans l'affaire dans laquelle on s'engage. C'est à cette occasion que Smith fait apparaître le point commun entre les professions libérales et l'exploitation des mines, à savoir, leur faible chance de succès :

« The liberall professions of law and physick must also be recompensed for the chance there is that the person, tho he live, will make nothing of it. This is the case in many other arts besides the liberall ones. Thus in the business of mining for the precious metall, if we consider the expence of the work and the risque there is of not getting any of the metall and losing their labour either in prosecuting the old veins or discovering new ones, we will find the price of silver is noways extravagant. » (LJ(A), §68, pp. 357)

Dans les notes de 1762-3, Smith donne plus de précisions sur les caractéristiques de l'exploitation des mines, à travers un exemple numérique dans lequel il compare cette activité à la culture du blé. L'auteur y fait apparaître que, pour ce qui pourrait être considéré comme une mise identique dans les deux activités « the same expence » (LJ(A), §69, p. 357) en termes de travail, les profits associés à l'exploitation des mines ne sont pas plus élevés que ceux associés à la culture du blé :

« If we take an equal number of people employed in working of mines and of raising corn, we will find that on the whole the latter are as abundantly rewarded as the others for the expence they are at and the risque they run of never getting in their money. If we take a hundred persons who cultivate corn with the same number of hands and the same expence as 100 others (who) work in mines, we will find the profits of the first not to be the least. » (LJ(A), §68-9, p. 357)

Ce que l'auteur suggère, et ce qui émerge par la suite, c'est que l'espérance mathématique de gain dans l'exploitation des mines est la même que dans la culture du blé. En effet, dans un premier temps, Smith souligne le fait que les chances de succès dans la première activité sont beaucoup plus faibles que dans la seconde. A en croire les notes de 1766, il considère même que, pour cette dernière, le succès est certain (voir LJ(B), §226, p. 495) tandis que, pour la première, les chances ne sont que de vingt-cinq pour cent :

« Of the 100, perhaps 75 make nothing at all. » (LJ(A), §69, p. 357)¹⁷⁰

Et, bien que les vingt-cinq pour cent qui parviennent au succès obtiennent une fortune considérable dans l'exploitation des mines, Smith nous dit que la somme des profits dans cette activité ne dépasse pas celles de la culture de blé parce que les soixante-quinze pour cent restant ne gagnent rien :

« Tho some therefore raise great fortunes others have nothing at all, and on the whole the estates made by the 100 are not more than the moderate fortunes raised by each of the 100 farmers. » (LJ(A), §69, p. 357)

¹⁷⁰ Dans les notes de 1766, Smith donne une probabilité de succès plus élevée (voir LJ(B), §226, p. 495).

Ce qui revient à affirmer que l'espérance mathématique de gain de l'exploitation des mines n'est pas plus élevée que celle de la culture du blé.

Cependant, tout ceci ne suffit pas à déterminer si la première activité correspond à une loterie équitable. Concernant cet aspect, on peut observer une évolution de la position de Smith entre les notes de 1762-3 et les notes de 1766. Dans les premières, il semble considérer l'exploitation minière comme une loterie équitable. En effet, pour justifier la fortune considérable de ceux qui réussissent dans cette activité, il affirme :

« The remaining 25 must therefore be equall in their profits to all that should have made the profits of the 100 [...] If mining should give no greater profits than were sufficient to maintain the labourers in it, this would tempt no one to engage in it. » (LJ(A), §69, p. 357)

Et s'il soutient que « there is not a worse trade in the world than a gold finder. » (LJ(A), §69, p. 357), c'est parce qu'elle est plus risquée que n'importe quelle autre activité, non parce qu'elle serait particulièrement inéquitable.

En revanche, dans les notes de 1766, Smith change d'opinion. D'une part, il tranche en faveur d'une plus grande espérance de gain dans la culture de blé que dans l'exploitation minière :

« If we suppose an equal number of men employed in raising corn and digging silver, the former will make more than the latter, because perhaps of forty or fifty employed in a mine only twenty make any thing at all. Some of the rest may indeed make fortunes, but every cornman succeeds in his undertakings, so that upon the whole there is more made this way than the other. » (LJ(B), §226, p. 495)

D'autre part, dans les notes de 1762-3, Smith expliquait que ce qui incite à s'engager dans l'exploitation minière, c'est l'opportunité d'une rémunération supérieure à ce qu'il faut pour maintenir les travailleurs afin de compenser le risque d'échec. Dans les notes de 1766, il ne semble plus considérer que cela soit possible puisque que cet engagement se justifie, cette fois, par un motif proche du « désir d'acquérir la célébrité » mentionné dans la *Richesse des nations* (voir *supra*, pp. 210-212 ; *infra*, pp. 249-250) :

« It is the ideal acquisition which is the principal temptation in a mine. » (LJ(B), §226, p. 495)

C'est cette position que Smith confirme dans la *Richesse des nations*. Tout comme les professions libérales, abordées au chapitre 10 du livre I lorsque l'auteur traite du rôle de la tendance à surestimer les chances de succès sur l'engagement en faveur de loteries inéquitables, l'exploitation minière, abordée dans le chapitre 7 du livre 4, est elle-aussi explicitement considérée comme une loterie inéquitable. Smith estime même qu'il s'agit de la loterie la plus inéquitable au monde :

« De tous les projets incertains et dispendieux qui mènent à la banqueroute la plupart des gens qui s'y livrent, il n'y en a peut-être aucun de si complètement ruineux que la recherche de nouvelles mines d'or ou d'argent. C'est, à ce qu'il semble, la plus inégale [inéquitable] de toutes les loteries du monde, ou celle dans laquelle il y a le moins de proportion entre le gain de ceux qui ont lots, et la perte de ceux qui tirent des billets blancs ; car, quoique les lots soient en très petite quantité et les billets blancs très nombreux, le prix ordinaire du billet est la fortune toute entière d'un homme très riche. Au lieu de remplacer le capital employé avec les profits ordinaires que rendent les capitaux, les entreprises pour les recherches de mines absorbent communément et profits et capitaux. » (RDN, IV, 7, i, p. 170)

A la différence des *Lectures on Jurisprudences*, l'auteur insiste ici plus particulièrement sur le montant exorbitant de la mise qui semble sans proportion avec le gain que l'on peut espérer d'une telle entreprise, plutôt que sur les faibles chances de succès. Cependant, si Smith considère cette activité comme la loterie la plus inéquitable au monde, c'est bien parce qu'elle en possède deux caractéristiques, de façon particulièrement prononcée : l'importance de la mise et la faiblesse des chances de succès que ne compense pas le gain attendu en cas d'issue favorable. C'est bien cette faiblesse des chances de succès qui est sous-jacente lorsque Smith mentionne ce qui pousse certains hommes à s'engager dans l'exploitation des mines au détriment d'une autre activité, comme la culture du blé mentionnée dans les *Lectures on Jurisprudence* et qui présente, de toute façon, un caractère plus équitable que cette loterie particulièrement inéquitable :

« La folle confiance que les hommes ont presque tous dans leur bonne fortune est telle, qu'il y a toujours une trop grande quantité du capital du pays disposée à se porter à ces sortes d'emplois, pour peu qu'il y ait la moindre probabilité de succès. » (RDN, IV, 7, i, p. 170)

La question de savoir pourquoi certains vont préférer à la culture du blé, des activités aussi inéquitables que l'exploitation des mines est donc formellement identique à celle de savoir pourquoi certains vont essayer de s'engager dans la profession d'avocat, ou vont jouer à une loterie publique, plutôt que se diriger vers un métier ordinaire ou chercher une loterie équitable : dans chacun de ces cas, c'est la tendance à surestimer les chances de succès qui est mise en avant. Et ici encore, une approche en termes d'utilité dépendante du rang, en déconnectant l'attitude face au risque des propriétés de la fonction d'utilité, permet de rendre compte de l'impact sur les choix de la surestimation des chances de succès.

2.2.2.3.5. *Le choix d'annuité*

Le cinquième exemple que l'on peut relire à travers une approche en termes d'utilité dépendante du rang apparaît dans le dernier livre de la *Richesse des nations* lorsque Smith traite des modalités de financements de la dette publique et, plus particulièrement, lorsqu'il aborde l'emprunt sur des « annuités viagères » (RDN, V, 3, p. 564). L'auteur distingue deux types d'annuités viagères :

- les annuités sur des vies séparées ;
- les annuités par tontines.

Dans le premier cas, le rentier perçoit une rente pendant toute la durée de sa vie. Dans le second, il perçoit également une rente jusqu'à sa mort, mais il appartient à une classe de rentiers associés au sein de la tontine, de telle sorte que cette rente est reportée sur les survivants au fur et à mesure des décès. Ainsi, le dernier survivant bénéficie des rentes cumulées de tous les individus de la classe. Le paiement des annuités cesse évidemment avec la mort de ce dernier survivant.

Smith explique que ce second type d'annuités viagères a plus de succès auprès des investisseurs que le premier type. La raison qu'il invoque est, encore une fois, la tendance des hommes à surestimer leurs chances de succès et, dans ce contexte, de survivre aux autres rentiers de la classe :

« Une annuité avec un droit de survivance a réellement plus de valeur qu'une annuité pareille sur une tête séparée ; et vue la confiance que tout homme a naturellement dans sa bonne fortune, principe sur lequel est fondé le succès de toutes les loteries, une pareille annuité se vend toujours pour quelque chose de plus qu'elle ne vaut. » (RDN, V, 3, p. 564)

Dans les deux cas, on peut considérer qu'il s'agit de formes particulières de loteries inévitables (il faut au moins prélever sur le total des sommes engagées de quoi couvrir les frais de leur mise en œuvre), mais il n'y a pas d'argument qui incite à penser que l'un des types d'annuités soit plus inévitable que l'autre. Le fait même de souscrire à des titres permettant de percevoir des annuités viagères, quel qu'en soit le type, est alors une opération de même forme que celle qui conduit à investir dans l'exploitation des mines plutôt que dans l'agriculture, à entreprendre des études de droit plutôt qu'à devenir cordonnier. Et la traduction formelle de chacun de ces choix est la même : c'est l'optimisme face au risque qui en rend compte.

Mais le fait de préférer les annuités par tontines aux annuités sur vies séparées permet de raffiner l'argument en faisant apparaître une contrepartie possible de l'optimisme face au risque dont on a vu qu'il constituait un trait commun entre tous les individus qui, selon Smith, s'engageaient dans des loteries inéquitables. Si un individu surestime sa probabilité de dépasser l'espérance mathématique de vie (et sous-estime sa probabilité de décéder avant cette date), c'est la contrepartie du fait qu'il surestime la probabilité que les autres rentiers bénéficiaires d'une annuité par tontine aient une durée de vie inférieure à l'espérance mathématique de vie (et sous-estime la probabilité qu'ils la dépassent). De sorte que, non seulement, comme dans le cas des annuités sur vies séparées, il surestimera le nombre d'années pendant lesquelles il percevra une rente mais, plus encore, il surestimera le montant de chaque annuité parce qu'il surestime la probabilité de décès précoce des autres rentiers.

Chacun des cinq types de loteries abordées ci-dessus, auxquelles vient s'ajouter le cas exemplaire des loteries publiques, a fait apparaître la même nécessité, à laquelle une approche en termes d'utilité dépendante du rang apporte une réponse satisfaisante : rendre compatibles l'attitude face au risque qui en résulte et la plus grande sensibilité à l'adversité qui, pour Smith, est commune à la plupart des individus.

2.2.2.4. Le risque et la vertu

La *Richesse des nations* propose une analyse de l'attitude face au risque, illustrée par de nombreux exemples de loteries, appliqués aux domaines les plus divers de l'activité humaine, suffisamment explicites pour que l'on ait pu rendre compte de la surestimation des chances de succès et de la sous-estimation des chances d'échec au moyen d'un formalisme comme celui de l'utilité dépendante du rang. Cependant, la *Théorie des sentiments moraux* permet d'apporter un autre éclairage sur les comportements dans le risque des individus smithiens. En effet, les références au risque y sont également présentes. Mais l'accent est placé sur d'autres éléments, directement liés au traitement de la vertu de prudence, et la référence aux loteries y est presque inexistante. Ces éléments permettent de montrer qu'il existe une classe d'individus qui parviennent à surmonter cette tendance à surestimer les chances succès à laquelle la plupart des hommes sont pourtant soumis, et d'explicitier leur attitude à l'égard du risque.

2.2.2.4.1. Une estimation convenable des chances de succès

C'est lorsqu'il affirme que « la sécurité » est le principal objet de cette vertu que la question du comportement en situation de risque est abordée, à travers une opposition entre « hasard » et « sécurité » :

« Nous souffrons d'avantage [...] quand nous tombons d'une bonne situation dans une mauvaise, que nous nous réjouissons lorsque nous nous élevons d'une mauvaise à une bonne. La *sécurité* est donc le premier et le principal objet de la prudence. Celle-ci répugne à exposer notre santé, notre fortune, notre rang ou notre réputation au *hasard*. Elle est davantage circonspecte qu'entreprenante, et plus soucieuse de préserver les avantages que nous possédons déjà que de nous pousser à l'acquisition d'avantages nouveaux et toujours plus grands. Les moyen d'accroître notre fortune qu'elle nous recommande principalement sont ceux qui n'exposent à aucune perte ni aucun *hasard* » (TSM, VI, i, p. 296 ; souligné par moi, L.B.)

On a montré ci-dessus (voir *supra*, chap. 3, p. 104) que ce que Smith entend par « sécurité » correspond à la stabilité du niveau de bonheur et, en amont, du niveau de tranquillité d'esprit par lequel celui-ci est affecté. En contrepartie, il semble que, pour Smith, le « hasard » désigne des situations dans lesquelles il existe une probabilité non négligeable d'un évènement averse, c'est-à-dire, d'un évènement dont l'impact serait négatif sur « notre santé », « notre fortune », « notre rang » ou « notre réputation » et, par conséquent, sur le niveau de notre bonheur, puisqu'il s'agit là des « objets sur lesquels [nous] suppos[ons] que [notre] confort et [notre] bonheur dans cette vie reposent principalement » (TSM, VI, i, p. 296). Ce qui fait que si « la sécurité » stabilise le niveau de bonheur, c'est pour Smith parce qu'elle annulerait la probabilité d'un évènement averse. Ainsi, l'exercice de la prudence, qui a pour premier objet la stabilité du niveau de bonheur, conduirait à éviter toute entreprise qui comporterait une probabilité non-nulle d'un évènement averse, et à ne s'engager dans de « nouveaux projets ou de nouvelles entreprises » (TSM, VI, i, p. 299) qu'à la condition que le minimum de gain qu'ils assurent permette à l'individu concerné d'accroître sa fortune :

« Il n'est pas soucieux de changer une situation si confortable, et ne se met pas en quête de nouvelles entreprises ou aventures qui pourraient menacer, sans beaucoup l'améliorer, la *sûre tranquillité* dont il jouit actuellement » (TSM, VI, i, p. 299 ; souligné par moi, L.B.)

A première vue, cette description du comportement de l'homme prudent face au risque contraste avec ceux dont on a tenté de rendre compte, à partir de la *Richesse des nations*. Si on devait, en effet, s'en tenir strictement à la lettre des passages cités ci-dessus, l'aversion de l'homme prudent face à un risque de perte serait telle qu'il ne s'engagerait jamais dans aucune loterie qui pourrait lui apporter une perte, si minime

soit-elle : aucun homme prudent ne devrait accepter de devenir avocat ou poète, ne s'engagerait dans la marine ou dans l'armée, n'entreprendrait d'exploiter une mine ou, évidemment, ne risquerait la plus petite somme dans une loterie, quel qu'en soit le gain et sa probabilité. Et s'il devait armer un navire, il l'assurera de telle sorte qu'il transférerait à l'assureur la totalité des pertes en cas de sinistre. Il ne s'engagerait évidemment pas dans ces entreprises qui ont les caractéristiques d'une loterie inéquitable (pour laquelle la mise est supérieure à l'espérance mathématique de gain). Mais il ne s'engagerait pas plus dans des loteries équitables, puisque même celles-ci ne pourraient lui garantir que sa mise initiale ne sera jamais perdue.

Ce tableau est excessif et conduit à voir dans les affirmations de Smith non l'expression d'un refus *a priori* de toute éventualité de perte, aussi réduite soit-elle et aussi réduite qu'en soit la probabilité, mais plutôt l'expression d'une aversion face au risque particulièrement prononcée dans l'éventualité d'une perte. Cette interprétation peut être corroborée par la manière même dont Smith introduit son argumentation. Il présente l'attrait pour la sécurité de l'homme prudent comme une *conséquence* de la sensibilité asymétrique au plaisir et à la peine (« Nous souffrons davantage [...] que nous nous réjouissons [...]. La sécurité est donc [...] » (TSM, VI, i, p. 296)). Ce qui revient à dire que l'importance décisionnelle d'une perte est supérieure (et manifestement, pour Smith, très supérieure) à l'importance décisionnelle d'un gain de même valeur. Ou encore, que le bonheur qui résulterait, par exemple, de niveaux différents de notre richesse pourrait être représenté par une fonction concave – ce que l'on a déjà établi *supra*, chap. 2.

Face à la représentation en termes d'utilité dépendante du rang que l'on a utilisée pour rendre compte de l'attitude face au risque dans la *Richesse des nations*, l'ouvrage de philosophie morale de Smith conduit pour l'instant à préciser que dans le cas de l'homme prudent, la fonction d'utilité sous-jacente $u(x)$ est, sans autre précision, particulièrement concave lorsqu'une perte est en jeu. Ce qui signifie que même s'il devait être, comme ces hommes imprudents qui se lancent, d'après la *Richesse des nations*, dans des entreprises aventureuses, optimiste face au risque (la fonction de transformation des probabilités $\varphi(p)$ est concave), celui-ci ne sera jamais tel qu'il le conduise à avoir de l'attrait (faible) pour le risque, c'est-à-dire à s'engager dans des

loteries inéquitables où une loterie serait préférée à son espérance mathématique obtenue de façon certaine.

Il est cependant possible d'aller plus loin. L'idée intuitive selon laquelle, pour l'homme prudent, l'importance décisionnelle des issues défavorables est particulièrement élevée se traduit formellement par le fait que la fonction d'utilité n'est plus seulement concave, comme en [5.5], mais également asymétrique, la concavité étant plus accentuée dans la zone des valeurs les plus faibles de la fonction. Ce qui signifie encore que sa dérivée troisième est positive :

$$u(x) : u' > 0, u'' < 0, u''' > 0 \quad [5.8]$$

Si nous nous trouvions dans un contexte d'utilité espérée, [5.8] renverrait à une représentation que, depuis M. Kimball (1990)¹⁷¹, on désigne sous le nom de « prudence », sans qu'il y ait le moindre lien explicite avec l'œuvre de Smith. La « prudence » correspond ici à une *aversion face au risque de perte*, telle qu'entre deux réductions de risque à moyenne constante, l'une concernant les pertes et l'autre les gains, l'homme prudent préférera toujours la première à la seconde.

Néanmoins, la traduction comportementale en situation de risque du signe positif de la dérivée troisième [5.8] repose de façon cruciale sur le fait que l'importance décisionnelle $u(x_i)$ de chaque issue x_i ne sera pas remise en question par son poids décisionnel Π_i au cas où celui-ci différerait de sa probabilité p_i . Ce qui conduit à placer l'attention sur la perception des poids décisionnels par l'homme prudent. Si on représente son utilité (dépendant du rang) face à une loterie L par la relation [5.6] rappelée ci-dessous :

$$U(L) = \sum_{i=1}^n \Pi_i u(x_i)$$

$$\text{avec } \Pi_i = \varphi\left(\sum_{j=i}^n p_j\right) - \varphi\left(\sum_{j=i+1}^n p_j\right) \text{ et } \Pi_n = \varphi(p_n),$$

cela signifie que les poids décisionnels Π_i dépendent des propriétés de la fonction de transformation des probabilités $\varphi(p)$.

Une première intuition serait que l'homme prudent, contrairement aux personnages de la *Richesse des nations* dont on a décrit les comportements, est pessimiste à l'égard du risque au sens de l'utilité dépendante du rang. Cela conduirait à lui attribuer une

¹⁷¹ Voir aussi L. Eeckhoudt et H. Schlesinger 2006.

fonction de transformation des probabilités non plus concave comme dans le cas des comportements face aux loteries décrits dans la *Richesse des nations* ([5.7]) mais convexe, c'est-à-dire, telle que $\varphi(p) < p$, ce qui reviendrait à considérer que l'homme prudent sous-pondère les issues les plus favorables au bénéfice des issues les moins favorables. Comme par ailleurs, ainsi qu'on l'a vu, son comportement est également caractérisé par une fonction d'utilité sous-jacente concave, il manifesterait alors non seulement de l'aversion *faible*, mais aussi de l'aversion *forte* pour le risque (voir Chew, Karni et Safra, 1987 ; M. Cohen, 1995).

Cependant, cette première intuition est remise en cause par ce qu'explique Smith sur la manière dont l'homme prudent considère les probabilités des différentes issues. Il affirme, en effet, qu'il délibère « posément et froidement sur [les] conséquences *probables* » de ses entreprises (TSM, VI, i, p. 299 ; souligné par moi, L.B.). Si bien qu'il n'y a pas de raison de considérer que l'homme prudent sous-pondère les issues les plus favorables au bénéfice des issues les moins favorables, ce dont rendrait compte une fonction de transformation des probabilités cumulées convexe. Ce qui semble traduire le plus fidèlement l'intention de Smith passe alors plutôt par une fonction de transformation des probabilités telle que

$$\varphi(p) = p \quad [5.9]$$

c'est-à-dire par une absence de déformation des probabilités, qui procèderait de cette délibération posée et froide. Or, on sait que lorsque $\varphi(p)$ est une transformation identité, les poids décisionnels Π_i deviennent égaux aux probabilités correspondantes p_i , de sorte que l'utilité qu'un homme prudent retire d'une loterie est désormais égale à son utilité espérée.

Son attitude à l'égard du risque ne repose donc pas sur des considérations relatives à son éventuel optimisme ou pessimisme face au risque (il n'est ni l'un, ni l'autre comme l'indique [5.9]). En revanche, elle s'explique désormais par les seules propriétés de sa fonction d'utilité ([5.8]), traduisant les importances décisionnelles de chaque issue. En d'autres termes, l'homme prudent estime correctement les probabilités des différentes issues et son attitude face au risque se caractérise par une *aversion pour le risque*, ainsi que par une *aversion face aux risques de pertes*.

2.2.2.4.2. *Imprudence et optimisme face au risque*

Il en va autrement pour l'homme qui ne suit pas ce que lui recommande la vertu de prudence. Cette idée apparaît dans l'unique passage de la *Théorie des sentiments moraux* où Smith fait référence aux loteries, et où l'imprudence est décrite comme un engagement en faveur de la loterie la plus inéquitable :

« Chaque fois que la prudence ne nous recommande pas d'essayer de changer notre situation, et que la justice ne nous le permet pas, l'homme qui s'y essaie joue au plus inégal [inéquitable] de tous les jeux de hasard, et mise tout contre presque rien » (TSM, III, 3, p. 213)

Cependant, de même que dans le cas de l'homme prudent, où Smith n'envisageait pas de surestimation ou de sous-estimation des probabilités des différentes issues, il ne fait pas apparaître aussi clairement que dans la *Richesse des nations* que c'est la tendance à surestimer ses chances de succès qui est en cause dans le comportement de l'homme imprudent. S'il y a bien surestimation ou sous-estimation, ce n'est pas des probabilités. En effet, le passage ci-dessus prend place à un endroit où l'auteur explique que des passions telles que l'avarice, l'ambition ou la « vaine gloire » conduisent à un biais de calcul qui a pour effet une surestimation de la différence, en termes de bonheur, entre des situations permanentes opposées (voir *infra*, pp. 251-252). Il laisse ainsi supposer que c'est l'estimation des conséquences par un homme imprudent, et non celle des probabilités de succès et d'échec, qui est à l'origine de son comportement. C'est à un autre endroit de la *Théorie des sentiments moraux*, dans le chapitre sur « l'origine de l'ambition et de la distinction des rangs » (TSM, I, iii, 2), que Smith fait émerger le rôle de l'estimation des probabilités de succès et d'échec dans les choix de l'homme imprudent. Il explique alors que le désir de distinction ou d'obtention du respect et de l'admiration du genre humain [«grands objets de l'ambition et de l'émulation » (voir TSM, I, iii, 3, p. 104)], pousse certains individus dans des entreprises imprudentes. C'est le cas de l'individu sous l'emprise de l'ambition. Telle que Smith la présente, cette ambition constitue un défaut lorsqu'elle est portée à l'excès, et elle conduit alors à des comportements imprudents¹⁷². Smith les aborde en négatif, en décrivant le caractère de l'homme prudent et, particulièrement, en insistant sur ce qu'il *n'est pas*. Ainsi, l'homme prudent

¹⁷² Voir TSM, I, 3, section 3, p. 107 ; III, 3, p. 213 ; III, 6, p. 243. L'ambition peut parfois aussi conduire à l'injustice (Voir TSM, I, 3, section 3, p. 107 ; III, 3, p. 213 ; III, 6, p. 243).

« [...] n'essaie jamais de vous en imposer [...] avec les affirmations péremptoires d'un ambitieux superficiel et imprudent. » (TSM, VI, section 1, p. 297)

Pour Smith, cependant, l'ambition ne constitue pas nécessairement un vice. Elle est aussi la qualité de « l'homme d'entreprise », au moins lorsqu' « elle demeure dans les bornes de la prudence » (TSM, III, 6, p. 243). Ce n'est que lorsqu'elle est démesurée qu'elle devient un vice et conduit à des comportements imprudents. L'ambition (c'est-à-dire, l'ambition excessive) conduit à surestimer les chances de succès et à sous-estimer celles de l'échec. Smith le fait apparaître à travers le cas de l'homme « d'esprit et d'ambition » (TSM, I, iii, 2, p. 98) qui envisage la guerre comme une opportunité de se distinguer, que l'on peut rapprocher de l'exemple de la *Richesse des nations* qui concerne ces jeunes soldats qui « ne sont jamais si empressés de s'enrôler qu'au commencement d'une guerre » et qui s'imaginent qu'ils auront de multiples occasions « d'acquérir de la gloire et des distinctions » (RDN, I, 10, p. 183-4 ; voir *supra*, pp. 229 et suiv.) :

« Avec quelle impatience un homme d'esprit et d'ambition, abattu par sa situation, cherche une grande occasion de se distinguer ! Il n'est pas de circonstances qui lui semblent indésirables dès lors qu'elles peuvent la lui procurer. Il envisage même avec satisfaction la perspective d'une guerre étrangère ou d'une guerre civile ; et avec un transport et un plaisir secrets, *il voit* à travers tout le désordre et toutes les effusions de sang qui les accompagnent, *la probabilité d'une de ces occasions désirées par laquelle il pourrait attirer sur lui l'attention et l'admiration du genre humain* » (TSM, I, iii, 2, p. 98 ; souligné par moi, L.B.)

L'homme ambitieux s'identifie alors à l'individu qui surestime ses chances de succès puisque, là où pour Smith, il n'y a « presque aucune chance d'avancement » (RDN, I, 10, p. 183), il se figure cependant des occasions de se distinguer. Et ceci le conduit à s'engager dans une occupation que l'auteur, dans son ouvrage économique, considère comme une loterie inéquitable. Ainsi, l'estimation des probabilités de succès et d'échec influence les choix de l'homme imprudent de la même façon qu'elle influence ces personnages de la *Richesse des nations* que la surestimation des probabilités de succès conduit à préférer des loteries inéquitables à des loteries équitables. La représentation développée (voir *supra*, pp. 212-223) à propos de ces personnages caractérise donc aussi bien l'homme imprudent. Certes, la fonction d'utilité sous-jacente $u(x)$ reste concave, mais l'individu concerné est suffisamment optimiste face au risque (la fonction de transformation des probabilités $\varphi(p)$ est concave) pour manifester un attrait faible pour le risque.

2.2.2.4.3. *Quelle est la conduite dominante ?*

Pourtant, même si on peut facilement accepter l'idée selon laquelle les comportements imprudents de la *Théorie des sentiments moraux* à l'égard du risque recourent ceux des joueurs de loteries de la *Richesse des nations*, ils ne semblent pas également dominants selon les deux ouvrages. Dans le premier, au sein du célèbre chapitre sur la « corruption de nos sentiments moraux » (TSM, I, iii, 3)¹⁷³, Smith affirme que la majorité des hommes est vertueuse. La raison en est que « la plus grande partie du genre humain » est composée des « conditions moyennes et inférieures ». Et pour ces « conditions », à la différence des « conditions supérieures », l'acquisition de la richesse et de la grandeur, en vue d'obtenir le respect et l'admiration du genre humain, est indissociable de la pratique de la vertu qui constitue par ailleurs le deuxième moyen d'y parvenir (voir TSM, I, iii, 3, p. 104-6) :

« Dans les conditions moyennes et inférieures, le chemin vers la vertu et la route vers la fortune, du moins vers cette fortune que des hommes de ces conditions peuvent raisonnablement espérer acquérir, sont heureusement dans la plupart des cas presque les mêmes. Dans toutes les professions moyennes et inférieures, des capacités professionnelles réelles et solides, accompagnés d'une conduite prudente, juste, ferme et tempérée, manquent très rarement de mener au succès. Toutefois, l'imprudence, l'injustice, la faiblesse ou la débauche habituelles terniront toujours, et parfois obscurciront totalement, les capacités professionnelles les plus éclatantes [...] Dans les conditions moyennes et inférieures nous pouvons donc généralement attendre un degré considérable de vertu ; et heureusement pour la bonne morale de la société, ces conditions regroupent de loin la plus grande partie du genre humain » (voir TSM, I, iii, 3, p. 105-6).

Ce constat d'une conduite vertueuse et, par conséquent, prudente de la plupart des hommes entre, à première vue, en contradiction avec ce qui ressort de la lecture de la *Richesse des nations*. Ici, Smith insiste sur le fait que la tendance à surestimer ses chances de succès, et *in fine*, à préférer les loteries inéquitables aux loteries équitables, est une tendance que « les hommes ont presque tous » (RDN, IV, 7, i, p. 170), ou encore une tendance qui concerne « la plupart des hommes » à un degré « plus ou moins » élevé (RDN, I, 10, pp. 180-1). Il ne faut cependant pas en conclure que les deux textes divergeraient sur ce point : là où la *Théorie des sentiments moraux* décrit un *état* de la société dans lequel la prudence est communément répandue, la *Richesse des nations* décrit une *tendance* présente chez chacun, qu'elle illustre par des cas où cette tendance

¹⁷³ Pour une discussion de la corruption des sentiments moraux chez Smith et de ses différentes interprétations, voir B. Walraevens (2010, pp. 40-5 ; pp. 124-5).

se réalise dans des comportements, sans que cela ne dise rien sur la proportion d'individus qui se seront soumis à cette tendance et de ceux qui auront su la combattre.

Rien n'indique, par exemple, que cette tendance ait pour effet de conduire « la plupart des hommes » à s'engager dans des occupations « inévitables » telles que les professions libérales ou l'exploitation de mines, plutôt que dans celles que Smith désigne comme plus « équitables », telles que les professions ordinaires ou la culture du blé. Mieux encore, dans le chapitre 3 du livre II de la *Richesse de nations* sur l'accumulation du capital, Smith écrit qu'

« [à] l'égard de la conduite des affaires [« *misconduct* », WN, II, iii, 29, p. 342], le nombre des entreprises sages et heureuses [« *prudent and successful* », WN, II, iii, 29, p. 342] est partout beaucoup plus considérable que celui des entreprises imprudentes et malheureuses [« *injudicious and unsuccessful* », WN, II, iii, 29, p. 342]. Malgré toutes nos plaintes sur la fréquence des banqueroutes, les malheureux qui tombent dans ce genre d'infortune ne sont qu'en bien petit nombre, comparés à la masse des personnes engagées dans le commerce et dans les affaires de toute espèce ; ils ne sont peut-être pas plus d'un sur mille. La banqueroute est peut-être la plus grande calamité et la plus forte humiliation à laquelle puisse être exposé un innocent. Aussi, la majeure partie des hommes prennent-ils bien leurs précautions pour l'éviter » (RDN, II, 3, p. 429)

Bien sûr, Smith ne parle pas ici de toute la population, mais seulement des entrepreneurs. Ils sont cependant exemplaires. Il les montre, pour la plupart, *prudents*, ce qui confirme l'approche de la *Théorie des sentiments moraux*, où il associe la prudence (sous la forme de la « prudence inférieure ») principalement à l'industrie (voir TSM, III, 5, p. 234 ; III, 6, p. 243 ; IV, 2, p. 264 ; VI, section 1, p. 296-8-9)¹⁷⁴.

Mais en présentant ainsi une tendance qui, dans la plupart des cas, se trouve contrecarrée, on soulève ici encore la question de savoir ce qui conduit un individu potentiellement imprudent, enclin à surestimer ses chances de succès, à choisir malgré cela de s'engager dans des entreprises dont les caractéristiques se rapprochent des loteries équitables. Et ici aussi, la réponse paraît obéir au même modèle que lorsqu'il s'agissait d'expliquer les comportements dans le temps. Quand Smith explique « que l'on s'exagère *naturellement* les chances de gains » (RDN, I, 10, p. 181 ; souligné par

¹⁷⁴ Smith s'attache, surtout, à montrer la façon dont la prudence s'exprime lorsqu'elle vise un accroissement de fortune (voir TSM, I, section 3, 3, p. 105 ; IV, 2, p. 264 ; VI, section 1, p. 296). Toutes les qualités qui en découlent semblent ramenées à cet objectif même si, *a priori*, ce ne sont pas des qualités économiques. Le passage où Smith aborde la sensibilité, la capacité à l'amitié et la sociabilité de l'homme prudent illustre cette affirmation : « [S']il est capable d'amitié, il n'est pas toujours très disposé à la sociabilité générale. Il fréquente rarement, et figure encore plus rarement dans ces sociétés conviviales qui se distinguent par l'enjouement et la gaîté de leur conversation. Leur mode de vie pourrait trop souvent perturber la régularité de sa tempérance, interrompre l'assiduité de son industrie, ou briser la fermeté de sa frugalité. » (TSM, VI, section 1, p. 298)

moi, L.B.) ou qu'il parle de « la confiance que tout homme a *naturellement* dans sa bonne fortune » (RDN, V, 3, p. 564 ; souligné par moi, L.B.), son vocabulaire suggère que c'est toujours la maîtrise de soi et l'interaction sous-jacente entre le point de vue naturel d'un individu sur sa situation et le point de vue du spectateur impartial sur cette même situation, qui se trouvent en jeu. Ce serait alors, une fois de plus, en adoptant le point de vue du spectateur impartial que l'homme prudent parviendrait à une estimation convenable de ses probabilités de succès ou d'échec¹⁷⁵.

2.2.3. *L'estimation des conséquences*

Comme nous l'avons observé, au cours de son analyse des comportements dans le risque, dans la *Richesse des nations*, Smith invoque trois causes pour expliquer l'engagement dans les professions libérales au détriment de celui dans métiers plus ordinaires (voir *supra*, pp. 210-212). Nous venons de voir l'une d'entre elles, puisqu'il s'agit de la tendance des hommes à surestimer leurs chances de succès. Les deux autres concernent leur évaluation des conséquences de leurs actions. Il s'agit du « désir d'acquérir la célébrité » (RDN, I, 10, p. 181) et de « [l']opinion exagérée que la plupart des hommes se forment de leur propres talents » (RDN, I, 10, p. 181).

Le « désir d'acquérir la célébrité » (RDN, I, 10, p. 181) permet à Smith d'expliquer que, pour les individus concernés, « le gain pécuniaire » ne constitue pas l'unique rémunération du travail et, plus précisément, que « l'admiration publique » en est une partie :

« L'admiration publique, qui accompagne des talents aussi distingués [*génie* ou *mérite supérieur*], compose toujours une partie de leur récompense, ou plus grande ou plus faible, selon que cette admiration publique est d'un genre plus ou moins élevé ; elle forme une partie considérable de la récompense dans la profession du médecin, une plus grande encore peut-être dans celle d'avocat, et elle est presque la seule rémunération de ceux qui cultivent la poésie et la philosophie » (RDN, I, 10, p. 181).

¹⁷⁵ Cette question de la cohérence de l'affirmation selon laquelle les comportements prudents dominent les comportements imprudents avec celle selon laquelle la plupart des hommes ont une tendance à surestimer leurs chances de succès est également soulevée par Samuel Hollander (1999, pp. 529-30). Ce dernier y répond en supposant que Smith considère comme acquise la réglementation du taux d'intérêt qu'il propose par la suite, de sorte que les comportements prudents dominent. Cette solution ne nous semble pas satisfaisante puisqu'elle n'explique pas comment cette réglementation conduit certains à contrecarrer leur tendance à surestimer leurs chances de succès. Quant à David Levy (1987, p. 396), contrairement à l'approche développée ci-dessus, c'est dans un contexte d'utilité espérée qu'il tente de rendre compatibles ces deux affirmations. N'y parvenant pas, les exemples qu'il propose montrent qu'il interprète la généralité des comportements prudents comme la simple expression d'une dominance stochastique d'ordre 1.

« L'admiration publique » constitue donc une incitation qui permet de comprendre pourquoi de nombreux individus s'engagent dans des professions « très mal récompensée[s], sous le rapport du gain pécuniaire » (RDN, I, 10, i, p. 180). Elle permet également de comprendre que le mépris dont sont l'objet certains métiers, qui nécessitent au moins autant de talent que les professions mentionnées ci-dessus, soit compensé par un « gain pécuniaire » plus important :

« Il y a des talents très brillants et très agréables qui entraînent une certaine sorte d'admiration pour celui qui les possède, mais dont l'exercice, quand il est fait en vue du gain, est regardé, soit raison ou préjugé, comme une espèce de prostitution publique. Il faut donc que la récompense pécuniaire de ceux qui les exercent ainsi soit suffisante pour indemniser, non seulement du temps, de la peine et de la dépense d'acquérir ces talents, mais encore de la défaveur qui frappe ceux qui en font un moyen de subsistance. Les rétributions exorbitantes que reçoivent les comédiens, les chanteurs et les danseurs d'opéra, etc., sont fondées sur ces deux principes : 1° la rareté et la beauté du talent ; 2° la défaveur attachée à l'emploi lucratif que l'on en fait » (RDN, I, 10, p. 181).

Ainsi, le désir d'acquérir la célébrité semble constituer une variante du désir de distinction dont nous avons vu que la vertu de prudence devait le satisfaire (voir *supra*, pp. 193-194). Cependant, l'introduction du désir de célébrité contribue à mettre en évidence la variété des éléments que les individus prennent en considération pour évaluer les conséquences de leur action ; mais elle ne dit rien sur leur capacité même à estimer ces conséquences, que ce soit en termes pécuniaires ou en termes d'admiration publique.

C'est la troisième cause, que Smith désigne comme « [l']opinion exagérée que la plupart des hommes se forment de leur propres talents » (RDN, I, 10, p. 181) et dont nous avons expliqué qu'elle se traduisait par une surestimation des gains de leurs entreprises (voir *supra*, pp. 210-212), qui s'adresse directement à cette capacité d'estimer les conséquences des actions. Dans la *Richesse des nations*, l'auteur ne fait que la mentionner. La raison semble être que l'influence de l'estime de soi sur les décisions, « ce mal ancien [...] a été observé par les philosophes et les moralistes de tous temps » (RDN, I, 10, p. 181), est abordée parallèlement dans la *Théorie des sentiments moraux* et, plus précisément, dans un passage qui constitue un ajout à l'édition de 1790.

On rappellera que la capacité à estimer les conséquences de ses actions est abordée dans la quatrième partie de la *Théorie des sentiments moraux*, lorsque l'auteur explique que la prudence consiste en l'union de deux qualités : « la maîtrise de soi » et « la supériorité de raison et de compréhension » (TSM, IV, 2, p. 263). C'est cette dernière

qualité qui, selon Smith, « nous rend capables de discerner les conséquences éloignées de toutes nos actions et de prévoir l'avantage ou le détriment qui est susceptible d'en résulter » (TSM, IV, 2, p. 263). Si bien que c'est l'une des qualités de la prudence qui gouverne une capacité à estimer les conséquences des actions que la *Richesse des nations* invite à relier à la confiance des hommes en leur talent.

2.2.3.1. L'estimation des conséquences entre émotion et cognition

On observe que lorsque Smith traite des différentes vertus qui composent sa philosophie morale, dans la sixième partie de la *Théorie des sentiments moraux* et, plus particulièrement, dans la section sur la vertu de prudence (voir TSM, VI, i), il ne mentionne plus explicitement les deux qualités identifiées ci-dessus. Néanmoins, à défaut d'une mention explicite, certains passages y font clairement référence. Pour ce qui nous intéresse ici, à savoir, la capacité à estimer correctement les conséquences éloignées des actions, l'auteur écrit ainsi que

« L'homme qui vit dans la limite de son revenu se contente naturellement de sa situation qui, par de continuels quoique maigres ajouts, ne cesse de s'améliorer chaque jour. Cela lui permet graduellement de se relâcher, dans la rigueur de sa parcimonie comme dans la sévérité de son industrie ; il sent alors avec une satisfaction redoublée cet accroissement graduel du bien-être et du plaisir, pour avoir senti auparavant la souffrance qui accompagnait leur manque. Il n'est pas soucieux de changer une situation si confortable, et ne se met pas en quête de nouvelles entreprises ou aventures qui pourraient menacer, sans beaucoup l'améliorer, la sûre tranquillité dont il jouit actuellement. S'il se lance dans de nouveaux projets ou de nouvelles entreprises, c'est certainement qu'ils seront bien réfléchis et bien préparés. Il ne peut jamais être pressé ou forcé par aucune nécessité, mais il a toujours le temps et le loisir de délibérer posément et froidement sur leurs conséquences probables » (TSM, VI, i, p. 299).

A travers un vocabulaire et des préoccupations propres, ce passage semble répondre à un autre développement qui intervient plus tôt dans l'ouvrage, alors que Smith tente d'expliquer que l'on peut être également heureux dans la plupart de ces situations qu'il appelle « situations permanentes » :

« La grande source de la misère et des désordres de la vie humaine semble naître d'une surestimation de la différence entre telle situation permanente et telle autre. L'avarice surestime la différence entre la pauvreté et la richesse ; l'ambition, celle entre la vie privée et la vie publique ; la vaine gloire, celle entre l'obscurité et une réputation éclatante. La personne qui se trouve sous l'influence de quelqu'une de ces passions extravagantes n'est pas seulement malheureuse de sa situation présente, mais est aussi souvent disposée à troubler la paix de la société afin d'obtenir ce qu'elle admire de façon si fantasque. La moindre observation pourrait pourtant la convaincre que, dans toutes les situations ordinaires de la vie humaine, un esprit bien disposé peut être également calme, également gai et également satisfait. Certaines de ces situations peuvent sans doute mériter d'être

préférées aux autres. Mais aucune ne peut mériter qu'on les recherche avec cette ardeur passionnée qui nous conduit à violer les règles de la prudence ou de la justice » (TSM, III, 3, p. 213).

Ce qui revient à dire que des passions telles que l'avarice, l'ambition ou encore ce que l'auteur désigne comme la « vaine gloire », conduisent à un biais de calcul qui a pour effet une surestimation de la différence en termes de bonheur entre des situations permanentes opposées. Un tel biais de calcul se présente de façon systématique en relation avec une situation émotionnelle. Sa présence chez un individu contraste avec la description par Smith de l'homme prudent, qui se donne le temps de « délibérer posément et froidement sur leurs conséquences probables » (TSM, VI, i, p. 299). Et alors que ce dernier « ne peut jamais être pressé ou forcé par aucune nécessité » (TSM, VI, i, p. 299), l'homme sous l'emprise de « ces passions extravagantes » est, entre autres, « conduit à violer les règles de la prudence » (TSM, III, 3, p. 213). La différence entre ces deux individus, prudent et imprudent, est alors que le premier accepte sa situation qu'il juge « confortable » (TSM, VI, i, p. 299) tandis que le second est « malheureu[x] de sa situation présente » (TSM, III, 3, p. 213). La passion le conduit à changer sa situation, à se lancer dans de nouvelles entreprises ou aventures, là où l'homme prudent choisirait le *statu quo*. Dans les deux cas, bien sûr, les individus imaginent choisir la meilleure situation. De sorte que ce qui les distingue ne réside pas dans le désir qui les anime, mais dans la façon dont ils y répondent, en estimant convenablement les conséquences de ses actions dans le cas de l'homme prudent, et en étant soumis à un biais de calcul pour l'individu sous l'emprise de telle ou telle de ces passions.

Néanmoins, ce n'est pas pour autant que ce biais de calcul pourrait être compris comme une simple erreur d'appréciation qui se corrigerait aisément à l'usage et qui affecterait aussi bien l'homme prudent que l'homme imprudent. Curieusement peut-être, ce n'est pas une éventualité que Smith aborde lorsqu'il discute du cas d'un individu qui entreprendrait de nouveaux projets « bien réfléchis et bien préparés » (TSM, VI, i, p. 299). Si l'homme prudent s'engage dans une entreprise, c'est qu'il en a une connaissance sérieuse (voir TSM, VI, section 1, pp. 296-7). Le résultat en est que le succès finit généralement par les couronner :

« [t]oute vertu obtient la récompense la plus propre à l'encourager [...]. Quelle est la récompense la plus propre à encourager l'industrie, la prudence et la circonspection ? Le succès dans l'entreprise. Or, est-il possible que pendant une vie entière ces vertus puissent

manquer de l'obtenir ? La richesse et les honneurs externes sont leur récompense convenable, et il est rare qu'elles ne puissent l'obtenir.» (TSM, III, 5, p. 234)

Si, par suite, on considère le biais de calcul qui affecte l'estimation des conséquences des actions, on ne peut se contenter d'y voir l'expression d'une erreur que, par exemple, l'expérience et l'exercice de la raison permettraient de corriger. Pour l'homme prudent seul, l'exercice de la raison offre suffisamment de garanties contre ce biais de calcul. A tel point qu'il n'en a même pas l'usage pour corriger une éventuelle erreur d'estimation : la délibération qui précède l'action suffit à le prémunir contre la possibilité d'une telle erreur. Au contraire, il ne sert à rien d'attendre de l'homme imprudent qu'il rectifie son erreur et revienne donc à une meilleure estimation des conséquences de ses actions : s'il avait la possibilité d'exercer ainsi sa raison, c'est qu'il serait un homme prudent et, de ce fait, il n'aurait même pas commis l'erreur en question. A travers cette distinction entre deux types de comportements, c'est donc une sorte de piège émotionnel que Smith met en évidence. Un piège émotionnel qui, dans un cas (l'homme prudent) rendrait superflue la régulation cognitive de nos actions et, dans l'autre (l'homme imprudent), l'empêcherait d'agir.

2.2.3.2. Prudence et estime de soi

La thèse développée dans la *Richesse des nations*, selon laquelle la confiance dans ses talents avait une influence sur l'estimation des conséquences des actions, est également présente dans la *Théorie des sentiments moraux*. Elle intervient lorsque Smith traite de l'estime de soi, à l'intérieur de la troisième section de la sixième partie consacrée à la maîtrise de soi. L'auteur y explique que, pour porter des jugements sur nous-mêmes, nous faisons appel à deux normes différentes :

« Lorsque nous estimons notre mérite, jugeons de notre caractère et de notre conduite, nous les comparons naturellement à deux normes différentes. L'une est l'idée de l'exacte convenance et de l'exacte perfection, pour autant que chacun d'entre nous soit capable de comprendre cette idée. L'autre est le degré d'approximation de cette idée qui est communément atteint dans le monde, auquel la plupart de nos amis et compagnons, de nos rivaux et adversaires, peuvent véritablement parvenir [...] [L']attention des différentes personnes, et parfois de la même personne en des moments différents, se partage souvent inégalement entre elles deux. Tantôt elle se porte principalement sur l'une, et tantôt sur l'autre » (TMS, VI, iii, p. 341).

Smith montre que ces deux normes, auxquelles nous pouvons nous référer pour examiner notre conduite, correspondent à deux degrés d'exigence différents, qui vont le

conduire à identifier trois types de caractères, selon que les individus adoptent l'une des normes plutôt que l'autre et selon la manière dont ils l'adoptent :

1. « [L]'homme sage et vertueux », qui « porte principalement son attention sur la première norme : l'idée de la convenance exacte et de la perfection » (TMS, VI, iii, p. 342). Son caractère est tel que « tout son esprit porte la marque profonde, et tout son comportement et son attitude, le sceau distinct, d'un caractère de modestie réelle ; d'une estime très modérée de son propre mérite » (TMS, VI, iii, p. 343).
2. Les personnes qui portent principalement leur attention sur la seconde norme, celle du niveau de convenance communément atteint, pour juger de leur conduite et « qui se sentent réellement et légitimement très au-dessus de cette norme » mais qui, cependant, « ont peu le sens de leurs faiblesses et de leurs imperfections ». Ceci se traduit par le fait qu'elles manifestent « peu de modestie, mais souvent », explique Smith, « beaucoup de prétention, d'arrogance et de présomption » (TMS, VI, iii, p. 344).
3. Enfin, les personnes qui portent principalement leur attention sur la seconde norme pour juger de leur conduite, mais qui ont cette fois une estime d'elles-mêmes excessive, ce qui nous empêche de la juger légitime. Ces caractères sont représentés par « l'homme orgueilleux » et « l'homme vaniteux » (TMS, VI, iii, p. 350).

C'est lorsqu'il décrit le second type de personnage, en l'illustrant par le caractère supposé de grands hommes tels qu'Alexandre le Grand, Socrate ou César, que Smith fait apparaître le lien entre estime de soi et estimation des conséquences des actions :

« le succès, joint à une grande faveur populaire, a souvent tellement tourné la tête des plus grands d'entre eux, qu'ils se sont attribué à la fois une importance et des capacités qui excédaient de très loin la réalité ; et qu'ils se sont précipités, poussés par leur présomption, dans nombre d'aventures imprudentes et parfois ruineuses » (TMS, VI, iii, p. 346).

Ici, Smith fait clairement apparaître l'influence de l'estime de soi sur la capacité à estimer les conséquences des actions. Lorsqu'il affirme que ces grands hommes ont évalué leur capacité au-dessus de ce qui correspondait à « la réalité », c'est bien leur supériorité de raison et de compréhension qu'il met en cause. En effet, dans la première partie de la *Théorie des sentiments moraux*, cette qualité, également appelée « jugement », est approuvée pour « sa pertinence, sa justesse et son *adéquation* à la vérité et à la réalité » (TMS, I, i, 4, p. 44 ; souligné par moi, L.B.). C'est en ce sens que

Smith qualifie d'« imprudentes » les entreprises de cette deuxième catégorie de personnes. Et il ne s'agit pas ici, uniquement, des entreprises des grands hommes qu'il prend pour exemple : l'influence de l'estime de soi sur la capacité à évaluer les conséquences des actions se confirme « dans les humbles projets de la vie, comme dans les poursuites ambitieuses et orgueilleuses des conditions élevées » (TMS, VI, iii, p. 347) ; elle concerne l'ensemble des personnes qui rentrent dans la seconde catégorie. Et, à plus forte raison, on y rattachera celles qui relèvent de la troisième catégorie, qui ont pour elles-mêmes une estime clairement excessive.

A l'inverse, la description de l'homme prudent le fait entrer dans la première catégorie, composée d'individus qui évaluent convenablement les conséquences de leurs actions et montrent une estime modérée d'eux-mêmes. L'homme prudent possède ainsi « une connaissance et un talent réel dans [son] commerce et [sa] profession », il « n'est jamais ostentatoire, pas même pour les capacités qu'il possède réellement » et sa « conversation est simple et modeste » (TSM, VI, i, pp. 296-7).

2.2.3.3. Le point de vue naturel et le point de vue du spectateur impartial

La lecture de la *Théorie des sentiments moraux* permet encore de préciser le mécanisme sous-jacent à l'évaluation des conséquences des actions et, ainsi, d'expliquer ce qui est à l'origine de la surestimation de celles qui sont bénéfiques. C'est une analyse des quelques passages dans lesquels Smith traite de la capacité de différentes situations permanentes à procurer du bonheur (TSM, III, 3, pp. 213-4) qui permet de mettre en évidence les éléments relatifs au mécanisme en question.

On a montré ci-dessus (chap. 3 ; voir aussi L. Bréban, 2011) qu'à en croire Smith, on pouvait être également heureux dans la plupart des situations permanentes : dans « la pauvreté » comme dans « la richesse » ; dans « la vie privée » comme dans « la vie publique » ; dans « l'obscurité » comme lorsqu'on bénéficie d'« une réputation éclatante » (TSM, III, 3, p. 213). Smith illustre son propos en comparant deux situations typiques souvent invoquées ici, et opposées du point de vue du bonheur qu'elles sont supposées pouvoir procurer : « la condition la plus humble » et « la condition la plus exaltée », que l'on peut rapporter, respectivement, à la pauvreté et à la richesse (TSM, III, 3, p. 214).

A l'inverse de ce qu'une observation superficielle pourrait laisser penser, les plaisirs dont on jouit dans chacune de ces deux situations sont à peu près les mêmes, à deux exception près : celle des « plaisirs frivoles de la vanité et de la supériorité », qui sont le privilège des riches, et celle du plaisir de « la liberté personnelle », qui est le privilège des pauvres (TSM, III, 3, p. 214). Cependant, il est clair que pour l'auteur, cette différence ne conduit pas à des capacités différentes à procurer du bonheur puisqu'il affirme que « dans toutes les situations ordinaires de la vie humaine, un esprit bien disposé peut être également calme, également gai et également satisfait » (TSM, III, 3, p. 214). Cela implique qu'un individu passant, par exemple, de la pauvreté à la richesse substitue les « plaisirs frivoles de la vanité et de la supériorité » à « la liberté personnelle », son niveau de bonheur restant identique. Cette appréciation n'est évidemment pas partagée par tous. Ce sont, d'ailleurs, ceux qui ne la partagent pas que vise Smith lorsqu'il affirme que

« [l]a grande source de la misère et des désordres de la vie humaine semble naître d'une surestimation de la différence entre telle situation permanente et telle autre » (TSM, III, 3, p. 213),

ajoutant encore que certains surestiment le bonheur associé à « la condition la plus exaltée », « cette splendide situation que nous recherchons » (TSM, III, 3, p. 214).

La raison de cette surestimation tient à ce que les individus concernés considèrent que dans cette « condition la plus exaltée », en plus de jouir de la liberté personnelle, ils pourront jouir *aussi* des plaisirs frivoles (voir *supra* chap. 3 et L. Bréban, 2011). Cet accroissement, imaginé, des occasions de plaisir est associé par Smith à une augmentation de la tranquillité, dont dépend le bonheur de l'individu (TSM, III, 3, p. 212), et qui passe précisément par l'augmentation des occasions de plaisir accessibles. Il est cependant remarquable que pour Smith, cette situation ne devrait pas durer : les plaisirs frivoles et ceux de la liberté personnelle ne peuvent coexister, si bien que le pauvre qui, devenant riche, s'imagine qu'il a gagné des plaisirs frivoles sans perdre ceux de la liberté personnelle est voué à être détrompé : ce qu'il imagine est une situation qui n'a pas d'existence.

C'est pourtant à son irruption dans l'imagination que l'on doit la surestimation des conséquences favorables des actions pour l'individu qui chercherait à changer de situation (typiquement, encore une fois, lorsqu'il cherche à passer de la pauvreté à la richesse). Au-delà de l'exemple particulier de la pauvreté et de la richesse, cette

surestimation dépend de la conception plus ou moins forte, par l'imagination, d'un contexte de choix composé d'un plus grand nombre d'objets de plaisir (cette approche a été développée ci-dessus, chap. 4, p. 142).

Nous avons déjà noté que la surestimation des conséquences, qui distingue l'homme imprudent de l'homme prudent, dépend de l'emprise d'une passion (voir *supra*, pp. 251-252). Pour en revenir à l'exemple de la pauvreté et de la richesse, l'individu qui surestime la différence en termes de bonheur entre l'une et l'autre peut être sous l'emprise de « l'avarice » (TSM, III, 3, p. 213). L'homme prudent, au contraire, échappe à cette emprise et pourrait être également heureux dans la pauvreté et dans la richesse. Ce qui est une façon de dire qu'à la différence d'un homme imprudent, l'homme prudent ne perçoit pas le contexte de choix de la pauvreté comme un sous-ensemble de celui de la richesse, mais comme un contexte distinct – une caractéristique remarquable de l'un et de l'autre étant qu'ils permettent de donner naissance à deux niveaux de jouissance identiques.

Il ne faut pas solliciter de façon excessive le texte de Smith pour y reconnaître, derrière une opposition entre, d'un côté, la surestimation des conséquences, l'emprise des passions, l'insuffisante maîtrise de soi, l'estime excessive de soi, l'imprudence et, d'un autre côté, l'estimation correcte des conséquences, l'absence d'emprise des passions, la maîtrise de soi, l'estime raisonnable de soi, une opposition de points de vue dont on sait l'importance dans la *Théorie des Sentiments Moraux* : le point de vue *naturel*, d'une part ; le point de vue du *spectateur impartial*, de l'autre. Ces deux points de vue peuvent se présenter alternativement à un même individu. Ils peuvent aussi se retrouver chez des individus différents, placés cependant dans la même situation.

Ainsi, on a montré précédemment (chap. 3 ; voir aussi L. Bréban, 2011) que l'idée selon laquelle les individus peuvent être également heureux dans la plupart des situations permanentes, si bien qu'aucune d'entre elles ne pouvait être l'objet convenable d'un désir ou d'une aversion « ardente et inquiète », correspondait au point de vue du spectateur impartial. Or, lorsque Smith décrit l'homme prudent comme l'individu qui « se contente naturellement de sa situation » et qui n'est pas prêt à menacer « la sûre tranquillité dont il jouit actuellement » en se lançant dans de nouvelles entreprises qui pourraient la « menacer, sans beaucoup l'améliorer » (TSM, VI, i, p. 299), il est clair

qu'il lui prête le point de vue du spectateur impartial dans son appréciation relative des situations.

De manière plus directe encore, à travers l'exercice de la prudence, l'individu doté de cette vertu adopte le point de vue de la convenance, dont l'instance est précisément le spectateur impartial. Or, le sens de la convenance, dans l'exercice de la prudence, s'exprime à travers la maîtrise de soi, sans laquelle nous serions incapable d'être vertueux (TSM, VI, conclusion, p. 359), ce qui se traduit par la domination du point de vue du spectateur impartial sur le point de vue naturel qu'un individu porte sur sa situation (voir *supra*, pp. 200-208). À l'inverse, l'individu sous l'emprise d'une « passion extravagante » (TSM, III, 3, p. 213) telle que l'avarice, est malheureux de sa situation présente et s' imagine qu'il serait plus heureux s'il pouvait en changer. C'est son point de vue naturel sur sa propre situation relativement à une autre qui domine, et non celui du spectateur impartial, pour lequel la situation dans laquelle se trouve l'avare et celle à laquelle il aspire seraient capables de le rendre également heureux.

2.2.3.4. Une représentation de la surestimation des conséquences

Si on accepte l'idée selon laquelle ces différences de comportements recouvrent celle qui oppose le point de vue naturel et celui du spectateur impartial, le formalisme utilisé dans le chap. 4, consacré à la formalisation de la théorie gravitationnelle du bonheur chez Smith, peut permettre d'en donner une représentation plus systématique.

Le point de départ de l'analyse consistait en un ensemble de choix X auquel venaient s'ajouter les forces de conception $\mu(x)$ de ses éléments x . Ces forces de conception varient entre 0 et 1, et peuvent se comprendre de la manière suivante : lorsque $\mu(x) = 0$, l'élément concerné n'appartient pas au contexte de choix S de l'individu – c'est généralement le cas, par exemple, des objets des plaisirs frivoles pour le pauvre ; lorsque $\mu(x) > 0$, x est considéré, avec plus ou moins de force, comme appartenant au contexte de choix de l'agent ; enfin, lorsque $\mu(x) = 1$, la force de conception de l'objet est aussi élevée que possible. Ces propriétés permettent, déjà, de distinguer le point de vue naturel de celui du spectateur impartial. Ce dernier identifie sans ambiguïté le contexte choix de l'individu : c'est un sous-ensemble Ω de X tel que $\mu(x) = 1$ pour tout x appartenant à Ω et $\mu(x) = 0$ dans le cas contraire. Le point de vue naturel, pour sa

part, conduit à identifier un contexte de choix S généralement différent de Ω , et pour lequel $\mu(x) > 0$ lorsque x appartient à S et $\mu(x) = 0$ dans le cas contraire. Cela signifie que le point de vue naturel se distingue de celui du spectateur impartial en ce que, non seulement, il retient dans le contexte de choix S des objets que le spectateur impartial ne retiendrait pas (et il en écarte d'autres que le spectateur impartial retiendrait), mais il ne conçoit pas toujours pleinement ceux qu'il retient, avec une force de conception égale à 1.

Ceci donne un contenu analytique précis à l'idée de surestimation des conséquences. Ainsi, lorsque l'avare exprime son point de vue naturel, il s'imagine plus riche, mais sans que cela le prive des plaisirs de la liberté. Son contexte de choix englobe donc celui qu'il percevrait, s'il avait sur sa propre situation le point de vue du spectateur impartial, puisque celui-ci sait que pour obtenir ces plus grandes richesses, il devra renoncer à sa liberté. A ce titre, il surestime les conséquences favorables de sa nouvelle situation. Plus encore, on peut imaginer une situation intermédiaire, dans laquelle l'avare comprendrait que les objets de sa liberté pourront lui être moins accessibles qu'il ne le pensait, ce qui le conduira à les concevoir avec moins de force – avec $\mu(x)$ non nul, mais inférieur à 1. Dans ce cas, la surestimation demeurerait, mais serait moindre.

Toutefois, le rôle des forces de conception ne se limite pas à préciser ce que peuvent être les contextes de choix selon que l'on adopte un point de vue naturel ou celui du spectateur impartial. Elles agissent aussi sur ce que Smith appelle la « jouissance » (*enjoyment*), à travers la « tranquillité » qui en dépend et qui gouverne l'aptitude à éprouver du plaisir. Dans le chapitre 4, on a représenté cette fonction de jouissance sous la forme $E(x, T)$. Comme la tranquillité T dépend formellement du graphe M de $\mu(x)$, il est plus commode de substituer à la fonction de jouissance $E(x, T(M))$ une fonction $u(x, M)$ qui associe à chaque couple (x, M) la même valeur que E . En supposant M donné, on reconnaîtra dans $u(x, M)$ des propriétés semblables à celles d'une fonction cardinale d'utilité, du même type que celles que l'on a utilisées ci-dessus pour rendre compte de la décision dans le temps et de la décision en situation de risque. Ces propriétés concernent typiquement la concavité de la fonction ([5.5]) et la monotonie des préférences sous-jacentes. Dès lors, la décision d'un individu caractérisé par un

contexte de choix S (avec $S = \Omega$, s'il adopte le point de vue du spectateur impartial), des forces de conception M et une fonction d'utilité $u(x, M)$ sera la solution de :

$$\max_{x \in S} u(x, M)$$

Deux propriétés remarquables de la fonction $u(x, M)$ doivent encore être notées. En premier lieu, comme Smith soutient l'idée selon laquelle le niveau de tranquillité correspondant à deux situations permanentes du point de vue du spectateur impartial, disons un contexte Ω_a , associé à des forces de conception M_{Ω_a} , et un contexte Ω_b , associé à des forces de conception M_{Ω_b} , est identique et égal au niveau de tranquillité ordinaire (*supra*, chap. 4, pp. 144-145), alors

$$u(x, M_{\Omega_a}) = u(x, M_{\Omega_b})$$

En second lieu, Smith affirme que le niveau de bonheur que l'on peut atteindre dans deux situations permanentes est le même et égal au niveau de bonheur ordinaire. Ce qui signifie que :

$$\max_{x \in \Omega_a} u(x, M_{\Omega_a}) = \max_{x \in \Omega_b} u(x, M_{\Omega_b})$$

Il est possible de représenter simplement, sur cette base, la surestimation des conséquences que l'avare, sous l'emprise de sa passion, exprimerait à travers son point de vue naturel, ainsi que le point de vue du spectateur impartial sur sa situation.

Commençons par le point de vue du spectateur impartial. On se limitera, comme dans la Figure 14, à deux types de biens : x_l en abscisse (l pour « liberté ») et x_f en ordonnée (f pour « frivole »). L'ensemble de choix est alors défini par $X = \{(x_l, x_f) : x_l, x_f \geq 0\}$. On supposera deux situations typiques, la richesse et la pauvreté (repérés respectivement par les exposants ou indices r et p), qui correspondent, du point de vue du spectateur impartial, à deux contextes de choix Ω_r et Ω_p :

$$\Omega_r = \{(x_l, x_f) : x_l \in [0, x_l^r], x_f \in [0, x_f^r]\}$$

$$\Omega_p = \{(x_l, x_f) : x_l \in [0, x_l^p], x_f \in [0, x_f^p]\}$$

avec $x_f^r > x_f^p$ et $x_l^p > x_l^r$.

Ces deux contextes de choix sont associés à des forces de conceptions M_{Ω_r} et M_{Ω_p} de sorte que l'utilité procurée par tout x appartenant à l'ensemble de choix est telle que

$$u(x, M_{\Omega_r}) = u(x, M_{\Omega_p})$$

et que la satisfaction la plus élevée qui peut être obtenue sur ces deux contextes, c'est-à-dire la richesse et la pauvreté, est la même du point de vue du spectateur impartial :

$$\max_{x \in \Omega_r} u(x, M_{\Omega_r}) = \max_{x \in \Omega_p} u(x, M_{\Omega_p})$$

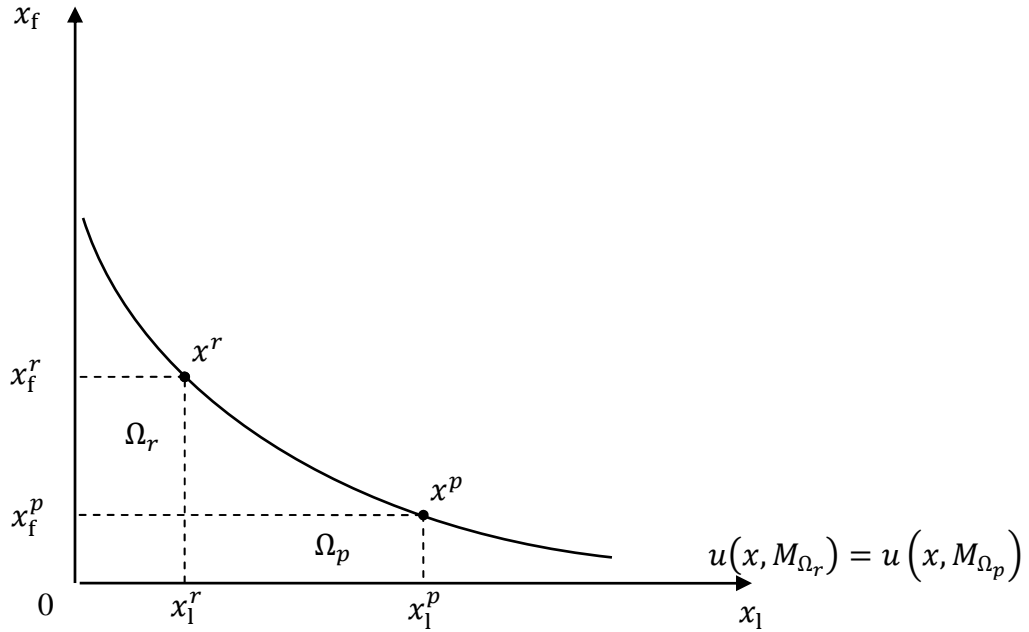


Figure 14 – Le point de vue du spectateur impartial sur la richesse et la pauvreté

Il n'en va pas de même pour l'avare dont la passion se répercute sur la façon dont il perçoit les deux situations (voir *infra*, Figure 15). Lorsque, dans la situation x^p , il imagine la richesse qu'il convoite, son imagination ne le conduit pas à concevoir qu'il devra sacrifier des plaisirs frivoles, si bien que, surestimant ses possibilités d'accéder à ceux-ci, il perçoit comme contexte de choix :

$$S_n = \{(x_l, x_f) : x_l \in [0, x_l^p], x_f \in [0, x_f^r]\} \quad [5.10]$$

Si on désigne par M_{S_n} le graphe des forces de conception correspondantes, l'utilité la plus élevée qu'il pense pouvoir atteindre est la solution x^n de :

$$\max_{x \in S_n} u(x, M_{S_n})$$

Face au point de vue d'un spectateur impartial, la surestimation des conséquences de l'enrichissement imaginé par l'avare ne tient pas seulement à un biais sur le contexte de choix (S_n au lieu de Ω_r), mais également à des biais sur l'utilité qu'il en retirera.

- Il pense obtenir (voir Figure 15) $u(x^n, M_{S_n}) = u_3$, alors qu'il obtiendra $u(x^r, M_{\Omega_r}) = \bar{u}$, inférieur à u_3 puisque x^r est aussi un élément de S_n et que la tranquillité imaginée par le point de vue naturel est plus élevée que celle qui découle du point de vue du spectateur impartial.
- Et au demeurant, même si l'avare devait choisir x^r et non x^n , il surestimerait l'utilité $u(x^r, M_{S_n}) = u_2$ qu'il en obtiendrait, en la supposant supérieure à l'utilité $u(x^p, M_{S_n}) = u_1$ qu'il associe à sa situation initiale x^p , sans reconnaître ce qui ne lui apparaîtrait qu'en adoptant le point de vue du spectateur impartial : en x^r comme en x^p , son utilité est la même et est égale à \bar{u} .

D'une manière générale, la surestimation des conséquences favorables de ses actions dans laquelle Smith voit l'une des attitudes décisionnelles de l'homme imprudent, va le conduire à surestimer les occasions de plaisir qui se présentent à lui et à surestimer le plaisir qu'il retirera de celles-ci.

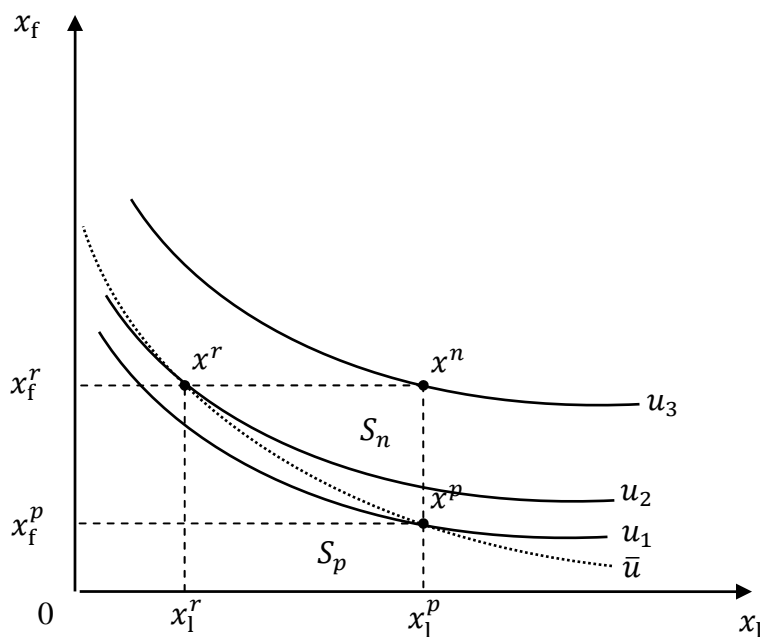


Figure 15 – Le point de vue naturel de l'avare (courbes d'indifférence en traits pleins) face au point de vue du spectateur impartial (en pointillés)

Les comportements de l'homme prudent et de l'homme imprudent face à l'estimation des conséquences de leurs actions peuvent, en résumé, être saisis à travers un contexte

de choix S et une fonction d'utilité $u(x, M)$ dépendant des conséquences et de leurs forces de conception

$$u = u(x, M) \quad [5.11]$$

Les graphes des forces de conceptions engendrent des contextes de choix différents, dans le cas de l'homme prudent :

$$M = M_{\Omega}, S = \Omega : x \in \Omega \Rightarrow \mu_{\Omega}(x) = 1, x \notin \Omega \Rightarrow \mu_{\Omega}(x) = 0 \quad [5.12]$$

et dans le cas de l'homme imprudent :

$$M \neq M_{\Omega}, S \neq \Omega : x \in S \Rightarrow \mu(x) > 0, x \notin S \Rightarrow \mu(x) = 0 \quad [5.13]$$

Il en résulte une surestimation de l'utilité que l'homme imprudent pense pouvoir retirer de sa situation :

$$\max_{x \in S} u(x, M) > \max_{x \in \Omega} u(x, M_{\Omega}) \quad [5.14]$$

2.3. L'homme prudent et l'homme imprudent

L'analyse des dimensions décisionnelles contenues dans la vertu de prudence permet de faire apparaître deux profils d'individus : le personnage de l'homme *prudent* et son négatif, l'homme *imprudent*, même si Smith ne le nomme pas ainsi de façon explicite dans la *Théorie des sentiments moraux*.

Au regard des trois dimensions mises en évidence précédemment, l'homme prudent correspond à l'individu qui :

- n'a pas de préférence pour le présent ;
- estime convenablement les conséquences de ses actions ;
- a une aversion pour le risque, une aversion pour les pertes et n'est ni optimiste ni pessimiste face au risque (au sens de l'utilité dépendante du rang).

A l'inverse, l'homme imprudent correspond à l'individu qui :

- a une forte préférence pour le présent ;
- surestime les conséquences bénéfiques de ses actions ;
- est optimiste face au risque.

Plus encore, cette analyse fait émerger une caractéristique morale qui se situe en amont des trois dimensions décisionnelles contenues dans la vertu de prudence. Cette caractéristique morale permet de préciser les profils de l'homme prudent et de l'homme

imprudent du point de vue, non plus de leurs attitudes décisionnelles, mais de la façon dont ils délibèrent : il s'agit de la maîtrise de soi.

La maîtrise de soi intervient de façon décisive pour orienter un comportement vers la prudence dans le cadre de chaque dimension décisionnelle : la décision dans le temps, sur laquelle Smith insiste tout particulièrement, mais aussi l'estimation des conséquences et l'attitude face au risque. Ainsi, les caractéristiques décisionnelles que Smith attribue à l'homme prudent et à l'homme imprudent découlent du fait que le premier maîtrise ses passions tandis que le second y cède. Nous savons que la délibération qui y conduit correspond à une lutte entre les deux points de vue qu'un individu peut porter sur sa situation : le point de vue naturel que nous dicte les impulsions de l'amour de soi et le point de vue du spectateur impartial que nous dicte notre sens de la convenance (voir *supra*, pp. 121-124). Quant à la maîtrise de soi, elle est la caractéristique de cette délibération lorsqu'elle conduit à la domination du second point de vue sur le premier.

A chaque fois, cependant, elle intervient sur une caractéristique individuelle différente. Ce sont nos « appétits présents » (TMS, IV, 2, p. 264 ; VI, i, p. 298) qui conduisent l'homme imprudent à avoir une forte préférence pour le présent, des passions telles que l'avarice, l'ambition et « la vaine gloire » (TMS, III, 3, p. 213) qui le poussent à surestimer les conséquences bénéfiques de ses actions, et une estime de soi excessive qui l'incite à s'engager dans des loteries inéquitables. Cette apparente hétérogénéité fait apparaître que les passions sollicitées ne couvrent pas la totalité du champ émotionnel. Dans la section sur la maîtrise de soi, Smith nomme ces passions : « [l']amour du bien-être, du plaisir de l'applaudissement et de beaucoup d'autres satisfactions égoïstes » (TSM, VI, iii, p. 331). Elles ont pour caractéristique d'être « moins violentes et moins turbulentes » (TSM, VI, iii, p. 336) que d'autres passions comme la crainte ou la colère. Cela ne les rend pas plus innocentes : la difficulté réside dans le fait qu'elles sollicitent constamment les individus et, pour cela, elles sont « très susceptible[s] d'égarer et de conduire à de grandes déviations » (TSM, VI, iii, p. 331)¹⁷⁶. Or, c'est cette classe de

¹⁷⁶ Smith oppose cet ensemble de passions à celui qui comprend des passions qui nécessitent un effort important pour être contenues « même un seul instant ». Il donne en exemple la crainte et la colère (TSM, VI, section 3, p. 331).

passions qui constitue la cible de la prudence, et que l'homme prudent parvient à maîtriser.

L'effet de ce mécanisme est troublant. Céder à ces passions que l'homme prudent sait maîtriser n'a alors rien d'absurde. Cela correspond à ce point de vue naturel que nous dicte simplement l'amour de soi. Les maîtriser ne signifie pas pour autant que l'homme prudent n'est plus sollicité par l'amour de soi. Adopter le point de vue du spectateur impartial et suivre le sens de la convenance n'élimine pas l'amour de soi, mais le soumet à la recherche de ces actions qui rendent digne d'éloge. Ce seront ainsi des considérations morales qui gouverneront un mécanisme décisionnel qui peut être décrit en en faisant abstraction.

L'identification de maîtrise de soi comme dimension morale, en amont des dimensions décisionnelles de la prudence, permet alors de mettre en évidence le principe qui dirige, respectivement, l'homme prudent et l'homme imprudent :

- L'homme prudent qui adopte le point de vue du spectateur impartial est dirigé par un motif exprimant le sens de la convenance, le désir d'être digne d'éloge.
- Par contraste, l'homme imprudent, pour lequel c'est le point de vue naturel qui domine, est dirigé par l'amour de soi.

3. L'HOMME PRUDENT, L'HOMME IMPRUDENT ET LES ACTEURS ÉCONOMIQUES DE LA *RICHESSSE DES NATIONS*

3.1. Deux profils dans la *Richesse des nations*

Le rôle des passions dans la *Richesse des nations* se retrouve dans les acteurs de l'accumulation du capital et du marché du crédit. Ceux-ci peuvent être regroupés au sein des deux profils décisionnels correspondant aux individus qui sont sous l'emprise de passions et à ceux qui les restreignent parce qu'ils sont dirigés par un autre principe :

- le faiseur de projets est ainsi rejoint par le banquier imprudent et par le prodigue.
- l'homme sage est rejoint par l'homme frugal et par le banquier prudent.

*3.1.1. Sous l'emprise des passions : faiseur de projets,
banquier imprudent et prodigue*

Le vocabulaire de la *Richesse des nations* est suffisamment explicite pour que l'on reconnaisse, derrière la description des *faiseurs de projets*, des individus sous l'emprise d'une passion excessive et violente, excitée par la vue d'un « grand profit ». Leurs entreprises sont qualifiées d'« immodérées » (RDN, II, 2, p. 387) et d'« extravagantes » (RDN, II, 2, p. 402), termes que Smith emploie souvent en référence aux passions dans la *Théorie des sentiments moraux*. Leurs réactions peuvent être agressives : lorsque, par exemple, Smith aborde les problèmes rencontrés par les banques d'Angleterre et d'Écosse avec les lettres de change circulantes et la limitation de l'escompte qui était supposée y remédier, il parle de la « fureur » des faiseurs de projets et de leur « clameurs ». Ne pouvant obtenir ce qu'ils désiraient, ils s'en prenaient aux banques, leurs reprochant leur « ignorance », leur « conduite malhonnête » et leur « pusillanimité » (RDN, II, 2, p. 398). Smith les décrit comme des « gens à projets chimériques » (RDN, II, 2, p. 402) et parle de leurs « beaux rêves » (RDN, II, 2, p. 395). La perspective de faire une fortune soudaine (car c'est ce que vise la spéculation (RDN, I, 10, p. 189) associée au comportement des faiseurs de projets¹⁷⁷) les conduit à étendre leurs affaires au-delà de ce que leurs capitaux permettent car leur désir de faire ou d'accroître leur fortune semble sans modération.

Le *banquier imprudent* ne fait pas de distinction entre ses débiteurs et prête sans difficulté à des faiseurs de projets et à des prodiges. Il se fait même un principe de prêter aux faiseurs de projets l'intégralité de leur capital (RDN, II, 2, p. 399), pensant que les intérêts qu'il récoltera seront d'autant plus importants. On peut donc présumer que, comme le faiseur de projets auquel il accorde son soutien, il aspire à une fortune rapide. Et comme lui encore, il est aveuglé par son désir de réussite. En reprenant l'exemple de la banque d'Écosse, Smith dit à son propos :

¹⁷⁷ « Tout établissement nouveau en manufacture, toute branche nouvelle de commerce, toute pratique nouvelle en agriculture, est toujours une spéculation dont l'entrepreneur [le faiseur de projet ; dans le texte anglais, « *the projector* », WN, I, x, b, 43, p. 131] se promet des profits extraordinaires. Ces profits sont quelquefois très forts ; plus souvent peut-être, c'est tout le contraire qui arrive ; mais, en général, ils ne sont pas en proportion régulière avec ceux que donnent dans le voisinage les anciennes industries. Si le projet réussit, les profits sont ordinairement très élevés d'abord. Quand ce genre de trafic ou d'opération vient à être tout à fait établi et bien connu, la concurrence réduit les profits au niveau des autres emplois. » (RDN, I, 10, p. 190)

« [I]l paraît qu'elle [la banque d'Ecosse] ne faisait presque aucune différence entre les lettres de changes sérieuses et les lettres circulantes, mais qu'elle les escomptait toutes indistinctement. » (RDN, II, 2, p. 398)

L'illusion qui frappe les banquiers de cette sorte est encore affirmée dans le passage suivant, qui concerne toujours la banque d'Écosse :

« [L']intention [des spéculateurs qui l'avaient projetée et établie], à ce qu'il semble, était de soutenir les belles et grandes entreprises (car ils les regardaient comme telles) qu'on avait formées à cette époque, en différents endroits du pays » (RDN, II, 2, p. 400)

L'ensemble de ces remarques a pour effet de convaincre le lecteur que le banquier imprudent rejoint le faiseur de projets dans une espérance vaine d'accroissement de leurs profits, dictée par désir passionné d'enrichissement (voir les commentaires de S. Leloup, 2000, p. 920).

Enfin, le *prodigue* rejoint le faiseur de projets et le banquier imprudent dans la soumission à ses passions. Smith explique qu'il est dominé par une passion violente, qu'il nomme « la profusion », et qui se distingue du simple désir (non passionné) d'améliorer son sort :

« Quant à la profusion, le principe qui nous porte à dépenser, c'est la passion pour les jouissances actuelles, passion qui est à la vérité, quelquefois très forte et difficile à réprimer » (RDN, II, 3, p. 428)

3.1.2. Les passions contenues : l'homme sage, l'homme frugal, le banquier prudent

A l'inverse des précédents, l'homme sage, l'homme frugal et le banquier prudent correspondent aux acteurs qui restreignent leurs passions, les deux premiers représentant un seul et même personnage, rejoint par le dernier.

A priori pourtant, l'homme sage semble être un individu distinct de l'homme frugal, acteur clef de l'accumulation du capital. En effet, ils apparaissent dans la *Richesse des nations* indépendamment l'un de l'autre à plusieurs reprises : Smith mentionne ainsi successivement le « frugal man » (WN, II, iii, 25, p. 340), les « sober people » (WN, II, iv, 15, p. 357) et les « [s]ober men » (WN, IV, i, 16, p. 437). Il n'est donc pas absurde de les considérer comme distincts. Cependant, cette distinction n'apparaît pas si clairement et, bien qu'ils ne puissent être tenus pour définitifs, plusieurs arguments plaident en faveur d'une confusion entre ces deux personnages. Ils concernent 1) la nature de leurs activités respectives ; 2) l'emploi du capital ; 3) le principe explicatif de leurs qualités.

Premièrement, les deux individus sont décrits comme des entrepreneurs. La principale qualité de l'homme frugal est d'être économe. A ce titre, elle incite à l'épargne et vise à l'accumulation des profits. Quant à la sagesse, elle conduit l'entrepreneur à mettre en œuvre des projets ajustés au capital dont il dispose et dans des secteurs où le risque de banqueroute est faible. En bref, la frugalité place l'accent sur la première étape du processus de production, la formation de l'épargne, tandis que la sagesse insiste sur la seconde étape, la mise en œuvre des moyens de production dans l'entreprise. Ces deux qualités sont évidemment liées à l'action d'entreprendre et Smith ne semble pas les envisager autrement que combinées chez un même individu :

« Pour mettre une terre en valeur avec un profit, il faut, comme pour toutes les entreprises de commerce, la plus grande attention sur les plus petit gains [la sagesse ; L.B.] et sur les moindres épargnes [la frugalité ; L.B.] » (RDN, III, 2, p. 478)

C'est ainsi, encore, que Smith associe les « entreprises sages » (« *sober undertakings* », WN, II, ii, 77, p. 317, traduit par « entreprises prudentes » (RDN, II, 2, p. 402) chez Germain Garnier) et plus loin les « entreprises prudentes et profitables » (« prudent and profitable [...] undertakings », WN, II, ii, 77, p.317 ; « entreprises sages et profitables », RDN, II, 2, p. 403, dans la traduction de Germain Garnier) aux débiteurs « sages et frugaux » (« sober and frugal », WN, II, ii, 77, p. 316 ; « sages et économes » dans la traduction Garnier, RDN, II, 2, p. 402). Tout ceci conduit à penser que l'homme sage qui est à l'origine des entreprises prudentes, puisque proportionnées à ses capitaux et non hasardeuses, est aussi frugal, c'est-à-dire disposé à épargner sur son revenu ce qui est nécessaire à les mettre en œuvre.

Deuxièmement, lorsque l'homme frugal emprunte un fonds, c'est pour l'employer en tant que capital, duquel il espère retirer un profit qui lui permette, en partie ou en totalité, de rembourser le capital et de payer l'intérêt (RDN, II, 4, p. 439). De même, l'homme sage, tel que Smith le décrit, emprunte une partie du capital qui correspond à une encaisse de transaction pour mener à bien son entreprise et ainsi obtenir des profits qui lui permettront, entre autres, de rendre le capital emprunté et de payer l'intérêt. Smith ne donne pas d'élément quant à l'emploi qu'il fait de ses profits. Il affirme seulement :

« Les gens sages [...] ne veulent donner pour l'usage de l'argent qu'une partie du profit qu'ils espèrent en retirer » (RDN, II, 4, p. 446)

Mais comme il s'agit d'un entrepreneur capitaliste, il paraît vraisemblable d'admettre qu'il s'en sert pour étendre son industrie. Là encore, les deux personnages se rejoignent.

Troisièmement, la frugalité et la sagesse s'appuient de façon identique sur un même principe, le désir d'améliorer son sort. On sait que pour Smith, ce désir d'améliorer son sort a un caractère universel. Il s'agit d'un désir « calme et sans passion », constitutif de l'incitation à entreprendre (voir RDN, II, 3, p. 428), que Smith définit ainsi lorsqu'il veut expliquer le principe qui incite, justement, l'homme frugal à épargner :

« [L]e principe qui nous porte à épargner, c'est le désir d'améliorer son sort ; désir qui est en général, à la vérité, calme et sans passion, mais qui naît avec nous et ne nous quitte qu'au tombeau. Dans tout l'intervalle qui sépare ces deux termes de la vie, il n'y a peut être pas un seul instant où un homme se trouve assez pleinement satisfait de son sort pour n'y désirer aucun changement ni amélioration quelconque. » (RDN, II, 3, p. 429)

Cependant, bien qu'il s'agisse d'un désir universel, dont la caractérisation claire apparaît à propos de la discussion d'un comportement particulier de l'homme frugal, Smith s'y réfère en associant sagesse et frugalité. Pour le comprendre, il faut d'abord s'arrêter sur le passage suivant du livre II, chapitre 3 :

« Les effets d'une conduite peu sage sont souvent les mêmes que ceux de la prodigalité [...]. Il est rare, à la vérité, que la prodigalité ou la conduite imprudente des individus dans leurs affaires puisse jamais influencer sur la fortune d'une grande nation, la profusion ou l'imprudence de quelques-uns se trouvant toujours plus que compensée par l'économie [« *frugality* », WN, II, iii, 27, p. 341] et la bonne conduite des autres. » (RDN, II, 3, p. 428)¹⁷⁸

Au-delà de son contenu économique, le vocabulaire utilisé par Smith dans ce passage, comme dans d'autres endroits de la *Richesse des nations*, met en évidence que lorsqu'il parle de conduite « peu sage » ou « imprudente », il s'agit de celle des faiseurs de projets, qu'il distingue ici des prodiges, et que c'est aux hommes sages et aux hommes frugaux qu'il se réfère lorsqu'il parle respectivement de « bonne conduite » et d'« économie » (*frugality*). Sagesse et frugalité sont ainsi associées dans la lutte contre les défauts privés des autres agents économiques. La même association prévaut lorsque Smith explique que ce qui représente un danger pour l'enrichissement de la nation n'est pas la mauvaise conduite ou l'imprudence de certains particuliers, mais celle du gouvernement. C'est à cette occasion qu'il fait apparaître que la frugalité et la sagesse sont guidées par le même principe, le désir d'améliorer son sort :

« Malgré toutes les contributions excessives exigées par le gouvernement, [le capital qui sert annuellement à cultiver les terres et à maintenir le travail] s'est accru insensiblement et dans le silence par l'économie privée [« *private frugality* », WN, II, iii, 36, p. 345] et la

¹⁷⁸ Smith, par ce constat, veut faire apparaître qu'il n'est pas nécessaire d'intervenir, à travers des lois, pour limiter les comportements prodigues puisqu'ils sont minoritaires. En effet, la majorité des individus d'une nation sont poussés par le désir d'améliorer leur sort et ont pour cela un comportement frugal. Smith fait ainsi confiance en le désir puissant d'améliorer son sort qui pousse chaque individu à épargner (voir Fleischaker, 2004, pp. 87-90).

sage conduite des particuliers, par cet effort universel, constant et non interrompu de chacun d'eux pour améliorer leur sort individuel. » (RDN, II, 3, p. 433)

Le principe initialement universel de l'amélioration de son sort associe ainsi, de façon particulière, les deux personnages particuliers que sont l'homme sage et l'homme frugal.

Rigoureusement, les trois arguments précédents n'obligent pas à penser que l'homme sage et l'homme frugal soient le même acteur. Mais ils constituent au moins une présomption. Présomption qui est entretenue par le fait qu'il n'existe pas de véritables éléments de différenciation entre l'un et l'autre. On a seulement l'impression que Smith parle tantôt de l'un, tantôt de l'autre selon le contexte, insistant tour à tour sur leurs qualités. Mais cela ne signifie pas que ce sont deux acteurs distincts. Et face aux questions que l'on s'efforce de traiter ici, il n'y a guère de raison de les distinguer.

Quant au *banquier* et aux banques en général, ils ont, dans l'économie smithienne, l'initiative de la création monétaire à travers l'octroi de crédit et l'escompte de lettres de change. L'activité du banquier est comparable à celle de l'entrepreneur (voir RDN, II, 2, p. 379). L'objectif de l'un comme de l'autre est de mener à bien ses affaires et d'en récolter un profit (RDN, II, 2, p. 401) qui pourra lui permettre d'étendre ses activités. Il est donc également soumis aux contraintes de rentabilité et de sûreté (Sydney G. Checkland, 1975, p. 513 et Sylvie Diatkine, 1995, p. 20) et, comme n'importe quel entrepreneur, il est susceptible de connaître la faillite s'il ne se soumet pas à ces contraintes. Smith voit même les banques comme des « compagnie[s] de commerce » (RDN, II, 2, p. 402). Ce qui soulève la question des relations entre le banquier et les entrepreneurs tels que le faiseur de projets et l'homme sage et frugal.

Bien qu'un tel comportement paraisse exceptionnel, Smith décrit ce que pourraient être les qualités d'un banquier prudent¹⁷⁹, à savoir, « la fortune, la probité et la sagesse » (RDN, II, 2, p. 375). Son comportement rejoindrait alors celui d'un homme sage. Il

¹⁷⁹ Smith n'utilise pas cette appellation. En revanche, comme on l'a vu, il parle de l'imprudence des banques et de la « *prudence of particular banker* » (WN, II, ii, 28, p. 292), des « *more prudent Scotch banks* » (WN, II, ii, 72, p. 312) ainsi que de la « *prudence or skill of [the conductor of the paper money]* » (WN, II, ii, 86, p. 321). Pour simplifier mon exposé je parlerai donc des banquiers prudents et des banquiers imprudents. Par ailleurs, il semble que l'expérience joue un rôle non négligeable dans le métier de banquier (RDN, II, 2, p. 381). Smith parle de banques qui tirent les leçons de l'expérience, c'est-à-dire, des pertes enregistrées à la suite de l'escompte d'effets fictifs et qui adoptent un comportement plus prudent (RDN, II, 2, p. 392 et p. 398).

mènerait des opérations que Smith appelle « judicieuses [*judicious* ; L.B.] » (WN, II, ii, 86, p. 320-321)¹⁸⁰ en se contentant de financer une encaisse de transaction qui aurait constitué un capital inactif si le papier monnaie n'avait pas existé et en n'étendant pas, ainsi, ses affaires au-delà de ses possibilités. Il ne ferait qu'avancer une encaisse qui lui reviendrait à remboursement accompagnée de l'intérêt. Il prendrait soin de distinguer les effets fictifs des effets réels en dépit des difficultés que cela présente et ainsi tenterait de ne pas se confronter à des situations où il encourt un risque de perte en prêtant à des faiseurs de projets.

Cependant, si on prend en compte les réglementations ou les solutions que propose Smith pour réguler le marché du crédit, il semble qu'il ne croie pas beaucoup en la sagesse des banquiers. Le simple fait de suggérer un taux d'intérêt maximum laisse penser que les banquiers, à eux seuls, ne sont pas capables d'avoir un comportement raisonnable et qu'ils peuvent se laisser aller facilement à prêter à des faiseurs de projets. Cette méfiance de Smith se retrouve même lorsqu'il aborde les bienfaits de la concurrence entre les banques et qu'il écrit qu' :

« [e]lle oblige tous ces banquiers à mettre plus de circonspection dans leur conduite »
(RDN, II, 2, p. 416)

Ceci ne signifie pas que l'homme sage, l'homme frugal et le banquier prudent ne sont pas soumis aux mêmes passions que le faiseur de projets, le prodigue et le banquier imprudent. Mais eux, restreignent leurs passions. La *Richesse des nations* décrit ainsi des individus par ailleurs sages et économes, mais sujets à des crises passionnelles transitoires. Lorsque Smith aborde le thème de la passion pour les jouissances actuelles, il explique que bien que « très forte et très difficile à réprimer », il peut ne s'agir que d'une crise « passagère et accidentelle » (RDN, II, 3, p. 428-9) :

« Ainsi, quoique le principe qui porte à dépenser l'emporte chez presque tous les hommes en certaines occasions, et presque en toutes occasions chez certaines personnes, cependant chez la plupart des hommes, en prenant en somme tout le cours de leur vie, il semble que le principe qui porte à l'économie, non seulement prévaut à la longue, mais prévaut même avec force. » (RDN, II, 3, p. 429)

Smith envisage même, à l'occasion de la discussion sur la « rareté de l'argent », que l'homme sage puisse être sujet à la passion pour l'enrichissement soudain de manière « accidentelle et passagère » :

¹⁸⁰ La traduction française par Germain Garnier utilise le terme « sages » (RDN, II, 2, p. 406).

« Cependant, il n'y a rien dont on se plaint plus communément que de la rareté de l'argent. [...] ces plaintes sur la rareté de l'argent ne sont pas particulières seulement à d'imprudents dissipateurs ; elles sont quelquefois générales dans toute une ville de commerce et dans les pays environnants. La cause ordinaire en est dans la fureur qu'on a souvent d'entreprendre plus qu'on ne peut accomplir. Les gens les plus économes [Les hommes sages, *sober men* (WN, IV, i, 16, p. 437)] qui auront fait des spéculations disproportionnées à leurs capitaux, peuvent se trouver dans le cas de n'avoir ni de quoi acheter de l'argent, ni de crédit pour en emprunter, tout aussi bien que des prodiges qui auront fait des dépenses disproportionnées à leurs revenus [...]. Quand les profits du commerce viennent à être plus forts qu'à l'ordinaire, l'envie d'entreprendre au-delà de ses forces est une maladie qui gagne les gros commerçants comme les petits. » (RDN, IV, i, p. 21)

Parfois les hommes peuvent être détournés de leur désir d'améliorer leur sort et se laisser emporter par les passions. Cependant, ce désir garde son autorité sur la plupart des individus¹⁸¹. Il en résulte que, chez chaque personne dont Smith dit que pour améliorer son sort, elle fournit un « effort constant, uniforme et jamais interrompu » (RDN, II, 3, p. 430), les passions sont une sollicitation permanente :

« Cet effort universel, constant, uniforme et jamais interrompu de tout individu pour améliorer son sort ; ce principe qui est la source primitive de l'opulence publique et nationale, aussi bien que l'opulence privée, a souvent assez de puissance pour maintenir [...] le progrès naturel des choses vers une meilleure condition. » (RDN, II, 3, p. 430)

Le lien avec la *Théorie des sentiments moraux*, plus particulièrement avec la section sur la maîtrise de soi qui constitue un ajout dans l'édition de 1790, devient alors encore plus évident. La maîtrise de soi dont font preuve l'homme sage, l'homme frugal et le banquier prudent dans les passages de la *Richesse des nations* qui les concernent, est décrite dans la *Théorie des sentiments moraux* de la même façon que l'effort qui consiste à maîtriser « [l']amour du bien-être, du plaisir de l'applaudissement et de beaucoup d'autres satisfactions égoïstes » (TSM, VI, iii, p. 331), c'est-à-dire de cette classe de passions auxquelles l'homme prudent est confronté (voir *supra*, p. 264) : là aussi, Smith parle de « l'uniformité, l'égalité et la persévérante assiduité de l'effort » (TSM, VI, iii, p. 332)¹⁸².

Ainsi, la dimension morale, qui se situe en amont des trois dimensions décisionnelles de la prudence, est à l'œuvre dans la *Richesse des nations*. Elle permet de regrouper les acteurs de l'accumulation du capital et du marché du crédit en deux profils d'individus :

¹⁸¹ « A l'égard de la conduite des affaires, le nombre des entreprises sages et heureuses est partout beaucoup plus considérable que celui des entreprises imprudentes et malheureuses. » (RDN, II, 3, p. 429).

¹⁸² On relèvera la similitude de vocabulaire entre les deux ouvrages, Smith mentionnant cet effort qui consiste à « restreindre [*restrain*] » (TSM, VI, iii, §2, p. 237 ; WN, II, 3, §28, p. 341) ses passions.

ceux qui ne maîtrisent pas leurs passions (le faiseur de projet, le banquier imprudent et le prodigue) et ceux qui les maîtrisent (l'homme sage et frugal dont le banquier prudent fait partie). Or si ces acteurs peuvent être distingués grâce à cette dimension morale, on attend également qu'ils possèdent les caractéristiques décisionnelles qui en découlent.

3.2. L'homme prudent et l'homme imprudent au regard des dimensions décisionnelles

Nous allons en effet montrer que ces deux types d'individus correspondent, respectivement, à l'homme imprudent et à l'homme prudent :

- Ceux qui ne maîtrisent pas leurs passions (le faiseur de projets, le prodigue et le banquier imprudent) possèdent les caractéristiques décisionnelles de l'homme imprudent : une forte préférence pour le présent, de l'optimisme face au risque au sens de l'utilité dépendante du rang, une tendance à surestimer les conséquences bénéfiques de ses actions.
- Ceux qui, au contraire, les maîtrisent, possèdent les caractéristiques décisionnelles de l'homme prudent : une absence de préférence pour le présent, une absence d'optimisme ou de pessimisme face au risque associée à une aversion faible pour le risque et à une aversion pour le risque de perte, une estimation convenable des conséquences de ses actions.

La continuité que l'on établit ainsi entre la *Théorie des sentiments moraux* et la *Richesse des nations* permet de faire figurer une même catégorisation dans le prolongement des deux ouvrages : elle oppose l'homme prudent et l'homme imprudent, le point de vue du spectateur impartial et le point de vue naturel, la maîtrise de soi et l'absence de maîtrise. Les acteurs de la *Richesse des nations* que Smith fait intervenir lorsqu'il examine l'accumulation du capital et le marché du crédit trouvent leur place dans l'une ou l'autre de ces catégories et acquièrent ici une identité morale, en amont de ce qui fait leur spécificité décisionnelle. Les rapporter, maintenant, à chacune des dimensions décisionnelles qui ont permis de distinguer l'homme prudent et l'homme imprudent (la décision dans le temps, l'attitude face au risque, l'estimation des conséquences) va conduire à confirmer leur appartenance à la catégorie où ils prennent place en fonction de leur identité morale.

Ainsi montrera-t-on que si le faiseur de projets, le prodigue et le banquier imprudent relèvent de la catégorie des hommes imprudents, de la même manière que l'homme sage, l'homme frugal et le banquier prudent sont autant d'exemples d'hommes prudents, ce n'est pas seulement parce qu'ils se ressemblent moralement, au sein de chaque catégorie. C'est aussi parce qu'ils se ressemblent dans leurs manières de décider.

3.2.1. L'homme imprudent : le faiseur de projet, le banquier imprudent et le prodigue

D'une manière générale, Smith qualifie les entreprises des faiseurs de projets et, dans leur prolongement, celles des banquiers imprudents d'« imprudentes et non profitables [*imprudent and unprofitable undertakings*] » (WN, II, 2, pp. 316-317) ¹⁸³. L'appartenance du prodigue à la même catégorie d'acteurs ne soulève guère de doutes. Toutefois, il est plus difficile de caractériser son comportement au regard des dimensions qui concernent l'estimation des conséquences et l'attitude face au risque.

Pour une part, en effet, les conséquences de sa conduite sont, pour Smith, les mêmes que celles liées à l'attitude du faiseur de projets : il entraîne une diminution de la masse des fonds productifs de la nation (RDN, II, 3, p. 428). Cependant, Smith prend soin de distinguer le comportement de ces deux acteurs, associant la « mauvaise conduite [*misconduct*] » (WN, II, iii, 27, p. 341) au faiseur de projets et, bien entendu, la « prodigalité » ou « profusion » (RDN, II, 3, p. 428) au prodigue. Mais surtout, ce qui les distingue de toute évidence, c'est que l'un est décrit comme un entrepreneur (le faiseur de projets) qui ambitionne des profits sur ses dépenses d'investissement, tandis que l'autre (le prodigue) n'espère aucun revenu sur ce qui n'est que ses dépenses de consommation. Le prodigue n'est généralement pas un entrepreneur¹⁸⁴ parce qu'il n'a pas pour objectif de percevoir un profit qu'il pourrait accumuler : Smith associe d'ailleurs la prodigalité à la fainéantise (RDN, II, 3, p. 426 ; 4, p. 440) et à l'absence de caractère entreprenant (RDN, III, 4, p. 501). Si bien qu'aussi longtemps que le prodigue ne fait pas évoluer sa situation vers celle du faiseur de projet, voire du banquier

¹⁸³ La traduction française de Germain Garnier, traduit ces deux passages, respectivement, par « sages et profitables » et par projets « téméraires et désavantageux » (RDN, II, 2, p. 403).

¹⁸⁴ Cela peut être nuancé. On peut envisager un entrepreneur sujet à une crise passionnelle qui le conduirait à dépenser au-delà de son revenu plutôt que de l'accumuler. A ce moment, il n'est plus entrepreneur et entre dans la peau du prodigue.

imprudent, il n'est jamais confronté à une entreprise pour laquelle il serait significatif de se demander s'il a une opinion exagérée de sa personne, qui le conduirait à surestimer les conséquences bénéfiques de ses actions, ou s'il surestime ses chances de gains – bien que, sur ce dernier point au moins, des éléments de son attitude face au risque semblent se dessiner.

3.2.1.1. Une préférence pour le présent

L'archétype de l'individu qui, dans *Richesse des nations*, possède une forte préférence pour le présent correspond au prodigue. Cette préférence pour le présent se retrouve cependant chez le faiseur de projet et le banquier imprudent.

En effet, le prodigue est cet individu qui, dans l'arbitrage entre « jouissance pour le moment » et « profit pour l'avenir » (RDN, II, 1, p. 364), choisit d'affecter à la première non seulement son revenu, mais également une partie du fonds qui l'alimente. Le fait que ses dépenses en biens de consommation soient supérieures à son revenu entraîne la destruction progressive de ce qui aurait pu être employé comme capital. Ce qui pourrait, si le fonds dont dispose le prodigue devait devenir trop faible, compromettre sa possibilité ultérieure de le réaffecter vers des opérations susceptibles de rapporter un profit.

La décision du prodigue s'inscrit cependant dans un cadre plus général. Lorsque Smith affirme que le « principe qui porte à dépenser », qu'il oppose au « principe qui porte à l'économie », « l'emporte chez presque tous les hommes en certaines occasions, et presque en toutes occasions chez certaines personnes », il décrit des individus soumis à une lutte entre ces deux principes que l'on a déjà rencontrés : d'un côté, « la passion pour les jouissances actuelles » (RDN, II, 1, p. 428), qui caractérise la « profusion » du prodigue ; et, de l'autre, « le désir d'améliorer son sort » (RDN, II, 1, p. 429) dont on a vu l'universalité.

On peut voir derrière cette lutte entre deux principes, celle entre le point de vue naturel qu'un individu porte sur sa situation et celui du spectateur impartial. La passion pour les jouissances actuelles serait l'expression du premier pour lequel « [l]e plaisir que nous devons éprouver dans dix ans nous intéresse si peu en comparaison de celui dont nous pouvons jouir aujourd'hui » (TSM, IV, 2, p. 264), tandis que le désir d'améliorer son

sort serait l'expression du second pour lequel « le plaisir que nous éprouverons dans une semaine, ou dans un an, est tout aussi intéressant que celui que nous éprouvons à l'instant » (TSM, IV, 2, p. 264). Ainsi, pour le prodigue, sous l'emprise de « la passion pour les jouissances actuelles, c'est le principe qui porte à dépenser qui « l'emporte », c'est-à-dire, son point de vue du naturel, ce qui témoigne de son absence de maîtrise de soi.

Bien que les faiseurs de projets aient arbitré en faveur d'un « profit pour l'avenir », et non d'une « jouissance pour le moment » (RDN, II, 1, p. 364) dans l'emploi de leur fonds, cela s'accompagne également d'une forte préférence pour le présent. La dépense importante à laquelle ils consentent aujourd'hui en empruntant l'intégralité du capital à un taux d'intérêt élevé, a pour contrepartie un profit futur qu'ils imaginent suffisamment important pour leur permettre de dégager un surplus net du remboursement et des frais associés à l'emprunt. Si bien qu'ils ne renoncent à l'utilisation immédiate de la somme empruntée qu'en raison de l'importance du profit qu'ils en attendent.

La même idée se retrouve derrière le comportement spéculatif que Smith prête au faiseur de projets (voir *infra*, p. 279), espérant une fortune soudaine que son symétrique, l'homme sage et frugal, n'obtient qu'après de nombreuses années :

« [I]l arrive rarement que [...] [l']on fasse des fortunes considérables dans une industrie régulière fixée et bien connue, si ce n'est par une longue suite d'années d'une vie appliquée, économe et laborieuse. A la vérité il se fait quelquefois [...] des fortunes soudaines dans ce qu'on appelle proprement le *commerce* ou la *spéculation*. Le négociant qui s'abandonne à ce genre d'affaires n'exerce pas d'industrie fixe, régulière, ni bien connue [...] Il se livre à toute espèce de commerce, qu'il présume pouvoir donner quelque profit extraordinaire, et il l'abandonne quand il prévoit que les profits en pourront retomber au niveau de ceux des autres affaires » (RDN, I, 10, i, p. 189).

Le cas des banquiers imprudents, enfin, relève de la même analyse. Leur préférence pour le présent est à la mesure des profits qu'ils attendent des prêts qu'ils consentent – des profits bien plus importants que ceux que dégagent les affaires ordinaires.

3.2.1.2. Une surestimation des conséquences bénéfiques

Dans la *Richesse des nations*, à travers ce qu'il dénonce comme « [l']opinion exagérée que la plupart des hommes se forment de leurs propres talents » (RDN, I, 10, p. 181), Smith lie l'estime des conséquences à l'estime de soi (voir, *supra*, pp. 253-255). Cette relation entre estime de soi et estimation des conséquences est à l'œuvre dans la

description que l'auteur donne des faiseurs de projets. Comme dans le cas des grands hommes que Smith évoque dans la *Théorie des sentiments moraux*, il met en cause leur « supériorité de raison et de compréhension », en insistant sur l'absence d'adéquation entre l'évaluation par les faiseurs de projets de leur capacité à entreprendre, et la réalité (voir *supra*, pp. 253-255). L'auteur explique qu'ils étendent « [leurs] affaires au-delà de [leurs] forces », c'est-à-dire, « leurs projets au-delà de ce qu'ils étaient en état d'entreprendre avec leurs propres fonds » (RDN, II, 2, p. 393)¹⁸⁵.

L'« opinion exagérée » de leurs propres talents par les faiseurs de projets se révèle dans la façon dont ils qualifient leurs entreprises : ce sont, disent-ils, des « entreprises courageuses » (« *spirited undertakings* », WN, II, ii, 72, p. 312, traduit par « belles entreprises des hommes de génie », RDN, II, 2, p. 398 chez Germain Garnier) qui ont pour but « d'embellir, d'améliorer, et d'enrichir le pays » (« *to beautify, improve, and enrich the country* », WN, II, ii, 72, p. 312, traduit par « pour augmenter l'éclat, la prospérité, l'opulence nationale », RDN, II, 2, p. 398 chez Germain Garnier).

Cette caractéristique se retrouve chez les banquiers imprudents. Le simple fait que la Ayr Bank eut cette prétention de « remédier aux maux dont le pays était menacé » (RDN, II, 2, p.398) montre l'opinion exagérée, selon Smith, des banquiers concernés sur leur talent. Ce constat est entretenu par le fait que l'objectif de la Ayr Bank, qui nous sert d'illustration ici, était de supplanter les autres banques d'Écosse (RDN, II, 2, p. 400). La mauvaise estimation des conséquences de leurs actes a ainsi contredit les intentions initiales :

« Les opérations de cette banque paraissent avoir produit les effets directement opposés à ceux que ce proposaient les spéculateurs qui l'avaient projetée et établie. Leur intention, à ce qu'il semble, était de soutenir les belles et grandes entreprises (car ils les regardaient comme telles) qu'on avait formées à cette époque, en différents endroits du pays [...] [elles] augmentèrent les véritables embarras du pays auquel elle prétendait porter secours » (RDN, II, 2, pp. 400-401)

L'opinion exagérée sur leur talent prend la forme, chez les banquiers imprudents, d'une surestimation de leur capacité à prêter. Ils se font un principe de prêter aux faiseurs de

¹⁸⁵ Dans la *Richesse des nations*, Smith met en cause de manière explicite les capacités de calculs des faiseurs de projets (sinon leur honnêteté) : « A la vérité, depuis quelques années, il a paru dans tous les coins de l'Europe des spéculateurs [*projector* », WN, II, 5, §37, p. 374] qui ont amusé le public par des calculs magnifiques sur les profits à faire dans la culture et l'amélioration des terres. Sans entrer dans aucune discussion particulière sur leurs calculs, il ne faut qu'une observation bien simple pour nous montrer la fausseté de leurs résultats » (RDN, II, 5, p. 465).

projets l'intégralité de leur capital (RDN, II, 2, p. 399), pensant que les intérêts qu'ils récolteront seront d'autant plus importants. Ainsi, en prêtant l'intégralité du capital aux faiseurs de projets, ils étendent la circulation de papier monnaie au-delà de ce qu'elle peut absorber, et cela parce qu'ils en sont venus à escompter des effets fictifs qui ne seront pas remboursés au lieu d'effets réels. En agissant de la sorte, les banquiers imprudents ne peuvent espérer gagner les profits qu'ils prévoient. Ils ne percevront pas l'intérêt sur la quantité de billets qui excède la circulation puisque ces billets leur reviendront après avoir été émis, et « à une vitesse beaucoup plus grande que l'excès de leur quantité » (RDN, II, 2, p. 384) pour être converti en métaux. Ils devront donc garder constamment dans la caisse de leur banque, une quantité de métaux précieux plus que proportionnelle au surcroît d'émission, en plus de ce qu'ils auraient dû conserver normalement pour faire face aux demandes éventuelles de conversion. Étant donnée l'ampleur des prêts qu'il aura consentis, le banquier imprudent sera confronté à des dépenses considérables parce qu'il devra se procurer l'or et l'argent nécessaire à l'entretien de sa caisse. Il s'attire ainsi « [...] cette perte ou au moins cette diminution de profit qui dans ce genre particulier de commerce, ne manque jamais d'être la suite du moindre pas qu'on fait au-delà des bornes. » (RDN, II, 2, p. 392). Car de telles actions entraînent la destruction du capital du banquier. Smith parle d'« extension forcée » du commerce lorsqu'il décrit ce genre de situation (voir RDN, II, 2, pp. 384-385).

Et, comme dans le cas de l'avare qui surestime le bonheur associé à la « condition la plus exaltée » (voir, *supra*, pp. 255-258), la surestimation de leurs talents par les faiseurs de projets se traduit par le fait qu'ils imaginent une situation qui, selon Smith, n'a pas d'existence. Le constat de taux de profits élevés dans certains secteurs constitue « une grande tentation » (RDN, II, 2, p. 393) à laquelle le faiseur de projet est incapable de résister et, n'ayant pas à sa disposition le capital nécessaire à son entreprise, il décide d'emprunter l'intégralité de ce capital à crédit ou, si cela n'est pas possible, il a recours aux renouvellements des traites. Il estime pouvoir emprunter sans difficultés à des taux d'intérêts élevés, prévoyant que son affaire lui rendra un profit si important qu'à l'échéance du prêt, il sera en mesure de rembourser l'intégralité du capital accompagné de l'intérêt avec seulement une partie de ce profit, le reste restant disponible pour l'accumulation. Selon l'auteur, pourtant, les conséquences de ce type d'entreprises ne sont pas celles auxquelles s'attendent les faiseurs de projets :

« Cependant, beaucoup de projets très vastes et très étendus furent entrepris et suivis pendant plusieurs années, sans autre fonds pour les soutenir que ceux qu'on s'était procurés à de si gros frais. Sans doute que les faiseurs de projets, dans leurs beaux rêves, avaient vu ce grand profit le plus clairement du monde. Avec cela je crois qu'ils ont eu bien rarement le bonheur de le rencontrer au moment de leur réveil, soit que ce moment ait tardé jusqu'au terme de leur projets, soit qu'il ait eu lieu quand ils se sont vus hors d'état de les pousser plus en avant. » (RDN, II, 2, p. 395)

Smith associe d'ailleurs les faiseurs de projets à la spéculation comme le suggère le passage suivant :

« Tout établissement nouveau en manufacture, toute branche nouvelle de commerce, toute pratique nouvelle en agriculture, est toujours une spéculation dont l'entrepreneur [le faiseur de projets, « *the projector* », WN, I, x, b, 43, p. 131] se promet des profits extraordinaires » (RDN, I, 10, p. 190).

Smith développe ici une compréhension étendue de la spéculation. Il la définit comme le fait d'exercer une industrie qui n'est pas « régulière, fixée et bien connue » (RDN, I, 10, p. 189), c'est-à-dire, une industrie qui n'est pas dans son état ordinaire ce qui se manifeste, ici, par le fait que le taux de profit est nettement supérieur à celui de l'économie en général. C'est ainsi que le faiseur de projets se lance dans des entreprises nouvelles attiré par des « profits extraordinaires ». Cependant, le projet, s'il aboutit, ne rendra pas des profits à la hauteur de ce qu'espère le spéculateur. L'explication de Smith consiste à dire, avec un vocabulaire différent, que même en cas de succès la rente engendrée par l'entreprise va s'annuler du fait de l'entrée de capitaux et de l'augmentation de la production qui s'ensuit, de sorte que le taux de profit de l'entreprise va diminuer jusqu'au niveau du taux général de l'économie (voir RDN, I, 10, p. 190). La conclusion est particulièrement sévère puisqu'elle conduit à dire que même dans le cas le plus favorable où la spéculation est réussie, les profits extraordinaires sont transitoires et ne permettent pas à ce type d'entrepreneur de rembourser le capital emprunté, de payer l'intérêt exorbitant auquel il s'est engagé, et de recueillir encore un excédent disponible pour la consommation ou l'épargne (RDN, II, 2, p. 395).

3.2.1.3. Des préférences en faveur des loteries inéquitables

On se souvient que Smith distingue les individus que la tendance à surestimer les chances de succès conduit à s'engager dans des loteries inéquitables de ceux qui, sur la

base d'une estimation convenable de leurs chances de succès, préfèrent s'engager dans des loteries plus équitables (voir *supra*, pp. 240-246).

Dans la *Richesse des nations*, l'exploitation minière constitue l'unique cas, explicitement assimilé à une loterie, dans lequel Smith met en scène un entrepreneur. Pour l'auteur, cette activité constitue la « plus inéquitable de toutes les loteries du monde » en raison, à la fois, du montant exorbitant de la mise (« la fortune toute entière d'un homme très riche ») et d'un risque d'échec (« la banqueroute » (RDN, IV, 7, i, p. 170)) considérablement élevé, que le profit attendu ne permet pas de compenser (voir *supra*, pp. 235-239).

La spéculation à laquelle se livre le faiseur de projets, telle que Smith la décrit, présente des caractéristiques similaires à la loterie des mines. D'une part, l'établissement d'une entreprise nouvelle suppose des dépenses en travail supérieures à celles des entreprises établies depuis longtemps :

« Toutes choses égales par ailleurs, une entreprise nouvelle donne de plus hauts salaires que les anciennes. Quand un homme forme le projet d'établir une manufacture nouvelle, il faut, dans le commencement, qu'il attire les ouvriers et les détourne des autres emplois par l'attrait de salaires plus forts que ceux qu'ils gagneraient dans leurs propres professions, supérieurs à ceux que mériterait le nouveau travail, et il se passera un temps considérable avant qu'il puisse risquer de les remettre au niveau commun » (RDN, I, 10, p. 190).

D'autre part, Smith semble considérer que les chances de succès associées à ce type d'entreprises sont très faible et que le revenu qu'on en obtient ne permet pas de compenser le risque d'échec puisque, alors qu'il devrait être supérieur à ce qu'il faut pour maintenir les travailleurs, il est, au plus, aussi élevé que dans les entreprises établies depuis longtemps pour lesquelles le risque d'échec est faible :

« Tout établissement nouveau en manufacture, toute branche nouvelle de commerce, toute pratique nouvelle en agriculture, est toujours une spéculation dont l'entrepreneur [*« the projector »*, WN, I, x, b, 43, p. 131] se promet des profits extraordinaires. Ces profits sont quelquefois très forts ; plus souvent peut-être, c'est tout le contraire qui arrive ; mais, en général, ils ne sont pas en proportion régulière avec ceux que donnent dans le voisinage les anciennes industries. Si le projet réussit, les profits sont ordinairement très élevés d'abord. Quand ce genre de trafic ou d'opération vient à être tout à fait établi et bien connu, la concurrence réduit les profits au niveau des autres emplois. » (RDN, I, 10, p. 190)

Le faiseur de projets est alors dans la même situation que l'individu qui s'engage dans des entreprises dont les caractéristiques sont celles d'une loterie inéquitable. C'est-à-dire, dans des projets qui, en plus de nécessiter un capital important, comportent un risque de banqueroute élevé qui n'est pas compensé par le montant des profits. Comme l'ont fait remarquer certains commentateurs, c'est la tendance à surestimer ses chances

de succès qui est en jeu, dans le comportement du faiseur de projets (voir David M. Levy, 1987 ; Samuel Hollander, 1999 ; M. P. Paganelli, 2003, p. 32). Smith le fait apparaître à travers l'exemple du métier « le plus hasardeux de tous », celui de contrebandier :

« C'est dans les commerce les plus hasardeux que les banqueroutes sont les plus fréquentes. Le métier du contrebandier, le plus hasardeux de tous, mais aussi le plus lucratif quand l'affaire réussit, conduit infailliblement à la faillite. *Cette confiance présomptueuse dans le succès* paraît agir ici comme partout ailleurs, et entraîner tant de gens à s'aventurer dans les affaires périlleuses, que la concurrence y réduit le profit au-dessous de ce qui est nécessaire pour compenser le risque. » (RDN, I, 10, p. 185 ; souligné par moi, L.B.)

Dans des termes voisins de ceux qu'il utilise pour décrire l'exploitation minière, Smith suggère que le métier de contrebandier présente les mêmes caractéristiques qu'une loterie inéquitable puisque le profit qu'il génère ne compense pas le risque de faire banqueroute¹⁸⁶.

Le caractère inéquitable des entreprises dans lesquelles le faiseur de projet s'engage est accru par le fait qu'il a recours à l'emprunt pour financer l'intégralité du capital nécessaire à ses entreprises, que les sommes qu'il mise sont en plus augmentées de tous les frais financiers associés, et que les profits réalisés, s'ils existent, sont encore moins susceptibles de couvrir ces dépenses :

« Dans un pays où les profits ordinaires des capitaux, dans la majeure partie des affaires de commerce, sont censés rouler entre 6 et 10 pour 100, il faudrait une spéculation bien extraordinairement heureuse pour que ses rentrées pussent suffire, non seulement à rembourser les frais énormes auxquels on avait emprunté les fonds pour la faire aller [plus de 8 pour 100 par an], mais à fournir encore un excédent pour le profit du spéculateur [*« the projector »*, WN, II, ii, 69, p. 310] » (RDN, II, 2, p. 395).

Et quelques pages plus loin, Smith synthétise son argumentation en évoquant ces individus

« n'empruntant d'argent que pour l'employer en entreprises extravagantes que probablement ils ne seraient jamais en état de mettre à fin, quelque secours qu'on pût leur donner, et qui, en supposant même qu'elles fussent mises à fin, ne rendraient jamais un fonds capable d'entretenir une aussi grande quantité de travail que celle qu'elles auraient consommée » (RDN, II, 2, p. 402).

Dès lors que le banquier imprudent finance, entre autres, les entreprises du faiseur de projets, il se retrouve aussi dans la même situation que l'individu qui s'engage dans des loteries inéquitables. D'une part, sa mise est disproportionnée puisqu'il s'agit de fonds

¹⁸⁶ Samuel Hollander souligne le fait que le biais qui consiste à surestimer les chances de succès a une influence telle que ce sont les comportements qu'il engendre qui sont responsables de l'insuffisance des profits pour compenser le risque (S. Hollander, 1999, p. 529).

qui financent la quasi totalité du capital des faiseurs de projets, auquel s'ajoutent les coûts de la surémission monétaires découlant justement de leur financement. D'autre part, ses chances de succès, liées à celles du faiseur de projets, sont réduites et, selon Smith, le revenu engendré par la perception de l'intérêt des sommes prêtées, en dépit de son niveau élevé, ne permet pas de compenser le risque d'échec. Smith juge ainsi non « praticable » (RDN, II, 2, p. 402), le projet d'une banque qui prêterait l'intégralité du capital aux entrepreneurs qui en font la demande, sans même prendre la peine de distinguer les bons débiteurs des mauvais. En prêtant aux « débiteurs les plus incommodes » (RDN, II, 2, p. 392), il ne fait qu'accroître la masse de leurs dettes jusqu'à ce que la crise éclate, susceptible d'entraîner la banque à la faillite dont ses débiteurs étaient déjà victimes. La surestimation de ses chances de succès qui atteint le faiseur de projet se retrouve ainsi chez son banquier. Avec les mêmes effets.

Smith est moins explicite sur l'attitude du prodigue à l'égard du risque, et c'est prioritairement sur sa forte préférence pour le présent qu'il choisit d'insister. Le fait que le prodigue ne s'engage dans aucune entreprise mais emprunte à des seules fins de consommation explique la moindre attention que Smith semble porter à cet aspect du personnage. Cependant, la seule préférence pour le présent ne suffit pas à expliquer son comportement de profusion qui semble ignorer la mise en garde de Smith :

« Celui qui emprunte pour dépenser sera bientôt ruiné » (RDN, II, 4, p. 439).

Sauf, en effet, à imaginer que le futur est, pour le prodigue, à ce point dépourvu d'intérêt qu'il lui devient indifférent d'être ruiné, il faut admettre que le prodigue s'en remet à la chance de revenus supplémentaires qui viendront reconstituer son fonds, alors même qu'il considérerait cette chance comme trop faible pour rendre équitable la loterie dans laquelle il s'engage.

Pour chacun de ces personnages, la participation à des loteries inéquitables est associée à une surestimation de ses chances de succès et à une sous-estimation des chances d'échec. A leur manière, ils sont soumis aux mêmes illusions dont Smith affirme qu'elles expliquent l'engagement de « tant de gens » dans le métier de contrebandier (RDN, I, 10, p. 185).

3.2.2. L'homme prudent : l'homme sage et frugal et le banquier prudent

De façon symétrique, l'homme sage, l'homme frugal et le banquier prudent se retrouvent parmi les hommes prudents dont l'identité morale s'est dessinée à partir de la *Théorie des sentiments moraux* et partagent les mêmes caractéristiques décisionnelles concernant la décision dans le temps, l'estimation des conséquences et l'attitude face au risque.

3.2.2.1. Un présent raisonnablement indifférent au futur

L'homme sage et l'homme frugal, dont on a vu que, face à notre propos, il était légitime de les associer en un même personnage, correspondent à l'individu qui, dans l'arbitrage entre « jouissance pour le moment » et « profit pour l'avenir » (RDN, II, 1, p. 364), choisit d'employer ses fonds en vue du second. Comme le suggère le terme « frugal », il se contente de peu pour sa propre consommation et consacre toujours une part significative de ses profits à l'accumulation. Ces caractéristiques pourraient n'être qu'anecdotiques, mais elles montrent que l'homme sage et frugal n'a pas besoin d'un supplément de revenu futur particulièrement élevé pour sacrifier à son obtention une partie de son revenu présent. Comme le banquier prudent qui finance parfois une partie de ses entreprises, il emploie le capital qu'il possède aujourd'hui dans l'espoir d'un surplus plus modéré que celui qu'attend le faiseur de projets, mais qui lui permettra tout de même de reconstituer le capital détruit au cours du processus de production, de rembourser le capital emprunté, de payer l'intérêt et, au-delà, de percevoir le reliquat des profits en plus. Si sa préférence pour le présent n'est pas nulle à strictement parler, elle reste contenue à un faible niveau.

En dépit des crises passionnelles dont on a vu qu'il pouvait, comme chacun, être victime, c'est la situation que l'on vient de décrire qui s'impose à son propos. Il n'est pas épargné par « la passion pour les jouissances » mais, explique Smith, comme « chez la plupart des hommes, en prenant en somme tout le cours de leur vie, il semble que le principe qui porte à l'économie, non seulement prévaut à la longue, mais prévaut avec force » (RDN, II, 1, p. 429). Son comportement s'explique donc moins en supposant

qu'il aurait spontanément une préférence faible pour le présent, mais plutôt par le mécanisme de maîtrise de soi, qui fait prévaloir le point de vue du spectateur impartial (qui, dans ce contexte, porte à l'économie) sur le point de vue naturel (qui porte à la dépense). Bien que naturellement enclin à sacrifier le futur au présent, l'homme sage et frugal, comme le banquier prudent, obéit ainsi à ce sens de la convenance qui soutient son désir d'être digne d'éloge.

3.2.2.2. Une estimation convenable des conséquences

En insistant sur la plus grande solidité des projets de l'homme sage et frugal, « tenant moins du grand et du merveilleux que ceux du faiseur de projet, en soulignant encore qu'il investit dans des « projets proportionnés à [ses] capitaux » (RDN, II, 2, p. 402), Smith met en avant sa « supériorité de raison et de compréhension ». Ceci permet de faire apparaître cet ensemble de caractéristiques très concrètes qui précisent l'image de cet homme sage et frugal et s'étendent à celle du banquier prudent qui consentira à le financer : il évalue correctement sa capacité à entreprendre en fonction de la réalité : il a conscience de la limite que lui imposent ses propres fonds et il sait que ses talents d'entrepreneur ne peuvent s'exercer que dans cette limite ; il ne se laisse pas abuser par les taux de profits élevés de certaines activités et ne cède pas non plus à la tentation d'une fortune soudaine qu'il sait être une spéculation. Les industries dans lesquelles il s'engage sont dans leur état ordinaire ; elles sont « régulière, fixée et bien connue » (RDN, I, 10, p. 189).

L'homme sage et frugal prévoit ainsi que ses profits ne seront pas aussi extraordinaires que ceux qu'imagine l'homme à projet mais que, « par une longue suite d'années d'une vie appliquée, économe et laborieuse », il pourra faire une « fortune considérable » (RDN, I, 10, p. 189). Smith en décrit le processus : il emprunte à des taux d'intérêt raisonnables de manière à ce que ceux-ci ne donnent lieu qu'à un faible prélèvement sur les profits, l'autre part restant disponible pour l'accumulation. Quant à l'usage qu'il fait de l'argent emprunté, il est, comme ses entreprises, sage et profitable :

« l'argent par [lui] emprunté [est employé] à des entreprises [...] qui [offrent] plus de solidité et plus de bénéfices, qui [rendent] avec un gros profit tout ce qu'on y [a] versé »
(RDN, II, 2, p. 402)

L'estimation convenable des conséquences de ses actes englobe ainsi l'enchaînement des utilisations successives qui, à travers des profits mesurés et l'accumulation du capital qu'ils permettent, pourront donner naissance, sur le long terme, à un enrichissement important.

Mais encore une fois, la signification de cet ensemble de traits de l'homme sage et frugal ou du banquier prudent doit être relativisée. Elle exprime la domination du point de vue du spectateur impartial sur un point de vue naturel qui, s'il n'avait pas été entravé par le jeu de la maîtrise de soi, aurait suggéré à l'observateur un personnage bien moins clairvoyant. Est-il alors acquis qu'il perçoive les entreprises du faiseur de projets comme la marque d'une estimation biaisée des conséquences de ses actions ? C'est possible et, dans ce cas, l'éloge qui lui sera adressé sera pleinement justifié : ce n'est pas seulement à des qualités morales qu'il s'adressera, mais aussi à une authentique « supériorité de raison et de compréhension ». Néanmoins, on peut aussi penser que cette supériorité s'installe lentement et que même l'homme sage et frugal n'est pas entièrement et immédiatement convaincu que la situation imaginée par le faiseur de projets, avec ses profits extraordinaires, est simplement dépourvue d'existence. Mais le sens des convenances, au moins, l'éloignera des choix du faiseur de projets et lui permettra de maîtriser ses passions : à quoi bon, en effet, ces profits considérables s'ils devaient s'accompagner d'un blâme mérité ?

3.2.2.3. Une aversion pour le risque de perte

Contrairement encore aux faiseurs de projets, les individus tels que l'homme sage et frugal s'engagent dans des entreprises dont les caractéristiques permettent un résultat au moins égal à celui d'une loterie équitable. D'une part, leurs mises, c'est-à-dire leurs dépenses en capital, sont « proportionnées à leur capitaux » (RDN, II, 2, pp. 402). D'autre part, dans un vocabulaire similaire à celui de la *Théorie des sentiments moraux* dans laquelle la vertu de prudence vise à éviter toute situation dans laquelle il y a du « hasard » (TSM, VI, i, p. 296), Smith les présente comme « étrangers » à toutes les « entreprises de commerce hasardeuses » (RDN, V, 2, ii, p. 486) dont le profit ne permet pas de compenser le risque d'échec. Ce qui indique que l'espérance de gain doit

couvrir plus que la mise. Le fait que l'homme sage et frugal ainsi que le banquier prudent s'y engagent signifie qu'ils ont une aversion face au risque.

Mais Smith donne d'autres éléments qui permettent encore de préciser leur attitude vis-à-vis du risque. Plusieurs observations de sa part indiquent que l'aversion face au risque est également une aversion face au risque de perte. Il s'agit, d'abord, de sa répugnance face à la banqueroute :

« La banqueroute est peut être la plus grande calamité et la plus forte humiliation à laquelle puisse être exposé un innocent. Aussi la majeure partie des hommes prennent-ils bien leurs précautions pour l'éviter. » (RDN, II, 3, p. 429).

On relèvera, aussi, l'hostilité déjà mentionnée à l'égard des « entreprises de commerce hasardeuses » (RDN, V, 2, ii, p. 486), que l'on peut comprendre non seulement comme des entreprises dont le gain serait incertain, mais surtout comme des entreprises pouvant engendrer une perte. Cette interprétation est conforme à l'aversion que Smith prête à l'homme sage face à l'éventualité d'une perte :

« [l]e taux le plus bas des profits ordinaires des capitaux doit toujours dépasser un peu ce qu'il faut pour compenser les pertes accidentelles auxquelles est exposé chaque emploi de capital » (RDN, I, 9, p. 169-70).

Une telle attitude face au risque des hommes sages et frugaux (aversion pour le risque et aversion pour les risques de perte) est renforcée par une estimation correcte des probabilités de succès ou d'échec. Par exemple, s'ils sont « défavorables » à des entreprises telles que l'exploitation minière, c'est bien sûr parce qu'ils ont conscience d'un risque de perte. Toutefois, c'est aussi parce que, contrairement aux faiseurs de projets, ils ne sont pas soumis à la surestimation de leurs chances de succès mais ils sont guidés par leur « saine raison [« *sober reason* », (WN, IV, 7, i, p. 563)] » (RDN, IV, 7, i, p. 170), ce qui leur accorde une estimation satisfaisante des probabilités de succès et d'échec de l'entreprise.

Si bien que les hommes sages et frugaux, comme le banquier prudent, estiment convenablement leurs chances de succès et s'efforcent d'éviter toute perspective de perte, ce qui est conforme à l'objet que Smith assignait à la prudence.

L'interprétation de ces caractéristiques formelles est pourtant moins immédiate qu'il y paraît. Face à la décision dans le risque comme lorsqu'il était confronté à une décision dans le temps ou à l'estimation des conséquences de ses actions, l'homme sage et frugal s'appuie principalement sur le sens de la convenance. Ainsi, par exemple, son aversion

face au risque de perte n'implique pas nécessairement que ce soit la seule éventualité d'une perte qui emporte sa décision : ce peut être tout aussi bien qu'il essaie d'éviter le blâme qu'entraînerait une action comportant un risque de perte significatif.

3.3. Récapitulatif

Cette investigation permet de rendre compte du comportement des différents acteurs de la *Richesse des nations* à partir des dimensions décisionnelles de la prudence. Elle conduit à représenter le profil décisionnel du faiseur de projet, du banquier imprudent et du prodigue par les mêmes caractéristiques que celles de l'homme imprudent ; et celui de l'homme sage et frugal et du banquier prudent par les mêmes caractéristiques que celles de l'homme prudent.

Il est désormais clair que les caractéristiques qui différencient l'homme prudent et l'homme imprudent dans la *Théorie des sentiments moraux* sont non seulement compatibles avec la description des personnages de la *Richesse des nations*, mais elles permettent également de les éclairer. La maîtrise de soi, dont font preuve l'homme sage, l'homme frugal et le banquier prudent, répond ainsi à l'adoption du point de vue du spectateur impartial, tandis que le faiseur de projet, le prodigue et le banquier imprudent conservent sur leur situation un point de vue naturel. Cela signifie aussi que si, par exemple, l'homme sage et frugal renonce à s'engager dans une entreprise risquée, cela ne signifie pas nécessairement qu'à la différence du faiseur de projet ou du prodigue, il la trouve sans attrait, mais plutôt qu'en agissant comme il le fait, il se met en situation de bénéficier d'un éloge dont, en maîtrisant ses passions, il est devenu digne.

Le tableau ci-dessous reprend les principaux éléments de ces profils. On a également indiqué, par des renvois entre crochets, les éléments significatifs des dimensions décisionnelles de chaque profil. On aurait pu imaginer, à cet égard, de regrouper l'ensemble des éléments relatifs à la décision dans le temps, à l'estimation des conséquences et à l'attitude face au risque au sein d'une formalisation unifiée. La rigueur y aurait peut-être gagné, mais la clarté de l'exposé y aurait certainement perdu : ces éléments suffisent à montrer l'existence, chez Smith, d'une théorie cohérente de la décision qui prolonge, sur des questions économiques, ses conceptions morales.

<i>Dimensions</i>		Décision dans le temps	Estimation des conséquences des actions	Attitude face au risque
<i>Personnage</i>	<i>Profil</i>			
<ul style="list-style-type: none"> • Faiseur de projets • Prodigue • Banquier imprudent 	Homme imprudent Point de vue dominant : point de vue naturel	Forte préférence pour le présent (condition d'impatience [5.1])	Sur (sous) estimation des conséquences favorables (défavorables) [5.10], [5.12], [5.13]	Optimisme face au risque : sur (sous) estimation des probabilités des issues favorables (défavorables) [5.5], [5.6], [5.7]
<ul style="list-style-type: none"> • Homme sage • Homme frugal • Banquier prudent 	Homme prudent Point de vue dominant : point de vue du spectateur impartial	Faible préférence pour le présent (absence d'impatience [5.2])	Estimation correcte des conséquences [5.10], [5.11]	Ni optimisme, ni pessimisme face au risque ; aversion face au risque et aversion face au risque de perte [5.8], [5.6], [5.9]

Tableau 1 : Acteurs économiques et dimensions décisionnelles

4. CONCLUSION

L'analyse de la vertu de prudence, dans la *Théorie des sentiments moraux*, a permis de faire apparaître trois dimensions décisionnelles : le choix intertemporel, l'évaluation des conséquences et l'attitude à l'égard du risque. Celles-ci ont permis d'identifier deux profils décisionnels combinant les décisions qui en résultent : l'homme prudent et l'homme imprudent. Cette dichotomie a permis de revenir, en la réduisant, sur la multiplicité d'acteurs singuliers qui émerge de la lecture de la *Richesse des nations*, en particulier des développements que Smith consacre à l'accumulation du capital et au marché du crédit, derrière des catégories génériques (le riche et le pauvre) ou fonctionnelles (le capitaliste et le travailleur). L'homme sage, l'homme frugal et le banquier prudent se révèlent ainsi comme des variétés de l'homme prudent, dotées chacune des mêmes caractéristiques décisionnelles. Et il en va de même pour le faiseur de projet, le banquier imprudent et le prodigue qui se regroupent dans la catégorie de l'homme imprudent.

On peut, bien sûr, imaginer un raccourci, à l'issue duquel on retrouverait ces deux catégories d'acteurs (prudents et imprudents) en ne s'intéressant qu'aux conséquences économiques de leurs comportements. On rencontrerait ainsi, d'un côté, ceux dont les comportements entraînent un accroissement des capitaux de la nation (l'homme sage et frugal et le banquier prudent) et ceux dont le comportement conduit à leur destruction (le faiseur de projet, le banquier imprudent et le prodigue). Mais ce raccourci n'est pas sans coût. Il nous oblige à négliger, ou à considérer comme de simples opinions contingentes, certaines affirmations répétées de Smith dans la *Richesse des nations*, comme celle selon laquelle les comportements prudents domineraient les comportements imprudents alors même que, dans ce même ouvrage et sans qu'il y semble y voir de contradiction, il expliquerait que la plupart des hommes ont une tendance à surestimer leurs chances de succès et les conséquences favorables de leurs actions, ce qui caractérise les comportements imprudents. On peut considérer que ce coût est suffisamment réduit pour être négligé. C'est précisément le parti-pris inverse qui a été adopté ci-dessus.

En effet, le passage de la *Richesse des nations* à la *Théorie des sentiments moraux*, à travers la prudence, n'a pas seulement comme conséquence de nous permettre de préciser l'identité morale des acteurs ainsi que leurs caractéristiques décisionnelles : il fait également passer au premier plan la maîtrise de soi, comme élément décisif dans la délibération en tant qu'elle nous permet de restreindre ces tendances dont Smith souligne l'influence (la surestimation de nos chances de succès et des issues favorables de nos actions, la surpondération du présent par rapport au futur), alors même qu'elles nous sont dictées par notre point de vue naturel. La dualité des profils décisionnels (prudent et imprudent) qui en résulte ne peut plus alors être considérée comme une simple donnée de l'analyse. Elle est ultimement fondée sur cette autre dualité qui caractérise l'individu smithien sous son aspect moral, en opposant son point de vue naturel à celui du spectateur impartial. D'un côté, l'homme prudent suit ce que lui dicte le spectateur impartial et, de l'autre, l'homme imprudent suit ce que lui dicte son point de vue naturel. La délibération qui conduit à la décision se manifeste ainsi dans sa dimension morale : elle est, en amont de la décision, une lutte entre deux points de vue qui mène à une maîtrise de soi plus ou moins achevée, dont découle la différenciation des comportements économiques.

CONCLUSION GÉNÉRALE

DÉCISION ET BONHEUR D'UN INDIVIDU DÉJÀ MORAL

La lecture de l'œuvre de Smith que propose ce travail a fait émerger une théorie de la décision économique dont les fondements sont à rechercher au sein de problématiques morales. A travers l'analyse de ces fondements, elle met en perspective des réponses originales à des questions qui constituent, aujourd'hui, des enjeux de notre discipline. Ces enjeux concernent la sensibilité des individus aux évènements favorables ou défavorables, l'adaptation aux changements de circonstances qu'entraînent ces évènements et les modalités du choix dans le temps, en situation de risque et dans l'évaluation des conséquences. Leur évocation, comme celle de la manière dont les contributions de Smith y répondent, suffisent à montrer le caractère fécond du détour par la morale.

Mais il y a plus. Cette même lecture a conduit à revenir de manière récurrente sur une particularité de l'analyse de Smith qui gouverne les processus de décision des acteurs de la *Richesse des nations*. Il s'agit de la dualité de points de vue qui s'affrontent au sein de chaque individu, le point de vue naturel et le point de vue du spectateur impartial, qui relèvent de deux perceptions alternatives d'un individu sur sa situation. C'est autour de cette dualité que s'articulent chacun des éléments sollicités pour donner naissance à une théorie smithienne de la décision. Elle contribue à expliquer l'effet différencié sur le bonheur des évènements favorables et défavorables à long terme et à court terme (*deuxième partie*). Elle structure la délibération qui se situe en amont des décisions économiques et conduit, par ce biais, à la dualité des profils décisionnels des acteurs de la *Richesse des nations*, opposant l'homme prudent et l'homme imprudent (*troisième partie*). Et c'est à travers l'action de la sympathie (*première partie*), qu'elle oriente nos préférences, l'évaluation de notre bonheur et nos décisions à travers l'identité morale à laquelle elle nous donne accès.

La place centrale qu'occupe cette particularité de l'individu smithien dans l'explication de ses comportements incite à reconsidérer le point de départ requis par une théorie de

la décision *individuelle*. Il est banal de rappeler que pour nous aujourd'hui, l'individu seul constitue ce point de départ, ce qui nous conduit à renouer avec la métaphore déjà ancienne de Robinson Crusoé sur son île. Il en résulte que les interactions entre les individus interviennent en second, comme les résultantes des décisions individuelles. C'est à cette simplicité d'approche que la dualité de points de vue de l'individu smithien conduit à renoncer. Cet individu n'est pas une déclinaison supplémentaire de Robinson, et il n'y a pas de sens à l'imaginer autrement que comme le résultat d'interactions au sein de la société.

La nature d'emblée sociale de l'individu qui transparaît dans ce que nous reconnaissons comme une théorie smithienne de la décision ressort avec encore plus de vigueur lorsque Smith explique comment nous sommes amenés à porter un jugement sur nous-mêmes. C'est à cette occasion qu'il illustre son analyse par l'exemple devenu célèbre de l'homme qui aurait grandi dans un lieu isolé, « sans aucune communication avec ceux de son espèce » (TMS, III, 1, p. 172), exemple qui joue le même rôle que, pour Aristote, celui de l'homme resté éloigné de l'enceinte de la Cité, et qui serait « soit un être dégradé, soit un être surhumain » (*Politiques*, I, 2, 1252b). Cette expérience de pensée, que Smith propose à ses lecteurs, le conduit à mettre en évidence une forme d'antériorité de la société sur l'individu, à partir de deux aspects essentiels de sa philosophie morale qui concernent l'aptitude de l'individu à porter des jugements sur lui-même, ainsi que son souci de lui-même. L'argumentation de Smith se déroule comme suit.

Dans un premier temps, il affirme l'incapacité d'un homme isolé à se faire une idée « de son propre caractère, de la convenance ou du démerite de ses sentiments et de sa conduite, de la beauté ou de la difformité de son esprit, [...] de la beauté ou de la difformité de son visage » (TMS, III, 1, p. 172). Ce sont là autant d'éléments constitutifs de son identité proprement humaine. Cette incapacité provient de ce que pour juger de nos sentiments et de notre conduite, nous sommes obligés de quitter notre position originelle, d'adopter un point de vue différent de celui qui a influencé ces sentiments et cette conduite. Or, c'est la société qui fournit le seul « miroir » par lequel on peut s'observer, et dont l'homme isolé serait dépourvu, construisant ainsi ce point de vue différent. Ce miroir, chez Smith, s'incarne dans la figure du spectateur impartial.

Dans un second temps, l'auteur soutient que non seulement un homme isolé, mais aussi un homme étranger à la société serait de la même manière indifférent à son caractère, à ses sentiments, à la beauté de son esprit et de son visage. Seuls, « les corps extérieurs agréables ou désagréables » seraient l'objet de son attention. Ils constitueraient la seule cause de ses passions (TMS, III, 1, p. 172). Mais ces passions demeureraient stériles : en aucun cas, elles ne pourraient en générer d'autres, telles que celles suscitées par l'approbation ou la désapprobation de nos semblables, dont on sait qu'elle constitue un souci majeur pour l'individu smithien. La société, telle que Smith la fait intervenir à cet endroit de la *Théorie des sentiments moraux*, ne constitue alors plus seulement une référence à partir de laquelle nous pouvons porter des jugements sur nous-mêmes mais, mieux encore, ce qui incite à agir conformément à cette référence.

C'est cette même antériorité de la société sur l'individu que l'on retrouve dans la manière dont Smith analyse le processus de décision individuelle. Ici, l'expérience de pensée de Smith, consistant à isoler un individu de la société, permettrait de faire apparaître que les considérations collectives constituent un préalable aux enjeux de nature individuelle. Ces enjeux s'expriment à travers l'évaluation par un individu de sa situation et la possibilité qu'il agisse conformément à son intérêt.

Imaginons donc, une fois encore, cet individu isolé, c'est-à-dire privé de miroir. Son unique perspective serait alors son point de vue naturel sur sa situation. Il en résulterait de sa part une appréciation que Smith juge disproportionnée de sa situation. C'est ainsi qu'il surestimerait à la fois un plaisir présent par rapport à un plaisir plus grand mais à venir, ses probabilités de succès et les conséquences bénéfiques de ses actions. L'appréciation disproportionnée combinerait ainsi deux biais comportementaux spécifiques : un biais de cognition, concernant les conséquences de ses actions ou l'estimation des probabilités ; et un biais de préférence, conduisant l'individu concerné à accorder un poids décisif au présent ou à avoir de l'attrait pour le risque. Le point de vue du Robinson que nous connaissons, sur son île, se rapprocherait donc du point de vue naturel de l'individu isolé, même s'il ne le recouvre que partiellement : Robinson est supposé à l'abri du biais de cognition, tandis que le biais de préférence, qui peut effectivement l'atteindre, ne suscite aucune attention particulière. Ce qui est une autre façon de dire que Robinson ne se trompe pas et que ses goûts, dans le temps et face au risque, ne se confondent pas avec de possibles erreurs.

Plus encore, toutes les passions de l'individu isolé courraient sans distinction vers leurs satisfactions. Même au cas où l'une de ses entreprises l'aurait conduit à être heureux, les mouvements erratiques de ses passions rendraient ce bonheur instable. Là encore, Robinson est plus à l'aise et aussi longtemps qu'aucun de ces mouvements passionnels ne lui a été imposé, ils ne méritent pas plus d'attention que les éventuels biais de préférences qui l'affecteraient.

Entre le point de vue naturel d'un hypothétique individu isolé et Robinson sur son île, notre regard se transforme : nous notons, pour le premier, la possibilité d'un biais de cognition, d'un biais de préférence et d'une instabilité passionnelle ; nous refusons, pour le second, la possibilité de ce biais de cognition et nous considérons comme négligeables le biais de préférence et l'instabilité passionnelle. C'est cette différence qui permet de comprendre que, dans une perspective smithienne, l'individu isolé ne suive pas son intérêt, puisque ce dernier consiste précisément en une absence de biais de cognitions et de préférence et une stabilité passionnelle.

Réorienter l'individu isolé en direction de son intérêt conduit à prolonger l'expérience de pensée initiale. « Transportez-le dans la société » (TMS, III, 1, p. 173), indique Smith, et cet individu ne sera plus seulement doté de son point de vue naturel sur sa situation, mais également du point de vue du spectateur impartial sur cette même situation. C'est alors une lutte entre ces deux points de vue contradictoires à laquelle est confronté l'individu smithien, maintenant socialisé. A l'inverse du point de vue naturel, le point de vue du spectateur impartial repose sur une estimation convenable des plaisirs présents relativement aux plaisirs futurs, des probabilités de succès et des conséquences de ses actions. Il réduit ainsi le biais de cognition, le biais de préférence et l'instabilité passionnelle. A ce titre, il ouvre aussi la voie à la possibilité, pour l'individu, de suivre son intérêt.

La vision profondément sociale qu'à Smith de la nature humaine le conduit alors à caractériser l'individu par deux systèmes de préférences, éventuellement contradictoires, mais qui ont en plus cette caractéristique paradoxale que l'un d'entre eux, répondant au point de vue naturel, éloigne de l'intérêt, tandis que l'autre, le point de vue du spectateur impartial, en rapproche. Si bien que l'intérêt n'est pas la simple expression du fait que nous choisissons toujours, sur un contexte de choix, ce que nous

préférons. Même si nos choix sont conformes à nos préférences, cela signifie que certains d'entre eux satisfont notre intérêt, et d'autres non. Dès lors que dans la lutte entre le point de vue naturel et le point de vue du spectateur impartial, c'est la plupart du temps, ce dernier qui l'emporte, les motifs qui nous conduisent à agir conformément à notre intérêt doivent encore être dégagés.

Dans la perspective de la philosophie morale, l'issue est bien connue. La victoire du point de vue du spectateur impartial correspond à la maîtrise de soi. Et c'est la contrainte qu'impose le principe par lequel elle nous est recommandée, notre sens de la convenance, explique Smith, qui nous conduit à œuvrer en faveur de notre intérêt et ainsi à agir de manière prudente. Bien que naturellement enclin à surestimer le présent, ses chances de succès et les conséquences de ses actions, l'individu smithien, s'il obéit à ce sens de la convenance, ne sacrifiera plus le futur au présent, s'engagera dans des occupations qui limitent ses risques de perte et nécessitent des talents en adéquation avec les siens. Face à ce sens de la convenance, l'intérêt n'est pas ce qui produit une telle réorganisation du comportement : il en est plutôt l'effet. Même si nous en venons à agir en conformité avec notre intérêt, il n'est pas ce qui nous guide. Cette fonction est assurée notre souci du jugement d'autrui, qui s'incarne enfin dans le motif moral de l'intérêt : le désir d'être digne d'éloge.

Là où nous avons pris l'habitude de partir de la description d'individus indépendants, éventuellement médiatisés par des institutions, soumis à des interactions stratégiques et à une information parfois défaillante, dont sont issus, au bout de la chaîne, des phénomènes économiques et sociaux collectifs, Smith nous invite à inverser la séquence. L'individu n'apparaît plus comme premier. Certes, il reste à l'origine de l'analyse. Mais il s'agit d'un individu déjà socialisé, qui doit son existence, son aptitude au bonheur et la nature même de ses décisions à des interactions sociales préalables. Les mêmes phénomènes économiques et sociaux apparaîtront encore comme résultat de ces interactions. Mais cette fois, la seule existence des secondes sera insuffisante pour appréhender les premiers. Il faudra encore retenir ce qui ressort des deux ouvrages que Smith réécrit conjointement tout au long de sa carrière académique : les individus qui fabriquent l'économie et la société sont déjà des individus moraux.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

Adam Smith (1759-90). *The Theory of Moral Sentiments* [éd. par David D. Raphael, Alec L. Macfie], Oxford : Clarendon Press, 1976.

Adam Smith (1759-1790). *Théorie des sentiments moraux*, traduction française de Michaël Biziou, Claude Gautier, Jean-François Pradeau, Paris : Presses Universitaires de France, 1999.

Adam Smith (1762-3; 1766). *Lectures on jurisprudence* [éd. par Ronald L. Meek, David D. Raphael, Peter G. Stein], Oxford : Clarendon Press, 1978.

Adam Smith (1776). *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* [éd. par Roy H. Campbell, Andrew. S. Skinner], Oxford : Clarendon Press, 1976.

Adam Smith (1776). *Recherches sur la nature et les causes de la Richesse des nations*, [éd. par Daniel Diatkine, trad. de Germain Garnier revue par Adolphe Blanqui], Paris : Flammarion, 1991.

Adam Smith (1776). *Enquête sur la nature et les causes de la Richesse des nations*, [éd. et trad. par Paulette Taieb], Paris : Presses Universitaires de France, 1995.

Adam Smith (1977). *The Correspondence of Adam Smith* [éd. par Ernest. C. Mossner and Ian. S. Ross], Oxford : Oxford University Press, 1977.

Adam Smith (1795). Of the External Senses, in *Essays on Philosophical Subjects* [éd. par William P. D. Wightman et J. C. Bryce], Oxford: Clarendon Press, 1980, pp. 33-105.

Adam Smith (1795). The History of Astronomy, in *Essays on Philosophical Subjects* [éd. par William P. D. Wightman et J. C. Bryce], Oxford: Clarendon Press, 1980, pp. 33-105.

Adam Smith (1983). *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres* [ed. by J. C. Bryce, Andrew. S. Skinner], Oxford: Clarendon Press, 1983.

RÉFÉRENCES SECONDAIRES

Mohammed Abdellaoui (2009). Rank-dependent Utility, in P. Anand, P. K. Pattanaik et C. Puppe (éds), *Rational and Social Choice: an Overview of New Foundations and Applications*, Oxford et New York: Oxford University Press, pp. 69-89.

George Ainslie (2001). *Breakdown of the Will*, Cambridge: Cambridge University Press.

Maurice Allais (1953). Le Comportement de l'Homme Rationnel devant le Risque: Critique des Postulats et Axiomes de l'École Américaine, *Econometrica*, 21(4), pp. 503-46.

Maurice Allais (1988). The General Theory of Random Choice in Relation to Invariant Cardinal Utility Function and the Specific Probability Function. The (U,o)-model : A General Overview, in B. Munier (ed.), *Risk, Decision and Rationality*, Dordrecht/Boston : Reidel, pp. 233-289.

Andrés Alvares et Jimena Hurtado (2010). "Out of Sight, Out of Mind": Modern Economics, Social Interactions, and Smith's Sympathy, *Document de Travail*.

Mortimer H. Appley (ed.) (1971). *Adaptation-Level Theory*, New York: Academic Press.

Aristote, *Les Politiques*, [trad. par P. Pellegrin], Paris : Flammarion, 1990.

Kenneth J. Arrow (1965). *Aspects of the Theory of Risk-Bearing*, Helsinki : Yrjö Jahnssonin Saatio.

Nava Ashraf, Colin F. Camerer et George Loewenstein (2005). Adam Smith, Behavioral Economist, *Journal of Economic Perspectives*, 19(3), 131-44.

Roland Benabou et Jean Tirole (2004a). Willpower and Personal Rules, *Journal of Political Economy*, 112(4), pp. 848-886.

- Roland Benabou et Jean Tirole (2004b). Self-Knowledge and Self-Regulation : An Economic Approach, in Isabelle Brocas et Juan D. Carillo (eds) (2004), pp. 137-168.
- Jeremy Bentham (1787). *Defence of Usury*, in J. Bentham's 'Letters' to Adam Smith, Appendix C de A. Smith, *Correspondence*, Oxford : Oxford University Press, 1977.
- Jeremy Bentham (1828–43) [1785–6]. Principles of the Civil Code, In John Bowring (ed.), *The Works of Jeremy Bentham*, Edinburgh: Tait, part II, pp. 297–364.
- Magali Bessone et Michaël Biziou (eds.) (2009). *Adam Smith Philosophe : De la Morale à l'Économie ou Philosophie du Libéralisme*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Victor Bianchini (2011). James Mill on Intemperance and Individual Preference, *14th Summer School on History of Economic Thought, Economic Philosophy and Economic History*, Lisbonne.
- Kenneth G. Binmore (1994). *Game Theory and the Social Contract: Playing Fair*, Volume 1, Cambridge: MIT Press.
- Kenneth G. Binmore (1998). *Game Theory and the Social Contract: Just Playing*, Volume 2, Cambridge: MIT Press.
- Michaël Biziou (2001-2). Commerce et Caractère chez La Bruyère et Adam Smith : la Préhistoire de l'Homo Œconomicus, *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 5, pp. 11-36.
- Michaël Biziou (2009). Libéralisme Économique, Pauvreté et Inégalités Sociales selon Adam Smith, in Magali Bessone et Michaël Biziou (eds.), pp. 183-200.
- Michaël Biziou, Claude Gautier, Jean-François Pradeau (1999). Introduction, *Théorie des Sentiments Moraux*, pp. 1-14.
- R.D. Collison Black (1976). Smith's Contribution in Historical Perspective, in T. Wilson et A. Skinner (eds), *The Market and the State – Essays in Honour of Adam Smith*, Oxford: Clarendon Press.

- Vincent W. Bladen (1960). Adam Smith on Productive and Unproductive Labour: A Theory of Full Development, *The Canadian Journal of Economics and Political Science*, 26(4), pp. 625-630.
- Mark Blaug (1962). *Economic Theory in Retrospect* [5e edition, 1996], Cambridge : Cambridge University Press, 1997.
- Jérôme de Boyer (2003). *La Pensée Monétaire, Histoire et Analyse*, Paris : Les Solos.
- Laurie Bréban (2007). *Délibération et Décision Économique dans l'Oeuvre d'Adam Smith*, Mémoire de Master, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- Laurie Bréban (2012). Sensitivity to Prosperity and Adversity: What Would a Smithian Function of Happiness Look Like?, *European Journal of the History of Economic Thought*, 19(3), [à paraître].
- Laurie Bréban (2011). Smith on Happiness: Toward a Gravitational Theory, Communication à la 15^{ème} Conference Annuelle de la *European Society for the History of Economic Thought* (ESHET), 19-22 May 2011, Boğaziçi University, Istanbul.
- Anthony Brewer (2009). On the Other (Invisible) Hand..., *History of Political Economy*, 41(3), pp. 519-543.
- Philip Brickman et Donald T. Campbell (1971). Hedonic Relativism and Planning the Good Society, in M. H. Appley (ed.), *Adaptation-Level Theory*, pp. 287-302.
- Alexander Broadie (2006). Sympathy and the Impartial Spectator, in K. Haakonssen (ed.), *The Cambridge Companion to Adam Smith*, pp. 158-88.
- Isabelle Brocas et Juan D. Carillo (eds) (2004). *The Psychology of Economic Decisions*, Vol. 1, Oxford: Oxford University Press.
- Vivienne Brown (1994). *Adam Smith's Discourse: Canonicity, Commerce and Conscience*, Londres et New York: Routledge.
- Luigino Bruni et Pier Luigi Porta (2005). *Economics and Happiness: Framing the Analysis*, Oxford: Oxford University Press.
- Luigino Bruni (2006). *Civil Happiness: Economics and Human Flourishing in Historical Perspective*, Londres et New York: Routledge.

- Ramesh Chandra (2004). Adam Smith, Allyn Young, and the Division of Labor, *Journal of Economic Issues*, 38(3), pp. 787-805.
- Alain Chateauneuf et Michèle Cohen (1994). Risk Seeking with Diminishing Marginal Utility in a Non-Expected Utility Model, *Journal of Risk and Uncertainty*, 9, pp. 77-91.
- Alain Chateauneuf (1999). Comonocity Axioms and RDEU Theory for Arbitrary Consequences, *Journal of Mathematical Economics*, 32(1), pp. 21-45.
- Sydney G. Checkland (1975). Adam Smith and the Bankers, in Andrew Skinner et Thomas Wilson (eds.), *Essays on Adam Smith*, pp. 504-523.
- Soo Hong Chew, Edi Karni et Zvi Safra (1987). Risk Aversion in the Theory of Expected Utility with Rank Dependent Preferences, *Journal of Economic Theory*, 42(2), pp. 370-81.
- Michèle Cohen (1995). Risk-Aversion Concepts in Expected- and Non-Expected-utility Models, *The Geneva Papers on Risk and Insurance Theory*, 20, pp. 73-91.
- Michèle Cohen (2008). Risk Perception, Risk Attitude and Decision : a Rank-Dependent Approach, , v08084, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- Joseph Cropsey (1963). Adam Smith and Political Philosophy, in L. Strauss et J. Cropsey (eds), *History of Political Philosophy*, Chicago: Chicago University Press. Reproduit dans Andrew Skinner et Thomas Wilson (eds.) (1975), pp. 132-153.
- Gérard Debreu (1954). Representation of a Preference Ordering by a Numerical Function, in R. M. Thrall, C. H. Coombs, R. L. Davies (eds), *Decision Processes*, New York : John Wiley, pp. 159-65.
- Jean Dellemotte (2002). *Individu et Coexistence Sociale chez Thomas Hobbes et Adam Smith : une Enquête sur le Mythe Fondateur de la Science Économique*, Thèse de Doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- Jean Dellemotte (2005). Sympathie, Désir d'Améliorer sa Condition et Penchant à l'Échange, *Cahiers d'Économie Politique*, 48, pp. 51-78.

- Andy Denis (1999). Was Adam Smith an Individualist?, *History of the Human Sciences*, 12(3), pp. 71-86.
- Daniel Diatkine (1991). Présentation de la *Richesse des Nations*, in Adam Smith, *La Richesse des Nations*, Paris : Flammarion.
- Daniel Diatkine (2000). L'Utilité et l'Amour du Système dans la *Théorie des Sentiments Moraux*, *Revue Philosophique*, 125(4), pp. 489-505.
- Daniel Diatkine (2010). Vanity and the Love of System in the *Theory of Moral Sentiments*, *Journal of the History of Economic Thought*, 17(3).
- Sylvie Diatkine (1995). *Théories et Politique Monétaires*, Paris : Armand Colin.
- Sylvie et Daniel Diatkine (1991). Division du Travail et Marché du Travail chez Adam Smith, *Cahiers d'Économie Politique*, 19, pp. 69-84.
- Marc-Arthur Diaye et André Lapidus (2005a). A Humean Theory of Choice of which Rationality May Be one Consequence, *European Journal of the History of Economic Thought*, 12(1), pp. 89-111.
- Marc-Arthur Diaye et André Lapidus (2005b). Why Rationality May Be a Consequence of Hume's Theory of Choice, *European Journal of the History of Economic Thought*, 12(1), 119-26.
- Marc-Arthur Diaye et André Lapidus (2012). Pleasure and Belief in Hume's Decision Process, *European Journal of the History of Economic Thought*, 19(2), (à paraître).
- Enrico Diecidue et Peter P. Wakker (2001). On the Intuition of Rank-Dependent Utility, *Journal of Risk and Uncertainty*, 23(3), pp. 281-98.
- Richard Easterlin (1974). Does Economic Growth Improve the Human Lot? Some Empirical Evidence, in *Nations and Households in Economic Growth: Essays in Honor of Moses Abramovitz* [ed. par P. A. David et M. W. Reder], New York et Londres: Academic Press, pp. 89-125.
- José M. Edwards (2009). *Joyful Economists: Remarks on the History of Economics and Psychology from the Happiness Studies Perspective*, Thèse de Doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

- Louis Eeckhoudt et Harris Schlesinger (2006). Putting Risk in its Proper Place, *American Economic Review*, 96, pp. 280-289.
- Jon Elster (1987). *Le Laboureur et ses Enfants*, Paris : Les Editions de Minuit.
- Gilbert Faccarello (2009). The Enigmatic Mr Graslin. A Rousseauist Bedrock for Classical Economics?, *European Journal of the History of Economic Thought*, 16(1), pp. 1-40.
- Peter C. Fishburn et Ariel Rubinstein (1982). Time Preference, *International Economic Review*, 23(3), octobre, pp. 677-694.
- Athol Fitzgibbons (1995). *Adam Smith's System of Liberty, Wealth, and Virtue: the Moral Foundations of the Wealth of Nations*, New York : Oxford University Press
- Samuel Fleischacker (2004). *On Adam Smith's Wealth of Nations : A Philosophical Companion*, Princeton : Princeton University Press.
- Philippe Fontaine (1995). "Stock" et "Capital" dans *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* : Traduire pour Comprendre, *L'Actualité Économique : Revue d'Analyse Économique*, 71(4), pp. 498-550.
- Philippe Fontaine (1997). Identification and Economic Behavior: Sympathy and Empathy in Historical Perspective, *Economics and Philosophy*, 13, pp. 261-280.
- Philippe Fontaine (2001). The Changing Place of Empathy in Welfare Economics, *History of Political Economy*, 33(3), pp. 387-409.
- Pierre Force (2003). *Self-Interest before Adam Smith: A Genealogy of Economic Science*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Shane Frederick et George Loewenstein (1999). Hedonic Adaptation, in *Well-Being: The Foundations of Hedonic Psychology* [ed. By Daniel Kahneman, Edward Diener et Norbert Schwarz], New York: Russel Sage Foundation Press, pp. 302-29.
- Caroline Gerschlager (2005), Beyond Economic Man: Adam Smith's Concept of the Agent and the Role of Deception, *Cahiers d'Économie Politique*, 49(2), pp. 31-49.

Richard Gonzalez et George Wu (1999). On the Shape of the Probability Weighting Function, *Cognitive Psychology*, 38, pp. 129-166.

Charles L. Griswold, Jr (1999). *Adam Smith and the Virtues of Enlightenment*, Cambridge : Cambridge University Press.

Charles L. Griswold, Jr (2009). Justice et Marché selon Adam Smith, in Magali Bessone et Michaël Biziou (eds.), pp. 125-146.

Marco E. L. Guidi (1993). L'Utilitarisme et les Origines du Savoir Économique Moderne : la Thèse de la Douleur, de Locke à Bentham, *Œconomia*, 18, pp. 33-66.

Marco E. L. Guidi (1999). The Problem of Emulation: Hobbes, Smith and Bentham, *Document de Travail*, Université de Pise. [Version italienne publiée; Dalla Precedenza al Tornaconto. Per una Storia (e una Teoria Economica) dell'Emulazione, in M. Bianchini (ed.), *I Giochi del Prestigio. Modelli e Pratiche della Distinzione Sociale*, Cheiron, [numéro special], 16(31/32), 1999, pp. 219-261].

Marco E. L. Guidi (2007). Jeremy Bentham's Quantitative Analysis of Happiness and its Asymmetries, in Luigino Bruni et Pier Luigi Porta (eds), *Handbook on the Economics of Happiness*, Northampton, USA: Edward Elgar, pp. 68–94.

Knud Haakonssen (1989). *The Science of a Legislator: The Natural Jurisprudence of David Hume and Adam Smith*, Cambridge: Cambridge University Press.

Knud Haakonssen (ed.) (2006). *The Cambridge Companion to Adam Smith*, Cambridge: Cambridge University Press.

Philippe Hamou (2009). L'Histoire des Sciences Naturalisée : Adam Smith, de l'Histoire de l'Astronomie aux Sentiments Moraux, in *Adam Smith Philosophe : De la Morale à l'Économie ou Philosophie du Libéralisme* [ed. par Magali Bessone et Michaël Biziou], pp. 19-36.

Harry Helson (1964). *Adaptation-Level Theory*, Oxford: Harper and Row.

Samuel Hollander (1973). *The Economics of Adam Smith*, Londres: Heinemann.

- Samuel Hollander (1977). Adam Smith and the Self-Interest Axiom, *Journal of Law and Economics*, 20, avril. Reproduit dans Samuel Hollander, *The Literature of Political Economy – Collected Essays II* [2e édition], Londres et New-York : Routledge, 1998.
- Samuel Hollander (1999). Jeremy Bentham and Adam Smith on the Usury Laws: a ‘Smithian’ Reply to Bentham and a New Problem, *The European Journal of the History of Economic Thought*, 6(4), pp. 523-551.
- Istvan Hont et Michael Ignatieff (éds.) (1983). *Wealth and Virtue: The Shaping of Political Economy in the Scottish Enlightenment*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Istvan Hont et Michael Ignatieff (1983). Needs and Justice in the *Wealth of Nations*: An Introductory Essay, in Istvan Hont et Michael Ignatieff (éds.), pp. 1-44.
- David Hume (1739-40). *A Treatise of Human Nature : Being an Attempt to Introduce the Experimental Method of Reasoning into Moral Subjects*, [ed par L.A. Selby-Bigge (1888) et P.H. Nidditch (1978)], Oxford: Clarendon Press, 1978.
- David Hume (1739-40). *Traité de la Nature Humaine*, Paris : Flammarion ; *L’Entendement* (Livre I et Appendice), traduit par Ph. Baranger et Ph. Saltel, édité par Ph. Saltel, 1995.
- David Hume (1777). *Essays Political, Moral, and Literary*, ed. par E.F. Miller, Indianapolis: Liberty Classics, 1987.
- David Hume (1748). *Enquête sur l’Entendement humain*, traduit par A. Leroy et édité par M. Beyssade, Paris : Flammarion, 1983.
- Joseph M. Jadow (1977). Adam Smith on Usury Laws, *The Journal of Finance*, 32(4), pp. 1195-1200
- Daniel Kahneman (1999). Objective Happiness, in Daniel Kahneman, Ed Diener et Norbert Schwarz (eds) *Well-Being: the Foundations of Hedonic Psychology*, New York: Russel Sage Foundation.

- Daniel Kahneman, Alan B. Krueger, David A. Schkade, Norbert Schwarz et Arthur A. Stone (2004). A Survey Method for Characterizing Daily Life Experience: The Day Reconstruction Method, *Science*, 306(5702), pp. 1776-1780.
- Daniel Kahneman et Amos Tversky (1979). Prospect Theory: An Analysis of Decision under Risk, *Econometrica*, 47(2), pp. 263-291.
- Daniel Kahneman et Amos Tversky (1991). Loss Aversion in Riskless Choice: A Reference-Dependent Model, *Quarterly Journal of Economics*, 106(4), pp. 1039-1061.
- Daniel Kahneman, Peter P. Wakker et Rakesh Sarin (1997). Back to Bentham? Explorations of Experienced Utility, *The Quarterly Journal of Economics*, 112 (2), pp. 375-405.
- Norman Kemp Smith (1941). *The Philosophy of David Hume – A Critical Study of its Origins and Central Doctrines*, New-York: Palgrave, 2005.
- Pelin Kesebir et Ed Diener (2008). In Pursuit of Happiness: Empirical Answers to Philosophical Questions, *Perspectives on Psychological Science*, 3(2), pp. 117-25.
- Miles S. Kimball (1990). Precautionary Savings in the Small and in the Large, *Econometrica*, 58, pp. 53-73.
- Frank H. Knight (1921). *Risk, Uncertainty, and Profit*, Boston and New York: Houghton Mifflin, 1921.
- Tjalling C. Koopmans (1960), Stationary Ordinal Utility and Impatience, *Econometrica*, 28 (2), pp. 287-309.
- David Laidler (1981). Adam Smith as a Monetary Economist, *Canadian Journal of Economics*, 14(2), pp. 185-200.
- André Lapidus (1986). *Le Détour de Valeur*, Paris : Economica.
- André Lapidus (1996). Introduction à une "Histoire de la Pensée Economique" qui ne verra jamais le jour, *Revue économique*, 0(4), pp. 867-892.
- André Lapidus (2000). La Rationalité du Choix passionnel : En Quête de l'Héritage de David Hume, *L'Année Sociologique*, 50(1), pp. 9-84.

- André Lapidus (2002). Le Profit ou la Domination : La Figure de l'Esclave dans l'Economie d'Adam Smith, in Fred Célimène et André Legris (eds), *L'Economie de l'Esclavage Colonial*, Paris : CNRS Editions.
- André Lapidus (2010). The Valuation of Decision and Individual Welfare: A Humean Approach, *European Journal of the History of Economic Thought*, 17(1).
- André Lapidus et Nathalie Sigot (2000). Individual Utility in a Context of Asymmetric Sensitivity to Pleasure and Pain : An Interpretation of Bentham's Felicific Calculus, *European Journal of the History of Economic Thought*, 7(1), pp. 45-78.
- Sandrine Leloup (2000). Pour en Finir avec l'Usure – L'Enjeu de la Controverse entre Adam Smith et Jeremy Bentham, *Revue Économique*, 51(4), pp. 913-936.
- Sandrine Leloup (2002). Conséquences Anticipées et Comportements Face au Risque dans la Pensée Economique de Jeremy Bentham, *Revue Économique*, 53(3), pp. 415-423.
- David P. Levine (1998). The Self and its Interests in Classical Political Economy, *European Journal of the History of Economic Thought*, 5(1), pp. 36-59.
- David M. Levy (1987). Adam Smith's Case for Usury Laws, *History of Political Economy*, 19(3), pp. 387-400.
- David M. Levy (1999). Adam Smith's Katallactic Model of Gambling : Approbation from the Spectator, *Journal of the History of Economic Thought*, 21(1), pp. 81-91.
- David M. Levy et Sandra J. Peart (2004). Sympathy and Approbation in Hume and Smith: a Solution to the Other Rational Species Problem, *Economics and Philosophy*, 20, pp. 331-349.
- Alec L. Macfie (1959). Adam Smith's *Moral Sentiments* as Foundation for His *Wealth of Nations*, *Oxford Economic Papers*, 11(3), pp. 209-28.
- Yusufcan Masatlioglu et Efe Ok (2006). Reference-Dependent Procedural Decision Making, *Journal of Economic Theory*, 121(1), pp. 1-29.

- Stephen J. Meardon et Andreas Ortmann (1995). A Game-theoretic Re-evaluation of Adam Smith's *Theory of Moral Sentiments and Wealth of Nations*, in Ingrid Rima (ed.), *Classical Tradition in Economic Thought*, Aldershot : Edward Elgar, pp. 43-61.
- Stephen J. Meardon et Andreas Ortmann (1996). Self-command in Adam Smith's *Theory of moral sentiments: A Game-theoretic Reinterpretation*, *Rationality and Society*, 8(1), 57-80.
- Leonidas Montes (2003). *Das Adam Smith Problem: Its Origins, the Stages of the Current Debate, and One Implication for Our Understanding of Sympathy*, *Journal of the History of Economic Thought*, 25(1), pp. 63-90.
- Leonidas Montes (2004). *Adam Smith in Context*, New York : Palgrave Macmillan.
- Glen R. Morrow (1923). The Significance of the Doctrine of Sympathy in Hume and Adam Smith, *Philosophical Review*, 32, pp. 60-78.
- Vanessa Nurock (2009). Le Spectre Sympathique : Typologie des Formes de Sympathie dans la *Théorie des Sentiments Moraux*, in M. Bessone et M. Biziou (eds), *Adam Smith Philosophe : De la Morale à l'Économie ou Philosophie du Libéralisme*, pp. 57-72.
- Arnaud Orain (2004). *Choix Individuels, Morale et Théorie de la Valeur dans l'Œuvre de l'Abbé de Condillac*, Thèse de Doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- Spencer J. Pack (1991a). Réglementation, Intervention et Impôt Régressif dans la *Richesse des Nations*, *Cahiers d'Économie Politique*, 19, pp. 55-68.
- Spencer J. Pack (1991b). *Capitalism as a Moral System : Adam Smith's Critique of the Free Market Economy*, Aldershot: Edward Elgar.
- Spencer J. Pack (1995). Adam Smith's Unnaturally Natural (Yet Naturally Unnatural) Use of the Word 'Natural', in I. Rima (ed.), pp. 31-42.
- Spencer J. Pack (2010). *Aristotle, Adam Smith and Karl Marx : on Some Fundamental Issues in 21st Century Political Economy*, Northampton (USA) et Cheltenham (UK): Edward Elgar.

- Maria Pia Paganelli (2003). *In Medio Stat Virtus : An Alternative View of Usury in Adam Smith's Thinking*, *History of Political Economy*, 35(1), pp. 21-48.
- Ignacio Palacios-Huerta (2003). Time-Inconsistent Preferences in Adam Smith and David Hume, *History of Political Economy*, 35(2), pp. 241-68.
- Jan Peil (1999). *Adam Smith and Economic Science: a Methodological Reinterpretation*, Cheltenham (UK): Edward Elgar.
- John W. Pratt (1964). Risk Aversion in the Small and in the Large, *Econometrica*, 32(1/2), pp. 122-36.
- John Quiggin (1982). A Theory of Anticipated Utility, *Journal of Economic Behavior and Organization*, 3, pp. 324-343.
- David D. Raphael (1972-3). Hume and Adam Smith on Justice and Utility, *Proceedings of the Aristotelian Society*, New Series, 73, pp. 87-103.
- David D. Raphael (1975). The Impartial Spectator, in A. Skinner et T. Wilson (eds), *Essays on Adam Smith*, (1975), pp. 83-99.
- Albert Rees (1975). Compensating Wage Differentials, in A. Skinner et T. Wilson (eds), *Essays on Adam Smith*, (1975), pp. 336-49.
- Jon Rick (2007). Hume's and Smith's Partial Sympathies and Impartial Stances, *Journal of Scottish Philosophy*, 5(2), pp. 135-58.
- Ingrid Rima (ed.) (1995). *The Classical Tradition in Economic Thought [Perspectives in the History of Economic Thought*, 11], Aldershot: Edward Elgar
- Frederick Rosen (2000). The Idea of Utility in Adam Smith's *The Theory of Moral Sentiments*, *History of European Ideas*, 26, pp. 79-103.
- Nathan Rosenberg (1990). Adam Smith and the Stock of Moral Capital, *History of Political Economy*, 22(1), pp. 1-17.
- Shirine Sabéran (2002). *L'Economie politique Peut-Elle se Passer de la Morale ?*, Thèse de Doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- John Salter (1994). Adam on Justice and Distribution in Commercial Societies, *Scottish Journal of Political Economy*, 41(3), pp. 299-313.

- Paul A. Samuelson (1937). A Note on the Measurement of Utility, *Review of Economic Studies*, 4, pp. 155-161.
- Leonard J. Savage (1954). *The Foundations of Statistics* (New York: Wiley); second revised edition (New York: Dover, 1972).
- Thomas C. Schelling (1984). Self-Command in Practice, in Policy, and in a Theory of Rational Choice, *American Economic Review*, 74(2), pp. 1-11.
- Joseph A. Schumpeter (1954). *Histoire de l'Analyse Économique* [trad. sous la dir. de J.-C. Casanova], Paris : Gallimard, 1983.
- Amartya Sen (1986). Adam Smith's Prudence, in Sanjaya Lall et Frances Stewart (eds.), *Theory and Reality in Development: Essays in Honour of Paul Streeten*, Londres: Macmillan, 1986, pp. 28-37.
- Nathalie Sigot (2001). *Bentham et l'Économie : une Histoire d'Utilité*, Paris : Economica.
- Andrew S. Skinner (1996). *A System of Social Science: Papers Relating to Adam Smith* [2e édition], Oxford: Clarendon Press.
- Andrew Skinner et Thomas Wilson (eds.) (1975). *Essays on Adam Smith*, Oxford : Clarendon Press.
- Joseph Spengler (1975). Adam Smith and Society's of Decision-makers, in Andrew Skinner et Thomas Wilson (eds.) (1975), pp. 390-414.
- Joseph J. Spengler (1977). Adam Smith on Human Capital, *The American Economic Review*, 67(1), Papers and Proceedings of the Eighty-ninth Annual Meeting of the American Economic Association, pp. 32-36.
- George Stigler (1976). The Successes and Failures of Professor Smith, *Journal of Political Economy*, 84(6).
- Karsten Stueber (2006). *Rediscovering Empathy: Agency, Folk Psychology, and the Human Sciences*. Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Robert Sugden (2002). Beyond Sympathy and Empathy: Adam Smith's Concept of Fellow-Feeling, *Economics and Philosophy*, 18, pp. 63-87.

- Paulette Taieb (1995). *Enquête sur la Nature et les Causes de la Richesse des Nations: Tables, Lexiques et Index*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Edwin G. West (1978). Scotland's Resurgent Economist: A Survey of the New Literature on Adam Smith, *Southern Economic Journal*, 45(2), octobre, pp. 343-69.
- Lauren Wispé (1986). The Distinction Between Sympathy and Empathy: To Call Forth a Concept, a Word Is Needed, *Journal of Personality and Social Psychology*, 50(2), pp. 314-21.
- Allyn A. Young (1928). Increasing Returns and Economic Progress, *The Economic Journal*, 38(152), pp. 527-542.
- Jeffrey T. Young (1997). *Economics as a Moral Science: The Political Economy of Adam Smith*, Cheltenham, USA et Lyme, UK: Edward Elgar.
- Benoît Walraevens (2009). Adam Smith et la Moralité du Marché, *Document de Travail*, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- Benoît Walraevens (2010). *Croissance et Progrès chez Adam Smith*, Thèse de Doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- Donald Winch (1978). *Adam Smith's Politics : an Essay in Historiographic Revision*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Amos Witztum (1998). Study into Smith's Conception of the Human Character : Das Adam Smith Problem Revisited, *History of Political Economy*, 30(3), pp. 489-513.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement.....	4
Remerciements.....	5
Liste des Abréviations des Œuvres d'Adam Smith.....	11
Introduction Générale.....	13
1. Questions d'Enjeux et de Méthodes	14
2. Organisation et Plan.....	20
PREMIÈRE PARTIE Sympathiser	33
CHAPITRE PREMIER La Sympathie Smithienne, de la Cognition à l'Émotion	35
Introduction	36
1. Le système de sympathie smithien : une articulation entre cognition et émotion...38	
1.1. <i>De l'empathie et de la sympathie dans la théorie économique moderne à la sympathie smithienne.....</i>	<i>38</i>
1.2. <i>Le contenu de la sympathie smithienne : mécanisme ou sentiment ?.....</i>	<i>43</i>
1.3. <i>Une articulation entre processus cognitif, résultat cognitif et résultat émotionnel</i>	<i>45</i>
2. Le support cognitif de la sympathie : l'identification.....	47
2.1. <i>Identification et information.....</i>	<i>47</i>
2.2. <i>Information et disposition à sympathiser : une classification des passions.....</i>	<i>51</i>

2.3. <i>Pourquoi l'identification est-elle imparfaite ? Biais de conception et force de conception.....</i>	54
3. La sympathie comme résultat émotionnel	59
3.1. <i>Le contenu émotionnel de la sympathie.....</i>	59
3.2. <i>L'influence de l'identification sur le résultat de la sympathie</i>	61
3.3. <i>Une caractérisation du résultat de la sympathie smithienne</i>	63
4. Conclusion.....	66
DEUXIÈME PARTIE Être Heureux.....	68
CHAPITRE 2 Sensitivity to Prosperity and Adversity: What Would a Smithian Function of Happiness Look Like?	71
Introduction	72
1. The asymmetric effects of prosperity and adversity: sensations, emotions and surprise	76
1.1. <i>Asymmetric sensitivity to prosperity and adversity in the Theory of Moral Sentiments: a questionable assertion</i>	76
1.2. <i>Connecting the asymmetries: A way to grasp how prosperity and adversity affect people's mind.....</i>	78
1.3. <i>Habit of the mind and surprise: the origin of the greater influence of adversity</i>	82
2. Asymmetric sensitivity to prosperity and adversity: how could Smithian preferences be best represented?	86
2.1. <i>Reference-dependence and Smithian asymmetric sensitivity to adversity and prosperity.....</i>	87
2.2. <i>Are reference-dependent models relevant to Smith's analysis?.....</i>	91
2.3. <i>How could a function of happiness represent Smith's asymmetric sensitivity?</i>	95
3. Happiness and Smith's asymmetric sensitivity to prosperity and adversity	98
3.1. <i>Properties of the happiness functions, usual states, and ordinary states.....</i>	98
3.2. <i>The beggar and the king: the extent of the ordinary state of happiness,.....</i>	100
4. Concluding remarks: towards a gravitational theory of happiness.....	104

CHAPITRE 3 Smith on Happiness: Toward a Gravitational Theory.....	107
Introduction	108
1. From short run to long run effects: how do events affect happiness?	110
1.1. <i>An extension over time of the effects of favorable and unfavorable events....</i>	<i>111</i>
1.2. <i>Happiness, tranquillity, and the ordinary state.....</i>	<i>113</i>
1.3. <i>Adaptation to circumstances, preference, and happiness</i>	<i>116</i>
2. Sympathy and the working of gravitation	120
2.1. <i>Short term versus long term: the natural point of view and the impartial spectator point of view.....</i>	<i>121</i>
2.2. <i>Sympathetic interactions</i>	<i>124</i>
2.3. <i>The practice of virtue: a way to distinguish among people.....</i>	<i>129</i>
3. Concluding remarks: Smith on the level of adaptation	136
CHAPITRE 4 A Formal Representation of Smith’s Gravitational Theory of Happiness	139
Introduction	140
1. Perceiving one’s situation: set of alternatives and forces of conception.....	142
2. Tranquility, enjoyment, and happiness.....	143
3. Convergence towards the ordinary state of happiness.....	145
4. A graphical representation of tranquility and happiness	146
5. Typical illustrations	151
5.1. <i>From the “most glittering and exalted situation” to the “most humble station”</i>	<i>152</i>
5.2. <i>From the “most humble station” to the “most glittering and exalted situation”</i>	<i>156</i>

TROISIÈME PARTIE Décider.....	161
CHAPITRE 5 Acteurs Économiques et Délibération : Adam Smith et l'Émergence d'une Théorie Morale de la Décision	164
Introduction	165
1. Des décisions économiques : accumulation du capital et marché du crédit.....	171
1.1. <i>Accumulation du capital</i>	171
1.1.1. La transformation des riches et des pauvres en capitalistes et travailleurs	173
1.1.2. La richesse comme pouvoir sur le travail d'autrui	174
1.1.3. Les décisions de l'homme riche	175
1.1.4. Les différentes manières d'être riche.....	178
1.2. <i>Marché du crédit</i>	179
1.2.1. Emprunteurs et prêteurs.....	181
1.2.2. Gérer le risque de surémission monétaire	183
1.3. <i>Les types d'acteurs</i>	188
2. Prudence et décision économique.....	189
2.1. <i>La prudence comme vertu économique</i>	189
2.2. <i>Les dimensions décisionnelles de la prudence et de l'imprudence</i>	194
2.2.1. La décision dans le temps.....	195
2.2.1.1. La possibilité d'incohérences temporelles.....	197
2.2.1.2. La maîtrise de soi comme réponse aux incohérences temporelles ...	200
2.2.2. L'attitude face au risque	209
2.2.2.1 La question d'ouverture : pourquoi choisir d'être avocat ?.....	210
2.2.2.2 Les loteries publiques comme loteries exemplaires	212
2.2.2.3 Un monde de loteries	223
2.2.2.3.1. La loterie des professions libérales.....	224
2.2.2.3.2. La demande d'assurance.....	226

2.2.2.3.3. Les loteries de l'armée et de la marine	229
2.2.2.3.4. La loterie des mines	235
2.2.2.3.5. Le choix d'annuité	239
2.2.2.4. Le risque et la vertu	240
2.2.2.4.1. Une estimation convenable des chances de succès	241
2.2.2.4.2. Imprudence et optimisme face au risque	245
2.2.2.4.3. Quelle est la conduite dominante ?	247
2.2.3. L'estimation des conséquences	249
2.2.3.1. L'estimation des conséquences entre émotion et cognition	251
2.2.3.2. Prudence et estime de soi	253
2.2.3.3. Le point de vue naturel et le point de vue du spectateur impartial ...	255
2.2.3.4. Une représentation de la surestimation des conséquences	258
2.3. <i>L'homme prudent et l'homme imprudent</i>	263
3. L'homme prudent, l'homme imprudent et les acteurs économiques de la <i>Richesse des nations</i>	265
3.1. <i>Deux profils dans la Richesse des nations</i>	265
3.1.1. Sous l'emprise des passions : faiseur de projets, banquier imprudent et prodigue	266
3.1.2. Les passions contenues : l'homme sage, l'homme frugal, le banquier prudent	267
3.2. <i>L'homme prudent et l'homme imprudent au regard des dimensions décisionnelles</i>	273
3.2.1. L'homme imprudent : le faiseur de projet, le banquier imprudent et le prodigue	274
3.2.1.1. Une préférence pour le présent	275
3.2.1.2. Une surestimation des conséquences bénéfiques	276
3.2.1.3. Des préférences en faveur des loteries inéquitables	279

3.2.2. L'homme prudent : l'homme sage et frugal et le banquier prudent	283
3.2.2.1. Un présent raisonnablement indifférent au futur	283
3.2.2.2. Une estimation convenable des conséquences	284
3.2.2.3. Une aversion pour le risque de perte	285
3.3. <i>Récapitulatif</i>	287
4. Conclusion	288
Conclusion Générale	290
Décision et bonheur d'un individu déjà moral	291
Bibliographie	296
Sources.....	297
Références Secondaires	298
Table des Matières.....	312